



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

TOME VI.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

1825.





H. Kneller, 1712, No. 1

J. H. Kneller, 1712

LES
MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,
TRADUITS EN FRANÇOIS PAR GALLAND;
NOUVELLE ÉDITION

REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX, ET AUGMENTÉE DE PLUSIEURS NOUVELLES
ET CONTES TRADUITS DES LANGUES ORIENTALES

PAR M. DESTAINS;

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR GALLAND

PAR M. CHARLES NODIER.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,
CHEZ GALLIOT, LIBRAIRE,
BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° 11.

~~~~~  
M. DCCC. XXV.

27246.7 (6)

✓



GE

---

---

## AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

### POUR LE SIXIÈME VOLUME.

---

LORD Wortley Montague, pendant son séjour à Constantinople, s'étoit formé une collection de Manuscrits orientaux, parmi lesquels se trouvoit un exemplaire des *Mille et une Nuits*. Cet ouvrage apporté à Londres, et vendu à la mort de l'ambassadeur, fut acheté par un professeur d'Oxford, M. White, qui le céda bientôt à Sir Jonathan Scott, orientaliste anglois d'un mérite distingué. Ce dernier crut d'abord avoir fait une acquisition précieuse, et se hâta de comparer ses manuscrits avec ceux que possèdent les Bibliothèques royales de Londres et de Paris ; mais ce travail long et pénible eut peu de résultats importants pour la littérature orientale. Le nouvel exemplaire n'ajoutoit rien aux richesses découvertes par Galland. Il contenoit les mêmes Contes, mais surchargés des détails, des incidens, des épisodes oiseux que le goût du traducteur françois avoit sacrifiés ; et le nombre des nouvelles *Nuits* <sup>1</sup>, qui paroissoient ne pas avoir été connues de notre compatriote, étoit peu considérable. Ce fut pour Jonathan Scott une

<sup>1</sup> Nous ferons observer ici que les mots *Mille et une Nuits* ne sont pas limitatifs. C'est un nombre indéfini et indéterminé.

occasion de rendre hommage à Galland, dont il reproduisit la traduction en anglois, se bornant à ajouter aux cinq volumes de l'auteur françois un sixième volume, composé de ce qu'il put trouver de meilleur dans les manuscrits rapportés par l'ambassadeur anglois.

C'est la traduction de ce volume supplémentaire que nous offrons à notre tour, et que nous avons tâché, le plus qu'il nous a été possible, de rendre digne et de l'orientaliste françois, dont il continue en quelque sorte l'ouvrage, et de la faveur que le public a accordée aux riantes merveilles que Galland lui a fait connoître. Comme lui, infidèles au texte, nous avons été forcés d'écarter beaucoup de ces détails parasites, de ces répétitions et de ces longueurs qui déparent trop souvent les compositions orientales; nous avons dû supprimer aussi des Nouvelles entières qui nous ont paru peu intéressantes, ou de nature à blesser le goût françois. Cette sévérité, en réduisant de beaucoup les matériaux que nous avions à notre disposition, nous a mis dans la nécessité d'emprunter, avec quelques corrections toutefois, à Chavis et Cazotte, le charmant conte *du prince Habib et de Dorrat Elgoase*, qui complète le sixième tome. Nous n'avons pas hésité un instant à prendre ce parti, et nous ne pensons pas que les critiques éclairés nous désapprouvent. Un volume de plus nous eût peu coûté à faire; mais le public et notre édition n'y eussent pas gagné.

Le lecteur remarquera facilement, et son orgueil

## DES ÉDITEURS.

vij

national ne pourra qu'en être flatté, la prééminence que l'orientaliste françois a toujours sur l'orientaliste étranger. Quelle que soit d'ailleurs la supériorité des premiers Contes sur les derniers, nous aurons au moins le mérite d'avoir publié pour la première fois, dans notre langue, tout ce que, après Galland, il nous étoit permis d'explorer ; à ce titre nous croyons avoir droit aux encouragemens du public : tel a été constamment le but de tous nos efforts.

DESTAINS.



---

---

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

HISTOIRE  
DU SULTAN DE L'YÉMEN ET DE SES TROIS FILS.

---

DANS le beau pays d'Yémen<sup>1</sup> vivoit jadis un souverain qui réunissoit sous sa puissance plusieurs princes tributaires. La nature lui avoit donné quatre enfans, trois fils et une fille : il possédoit d'immenses trésors, une quantité innombrable de chevaux, de bêtes de somme, ainsi que de superbes troupeaux de brebis et de moutons à la laine blanche et flottante. Aimé deses sujets, respecté de ses voisins, il fournissoit en paix un règne long et prospère.

Cependant les infirmités, ces tristes messagères, vinrent l'avertir qu'il falloit songer au repos et renoncer aux affaires. Il fit alors appeler ses fils : « Mes enfans, leur dit-il, je vais bientôt

<sup>1</sup> L'Arabie-Heureuse.

2 LES MILLE ET UNE NUITS,

quitter ce monde ; je veux avant mon heure fatale , partager entre vous les biens que j'y laisse , afin d'emporter cette douce espérance , que vous vivrez unis comme doivent l'être de bons frères : telle est ma volonté dernière. — Vous serez obéi , lui répondirent ses enfans , en s'inclinant respectueusement. — Je lègue à l'aîné , reprit le sultan , mon trône et ma couronne ; mes trésors appartiendront au second ; mes nombreux troupeaux seront le lot du troisième ; respectez ce partage dont ma sollicitude paternelle vous garantit l'équité , et prêtez-vous toujours une mutuelle assistance. » Ces dispositions du bon vieillard étoient à peine faites qu'il s'endormit dans le sein de l'Éternel.

Les fils du sultan défunt rendirent à leur père les derniers devoirs conformément à sa dignité. Ils lavèrent le corps , l'ensevelirent , firent les prières consacrées , et , après l'inhumation , retournèrent au palais , où ils trouvèrent les vizirs , les officiers de l'Etat et les habitans de la capitale qui venoient pleurer avec eux sur la perte du monarque. Cette triste nouvelle se répandit bientôt dans les provinces , et chaque ville envoya des députations chargées d'adresser aux princes des complimens de condoléance.

Les cérémonies terminées , l'aîné des princes demanda à être proclamé sultan , d'après la vo-

lonté du roi son père. Il s'aperçut bientôt avec douleur que l'ambition de ses frères vouloit lui disputer sa couronne. Pour éviter la guerre civile, il proposa à ses frères de s'en remettre à la décision d'un des sultans tributaires, sous la condition expresse que celui des trois à qui le trône seroit adjudgé y monteroit paisiblement. Cet arrangement accepté, les frères se dirigèrent sans suite vers la capitale de l'arbitre qu'ils avoient choisi.

Parvenus à la moitié du chemin, les princes trouvèrent un lieu tapissé de verdure, abondant en herbages et en fleurs, et que traversoit un ruisseau limpide. La beauté de ce site les engagea à s'y arrêter pour prendre leur repas. Un des frères, jetant les yeux autour de lui, s'écria : « Un chameau a récemment passé par ici ; il portoit d'un côté des sucreries, et de l'autre des graines. — C'est vrai, reprit le second, et il étoit borgne. — Oui, dit le troisième, et de plus il avoit perdu la queue. » A peine avoient-ils achevé leurs remarques, que le maître du chameau, s'approchant d'eux, les accusa de le lui avoir volé. « Nous n'avons ni vu ni touché votre chameau, répondirent les princes. — Par Dieu, répliqua-t-il, personne autre que vous ne peut l'avoir pris, et si vous ne voulez pas me le rendre, je vais aller porter ma plainte au sultan. —

4 LES MILLE ET UNE NUITS,

Eh bien ! reprirent-ils , allons trouver le sultan. »

Arrivés au palais , les trois frères furent tout de suite annoncés et admis à l'audience du prince. Le maître du chameau se présenta avec eux , et s'écria en entrant : « Seigneur , ces hommes , d'après leur propre aveu , ont vu mon chameau , car ils ont fait la description la plus exacte et la plus fidèle de cet animal , et de la charge qu'il portoit. » A l'appui de sa plainte il rapporta au sultan les propos des trois frères. « Dit-il la vérité ? demanda le commandeur des fidèles. — Seigneur , répondirent les princes , nous n'avons pas vu le chameau ; mais tandis que nous nous reposions sur la verdure , nous avons remarqué par hasard qu'une partie seulement du pâturage avoit été broutée , d'où nous avons conclu que le chameau devoit être borgne , puisque l'herbe n'avoit été mangée que d'un côté. Nous observâmes ensuite que le fumier du chameau étoit rassemblé en un seul tas , et nous pensâmes qu'il devoit avoir la queue coupée , car ces animaux ont l'habitude de secouer la queue et d'éparpiller leur fumier. Enfin , à la place où le chameau s'étoit couché , nous vîmes un grand nombre de mouches , mais seulement d'un côté , et nous en tirâmes cette conséquence qu'un de ses paniers devoit contenir des sucreries , et qu'il ne

pouvoit y avoir que des graines dans l'autre. » Le sultan, charmé de leur esprit, dit au plaignant : « Mon ami, va chercher ton chameau où tu pourras, car les remarques des accusés ne prouvent pas qu'ils aient commis le vol, mais elles décèlent un jugement sain et une pénétration peu commune. <sup>1</sup> »

Après cette décision, qui fut loin de satisfaire le maître du chameau, le sultan fit disposer des appartemens pour les princes, et ordonna qu'ils fussent traités avec les égards dus à leur rang.

Le soir, lorsque l'on eut servi le repas, l'aîné des princes, ayant pris un pain, fit observer que ce pain devoit avoir été fait par une personne malade; le second, en goûtant du chevreau, s'écria : « Ce chevreau a été nourri par une chienne. — Assurément, dit le troisième, le prince qui nous reçoit ne descend pas d'une tige royale. » A ces derniers mots le sultan, qui les écoutoit d'une pièce voisine, entra précipitamment, et demanda aux trois frères les motifs

<sup>1</sup> Ce conte n'étoit probablement pas inconnu à Voltaire quand il composa son *Zadig*. C'est en effet de la même manière que le cheval du roi et le chien de la reine de Babylone sont reconnus par *Zadig*, et qu'il se justifie devant le grand *Desterham* de l'accusation portée contre lui de les avoir volés.

qui les engageoient à tenir de semblables propos. « Prenez des informations sur tout ce que vous venez d'entendre, répondirent les princes, et vous verrez que nous n'avons rien dit qui ne soit véritable. »

Le sultan se retira dans son harem; là, il apprit que la femme qui avoit pétri le pain étoit en effet malade. Il envoya ensuite chercher le berger, qui lui avoua que la mère du chevreau étant morte, il l'avoit fait nourrir par une chienne. Surpris et inquiet à son tour sur le propos que les princes avoient tenu à son égard, il se rendit aux appartemens de la sultane-mère; et, brandissant son cimenterre, il la menaça de la mort, si elle ne lui déclaroit à l'instant même de qui il avoit reçu le jour.

La sultane effrayée lui avoua qu'il étoit fils d'un cuisinier. « Le sultan n'avoit pas d'enfant mâle, lui dit-elle, et cette privation l'affligeoit beaucoup. La femme du cuisinier et moi, nous accouchâmes le même jour, moi d'une fille, et elle d'un fils. Craignant pour mon enfant la froideur de son père, je lui présentai le fils du cuisinier comme le sien; et ce fils, c'est toi. »

Le malheureux sultan ne put s'empêcher, malgré sa douleur, d'admirer la pénétration des trois frères. Il les manda près de lui, et voulut savoir sur quoi ils avoient basé des conjectures

qui s'étoient trouvées aussi justes. « Seigneur, répondit l'aîné, quand je rompis le pain, j'en vis tomber des grumeaux de farine, d'où je conclus que l'ouvrière qui l'avoit fait, n'avoit pas eu assez de force pour le bien pétrir, et que par conséquent elle devoit être malade. — La graisse du chevreau, dit le second, étoit près des os; et tout autre animal que le chien a la graisse près de la peau. — C'est fort bien, dit le sultan; mais passons à ce qui me concerne. — Notre raison pour te soupçonner une naissance peu élevée, dit le plus jeune des frères, c'est que tu ne nous as point admis en ta compagnie, quoique notre rang soit égal au tien. Tout homme a certaines qualités que lui transmet ou son père, ou son aïeul, ou sa mère. Par exemple, il tient du premier la générosité ou l'avarice; l'autre lui lègue la valeur ou la lâcheté; sa mère lui donne la timidité ou l'arrogance. — Que de sagesse! s'écria le sultan. Mais quel besoin avez-vous de me prendre pour juge de vos débats, vous qui vous entendez si bien à décider les questions les plus difficiles? Retournez chez vous, et que l'union la plus étroite préside à toutes vos actions.» Les princes suivirent ce conseil, et se soumirent entièrement à la volonté de leur père.

Le sultan Schahriar avoit écouté cette histoire

## 8 LES MILLE ET UNE NUITS,

avec beaucoup d'attention. « Sire, lui dit Scheherazade, j'en sais une autre dont le début offre quelque ressemblance avec celle-ci, mais qui en diffère par les détails; elle contient une suite d'événemens qui pourront intéresser votre majesté. » Le prince consentit à l'entendre, et la nuit suivante, Scheherazade commença son récit en ces termes.

### HISTOIRE

#### DES TROIS AVENTURIERS ET DU SULTAN.

Trois aventuriers faisoient société commune. Tourmentés par la misère, ils prirent la résolution d'aller se présenter devant le sultan, et de s'annoncer à lui comme possédant chacun, dans un art quelconque, une habileté remarquable qui devoit leur mériter l'honneur d'obtenir un emploi. Nos trois héros s'acheminèrent vers la capitale; mais ils ne furent pas admis aussi facilement qu'ils s'en étoient flattés, les gardes qui entouroient le palais du sultan ne voulant pas les laisser approcher. Ils imaginèrent alors de feindre une dispute, dans l'espérance que le bruit qu'ils feroient seroit entendu du sultan. Ils ne se trompèrent pas; le prince les fit en effet venir devant lui pour s'informer de leurs personnes et du sujet de leur querelle. « Nous nous

disputations, répondirent-ils, sur la prééminence de nos professions, dans lesquelles chacun de nous est doué d'une habileté supérieure.—Quelles sont donc vos professions? demanda le sultan. — Je suis, dit le premier, un lapidaire d'une habileté consommée. — Je crains bien que tu ne sois un consommé fripon, murmura le sultan. — Moi, dit le second, je suis généalogiste de chevaux. — Je suis généalogiste de la race humaine, s'écria le dernier. Je reconnois à la première vue l'extraction d'un homme, et je puis me vanter d'être le seul au monde qui possède un pareil secret. » Le sultan fut surpris, sans cependant accorder beaucoup de crédit aux prétentions des trois voyageurs. « Mais, pensa-t-il, si ces hommes disent la vérité, ils méritent ma protection et des encouragemens. Je veux les garder auprès de moi jusqu'à ce que je trouve l'occasion de les éprouver. S'ils ont en effet les talens qu'ils annoncent, je me charge de leur fortune; mais s'ils m'ont trompé, malheur à eux! ils mourront. » Le sultan leur fit préparer des appartemens et donner une ration de trois pains et d'un plat de potage par jour; mais dans la crainte qu'ils ne vinsent à s'échapper, il plaça auprès d'eux des gardes chargés de veiller sur leurs personnes.

Peu de temps après, le sultan reçut un pré-

sent composé d'objets rares parmi lesquels se trouvoient deux pierres précieuses, dont l'une étoit surtout remarquable par la transparence et la beauté de son eau. « Voilà, se dit-il, une belle occasion d'éprouver mon lapidaire. » Il le fit venir, lui présenta la plus belle des pierres, et lui demanda ce qu'il en pensoit.

L'aventurier prit la pierre, la retourna gravement dans tous les sens, et l'examinant avec beaucoup d'attention : « Seigneur, dit-il, il existe une paille dans le milieu de cette pierre. » A ces mots le sultan furieux s'écria : « Tu es un imposteur ! cette pierre est sans défaut, et tu prétends en diminuer la valeur ! Tu mérites la mort. » Et sans plus d'examen, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. Déjà l'exécuteur avoit saisi le lapidaire, et le coup fatal alloit être frappé lorsque le vizir entra. Effrayé de ce spectacle, il s'approcha du sultan et le supplia de suspendre l'ordre qu'il venoit de donner. « Seigneur, ajouta-t-il, avant de punir cet homme faites rompre la pierre : si elle renferme une paille, il aura dit la vérité ; mais si elle se trouve sans défaut, alors que l'imposteur périsse. Le sultan se rendant à l'avis de son vizir, coupa lui-même la pierre en deux d'un coup de son cimeterre, et vit, non sans surprise, une paille dans le centre. « Comment as-tu fait pour découvrir le défaut

de cette pierre? demanda-t-il à l'aventurier. — C'est par la pénétration de ma vue, » répliqua celui-ci. Le sultan émerveillé le fit reconduire auprès de ses compagnons, en ordonnant qu'on ajoutât à sa table un second plat de potage et deux autres pains.

Quelque temps après, on envoya au sultan, d'une de ses provinces, un tribut, dont faisoit partie un bel étalon, plus noir que la nuit la plus obscure. Il n'étoit pas revenu de l'admiration que lui causoit ce précieux animal, lorsqu'il pensa à l'homme qui s'étoit annoncé comme généalogiste de chevaux. Il se le fit amener. « Tu es connoisseur en chevaux? lui dit-il. — Oui, seigneur. — C'est bien! mais je jure par celui qui m'a constitué le gardien de ses sujets, et qui, d'un mot, créa l'univers, que si tu ne dis pas la vérité je te ferai trancher la tête. — Seigneur, je me soumetts à tout. » Le cheval fut présenté à l'aventurier, qui, sans paroître s'inquiéter beaucoup, demanda qu'on le montât devant lui, et qu'on le fit aller au pas. Pendant tout ce temps, l'ardent animal balançoit la tête et se cabroit. « C'est assez, s'écria le généalogiste. — Seigneur, dit-il en se tournant vers le sultan, ce cheval est d'une beauté rare, et il seroit parfait sans un seul défaut que j'aperçois. — Un défaut! et lequel?

— Son père étoit de pure race , mais il eut pour mère une femelle de buffle. »

Le sultan ne put contenir son indignation, et ordonna à l'exécuteur de trancher la tête à l'aventurier. « Misérable ! s'écria-t-il, comment la femelle d'un buffle a-t-elle pu produire un poulain ? — Seigneur, répondit l'aventurier, avant d'ordonner mon supplice, faites venir la personne de qui vous tenez ce cheval, et exigez d'elle la vérité; ma tête vous répond de ce qui arrivera. — J'y consens, » répliqua le sultan.

Le maître de l'étalon étant arrivé, le prince lui demanda s'il l'avoit élevé lui-même, ou bien acheté d'une autre personne. « Je ne vous cacherais rien, seigneur, répondit cet homme. L'origine de cet animal est surprenante. Son père, qui m'appartenoit, étoit de la race pure des chevaux marins. Il ne sortoit jamais d'un enclos où je l'avois renfermé, dans la crainte qu'on ne me le volât. Mais un jour du printemps, le valet d'écurie voulant lui faire faire de l'exercice, le conduisit dans la plaine, où il l'attacha. Une femelle de buffle s'en étant approchée, il devint furieux, rompit ses entraves, et la poursuivit. Après le temps ordinaire de la gestation, la buffle mit bas ce poulain, à notre grand étonnement. »

Le sultan fut étonné de ce récit, mais bien

plus encore de la perspicacité du généalogiste. Il le fit revenir. « Tu ne t'es pas trompé, lui dit-il, et je rends hommage à ton habileté. Mais à quel signe as-tu pu reconnoître que cet étalon étoit né d'une buffle? — Rien de plus simple, seigneur; le sabot d'un cheval est presque rond, tandis que celui du buffle est épais et long, comme celui de ce cheval. J'ai dû en conclure que la mère de votre étalon appartenoit à l'espèce du buffle. » Le sultan congédia le généalogiste de la manière la plus gracieuse, et le renvoya près de ses deux camarades, en ordonnant le même supplément pour sa table que pour celle du lapidaire.

Le sultan, curieux de savoir si le troisième aventurier, qui se prétendoit généalogiste de la race humaine, avoit autant de talent que ses compagnons, le fit venir, et lui dit : « Tu prétends pouvoir deviner l'extraction d'un individu? — Oui, sire. » Alors le sultan donna l'ordre à un eunuque de conduire cet homme dans son harem pour qu'il examinât de quelle origine étoit sa favorite. Après avoir considéré la sultane à travers son voile : « Seigneur, dit le généalogiste, rien ne peut être comparé à votre favorite pour l'élégance, la beauté, la grâce et la fraîcheur; sa taille est charmante; sa vue annonce la modestie jointe à beaucoup d'esprit

et de talens enchanteurs; en un mot, elle réunit tout ce qu'on peut désirer; et sans un défaut qui dépare tous ses charmes, aucune personne de son sexe ne pourroit lui être comparée.» A ce mot de défaut, le redoutable sultan tira son cimeterre, et auroit infailliblement tranché la tête de l'imprudent généalogiste, si un de ses officiers n'avoit osé détourner son bras, et lui faire observer qu'il seroit peut-être mieux de s'assurer d'abord de la véracité de cet homme. « Eh bien ! dit le sultan, quel défaut a-t-il pu remarquer dans ma maîtresse favorite ? — Quant à sa personne, seigneur, reprit le généalogiste en tremblant, c'est un véritable assemblage de toutes les perfections; mais sa mère étoit une danseuse de corde. » Le sultan tout agité envoya chercher le père de sa favorite. « Apprends-moi tout de suite, lui dit-il, quelle fut la mère de ta fille, ou tu as cessé de vivre. — Puissant prince, répondit le père, l'homme ne peut trouver de salut que dans la vérité : apprenez donc que ma fille eut pour mère une danseuse de corde. Elle étoit fort jeune lorsque je la retirai d'une troupe de baladins ambulans. Je l'élevai, et elle devint si belle et si accomplie, que je finis par l'épouser, et j'en eus une fille qui a le bonheur aujourd'hui d'être votre favorite. » Cet aveu calma le sultan, qui se retourna avec bonté du côté du

généalogiste, en lui demandant ce qui avoit pu lui révéler un pareil secret. « Seigneur, dit celui-ci, les danseuses de corde ont toutes les yeux très noirs et les sourcils épais. Ayant remarqué chez votre favorite ces deux signes caractéristiques, j'ai deviné sur-le-champ son origine. » Le sultan le renvoya, en recommandant qu'on eût pour lui et ses compagnons les plus grands égards.

Un jour, le sultan, qui ne doutoit plus de l'habileté de nos voyageurs, se mit en tête de connoître sa propre origine. Il se fit amener le généalogiste de la race humaine, et lui demanda s'il croyoit pouvoir dire d'où il étoit né. « Sans aucun doute, seigneur; mais j'y mets une condition: c'est que, quel que soit ce que je vous apprenne, ma vie sera épargnée; le proverbe dit: Redoute la colère du prince; car, s'il ordonne de frapper, aucun délai ne sépare l'ordre de son exécution. — Tu n'as rien à craindre, reprit le sultan; je t'en donne mon inviolable parole. »

« Je mets encore une condition à ma confiance, dit l'aventurier; c'est que personne ne sera présent quand je vous instruirai de ce que vous désirez savoir. — Eh! pourquoi? demanda le sultan. — Seigneur, les attributs de la divinité doivent être couverts du voile du mystère. » Le sultan fit retirer toute sa suite. « Non, prince,

lui dit alors le généalogiste, un roi ne vous a pas donné le jour ; vous êtes le fruit d'un adultère.»

A ces terribles mots, le sultan changea de couleur et s'évanouit. Lorsqu'il eut repris ses sens, il resta plongé quelque temps dans une réflexion profonde. « Par Dieu, s'écria-t-il en se levant tout à coup, je jure que si tu as dit vrai, j'abdique et je te cède une couronne que je ne me sens plus digne de porter ; mais si tu n'es qu'un imposteur, ta mort me vengera de ton audace. — Je me soumetts à tout, » répliqua le généalogiste.

Le sultan se rendit aussitôt au harem, et se précipitant, le cimenterre à la main, dans l'appartement de sa mère : « Par celui qui a séparé le ciel de la terre, s'écria-t-il, si tu ne réponds la vérité à ce que je vais te demander, ce cimenterre me fera justice de ta perfidie. — Que voulez-vous de moi, mon fils ? reprit la sultane effrayée. — Apprendre le nom de mon père. — Hélas ! puisque la vérité seule peut me sauver, sachez que vous êtes le fils d'un cuisinier. Mon époux n'avoit pas d'enfant, et il en éprouvoit un tel chagrin que sa santé s'altéroit d'une manière rapide et inquiétante.

« Il y avoit dans la cour du harem une volière remplie d'oiseaux de différentes espèces. Un

jour il prit envie au sultan d'en manger. Il ordonna donc au cuisinier de lui en apprêter un pour son dîner. J'étois seule dans ma salle de bain quand cet homme passa. A sa vue, et par l'inspiration de Satan, mon imagination me retraça avec plus de force que jamais que, si je ne donnois pas un fils au sultan, je perdrois, à la mort de mon mari, mon rang et mon influence. Je provoquai ce misérable homme, et vous fûtes, seigneur, le fruit de mes égaremens. Lorsque le sultan trompé apprit que j'étois mère, il ne put modérer sa joie; en peu de jours, il recouvra la santé. Tout ce qui l'approchoit se ressentit de son bonheur; c'étoit à chaque instant des présens et des faveurs nouvelles. Enfin, vous reçûtes le jour. Mon époux ordonna les fêtes les plus brillantes; elles durèrent quarante jours, et tout prit autour de nous un aspect de joie et d'ivresse. Telle fut ma faute, et telle est votre naissance. »

Le sultan, profondément affligé, quitta sa mère et alla retrouver l'aventurier. Il se déshabilla, lui fit prendre les vêtemens d'honneur, et plaça sur sa tête l'ombrelle impériale. « Apprends-moi, lui dit-il ensuite, à quels indices tu as si bien reconnu ma triste origine?— Seigneur, repartit cet homme, lorsque mes compagnons et moi nous vous eûmes prouvé notre habileté, vous

ne nous fites donner pour toute récompense qu'un plat de potage et trois pains. Cette manière peu noble de reconnoître nos talens nous surprit beaucoup : un prince paye le mérite par des richesses et des honneurs ; vous, au contraire, vous ne nous avez accordé que de chétives provisions de votre cuisine, et cette mesquinerie nous donna lieu de penser que vous étiez fils d'un cuisinier.» Le sultan, frappé de la justesse de cette observation, acheva de se dépouiller de tous ses insignes, prit un habit de derviche, et s'éloigna rapidement d'un état qu'il ne se croyoit plus digne de gouverner.

L'heureux aventurier, monté sur le trône, n'oublia pas ses compagnons de misère. Il les manda au palais ; mais voyant qu'ils ne le reconnoissoient pas, il leur fit de magnifiques présens ; et dans la crainte qu'ils ne trahissent quelque jour leur commune origine, il leur donna l'ordre de sortir promptement de ses états. Une fois tranquille possesseur de l'empire, il apporta tant de soins et d'habileté dans l'accomplissement de ses devoirs, qu'il attira sur lui les bénédictions de tout son peuple, qui, chaque jour, adressoit des prières au ciel pour la prospérité et la durée de son règne.

## AVENTURES

## DU SULTAN APRÈS SON ABDICATION.

Le prince, toujours déguisé en derviche, voyagea sans s'arrêter, et parvint ainsi jusqu'à la ville du Caire. Après s'être promené dans plusieurs rues, il se trouva en face du palais du sultan, il en examinoit avec plaisir l'étendue et la belle architecture ; il observoit avec curiosité le grand nombre de gens qui y pénétoient et qui en sortoient, lorsque le souverain, de retour d'une partie de chasse, parut avec sa suite. Le faux derviche se rangea de côté. Le sultan ayant remarqué l'air plein de noblesse de cet inconnu, le fit prier de se rendre au palais, et ordonna qu'on eût pour lui les plus grands égards jusqu'au moment où il le feroit appeler.

Lorsque le sultan eut pris quelque repos, il manda le derviche. « De quel royaume viens-tu ? lui demanda-t-il. — Seigneur, je suis un derviche errant. — C'est fort bien ; mais quel motif t'amène ici ? — Grand prince, je ne puis le dire qu'à vous seul. » Le sultan se leva, le conduisit dans un appartement retiré du palais, où le faux derviche lui raconta son histoire. Admirant une telle résignation, le sultan s'écria : « Béni soit le saint nom de celui dont la toute-puissance nous

élève ou nous abaisse à son gré ! mais mes aventures sont encore plus surprenantes que les tiennes ; je vais te les faire connoître dans leurs moindres détails. »

### AVENTURES

#### DE MOHAMMED, SULTAN DU CAIRE.

A mon entrée dans le monde, l'indigence étoit mon partage ; je n'avois encore goûté aucun des plaisirs de la vie, lorsque le hasard m'ayant mis en possession de dix pièces d'argent, je résolus de les dépenser à me divertir. A mon âge, et dans l'état de dénuement où j'avois toujours vécu, une pareille somme me sembloit une fortune. Je me dirigeai vers le marché principal dans l'intention de me procurer de quoi faire un repas délicat et somptueux. J'étois en train d'examiner, parmi toutes les provisions offertes à mes regards, ce qui flatteroit le plus ma gourmandise, lorsque je vis passer un homme que la populace poursuivoit de ses huées et de ses sarcasmes. Ce malheureux conduisoit, avec une chaîne de fer, un énorme singe qu'il offroit de céder pour dix pièces d'argent. Poussé par un mouvement dont je ne pus me rendre compte, je fis emplette de cet animal, et je l'emmenai chez moi. Mon embarras fut alors de me procu-

rer la nourriture nécessaire à moi et à mon singe. Je réfléchissois sur ma position, lorsque l'animal fit quelques sauts, et fut à l'instant même transformé en un jeune homme beau comme la lune, à la quatorzième nuit de son cours. « Seigneur Mohammed, me dit-il, tu as donné, pour m'avoir, dix pièces d'argent qui étoient toute ta fortune, et tu penses maintenant aux moyens de te procurer de quoi vivre pour nous deux. — Tu l'as dit : mais au nom d'Allah, d'où peux-tu venir ? — Ne m'adresse pas de questions ; voici une pièce d'or ; prends et pourvois à nos besoins. » Je fis ce qu'il désiroit ; j'achetai des provisions, et nous passâmes gaiement la soirée.

Le lendemain matin, mon compagnon m'engagea à louer un logement plus convenable. J'allai en arrêter un dans le plus beau quartier de la ville, et nous nous y transportâmes. Il me donna dix pièces d'or pour acheter des tapis et des coussins. A mon retour je trouvai devant lui un ballot contenant des habits superbes ; il m'ordonna de les revêtir ; j'obéis, je m'habillai, et je trouvai cent pièces d'or dans chacune de mes poches. J'étois fier de porter de si riches habits. Après m'avoir complimenté sur ma tournure, mon compagnon me chargea d'aller porter un paquet au sultan, et de lui demander sa fille en

mariage pour moi-même. « Ne crains rien, me dit-il ; cette demande te sera promptement accordée. »

Je m'acheminai vers le palais, suivi d'un esclave que mon généreux ami m'avoit acheté.

Le palais du souverain étoit rempli d'une foule de grands, d'officiers et de gardes, qui, à la vue de mes riches habits, me demandèrent respectueusement ce que je désirois. Je répondis que je voulois parler au sultan. Les gardes m'introduisirent, et après les révérences d'usage, je remis au prince le paquet qui lui étoit destiné, en lui disant : « Votre majesté veut-elle accepter ce foible présent ? il n'est certainement pas digne d'elle, mais il est en rapport avec mes foibles moyens. » Le paquet ayant été ouvert, laissa voir un habillement royal complet, le plus riche qui eût jamais existé. Frappé d'admiration, le sultan s'écria : « Je n'ai rien vu de pareil ; jamais je n'ai possédé d'habillement si magnifique. Je l'accepte, mais que me demandes-tu en échange d'un si riche présent ? — Puissant prince, mon vœu le plus cher est de m'allier à toi, en épousant ton incomparable fille, ce précieux bijou de l'écrin de la beauté. »

Le sultan se tournant vers son vizir : « Que dois-je faire en cette occasion ? — Seigneur, montrez-lui votre diamant le plus cher, et de-

mandez-lui s'il en possède un aussi précieux, afin d'en former un présent de nocces pour votre fille. — Si je vous en présente deux, dis-je au sultan, m'accorderez-vous ce que je vous demande ? — Assurément. » Je partis, emportant le diamant, pour le présenter comme modèle à mon bienfaisant génie. Je lui fis part de tout ce qui s'étoit passé. Après qu'il eut examiné le diamant : « Le jour baisse, me dit-il, mais demain je t'en procurerai dix absolument semblables, et tu les porteras au sultan. » Il me tint parole ; en moins d'une heure il m'apporta les dix diamans, avec lesquels je retournai au palais. Le sultan, ébloui de l'éclat de ces pierreries, consulta de nouveau son ministre sur la conduite qu'il devoit tenir. « Seigneur, répondit celui-ci, vous ne lui aviez demandé qu'un seul diamant, et il vous en apporte dix : je pense que vous devez lui accorder la main de votre fille. »

Le sultan fit mander les cadis et les effendis, qui dressèrent l'acte de mariage et me le remirent. Je rentrai chez moi, et montrai cette pièce au jeune homme. « C'est très bien, me dit-il ; va achever la cérémonie ; mais je te recommande expressément de ne pas consommer le mariage sans ma permission. — Vos désirs sont des ordres pour moi, » lui répondis-je.

Quand la nuit fut venue, j'entrai dans l'ap-

partement de la princesse. Mais je me tins à une distance respectueuse, sans lui dire un seul mot, jusqu'au matin, où, après lui avoir souhaité le bonjour, je pris congé d'elle. J'en agis ainsi la seconde et la troisième nuit. Enfin, blessée de ma froideur, elle s'en plaignit à sa mère, qui informa le sultan de ma conduite offensante.

Celui-ci me fit venir, et me témoignant une vive colère, il me menaça de la mort si j'affectois encore un pareil mépris pour sa fille. Je me hâtai d'aller faire part de tout ceci à mon ami. Il m'ordonna, lorsque je serois de nouveau seul avec ma femme, de lui demander un bracelet qu'elle portoit au bras droit, et de venir le remettre à lui-même, m'assurant qu'après cette action je serois heureux avec elle. Le soir, dès que je fus entré dans l'appartement de la princesse, je la priai de détacher son bracelet, en lui faisant connoître le motif de ma demande. Elle s'en défit aussitôt, et je m'empressai de le porter à mon bienfaiteur. De retour au palais, je me mis au lit avec la princesse (du moins je le croyois ainsi), et j'y restai jusqu'au lendemain matin. Mais qu'on juge de ma surprise et de ma douleur, lorsqu'à mon réveil, je me trouvais couché dans mon modeste logement d'autrefois, privé de mes riches vêtemens, et quand

je vis à terre le chétif bagage qui composoit tout mon avoir avant la rencontre du maudit singe. Remis un peu de mon trouble, je m'habillai et je sortis, l'amertume dans l'âme, regrettant le bonheur dont j'avois joui si peu de temps, et me creusant la tête pour chercher par quels moyens je pourrois le recouvrer. En m'acheminant du côté du palais, j'aperçus un jongleur qui avoit devant lui quelques papiers écrits, et qui disoit la bonne aventure aux passans. Je m'approchai, et lui fis une révérence qu'il me rendit avec bonté; puis, après m'avoir examiné attentivement, il s'écria: « Quoi! ce maudit scélérat t'a donc trompé et a enlevé ta femme de la couche nuptiale? — Hélas! oui, » répondis-je. Il me fit signe d'attendre un instant, et de m'asseoir à côté de lui. Lorsque la foule qui l'entouroit se fut dissipée: « Mon ami, dit-il, le singe que tu as acheté dix pièces d'argent, et qui s'est métamorphosé en homme, n'appartient pas à la race humaine: c'est un mauvais génie, passionnément épris de la princesse que tu as épousée; il ne pouvoit en approcher tant qu'elle portoit au bras droit un bracelet qui renfermoit un charme puissant, et il s'est servi de toi pour se procurer ce talisman. Il est maintenant près de la princesse. Mais bientôt je détruirai sa puissance, et je

mettrai les hommes et les bons génies à l'abri de ses infernales entreprises. »

En achevant ces mots, il me remit un billet cacheté. « Va dans tel lieu, me dit-il ; attends, et observe tout ce qui s'en approchera. Ne perds pas courage ; et lorsque tu verras s'avancer un grand personnage, suivi d'un nombreux cortège, présente-lui cette lettre, et il fera tout ce que tu désireras. » Je pris le billet et je partis. Après avoir marché toute la nuit et la moitié du jour, j'arrivai à l'endroit que le jongleur m'avoit indiqué. J'attendis toute la journée et une partie de la nuit. Enfin j'aperçus de loin une vive clarté qui sembloit se diriger vers moi. Lorsqu'elle fut assez près pour me permettre de distinguer, je vis des hommes qui portoient des flambeaux. Derrière eux marchoit une suite nombreuse, qui indiquoit un puissant prince. Je tremblai ; mais la réflexion me rendit le courage, et je restai à ma place ; le cortège passa processionnellement auprès de moi. Enfin parut le sultan des génies, entouré d'une cour brillante. Je m'approchai avec assurance, et après m'être prosterné, je lui présentai ma lettre qu'il ouvrit et lut à haute voix. Elle étoit ainsi conçue :

« Prince des génies, le porteur de cette lettre est dans l'affliction la plus profonde. C'est à

toi de l'en tirer et de le venger d'un ennemi puissant ; mais malheur si tu ne le secoues promptement ! Adieu. »

A la lecture de ce billet, le chef des génies fit appeler un de ses messagers, et lui ordonna d'amener sans délai, devant lui, le génie maléfaisant qui avoit enchanté la fille du sultan du Caire. Une heure après, le coupable étoit en présence du grand Génie, qui s'écria en le voyant : « Esprit maudit, pourquoi as-tu fait le malheur de cet homme ? »

« Puissant souverain, répondit le Démon, l'amour que m'a inspiré la princesse est seul cause de mon crime. Son bracelet renfermoit un charme qui m'empêchoit d'approcher d'elle, et je me suis servi de cet homme pour détruire un tel obstacle. Je possède maintenant ma bien-aimée, mais je l'ai respectée. — Rends le bracelet à l'instant, reprit le chef des génies, pour que cet homme puisse reprendre sa femme, ou je te fais trancher la tête. » A ces mots, le génie coupable, qui descendoit de la race la plus réprouvée, s'enflamma de colère, et s'écria avec audace : « Non, je ne le rendrai pas, et personne autre que moi ne possédera la princesse. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tenta de prendre son vol ; mais il ne put y parvenir.

Le grand Génie commanda à ses serviteurs

de l'enchaîner. Ensuite on lui arracha le bracelet et on lui coupa la tête. Le précieux talisman ne fut pas plus tôt entre mes mains que tous les génies disparurent. Je me trouvai paré comme auparavant, des riches habits que m'avoit donnés le prétendu jeune homme, et je me dirigeai vers la ville. Arrivé aux portes du château, les gardes et les courtisans me reconnurent, et s'écrièrent, transportés de joie : « C'est lui ! voilà notre prince que nous avons perdu ! » Lorsqu'ils m'eurent présenté leurs respects, j'entrai dans l'appartement de la princesse. Elle dormoit d'un profond sommeil, dans la même attitude où je l'avois laissée à mon départ. Je remis le bracelet à son bras, et le charme opérant, elle s'éveilla, et jeta un cri de surprise et de joie. Nous vécûmes parfaitement heureux jusqu'à la mort du sultan, qui, n'ayant point de fils, me désigna pour son successeur. Voilà l'origine de ma fortune. »

Le sultan du Caire ayant achevé ce récit, son auditeur lui exprima tout l'intérêt que son histoire lui avoit inspiré. « Mon frère, répondit celui-ci, admire les décrets de la providence, et ne te décourage pas. Attends qu'il plaise au Tout-Puissant de te révéler ses mystères. Mais puisque tu as quitté ton royaume, je t'offre la dignité de vizir. Si tu le veux, nous vivrons

ensemble comme amis et comme frères.» Le prince y consentit. Alors le sultan le revêtit d'une riche pelisse, lui remit le sceau, l'écritoire et les autres emblèmes de sa nouvelle dignité, et lui donna un palais garni de meubles somptueux, et entouré de jardins magnifiques. Le vizir entra immédiatement en fonctions. Il tenoit son conseil deux fois par jour, et apportoit tant d'impartialité dans le jugement des causes portées devant lui, qu'il s'acquittait en peu de temps une grande réputation de justice et de probité. La confiance qu'on avoit en lui étoit telle, qu'il étoit choisi pour arbitre de toutes les discussions, et que l'on respectoit toujours ses avis. Il vécut ainsi pendant plusieurs années, jouissant de la confiance de son souverain, et si heureux lui-même de sa position, qu'il ne regretta pas un seul instant son empire.

Un soir le sultan, atteint d'un accès de mélancolie, envoya chercher son vizir, et lui dit : « J'ai l'esprit tellement inquiet, que rien ne peut me récréer. — Entre dans ton cabinet, lui répondit son ministre, et regarde toutes tes pierres ; cette vue pourra te distraire. » Le prince suivit ce conseil et ne s'en trouva pas mieux. « Ma tristesse est la même, dit-il à son ministre, et le séjour de mon palais n'y apporte aucun adoucissement ; mais il me vient une idée : déguisons-

nous, et allons nous promener dans la ville.» Ils prirent des habits de derviches arabes, s'éloignèrent du palais, et après avoir erré quelque temps à l'aventure, ils se trouvèrent auprès d'un hôpital de fous. Ils y entrèrent, et aperçurent un homme qui faisoit la lecture à un de ses camarades. « Voilà qui est surprenant, » se dit le sultan à lui-même ; et s'adressant à cet homme : « Est-ce réellement pour cause de folie que vous êtes renfermé ici ? lui dit-il. — Seigneur, je ne suis pas fou ; mais mes aventures sont si extraordinaires, que si on les gravoit sur des tablettes de diamant, elles seroient pour les autres une utile leçon. — Vous me donnez envie de les connoître, dit le sultan. — Écoutez-les donc, » reprit l'homme qui faisoit la lecture ; et il commença en ces termes :

#### HISTOIRE D'UN FOU.

« J'étois marchand ; j'avois un vaste magasin fourni de toutes sortes de marchandises de l'Inde du plus grand prix, et je faisois un commerce aussi étendu qu'avantageux. Un jour, une vieille femme entra chez moi en récitant son chapelet, s'assit, et me demanda si j'avois de belles étoffes de l'Inde. Je lui en montrai une fort belle pièce, qui lui plut beaucoup et dont

elle me demanda le prix. « Cinq cents pièces d'or, » lui répondis-je. Elle tira sa bourse, me compta cette somme, et se retira avec l'étoffe, sur laquelle je gagnai cent cinquante pièces d'or. Elle revint le lendemain, me demanda une pièce pareille, et la paya aussi généreusement; enfin, pendant quinze jours de suite, elle vint faire les mêmes achats et payer avec la même régularité. Le seizième elle se présenta comme à l'ordinaire, choisit du drap, et se disposoit à payer, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avoit oublié sa bourse. « Marchand, me dit-elle, j'ai laissé ma bourse chez moi. — Madame, lui répondis-je, que cela ne vous empêche pas d'emporter ce drap. Si vous revenez vous m'en remettrez le prix; dans le cas contraire, je m'estime trop heureux de pouvoir vous offrir cette bagatelle. » Cette femme refusa mon offre; je la pressai, mais ce fut en vain. Après que nous eûmes échangé beaucoup de paroles obligeantes pour nous persuader mutuellement, elle me dit : « Nous ne nous accorderons jamais, à moins que vous ne consentiez à venir vous-même chez moi recevoir le prix de vos marchandises; ainsi fermez votre magasin et suivez-moi. » Je fis ce qu'elle désiroit, et nous nous mîmes en route. Arrivés près de sa maison, elle détacha un mouchoir de sa ceinture, et me dit : « Il faut que je couvre vos yeux de ce mou-

choir.» Je lui en demandai la raison. « Il y a sur notre chemin, me dit-elle, plusieurs femmes assises à leur balcon, et il seroit possible que leur vue vous enflammât; car ce quartier de la ville renferme plusieurs demoiselles d'une grande beauté qui séduiroient même un religieux, et je craindrois pour le repos de votre cœur. »

Je me prêtai volontiers à ce que cette femme désiroit, et nous continuâmes ainsi notre route jusqu'à sa porte, qui nous fut ouverte à l'instant. Ma conductrice me rendit la lumière; je jetai les yeux autour de moi, et je me vis dans une maison décorée avec toute la magnificence d'un palais impérial. La vieille m'indiqua une chambre où elle me pria de me retirer; j'obéis, et je fus surpris d'apercevoir en y entrant toutes les pièces d'étoffes que je lui avois vendues. Mon étonnement augmenta lorsque je vis approcher deux demoiselles qui déchirèrent une de ces pièces en deux morceaux, et se la partagèrent. Chacune d'elles arrosa le plancher avec de l'eau de rose et d'autres parfums, et le frotta avec l'étoffe jusqu'à ce qu'il devînt brillant comme de l'or. Toutes deux allèrent ensuite chercher dans une chambre voisine cinquante carreaux qu'elles mirent à terre, et sur chacun desquels elles placèrent une riche couverture avec des coussins

en tissus précieux, puis elles approchèrent un grand divan, et après l'avoir couvert d'un tapis et de coussins en brocart d'or, elles se retirèrent. Peu de temps après, des demoiselles, en nombre égal à celui des carreaux, descendirent l'escalier deux à deux, et chacune d'elles se mit sur un des coussins. Enfin, une dame beaucoup plus belle et plus richement habillée que les autres s'avança, suivie de dix jeunes beautés qui la placèrent sur le divan.

Je l'avouerai, seigneur, à sa vue tous mes sens m'abandonnèrent, et je ne pus cacher l'émotion que me causoient sa beauté et les rares perfections dont elle étoit ornée; mais elle, sans s'apercevoir de l'effet qu'elle produisoit sur moi, s'entretenoit gaîment avec ses compagnes.

Tout à coup elle appela sa mère. Celle-ci étant entrée : « As-tu amené ce jeune marchand? lui demanda-t-elle. — Oui, ma fille; il est prêt à te servir. — Présente-le-moi. » La vieille vint à moi; et, me prenant la main, me conduisit vers sa fille, qui étoit assise sur le divan. Ma contenance, qui annonçoit autant de respect que d'embarras, la fit sourire; elle me salua d'un air gracieux, ordonna que l'on apportât un siège auprès d'elle, et me fit signe de m'y asseoir; ce que je fis avec beaucoup de trouble.

La dame commença alors à causer et à plai-

santer avec moi. « Que pensez-vous, me dit-elle, de ma tournure et de ma beauté? me croyez-vous digne de votre tendresse et voudriez-vous de moi pour votre compagne? — Comment, répondis-je, oserois-je jamais me flatter d'un si grand honneur, moi qui ne suis pas seulement digne de vous servir? — Parlez avec franchise, me dit-elle; ne craignez rien, mon cœur est tout à vous. » Ces paroles m'enchantèrent; mais je me perdois dans mes conjectures, et je ne pouvois m'imaginer comment j'avois pu mériter son cœur et sa main. Cependant elle continua de me parler avec tant de grâce et de douceur que je pris enfin courage. « O prodige de beauté! lui dis-je, si vos paroles sont sincères, je dirai avec le proverbe : Le temps le plus favorable est le présent. — Il ne peut y avoir, reprit-elle, de jour plus heureux que celui-ci pour notre union. — Mais comment puis-je vous offrir une dot convenable? — Le prix du drap que vous avez confié à ma mère est tout ce qu'il faut. — Cela est loin de suffire. — Je ne désire rien de plus. Je vais à l'instant même envoyer chercher le cadi et les témoins, et nous serons unis sans aucun retard si vous voulez vous soumettre à une condition que j'exige. — Quelle est-elle? repris-je. — C'est que vous m'appartiendrez tout entier, et que vous n'adresserez jamais aucune parole

tendre, aucune caresse à une autre femme.» Je souscrivis de grand cœur à une condition qu'il me paroissoit si facile de remplir, et nous fûmes mariés irrévocablement. Après la cérémonie, ma femme fit servir du café et des sorbets; elle fit des présens à ses femmes, aux témoins et au cadi; après quoi elle les congédia.

Je ne pouvois revenir de mon étonnement, et je me demandois encore si tout ce qui se passoit sous mes yeux n'étoit pas un songe. Cependant ma femme donna l'ordre aux eunuques qui la servoient de me conduire au bain. On me mena dans un appartement d'une élégance inconcevable, et on couvrit le plancher de tapis de diverses couleurs, sur lesquels je m'assis et me déshabillai. J'entrai ensuite dans le bain, qui étoit parfumé d'odeurs délicieuses. Lorsque j'en sortis, les eunuques me couvrirent d'essences précieuses; après quoi, ils me présentèrent de riches vêtemens, dont je me couvris pour me rendre dans la grande salle du palais, où m'attendoit ma jeune épouse, plus belle et plus richement parée que je ne l'avois encore vue. Elle s'assit à mes côtés, et me regarda avec un sourire si séduisant, qu'il ne me fut plus possible de modérer mes transports. Nous passâmes ainsi dix jours au comble de la félicité la plus enivrante. Au bout de ce temps, le souvenir

de ma mère se présenta à mon esprit. « Il y a bien long-temps, dis-je à ma femme, que je suis absent de ma maison, et que ma tendre mère ne m'a vu ; combien elle doit être inquiète de mon absence ! Consentez à ce que j'aïlle chez elle, et que je donne quelques instans aux soins de mon commerce. — Que rien ne vous arrête, me répondit-elle avec bonté ; vous pouvez voir votre mère tous les jours, et vous occuper de vos affaires ; mais j'exige que la vieille femme vous conduise et vous ramène chaque fois. » Je consentis à tout.

La vieille m'attacha un mouchoir sur les yeux, me conduisit au lieu où elle me les avoit couverts lors de mon arrivée dans ce mystérieux séjour, et me dit en me quittant : « Vous reviendrez à cette place vers l'heure de la prière du soir ; je vous y attendrai. » Je me rendis chez ma mère, que je trouvai plongée dans la douleur et pleurant amèrement mon absence. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle vint se jeter dans mes bras, et m'embrassa en versant des larmes de joie. « Ma mère, lui dis-je, modérez votre affliction, car mon absence m'a conduit à la fortune et au bonheur ; » et je lui contai tout ce qui m'étoit arrivé. « O mon fils ! s'écria-t-elle, veuille Dieu te protéger long-temps ; mais au moins viens me voir tous les deux jours ; ce terme est déjà long pour

ma tendresse.» J'allai de là à mon magasin, où je m'occupai jusqu'au soir, comme de coutume. A l'heure de la prière, je retournai au lieu du rendez-vous, et j'y trouvai la vieille qui me ramena au palais, après avoir pris la précaution de me bander les yeux. Ma femme me reçut avec son empressement ordinaire. Pendant trois mois, je continuai chaque jour d'aller et venir de la même manière, sans pouvoir parvenir à connoître la femme que j'avois épousée, bien que la splendeur, la profusion de richesses et le train qui régnoient autour de moi m'en donnassent le plus vif désir.

Enfin, je trouvai l'occasion de voir en particulier une des esclaves noires de ma femme, et je la questionnai sur sa maîtresse. « Seigneur, me répondit-elle, l'histoire de ma maîtresse est surprenante; mais je n'ose vous la raconter, dans la crainte qu'elle ne me fasse mettre à mort.» Je la pressai de m'en instruire, en lui jurant le secret, et elle parla ainsi :

« Un jour ma maîtresse, allant pour se distraire dans un bain public, passa par la rue où se trouve votre magasin. C'étoit un vendredi. Vous étiez élégamment vêtu, et vous causiez avec un de vos amis. Elle vous vit, l'amour s'empara de son cœur, mais personne ne s'aperçut de l'émotion que vous lui fites éprouver. Rentrée dans son

palais, elle devint triste, rêveuse, et perdit l'appétit. Obligée de se mettre au lit, sa fraîcheur disparut, le sommeil l'abandonna, et elle éprouva une faiblesse inquiétante. Sa mère, justement alarmée de son état, sortit pour aller chercher un médecin ; mais ayant rencontré en route une vieille dame qui avoit beaucoup d'expérience et d'esprit, elle la consulta, et revint avec elle à la maison.

La vieille dame tâta le pouls de la malade, lui fit plusieurs questions, et s'aperçut bientôt qu'elle n'avoit aucune douleur physique. Elle pensa que l'amour étoit pour beaucoup dans sa maladie ; mais elle ne voulut pas faire part de ses conjectures devant elle, et elle se retira en disant à ma maîtresse : « S'il plaît à Dieu, vous serez bientôt guérie ; je reviendrai demain, et je vous apporterai un remède infailible. » Une fois dehors de la chambre de la malade, elle prit la mère à l'écart, et lui dit : « Ma bonne dame, ne vous fâchez pas de ce que je vais vous apprendre : votre fille aime, et vous ne pouvez la guérir qu'en l'unissant à l'objet de son affection. » Après le départ de la dame, la mère revint au lit de sa fille, et la pressa de questions. Mais ce ne fut qu'au bout de vingt jours de prières et d'instances qu'elle put vaincre les résistances de ma maîtresse, et obtenir un aveu que sa pudeur retenoit obstinément. Vous savez le reste. Telle

est l'histoire de ma maîtresse, et vous n'oubliez pas que vous ne devez jamais la révéler.» Je lui en donnai l'assurance, et je continuai de vivre avec mon adorable femme au sein des plaisirs les plus vifs et les plus purs. Chaque jour j'allois voir ma mère et vaquer aux affaires de ma maison. Le soir je revenois, conduit comme à l'ordinaire par ma belle-mère; plusieurs mois se passèrent ainsi. Un jour, comme j'étois assis dans ma boutique, une jeune fille passa dans la rue; elle cherchoit à vendre un bijou de fantaisie, orné de perles, de diamans et de pierres précieuses. On commença par lui en offrir cinq cents pièces d'or, et l'on alla jusqu'à neuf cent cinquante. J'observois tout en silence. Enfin la jeune fille s'approcha de moi : « Seigneur, me dit-elle, tous les marchands m'ont donné un prix quelconque, vous seul ne m'avez rien offert; vous n'avez seulement pas fait attention à moi. — Je n'ai nul besoin de ce bijou, lui répondis-je. — N'importe, il faut que vous enchérissiez. — Puisqu'il le faut absolument, j'ajoute cinquante pièces d'or, ce qui fera juste mille. » Elle accepta, et je rentrai dans mon magasin, afin de la payer. Mon intention étoit de présenter mon emplette à ma femme, à qui je pensois qu'elle seroit agréable. Lorsque je voulus compter l'argent à la jeune fille,

elle le refusa , en me disant : « J'ai une demande à vous faire ; je ne désire d'autre paiement que la faveur de prendre un baiser sur votre joue. » Cette singulière proposition me surprit d'abord ; mais je songeai qu'un baiser étoit un moyen fort commode de payer une telle somme, et j'y consentis. La jeune fille s'approcha de moi, me donna un baiser, mais me mordit de toute sa force et se sauva précipitamment en m'abandonnant le joyau. Le soir, je retournai chez ma femme, que je trouvai assise sur son fauteuil d'or. Elle étoit vêtue d'écarlate, et avoit l'air irrité. « Dieu veuille que tout aille bien ! » me dis-je à moi-même. Je m'approchai d'elle et lui présentai le bijou, espérant que cette vue dissiperoit sa mauvaise humeur. « Ma bien-aimée, lui dis-je, accepte ce précieux objet ; je l'ai acheté pour toi. » Elle le prit, l'examina de tous les côtés, et me demanda d'un ton froid et sévère à la fois, si je l'avois réellement acheté pour elle. « J'en atteste le ciel, répondis-je ; c'est pour toi que je l'ai acheté, et il me coûte mille pièces d'or. » A ces mots, elle me lança un regard courroucé, et me demanda ce que signifioit la blessure que j'avois sur la joue. Je fus anéanti.

Pendant que je cherchois à me remettre de mon trouble, elle appela ses gens, leur fit un signe, et ils apportèrent le cadavre d'une jeune

filles, dont la tête avoit été tranchée et étoit placée sur le milieu du corps. Je reconnus les traits de la jeune fille qui m'avoit vendu le bijou. Ma femme me dit alors : « Je n'ai que faire de telles puérités ; j'en ai plus qu'il ne m'en faut ; mais je voulois savoir si tu serois fidèle à l'engagement que tu avois pris de ne jamais adresser la moindre de tes pensées à une autre femme que moi , et j'ai envoyé cette fille pour t'éprouver. Tu as trahi ta promesse ; sors de ma présence, et n'y reparois jamais. »

Ma femme avoit à peine prononcé ces paroles foudroyantes, que la vieille m'attacha le mouchoir sur les yeux, et me conduisit à l'endroit accoutumé. « Éloignez-vous, malheureux, » me dit-elle, et elle disparut. Ma déplorable aventure fit sur moi un tel effet, que je me mis à courir dans les rues comme un homme en démence, en criant : « Ah ! quelle beauté ! quelle grâce ! et pourquoi ai-je tout perdu ! » Là-dessus, le peuple, me croyant fou, me conduisit à cet hôpital, où j'ai été retenu jusqu'à ce jour.

L'histoire de ce jeune homme émut vivement le sultan. Il tomba dans une rêverie profonde qui dura quelques instans, et dit ensuite à son vizir : « Par Dieu qui m'a investi de la souveraine puissance, si tu ne me découvres la

femme de ce jeune homme , tu le paieras de ta tête. » Le vizir demanda trois jours pour faire ses recherches , et le sultan les lui accorda.

Le vizir emmena le jeune marchand avec lui , et chercha vainement pendant deux jours la maison de la dame. Enfin , il s'informa de lui s'il reconnoîtroit la place où on lui bandoit les yeux , et la porte où on détachoit le mouchoir. Il répondit affirmativement , et conduisit le ministre à une porte où celui-ci frappa. On vint ouvrir. Les domestiques reconnoissant le vizir , et voyant le jeune homme avec lui , furent alarmés , et coururent prévenir leur maîtresse. Elle demanda au vizir de quels ordres il étoit porteur , et apprenant que le sultan désiroit qu'elle se réconciliât avec son époux , elle répondit que son devoir étoit d'obéir à de telles volontés. Le jeune homme fut réuni à sa femme , qui étoit la fille d'un ancien sultan du Caire , et , devenu prudent , il vécut toujours heureux avec sa tendre et ombrageuse moitié.

## HISTOIRE

### DU SAGE SOLITAIRE ET DE SON ÉLÈVE ,

RACONTÉE AU SULTAN PAR UN AUTRE FOU.

Dans une des cellules de la principale mosquée de la ville , vivoit un sage instruit et pieux , qui avoit choisi cette retraite pour se livrer tout

entier à l'étude et à la méditation. Il falloit une circonstance extraordinaire pour le décider à sortir de son asile. Il menoit, depuis plusieurs années, cette vie solitaire, lorsqu'un jeune garçon, entrant un jour chez lui, le pria de le recevoir en qualité d'élève ou d'esclave. Son maintien plut à l'ermite, qui lui demanda quels étoient ses parens et d'où il venoit. « Ne me faites pas de questions, je vous en conjure, lui répondit le jeune homme, car je ne pourrois y répondre. Je suis un orphelin, et je ne sais si j'appartiens au ciel ou à la terre. » Le cénobite ne le pressa pas davantage. Pendant douze ans, le jeune inconnu servit son maître avec un zèle et une attention soutenus, et en reçut en échange des leçons dans tous les genres de connoissances. Il sut si bien en profiter, qu'il devint un homme accompli.

Un jour il entendit quelques jeunes gens parler de la fille du sultan, vanter sa beauté, et dire qu'elle surpassoit en charmes et en attraits toutes les princesses de son âge. Ces propos lui donnèrent le désir de voir une personne aussi parfaite. Il revint tout pensif auprès de l'ermite, et lui fit part des sentimens qui l'agitoient. « Mon fils, s'écria le sage, qu'ont-à faire des hommes comme nous auprès des jeunes filles, et surtout auprès de celles des souverains? Nous

devons vivre isolés, et sans nous occuper des choses d'ici-bas. » Le vieillard fit à son élève un long discours pour le prémunir contre les vanités de ce monde, et le détourner de son dessein ; mais plus il faisoit d'efforts, plus il trouvoit ce jeune homme rebelle à la raison et à ses conseils.

Vivement touché de son état et des progrès que faisoit sa passion, l'ermite lui dit un jour : « Mon enfant, te contenteras-tu de voir la princesse une seule fois ? — Je vous le promets, » répondit ce jeune homme. Le sage prit alors une espèce de collyre, dont il frotta les yeux de son élève, qui devint soudain moitié homme et moitié monstre, et lui ordonna d'aller ainsi se promener par la ville. A peine eut-il mis le pied dans la rue, qu'une foule immense l'environna en le regardant avec surprise. Le bruit d'un phénomène aussi étrange se répandit bientôt dans tous les quartiers, et parvint jusqu'au sultan, qui désira voir le monstre supposé. Le jeune homme fut conduit au palais, où toute la cour le considéra avec le plus vif étonnement ; ensuite on le mena dans le harem pour satisfaire la curiosité des femmes. Là, il vit la princesse, et fut tellement ébloui de sa beauté, qu'il jura au fond de son cœur de se donner la mort s'il ne pouvoit obtenir sa main.

En sortant du palais, le jeune homme retourna près de son maître, plus vivement épris que jamais de la fille du sultan. Aussitôt que l'ermite aperçut son élève, il lui demanda s'il avoit vu la princesse. « Oui, répondit-il, je l'ai vue; mais un regard ne suffit pas à tant de charmes, et je ne goûterai de repos que lorsque, assis à côté d'elle, mes yeux se seront fatigués à la contempler. — Hélas! mon fils, s'écria le vieillard, je tremble pour le repos de ton âme. Nous sommes des religieux, et nous devons éviter les tentations; d'ailleurs, encore une fois, il ne nous convient pas d'avoir rien à démêler avec le sultan. — O mon père! s'écria le jeune homme, si je ne parviens à m'asseoir à ses côtés et à presser les contours admirables de sa taille, je n'aurai plus qu'à mourir. »

Ces mots remplirent le sage de douleur. « Allons, se dit-il, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour sauver cet aimable enfant; d'ailleurs, peut-être Dieu exaucera-t-il ses vœux. » Alors il lui frotta les yeux avec un collyre qui avoit la vertu de rendre invisible, et lui dit : « Va, mon fils, satisfaire ton désir; mais n'oublie pas les devoirs qui t'appellent près de moi, et reviens promptement. »

Notre jeune homme enchanté courut au palais, y pénétra sans être vu, et se rendit au harem, où il s'assit auprès de la fille du sultan.

D'abord il se contenta d'admirer sa beauté; mais après quelques instans, n'étant plus maître de sa raison, il étendit le bras, et passa légèrement la main sur le cou de la princesse. L'effroi qu'elle en éprouva lui fit jeter un cri perçant qui attira aussitôt sa mère et les femmes du palais. Elle leur annonça en tremblant que c'étoit sans doute quelque esprit malin qui l'avoit touchée.

La sultane, partageant l'émotion de sa fille, envoya chercher la mère nourrice, et lui fit part de ce qui venoit d'arriver. Cette bonne femme déclara que le moyen le plus efficace pour chasser les malins esprits étoit de brûler, dans les lieux qu'ils venoient inquiéter, du fumier de chameau. On en apporta sur-le-champ une certaine quantité, et le feu y ayant été mis, une épaisse fumée se répandit dans l'appartement, au point que les yeux du jeune homme se remplirent de larmes. Par un mouvement involontaire, il se les essuya avec son mouchoir; cette action ayant enlevé le collyre, le charme s'évanouit, et l'imprudent cessa d'être invisible.

A sa vue, la princesse, sa mère et les autres femmes jetèrent un cri de surprise et d'effroi qui fit accourir les eunuques. Ceux-ci saisirent le téméraire étranger, le frappèrent durement, le lièrent avec des cordes, et le traînèrent devant le

sultan, à qui ils apprirent qu'on l'avoit trouvé dans le harem. Le sultan furieux envoya chercher un bourreau, et lui ordonna de saisir le coupable, de le vêtir d'un habit noir, semé de morceaux d'étoffe couleur de feu, de le placer sur un chameau, et, après l'avoir promené par les rues de la ville, de le mettre à mort.

Le bourreau s'empara du jeune homme, l'habilla comme il en avoit reçu l'ordre, le fit monter sur un chameau, et le promena par la ville, précédé de gardes et d'un crieur, qui disoit à haute voix : « Contemplez le châtiment de celui qui a osé violer le sanctuaire du harem royal. » Le cortège fut bientôt entouré d'une foule innombrable, qui, remarquant la jeunesse et la beauté du malheureux condamné, ne pouvoit s'empêcher de plaindre son sort.

Enfin le jeune homme et son triste cortège se trouvèrent sur la place de la grande mosquée. L'ermite, attiré par le bruit, mit la tête à la croisée de sa cellule, et reconnut son élève. Ému de compassion, il évoqua les génies (car la connaissance de la magie et des sciences occultes les mettoit tous à ses ordres), et leur ordonna d'enlever le jeune homme de dessus le chameau sans qu'on s'en aperçût, et de lui substituer un vieillard, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Les assistants, voyant le jeune homme transformé en un

vieillard très connu dans la ville, furent frappés de terreur, et s'écrièrent : « O ciel ! ce jeune homme n'est autre que le bon chef des herboristes. » En effet, depuis fort long-temps, cet homme vendoit des simples et de la canne à sucre à la porte du collège, près de la grande mosquée. C'étoit le doyen d'âge des gens de sa profession.

Ce changement subit frappa d'étonnement le bourreau, qui n'osa plus poursuivre l'exécution. Il retourna au palais du sultan, suivi de la foule, et avec le vieillard sur son chameau. « Seigneur, lui dit-il, le jeune homme que vous aviez remis entre mes mains a disparu, et j'ai trouvé à sa place, assis sur le chameau, ce vénérable marchand, bien connu de toute la ville. » Le sultan épouvanté se dit à lui-même : « Celui qui a opéré un tel prodige est capable de choses encore plus surprenantes ; il pourroit me ravir mon royaume et me faire mourir. »

Cette réflexion jeta un tel trouble dans ses esprits, qu'il ne sut à quoi se résoudre. Il fit venir son vizir et lui demanda ce qu'il devoit faire dans une conjoncture aussi importante. Le ministre, après avoir rêvé quelques instans, dit au prince qu'un tel miracle n'avoit pu s'effectuer sans le secours des génies ou de toute autre puissance, et que si ce jeune homme

étoit irrité du traitement qu'il avoit éprouvé, il seroit à craindre qu'il n'en tirât vengeance par la suite sur sa personne. Je vous conseille donc de faire proclamer par la ville, sur votre parole royale, que l'auteur de cette action obtiendra sa grâce en se présentant devant vous. S'il se soumet à vos ordres, faites-lui épouser la princesse : peut-être la tendresse de votre fille apaisera-t-elle sa colère. » Le sultan goûta ce conseil; la proclamation fut rédigée, et le crieur se mit à parcourir la ville. Lorsqu'il fut parvenu à la place de la grande mosquée, le jeune homme, ravi de l'entendre, courut à son maître, et lui déclara l'intention où il étoit de se rendre auprès du sultan. « Mon fils, lui dit le sage, que vas-tu entreprendre ? N'as-tu pas déjà assez souffert ? — Rien ne pourra me détourner d'un pareil projet, s'écria le jeune homme. — Va donc, mon fils; mes prières te suivront partout. »

L'élève, après avoir pris un bain, se para de ses plus beaux vêtements, et s'annonça au crieur, qui le conduisit au palais. Il fit une profonde révérence au prince, en lui souhaitant de longues années et un bonheur sans nuages. Le sultan, frappé de sa beauté mâle, de la grâce de son maintien et du choix heureux de ses expressions : « Jeune étranger, lui dit-il, quel est ton

nom, et d'où viens-tu? — Je suis, reprit-il, celui que vous avez vu il y a quelque temps sous une double forme : c'est encore moi qui me suis permis le stratagème dont vous avez failli me punir. » Le sultan se leva alors, lui offrit la place d'honneur, et engagea avec lui une conversation vive et animée. Il lui adressa différentes questions scientifiques auxquelles le jeune homme répondit avec tant de justesse, que le prince lui en témoigna son admiration, et ne put s'empêcher de reconnoître en lui-même qu'il étoit réellement digne de sa fille. « Mon ami, dit-il, mon intention est de te donner en mariage la princesse ma fille ; tu l'as déjà vue, et après ce qui s'est passé, personne que toi ne peut l'épouser. — Je suis prêt à vous obéir, répondit le jeune homme ; mais permettez-moi de consulter mon ami. — J'y consens ; va, et reviens promptement. »

L'élève retourna auprès de son maître, et après lui avoir tout raconté, lui déclara qu'il vouloit épouser la princesse. « Je ne m'y opposerai pas mon fils, dit le vieillard ; que le ciel bénisse votre union. Allez donc trouver le sultan de ma part, et priez-le de venir vous voir. — Mais, seigneur, reprit le jeune homme surpris, depuis que je suis à votre service, je ne vous ai jamais connu d'autre demeure que

cette cellule; et comment puis-je inviter le prince à venir dans une aussi humble retraite? — Mon fils, repartit le vieillard, mets ta confiance en Dieu, à qui tous les miracles sont possibles. Retourne auprès du souverain, et annonce-lui que je l'attends dans cinq jours.» Le jeune homme fit ce qui lui étoit prescrit, et revint auprès de l'ermite s'acquitter de ses devoirs comme auparavant, mais attendant avec impatience l'arrivée du cinquième jour.

Cet heureux moment étant venu, le sage dit à son élève : « Allons à notre maison, afin de tout préparer pour la réception du sultan.» Ils sortirent, et, arrivés au centre de la ville, ils s'arrêtèrent devant un antique bâtiment dont les murs toiboient en ruines. « Mon fils, dit le vieillard, voici mon habitation; hâte-toi d'aller chercher le sultan. — Seigneur, s'écria l'élève étonné, cette demeure n'est qu'un monceau de ruines; oserai-je jamais prier le prince de se rendre ici? cela ne pourroit que nous déshonorer. — Obéis, répéta l'ermite, et sois sans crainte.» L'élève partit, mais non sans se dire intérieurement : « Mon cher maître a perdu l'esprit, ou bien il veut se moquer de nous.»

Arrivé au palais, il trouva le sultan qui l'attendoit, et qui consentit bien facilement à le suivre, accompagné de toute sa cour, jusqu'à

la demeure que le vieillard s'étoit choisie. Mais quelles furent la surprise et la joie de l'élève, quand, au lieu de la mesure qu'il venoit de quitter, il aperçut un palais magnifique, aux portes duquel étoient rangés de nombreux esclaves richement vêtus ! A la vue de ce changement inespéré, le jeune homme fut tellement surpris qu'il en perdit la parole : « Il n'y a qu'un instant, se dit-il à lui-même, je voyois à cette même place un monceau de ruines, et maintenant j'y admire un palais plus magnifique qu'aucun de ceux qui appartiennent au sultan. Je n'y conçois rien ; mais, comme le dit mon maître, Dieu seul est puissant. »

Le prince et sa suite mirent pied à terre et entrèrent dans le palais. Ils traversèrent une première cour dont l'étendue les étonna ; ils passèrent dans une seconde aussi vaste, et qui les conduisit dans un grand salon où ils trouvèrent le vénérable vieillard assis et prêt à les recevoir. Le sultan fit une profonde inclination à laquelle le sage, sans se déranger, répondit par un signe de bienveillance. Le prince s'assit, et la conversation s'engagea entre eux deux. Le sultan admiroit en silence les manières pleines de noblesse de son hôte, et la splendeur de tout ce qui l'environnoit. Le vieillard ordonna à son élève de frapper à une porte et de com-

mander qu'on apportât le déjeuner. La porte s'ouvrit, et cent esclaves parurent, la tête chargée de plateaux en or, sur lesquels étoient posés des plats d'agate, de cornaline, et d'autres pierres précieuses, tout garnis de mets variés et exquis, et qu'ils placèrent en ordre devant le sultan. Celui-ci étoit émerveillé, car son palais ne renfermoit rien d'aussi somptueux. On se mit à table. Après la collation, on apporta du café et des sorbets. Le prince et le vieillard s'entretinrent ensuite de sujets de religion et de poésie, sur lesquels le sage fit de nombreuses dissertations qui enchantèrent le sultan. Une seconde collation eut lieu le soir, et le vieillard y déploya encore plus de luxe et de magnificence. A la fin de cette somptueuse collation, le vieillard dit au sultan : « Avez-vous fixé la dot que mon fils doit donner à votre fille ? » Le prince, voulant faire un compliment à son hôte, répondit qu'il l'avoit déjà reçue ; mais le sage fit observer qu'un mariage ne pouvoit être valide sans un douaire. Il fit alors un signe à ses esclaves, et ils lui apportèrent une somme d'or considérable, et une quantité innombrable de diamans et de pierres précieuses qu'il pria le prince d'accepter pour le présent de noces de sa fille. Il offrit ensuite au sultan de riches présents pour lui, et il donna à tous les gens de la

suite du prince des vêtemens d'honneur, selon leurs rangs et leurs qualités. Enfin le sultan et son futur gendre prirent congé du vieillard.

Le soir, l'heureux élève fut introduit dans l'appartement nuptial, qu'il trouva garni des plus riches tapis, parfumé des essences les plus précieuses; mais la princesse n'y étoit pas. Il en fut d'abord un peu surpris; bientôt il pensa que son arrivée étoit différée jusqu'à minuit, et il attendit cette heure avec impatience. Minuit sonna, et l'épouse ne parut point. Agité de mille sentimens pénibles, il passa le reste de la nuit dans les tourmens de l'inquiétude et de la crainte. Le matin vint, et de leur côté, le père et la mère furent surpris de ne pas voir leur fille, qu'ils croyoient dans les bras de son époux, se rendre auprès d'eux.

Cependant la mère, ne pouvant attendre plus long-temps, entra dans la chambre des époux. Le jeune homme lui demanda avec tristesse ce qui avoit empêché la princesse de venir. « Elle étoit ici avant vous, » répondit la sultane. — Je ne l'ai pas vue, » s'écria l'époux. Affligée à ces mots, la mère jeta un cri d'effroi, en appelant à haute voix sa fille; car elle n'avoit que cet enfant-là, et lui portoit l'attachement le plus tendre. Ses cris attirèrent le sultan, qui se précipita dans la chambre. Il n'eut pas plus tôt appris

que la princesse avoit disparu, et qu'on ne l'avoit pas vue depuis son entrée dans l'appartement nuptial, qu'il se livra, avec la sultane et son gendre, au plus violent désespoir.

Pour expliquer la disparition soudaine de la princesse, il faut savoir qu'un malin génie avoit coutume, pour se divertir, de visiter le harem. S'y trouvant le soir du mariage, il avoit été tellement frappé des charmes de la mariée, qu'il avoit résolu de l'enlever. S'étant rendu invisible, il l'avoit attendue dans la chambre nuptiale, et dès qu'elle avoit paru, il l'avoit saisie et emportée évanouie dans les airs. Il l'avoit conduite dans un jardin délicieux, fort éloigné de la ville, l'avoit placée sous un berceau de verdure, et avoit déposé devant elle des fruits délicieux, des sorbets de différentes espèces, attendant avec respect le moment de son réveil.

Quand l'époux fut un peu remis des premiers accès de son désespoir, il pensa au vieillard, et proposa au sultan d'aller implorer son secours. Ils se rendirent auprès de lui; tout étoit dans le même ordre que la veille, et le sage les reçut avec sa bonté ordinaire. Il s'affligea avec eux de l'enlèvement de la princesse; et, touché de la violence de leur chagrin, il résolut de s'employer tout de suite pour eux. Il fit apporter devant lui un réchaud de charbons allumés. Après quel-

ques momens d'une méditation profonde, il jeta sur la flamme plusieurs sortes de parfums, en prononçant des paroles magiques. A peine eut-il achevé cette cérémonie, que la terre trembla, des tourbillons s'élevèrent, des éclairs parurent, et des nuages de poussière obscurcirent le ciel, dont on vit descendre rapidement des troupes d'êtres aériens, portant de brillans étendards et des lances d'or massif. Au milieu de ce groupe apparurent trois princes des génies, qui, s'étant inclinés respectueusement devant le vieillard, s'écrièrent à la fois : « Maître, salut ! nous voici rendus à tes ordres ! — Trouvez-moi sur-le-champ l'épouse de mon fils, et le maudit génie qui l'a enlevée. » A ces mots, cinquante d'entre eux se détachèrent ; les uns, pour aller chercher la princesse et la reconduire au palais ; les autres, pour s'emparer du coupable et le traîner devant le vieillard. Ces ordres furent exécutés aussitôt que reçus. La jeune épouse fut reconduite dans son appartement, et le coupable amené devant l'ermite, qui ordonna aux trois génies de le brûler et de le réduire en cendres à l'instant même. Cette scène se passoit en présence du sultan, qui ne contemploit pas sans frayeur les figures terribles et gigantesques des génies. Il admiroit surtout leur soumission, et la promptitude qu'ils mettoient

à obéir au vénérable vieillard. Dès que le génie criminel fut réduit en cendres, le sage renouvela ses enchantemens : les princes des génies s'inclinèrent et disparurent avec leur suite.

Le sultan et son gendre prirent congé de l'ermite et retournèrent au palais, où tout le monde étoit dans la joie du retour de la princesse. Le mariage fut consommé. Le jeune homme goûtoit tant de bonheur auprès de sa nouvelle famille, qu'il ne quitta pas le harem pendant sept jours. Le huitième, le sultan ordonna des réjouissances publiques, et invita tous les habitans de la ville à venir prendre part aux repas qu'il alloit donner. Il fit publier une proclamation qui défendoit à qui que ce fût, riche ou pauvre, de manger chez soi pendant trois jours, et enjoignoit à tout le monde de se rendre au banquet nuptial de la fille du sultan. Les cours du palais furent remplies de provisions, et les officiers du prince furent employés pendant tout ce temps à servir le peuple, qui se rendit avec empressement à l'invitation de son souverain.

Pendant une des nuits de cette grande fête, le sultan, curieux de savoir si tout le monde obéissoit à sa proclamation, résolut de parcourir la ville sous un déguisement. Il quitta secrète-

ment le palais , accompagné de son vizir, habillé comme lui en derviche persan , et commença son excursion nocturne. Vers minuit, ils virent à travers les jalousies d'une fenêtre , trois jeunes filles qui étoient à souper avec leur mère. L'une d'elles chantoit par intervalle , et les deux autres causoient et rioient. Le sultan ordonna au vizir de frapper à la porte. Une des sœurs demanda qui frappoit à une heure aussi avancée de la nuit. « Ce sont deux derviches étrangers, répondit le ministre. — Nous sommes seules, repartirent ces dames, et il n'y a pas ici un seul homme pour vous recevoir ; rendez-vous au palais du sultan, vous y serez bien traités. — Hélas! nous sommes étrangers, et nous ne connoissons pas le chemin qui y conduit; d'ailleurs nous craignons que le magistrat de police ne nous rencontre et ne nous arrête. Nous vous supplions de nous donner l'hospitalité jusqu'au point du jour ; nous partirons ensuite. Ne redoutez de notre part aucun mauvais procédé. »

La mère, touchée par ces paroles, ordonna à ses filles d'ouvrir la porte. Nos deux voyageurs saluèrent avec respect en entrant, et s'assirent. Le prince, remarquant la beauté et les manières nobles des trois sœurs, les pria de lui dire comment il se faisoit qu'elles demeurassent seules, et

qu'elles n'eussent auprès d'elles personne pour les protéger. La plus jeune d'entre elles répondit : « Indiscret derviche, cesse tes questions. Nos aventures sont surprenantes ; mais il faudroit que tu fusses sultan, et ton compagnon vizir, pour être dignes de les entendre et de nous connoître. » Le sultan ne poussa pas plus loin ses demandes, et l'on s'entretint de sujets indifférens jusqu'au point du jour ; alors les prétendus derviches prirent respectueusement congé de la dame et de ses filles. En sortant, le prince dit à son ministre de faire une marque à la porte, bien décidé qu'il étoit de revenir après les fêtes chez ces dames, pour les connoître et apprendre leur histoire.

Les fêtes terminées, tout rentra dans l'ordre habituel, et les affaires reprirent leur cours. Le sultan se rappelant alors sa visite nocturne, donna l'ordre à son vizir d'aller reconnoître la maison des trois sœurs et de leur mère, son intention étant d'y retourner sous le même déguisement, tant la réponse de la jeune fille avoit piqué son intérêt et sa curiosité. Le vizir obéit ; mais il fut étrangement surpris et désappointé lorsqu'il vit que toutes les maisons portoient la même marque. En effet, la plus jeune des sœurs avoit entendu le complot, et avoit eu recours à cette ruse pour en empêcher l'exécution. Le

vizir retourna auprès du sultan, à qui il fit part du tour qu'on leur avoit joué. Cette nouvelle contraria le prince, qui n'en tint que davantage à son projet. « Seigneur, dit le vizir, il me vient une idée : faites proclamer dans la ville pendant quatre jours que quiconque aura de la lumière chez soi après la première ronde de nuit, aura la tête tranchée, que ses biens seront confisqués et sa maison rasée. Ces dames, qui ne se sont pas conformées à votre première proclamation, ne se soumettront sans doute pas plus à celle-ci, et ce moyen vous servira à découvrir leur demeure. »

Le sultan adopta cette idée, fit publier la proclamation, et attendit impatiemment la quatrième nuit. Il reprit alors avec son vizir les habits de derviche, et se rendit dans la rue où demeuroient les sœurs. Une lumière frappa leurs regards ; ils ne doutèrent pas qu'ils ne fussent arrivés à leur destination, et frappèrent à la porte. « Qui est là ? demanda une voix qu'ils reconnurent pour celle de la plus jeune des sœurs. — Deux pauvres derviches qui vous prient de leur donner l'hospitalité ; le ciel vous en récompensera. »

La mère ordonna d'ouvrir la porte, et les deux voyageurs entrèrent. Les dames se levèrent, les reçurent avec politesse, et, les ayant

fait asseoir, placèrent des rafraîchissemens devant eux. Le sultan fut touché de cet aimable accueil ; mais, pressé d'entamer la conversation, « Mes amies, leur dit-il, vous ignorez donc la proclamation du souverain ? Comment donc se fait-il que, seules dans cette grande cité, vous ayez de la lumière après la première ronde de nuit ? — Bon derviche, répondit la plus jeune sœur, on ne doit obéissance au sultan que lorsqu'il donne des ordres raisonnables ; et cette défense d'avoir de la lumière étant tyrannique, on ne doit pas s'y conformer ; car le Coran dit : Obéir quand on vous ordonne une chose injuste, c'est offenser Dieu. Le sultan agit contre la loi divine et suit l'impulsion de Satan. Nous nous occupons chaque nuit avec notre bonne mère à filer une certaine quantité de coton que nous vendons le lendemain matin, et le prix de ce travail est la seule ressource que nous ayons pour vivre. »

Le sultan, frappé de la justesse et de la fermeté de cette réponse, se tut, et engagea tout bas son ministre à faire à la jeune fille quelque question qui pût l'embarrasser. Le vizir prit alors la parole : « Mesdames, dit-il, l'obéissance aux ordres du sultan est un devoir pour tous. — Il est notre souverain, répliqua la jeune sœur, mais s'est-il donné la peine de connoître

notre position ? sait-il si nous sommes dans l'abondance ou dans la détresse ? — Si cependant, reprit le vizir, il vous envoyoit chercher, et qu'il vous interrogeât sur votre désobéissance à ses ordres, que diriez-vous pour vous excuser ? — Je lui dirois qu'il a blessé la loi divine. »

Le vizir se pencha vers le sultan et lui dit à l'oreille : « Ne discutons pas davantage avec cette jeune fille sur des points de loi ou de conscience, car elle me paroît trop bien instruite. Demandons-lui plutôt si elle aime les beaux-arts. » Le sultan fit la question ; la jeune personne répondit qu'elle savoit un peu de tout : et prenant son luth, elle préluda par un air plaintif, et chanta les paroles suivantes :

« Les sujets doivent obéissance au souverain ; mais le prince qui veut régner long-temps, doit gagner l'affection de ses peuples par sa bonté. Sois grand et généreux dans tes manières, et tes sujets prieront pour toi ; car l'homme libre seul peut sentir la reconnoissance.

« L'homme aura toujours recours à celui qui dispense des bienfaits, car la bonté est entraînante.

« N'attriste point l'homme de génie par un refus, car un esprit généreux se soulève contre l'avarice et le dédain.

« A peine la dixième partie des hommes comprend-elle ce qui est juste, tant la nature humaine est ignorante, rebelle et ingrate. »

Ces paroles de la jeune fille livrèrent le sultan à une méditation profonde. « Il y a dans ce que je viens d'entendre, dit-il à son vizir, quelque allusion qui m'est adressée. Je suis certain que nous sommes reconnus ; tout ce qu'ont dit ces jeunes filles ne me le prouve que trop. Votre musique, dit-il à la jeune chanteuse, la manière ravissante dont vous l'avez exécutée, votre jolie voix, et le sujet de vos stances m'ont ravi au-delà de tout ce que je puis exprimer. » La jeune personne à ces mots s'inclina, et chanta le couplet suivant :

« Les hommes n'épargnent ni soins ni peines pour obtenir des honneurs et amasser des richesses, dont ils espèrent jouir éternellement. Vains efforts ! le compte qu'ils doivent rendre au ciel, ainsi que le moment de leur mort, sont fixés dès le jour de leur naissance. »

Le sens de ce dernier couplet acheva de convaincre le sultan qu'on l'avoit reconnu. La sœur continua de chanter jusqu'au point du jour ; alors elle quitta un moment les faux derviches, et leur fit servir à déjeuner. « J'espère, leur dit-elle, que vous reviendrez nous voir ce soir après la première ronde, et que vous ac-

cepterez encore notre hospitalité. » Le sultan le lui promit, et se retira enchanté des talens et des grâces des trois aimables sœurs.

La nuit suivante, le prince et son ministre, toujours déguisés, se rendirent à la maison des trois sœurs, après s'être munis de quelques bourses pleines d'or. Ils furent reçus avec les mêmes égards. Après le souper, on causa de choses diverses jusqu'à l'heure de la prière de la première ronde. Alors tout le monde se leva, fit ses ablutions, et pria. Ces devoirs remplis, le sultan offrit à la plus jeune des sœurs une bourse de mille dinars pour ses besoins les plus pressans. Elle remercia en faisant une profonde révérence, et baisa les mains du faux derviche, dont cette munificence lui dévoila le rang et la qualité. Elle communiqua sa pensée à sa mère et à ses sœurs, qui se prosternèrent toutes trois devant le souverain : « Nous sommes certainement reconnus, dit le sultan au vizir ; et se retournant du côté de ces dames : Vous ne voyez que de pauvres derviches, et vous nous traitez avec un respect qui n'est dû qu'aux souverains ; remettez-vous, je vous en conjure. » La jeune sœur se prosterna de nouveau, et chanta le couplet suivant : « Puisse le bonheur te suivre sans cesse en dépit de la méchanceté et de l'envie ! Puissent tes jours être sereins, et que ceux de tes enne-

mis soient sombres. » « Oui, tu es le sultan, et ton compagnon le vizir, je n'en saurois douter. — Qui peut vous le faire croire? — Vos manières nobles et votre générosité : un roi peut se déguiser, mais la royauté se trahit toujours. — Vous ne vous êtes pas trompée ; je suis le sultan. Mais comment se fait-il que vous soyez seules dans cette maison, sans un mari, sans un protecteur? — Notre histoire est tellement extraordinaire qu'elle mériterait d'être gravée sur une table de diamant, pour servir d'exemple à la postérité, et puisque vous témoignez le désir de la savoir, je vais vous la raconter :

### HISTOIRE

#### DES TROIS SOEURS ET DE LA SULTANE LEUR MÈRE.

« Nous sommes étrangères à votre royaume ; le pays d'Yrak nous a vu naître. Là, régnoit notre père. Sa compagne, notre tendre mère, étoit la plus belle femme de son temps : sa beauté l'avoit rendue célèbre, même jusque dans les contrées les plus éloignées. Nous étions encore fort jeunes lorsque notre père s'absenta pour une partie de chasse, qui devoit durer plusieurs mois, et laissa le gouvernement de ses états à son vizir. Quelque temps après, la sultane se promenant sur la terrasse de son palais qui touchoit à celui du

vizir, l'image de notre mère se réfléchit dans un miroir que l'infâme ministre tenoit à la main. Ébloui de tant de charmes, il conçut un désir criminel, et résolut de tout employer pour le satisfaire.

« Le lendemain, il osa envoyer à la sultane, par la surintendante de son harem, une riche parure avec des bijoux du plus grand prix, en la suppliant de le recevoir chez elle, ou de consentir à venir dans sa propre maison. Ma mère fit entrer cette femme dans ses appartemens, et la reçut avec bonté, croyant qu'elle étoit chargée de quelque message confidentiel, concernant les affaires de l'empire, ou bien d'une lettre de son époux.

« La vieille femme, après les révérences d'usage, déploya devant ma mère le riche présent qu'elle avoit apporté. La sultane, l'ayant admiré, pensa naturellement que quelque marchand vouloit le lui vendre, et demanda quel en étoit le prix. La vieille, persuadée que la vertu de ma mère ne tiendroit pas contre un présent d'une si grande valeur, ne craignit pas de lui découvrir la passion du vizir. A cette nouvelle, ma mère, indignée de l'outrage fait à son honneur et à sa dignité, prit un cimenterre qui se trouvoit auprès d'elle, et rassemblant toutes ses forces, fit tomber d'un seul coup la tête de la

coupable intendante, et ordonna de jeter le cadavre dans l'égout du palais.

« Le vizir, ne voyant pas revenir son indigne messagère, en dépêcha une autre le lendemain, chargée de s'informer si la sultane avoit reçu le présent qu'il lui avoit envoyé. Ma mère fit étrangler cette misérable; mais, dans l'espoir que le ministre changeroit de conduite, elle voulut garder encore le secret. Il n'en persista pas moins dans son infernal projet; et chaque matin il envoyoit une esclave, que ma mère faisoit mettre à mort. Ceci dura jusqu'au retour du sultan. Le vizir trembla un instant. Ma mère, par considération pour ses talens et son zèle, lui pardonna, et ne découvrit pas à notre père les outrages dont elle avoit été l'objet pendant son absence.

« Quelques années plus tard, le sultan, voulant aller en pèlerinage à la Mecque, remit, comme auparavant, au vizir la conduite de son royaume. Mon père étoit parti depuis dix jours quand le ministre, que le temps et les obstacles n'avoient pas guéri de son criminel amour, s'enivra de nouveau du fol espoir de posséder l'objet de ses désirs. Il expédia vers la sultane une esclave qui, après avoir été introduite dans son appartement, lui dit : « Au nom du ciel, prenez pitié de mon maître, car son cœur est

en proie à la passion la plus violente; rendez-lui le repos, rendez-lui le bonheur.»

« Révoltée de cet insolent message, ma mère ordonna à ses esclaves de saisir la malheureuse qui s'en étoit chargée, de la mettre à mort, et d'exposer le cadavre aux regards du peuple dans la cour extérieure du palais; cet ordre fut promptement exécuté. Le vizir, informé par les gardes du traitement qu'avoit éprouvé son envoyée, résolut de se venger. Il leur recommanda le silence jusqu'au retour du sultan, se proposant de l'instruire du sort de son esclave, en donnant à son supplice une cause différente et toute mensongère.

« Quand l'indigne favori supposa que le sultan devoit être en route pour revenir dans son royaume, il lui écrivit la lettre suivante : « Après tous les vœux que je fais pour votre santé, je dois vous informer que, depuis votre absence, la sultane m'a fait faire cinq fois de coupables propositions. J'ai refusé, en répondant que quelque désir qu'elle eût de tromper mon souverain, je ne pouvois être son complice, parce qu'il m'avoit laissé la garde de son honneur et de son royaume. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. »

« Le porteur de ce message atteignit le sultan lorsqu'il n'étoit plus qu'à huit jours de marche

de la ville, et lui remit la lettre. A cette lecture, mon père pâlit; ses yeux exprimèrent l'indignation et la fureur. Il fit aussitôt lever les tentes, et vint à marche forcée jusqu'à deux journées de la capitale. Là, il fit faire halte, et dépêcha deux de ses confidens qu'il chargea de nous conduire, ma mère, mes deux sœurs et moi, à une certaine distance de la ville, et de nous mettre à mort. Ces deux hommes nous arrachèrent du harem et nous emmenèrent dans la campagne. Quand nous fûmes arrivées au lieu désigné pour la fatale exécution, leur cœur s'émut de compassion : ils se rappelèrent le bien que ma mère leur avoit fait, ainsi qu'à leurs familles, et n'eurent pas le courage de remplir les ordres du sultan dont ils nous donnèrent alors connoissance. « O mon Dieu ! s'écria ma mère, vous savez mon innocence ; » et elle leur fit part de tout ce qui s'étoit passé avec la fidélité la plus scrupuleuse.

« Les deux officiers versèrent des larmes d'attendrissement sur les malheurs de la sultane, et cherchèrent à lui donner quelques consolations. Ayant attrapé deux faons, ils les tuèrent ; et après nous avoir pris nos vêtemens, ils les trempèrent dans le sang de ces animaux, dont ils firent rôtir les chairs pour apaiser notre faim. Ils nous firent ensuite leurs adieux, en nous

recommandant à la protection du Tout-Puissant. Pendant dix jours nous errâmes dans le désert sans apercevoir aucune habitation, et vivant des fruits sauvages que nous pouvions trouver. Nous arrivâmes enfin à un lieu couvert de verdure, et abondant en toutes sortes de légumes et de fruits excellens. Près de là étoit une caverne où nous résolûmes de nous mettre à l'abri jusqu'à ce qu'il passât une caravane. Le quatrième jour, il en vint une camper auprès de notre retraite. Nous n'osâmes pas nous découvrir; mais quand elle se remit en marche nous la suivîmes à une certaine distance, et nous arrivâmes enfin dans cette ville. Notre premier soin, après avoir trouvé un logement, fut de rendre des actions de grâces au Tout-Puissant, qui nous avoit arrachées si miraculeusement à une mort affreuse et à tous les dangers qui nous menaçoient dans le désert. » En achevant ce récit la jeune fille et ses sœurs ne purent s'empêcher de répandre des larmes.

Mais quittons un instant ces intéressans personnages, et retournons auprès du sultan leur père. Ce prince n'étoit plus qu'à quelques lieues de sa capitale, lorsque le perfide vizir, accompagné des officiers du gouvernement et des principaux habitans de la ville, vint à sa rencontre et le complimenta sur l'heureuse

issue du saint pèlerinage qu'il avoit entrepris.

A peine descendu à son palais, le sultan prit son ministre à l'écart, et lui demanda les détails de l'infâme conduite de la sultane. « Prince, lui répondit ce fourbe, à peine fûtes-vous parti, que la princesse me dépêcha une esclave pour m'engager à l'aller voir. Je refusai et fis mettre l'esclave à mort, afin que ce fatal secret ne pût jamais être révélé. J'espérois que la sultane rougiroit de sa foiblesse; il n'en fut rien, et cinq fois de suite elle répéta sa coupable invitation. Ce fut alors que je vous informai de ce qui se passoit. »

Pendant tout ce récit, le sultan, la tête fixée sur sa poitrine, étoit resté plongé dans une rêverie profonde. Tout à coup il revint à lui, et ordonna qu'on fit paroître devant lui les deux hommes auxquels il avoit donné l'horrible mission de faire périr sa femme et ses enfans. « De quelle manière, leur demanda-t-il, avez-vous exécuté mes ordres? — Seigneur, nous vous avons obéi; et pour témoignage de notre fidélité, voyez ces vêtemens trempés du sang des coupables. » Le sultan jeta un regard sur ces tristes dépouilles. Mais le souvenir de sa belle compagne, de sa première tendresse, du bonheur qu'il avoit goûté avec elle, et de l'inno-

cence de ses enfans, brisa tellement son âme qu'il versa d'abondantes larmes. « M'as-tu bien dit la vérité? s'écria-t-il douloureusement en s'adressant à son vizir. Et vous, en se tournant vers les deux officiers, avez-vous donné la mort à mes pauvres enfans et à leur coupable mère? » Ces derniers ne répondirent pas, tandis que le vizir redoubla ses hypocrites protestations. « Parlez, je vous l'ordonne, dit le sultan. — Seigneur, répondirent les deux officiers, l'honnête homme ne peut proférer un mensonge, car le mensonge est l'œuvre du traître. » A ces mots, le vizir changea de couleur, se troubla et fut saisi d'un tremblement universel. Le sultan, s'en apercevant, dit d'une voix animée aux deux officiers : « Que signifient ces paroles : « Le mensonge est l'œuvre du traître? » Dites-moi la vérité tout entière, ou, par le Dieu qui m'a commis à la garde de mes peuples, je vous fais expirer dans les plus affreuses tortures. »

Les deux hommes tombèrent aux pieds du sultan. « Redoutable souverain, lui dirent-ils, ainsi que tu nous l'avois ordonné, nous avons conduit la princesse et ses filles au milieu du désert ; là, nous leur avons appris l'horrible accusation du vizir, et les ordres que tu nous avois donnés. La sultane, après nous avoir écoutés

avec courage, s'est écriée : « Il n'y a de refuge que dans le sein du Tout-Puissant; c'est de Dieu que nous sommes venues, c'est à Dieu que nous devons retourner. Mais avant de nous donner la mort, apprenez et répétez à mon époux que l'infâme vizir m'a faussement accusée : lui seul est coupable. » La princesse nous dit ensuite tous les efforts que le ministre avoit faits pour la séduire, et les traitemens qu'elle avoit fait éprouver aux porteurs de ses indignes messages. — Et vous avez eu la barbarie de les immoler! s'écria le sultan, hors de lui. — Non, seigneur; nous fûmes tellement convaincus de l'innocence de la princesse, que nous ne pûmes nous résoudre à ce cruel sacrifice. » Ils racontèrent alors au sultan tout ce qui s'étoit passé, et la manière dont ils avoient abandonné la sultane et ses filles au milieu du désert.

Rien ne pourroit peindre la fureur du sultan après le récit des deux fidèles serviteurs. « Infâme traître, s'écria-t-il en s'adressant à son vizir, c'est donc ainsi que tu m'as séparé, pour toujours sans doute, de ma femme et de mes enfans? » Le ministre confondu ne répondit pas une seule parole et resta pétrifié. Le prince ordonna à l'instant même, qu'on allumât un immense bûcher, et le vizir fut précipité pieds et poings liés au milieu des flammes qui, en un

instant, le dévorèrent et le réduisirent en cendres. Sa maison fut rasée, ses richesses confisquées, et les femmes de son harem ainsi que ses enfans vendus comme esclaves.

Revenons aux trois princesses et à leur mère : quand le sultan eut entendu leurs aventures, il fut vivement touché de leurs malheurs, et surpris qu'elles les eussent supportés avec tant de courage et de résignation. « Quel funeste sort leur étoit réservé ! dit-il à son vizir ; mais béni soit Dieu, qui, de même qu'il peut nous séparer des êtres qui nous sont chers, peut aussi, quand il lui plaît, nous réunir à eux. » Il fit conduire à son palais la sultane et ses filles, leur assigna une suite et des appartemens convenables à leur rang, et dépêcha au sultan, leur père, des courriers pour le prévenir qu'elles étoient en lieu de sûreté. Ces messagers de bonheur firent la plus grande diligence. A leur arrivée dans la capitale ils furent introduits auprès du sultan, à qui ils présentèrent leurs dépêches. Ce prince ne les eut pas plus tôt lues qu'il poussa un cri de joie, et tomba sans connoissance. Les esclaves alarmés le relevèrent, et lui prodiguèrent des secours. Quand il eut recouvré ses sens, il apprit à toute sa cour que la sultane et ses filles étoient retrouvées, et il fit préparer un vaisseau afin de les ramener dans ses états.

Le bâtiment fut bientôt prêt; on le lesta de tout ce qui étoit nécessaire aux princesses; on y joignit un riche présent pour le généreux prince qui leur avoit accordé sa protection; il partit avec un vent favorable, et arriva bientôt au port désiré. Le capitaine fut accueilli avec une extrême bienveillance par le sultan, qui donna ordre de le traiter, lui et tout son équipage, aux frais du trésor royal. Au bout de trois jours, la sultane et ses filles, impatientes de retourner dans leur patrie, après une absence si longue et si douloureuse, prirent congé de leur hôte et s'embarquèrent. Ce monarque leur fit des présens magnifiques, et l'on mit à la voile par un vent favorable. Pendant trois jours le temps seconda leurs vœux; mais vers le soir du dernier, le vent devint contraire, et on fut obligé de jeter l'ancre et d'abaisser les voiles. Bientôt, il s'éleva une tempête si violente que l'ancre fut arrachée, les mâts brisés, et que l'équipage se crut perdu sans retour. Le navire, balotté au gré des flots et de la tempête, au milieu des pleurs et des cris de désespoir des passagers, alla enfin, vers le milieu de la nuit, échouer sur des rochers où il fut mis en pièces. Une grande partie des gens de l'équipage périrent; d'autres, plus heureux, gagnèrent le rivage sur des planches, sur des coffres, ou sur les débris du

vaisseau, mais tous furent séparés les uns des autres.

La sultane mère se sauva sur une planche, et fut heureusement aperçue à la pointe du jour par le capitaine du navire, qui, avec trois personnes de l'équipage, s'étoit jeté dans la chaloupe. Il l'y recueillit, et après avoir fait force de rames pendant quelques jours, ils atteignirent un rivage, où ils débarquèrent. A peine avoient-ils fait quelques pas dans le pays, qu'ils aperçurent un grand tourbillon de poussière qui, en s'éclaircissant, leur permit de distinguer une armée qui s'avançoit vers eux. Quelles furent leur surprise et leur joie en reconnoissant les troupes du sultan! Ce prince, craignant que le vaisseau n'éprouvât quelque accident, avoit fait partir cette armée dans l'espoir qu'elle rejoindroit la sultane et ses filles avant leur embarquement, et qu'elle pourroit les ramener par terre. Il est impossible de décrire la joie des deux époux en se revoyant. Mais leur bonheur ne fut que de courte durée, et le souvenir de leurs malheureux enfans vint bientôt leur arracher des larmes. Ils se remirent tristement en route, et après quarante jours de marche ils arrivèrent dans leur capitale, et tous leurs sujets partagèrent leur douleur et leurs regrets.

La plus jeune des princesses, après avoir

lutté contre les vagues, sentoit ses forces près de l'abandonner, lorsqu'elle fut heureusement jetée sur une côte agréable et fertile où elle trouva des fruits excellens et une eau fraîche et limpide. Quand elle eut repris des forces, elle s'avança dans l'intérieur du pays. A quelque distance, elle rencontra un jeune homme qui alloit à la chasse, suivi d'une meute nombreuse. Cet étranger s'empessa de l'interroger, et quand il eut appris ses malheurs, il lui offrit la maison de sa mère pour asile. La jeune princesse accepta, et fut reçue dans cette maison hospitalière avec les plus tendres égards. Elle devint l'objet des soins les plus assidus, et elle recouvra rapidement ses charmes et sa santé.

Ce jeune homme étoit l'héritier légitime de ce royaume ; mais le trône lui avoit été enlevé par un usurpateur. Peu de temps après l'arrivée de la princesse, celui-ci mourut, et le prince fut réintégré dans tous ses droits. Il offrit alors sa main à la jeune personne, qui la refusa en disant : « Comment pourrois-je penser au mariage quand j'ignore le sort de ma malheureuse famille ! et puis-je m'occuper de mon bonheur lorsque ma mère et mes sœurs sont peut-être en proie aux horreurs de la misère ! Si jamais j'apprends qu'elles sont heureuses, alors je pourrai

me livrer sans remords aux désirs et à l'amour de mon libérateur. »

Le jeune sultan avoit conçu une telle passion pour la princesse, que l'espérance même la plus éloignée pouvoit le combler de joie, et lui donner la force d'attendre le jour qui verroit exaucer ses vœux les plus chers. Mais comme il étoit le dernier rejeton de sa race, les grands du pays étoient impatiens de le voir marié, et l'engageoient chaque jour à se choisir une épouse. Il résista long-temps ; mais leurs instances devinrent tellement pressantes, que la sultane mère, craignant une révolte, supplia la princesse de consentir à une union de laquelle dépendoient le bonheur de son fils et la tranquillité de ses états. La jeune fille, qui aimoit tendrement son libérateur, n'eut pas de peine à se rendre. Le mariage fut célébré avec la plus grande pompe, et au bout de trois ans la sultane avoit déjà donné le jour à deux fils, dont l'heureuse naissance n'avoit fait qu'ajouter à la félicité de nos jeunes époux.

La seconde princesse, retirée sur une frêle planche après avoir été long-temps le jouet des vagues, fut enfin jetée sur le rivage auprès d'une grande ville vers laquelle elle se dirigea. Elle eut le bonheur d'exciter l'intérêt d'une dame respectable qui la reçut chez elle, et l'adopta pour

lui tenir lieu d'une fille chérie qu'elle avoit perdue depuis quelque temps.

Le sultan de cette ville, à qui la douceur de son gouvernement et sa munificence avoient concilié tous les cœurs, vint à tomber malade ; et malgré l'habileté des plus fameux médecins, son état empira de jour en jour à un tel point que l'on désespéra de sa vie. La consternation étoit générale. La princesse dit à sa protectrice, qui gémissoit sur le danger du sultan : « Ma bonne mère, si vous le désirez, je vais préparer une potion qui sauvera le prince. — Je pourrai sans doute, lui dit la vieille femme, entrer dans le palais, mais je crains bien de ne pouvoir pénétrer jusqu'au souverain. — Essayez, reprit la fille adoptive : l'intention d'une bonne œuvre est toujours méritoire aux yeux du Tout-Puissant. — Eh bien, mon enfant, préparez votre potion, et je tâcherai de me frayer un chemin auprès du sultan. »

La princesse ayant composé sa potion avec des simples et des parfums de différentes espèces, la vieille dame la porta au palais. Les gardes et les eunuques lui demandèrent ce qu'elle apportoit. « C'est, répondit-elle, un breuvage que je vous prie de présenter au sultan, pour qu'il en prenne autant qu'il le pourra ; car, avec l'aide de Dieu, il y puisera la santé. » On la

fit entrer dans la chambre du malade. Elle n'eut pas plus tôt découvert le vase, qu'il s'en exhala un parfum si agréable, que le prince moribond sentit ranimer ses esprits. Lorsqu'il sut ce que la vénérable matrone avoit apporté, il la remercia et goûta le breuvage, auquel il trouva une saveur si délicieuse, qu'il en prit beaucoup, et avec un plaisir qu'il n'avoit pas ressenti depuis long-temps. Il congédia la vieille, en lui faisant présent d'une bourse pleine d'or. La bonne mère se hâta d'aller instruire la princesse de l'accueil gracieux qu'elle avoit reçu, et du présent que lui avoit fait le sultan.

A peine ce prince eut-il pris une partie du breuvage qu'il eut envie de reposer. Il tomba dans un sommeil rafraîchissant qui dura plusieurs heures. A son réveil, il se trouva beaucoup mieux; et se sentant en nouvelle disposition, il acheva la boisson. Il y prit goût, et s'informa de la vieille femme; mais personne ne put lui indiquer sa demeure. Heureusement, vers le soir, elle apporta d'elle-même une seconde potion que la princesse avoit préparée, et que le sultan prit avec autant de plaisir que le matin. Enfin ce prince, affoibli et presque mourant quelques heures auparavant, eut la force de se lever et même de marcher. Il demanda à la vieille si c'étoit elle qui avoit composé cette

salutaire boisson. « Non, seigneur, répondit-elle; c'est ma fille qui l'a faite et qui m'a conjurée de vous l'apporter. — Elle ne peut être ta fille, s'écria le sultan; une telle science décele une haute naissance. » Il fit à cette femme un nouveau présent, en lui recommandant d'apporter tous les matins un semblable breuvage. Elle promit d'obéir, et se retira.

Pendant sept jours de suite, la princesse envoya régulièrement au palais, et chaque fois le sultan donna à sa mère d'adoption une bourse pleine d'or. Il se rétablissoit si rapidement, que dès le sixième jour il étoit en pleine convalescence, et que le septième il put monter à cheval et reprendre les affaires de son gouvernement.

Cependant les éloges que la bonne femme avoit faits de sa fille et le portrait qu'elle avoit tracé de ses grâces et de sa beauté, avoient inspiré au prince un vif désir de la voir. Pour le satisfaire, il prit un habit de derviche, et se rendit à leur maison. La mère craignant de recevoir un inconnu, alloit le congédier; mais la princesse s'y opposa, en lui disant: « L'hospitalité est un devoir envers les étrangers, surtout quand ce sont de pauvres religieux. » En conséquence le faux derviche fut accueilli, et la princesse l'ayant fait asseoir en lui témoignant beaucoup de respect, lui servit elle-même des

mets et des rafraîchissemens. Le prince accepta de bon cœur, et après avoir remercié la mère et la fille de leur généreuse hospitalité, il se retira éperduement épris de sa libératrice.

Son premier soin, dès qu'il fut de retour au palais, fut d'envoyer chercher la vieille mère. Il lui donna un riche habillement et des bijoux précieux, la priant de les remettre à sa fille et de la décider à s'en orner. La dame promit d'obéir. En retournant au logis elle se dit à elle-même : « Si ma fille d'adoption suit mes conseils, elle se conformera aux désirs du sultan, et s'embellira de cette parure. » En arrivant, elle déploya ce riche présent aux yeux de la princesse. Celle-ci refusa d'abord de l'accepter; mais cédant enfin aux instances de sa protectrice, qu'elle ne vouloit pas désobliger, elle s'en revêtit, et la bonne femme fut enchantée de la voir dans ces superbes atours.

Le sultan, déguisé en femme et le visage couvert d'un voile épais, avoit suivi la matrone jusque chez elle, et écouté à la porte pour savoir si sa fille accepteroit le présent qu'il lui avoit envoyé. Quand il vit qu'elle s'étoit parée des vêtemens, il fut transporté de joie, et se hâtant de retourner au palais, il envoya chercher la vieille mère, à qui il annonça qu'il vouloit épouser sa fille. La princesse accepta sa main, et

le sultan, suivi d'un brillant cortège, la conduisit le soir même à son palais, où le cadi les maria. Des fêtes brillantes eurent lieu pendant sept jours. Les deux époux goûtèrent bientôt une félicité parfaite, qui s'accrut encore par la naissance d'un fils et de deux filles, que le Tout-Puisant leur accorda dans l'espace de cinq ans.

L'aînée des trois sœurs avoit échappé au naufrage en se retenant à une pièce de bois. Après avoir long-temps lutté contre les flots, elle fut enfin portée sur le rivage, où elle trouva des habits d'homme. Pensant que, sous ce costume, elle auroit moins de dangers à courir, elle s'en revêtit, et s'achemina vers une ville qu'elle aperçut non loin de la côte. A peine y avoit-elle mis le pied, qu'elle fut jointe par un marchand, qui, remarquant qu'elle étoit étrangère et la prenant pour un homme, lui demanda si elle vouloit venir demeurer avec lui, attendu qu'il avoit besoin d'un aide. Charmée de trouver un asile, elle accepta l'offre qu'il lui fit de la nourrir et de lui donner des gages. Cet homme l'emmena dans sa maison et la traita avec bonté. Le lendemain, elle se mit au travail. Elle déploya tant d'intelligence et d'activité, que la boutique de son maître fut bientôt plus achalandée que toutes celles du même genre.

Le magasin étoit situé vis-à-vis du palais du

sultan. Un matin, sa fille, regardant à travers les jalousies d'un balcon, vit le faux jeune homme à l'ouvrage, les manches de sa veste relevées jusqu'aux épaules. Ses bras étoient si blancs et si beaux, son visage étoit si doux et si agréable ! La fille du sultan en devint subitement amoureuse. Pendant plusieurs jours de suite, elle continua de contempler ainsi l'objet de sa passion, et finit par en perdre le repos et la santé. Sa nourrice inquiète, après avoir cherché vainement à découvrir la cause de son état, pensa que l'amour seul étoit le mal qui la tourmentoit, et la pressa de s'ouvrir à elle. « Ma bonne mère, lui dit la princesse, tu as deviné mon secret. J'espère que non seulement il sera sacré pour toi, mais encore que tu m'aideras à recouvrer le bonheur. Celui que j'aime est le jeune homme qui travaille dans la boutique vis-à-vis mes fenêtres. Si je ne puis le voir et me rapprocher de lui, je mourrai de douleur. — Ma chère maîtresse, ce jeune homme est effectivement d'une beauté remarquable ; il plaît à toutes les femmes de la ville ; mais il est si timide, qu'il n'ose répondre à aucune des avances qu'on lui fait. La plus simple prévenance l'embarrasse comme un enfant. Cependant je tâcherai de surmonter sa réserve, et de vous procurer une entrevue avec lui. » Elle se rendit à l'instant même

chez le marchand, lui acheta différens objets, et le pria de permettre à son apprenti de l'accompagner chez elle. Le maître, enchanté de la manière généreuse avec laquelle cette femme traitoit avec lui, lui accorda bien volontiers ce qu'elle lui demandoit.

La vieille conduisit le faux jeune homme, par des chemins détournés, à une entrée secrète du palais, et l'introduisit dans les appartemens de la fille du sultan, qui le reçut avec une émotion de joie si forte qu'elle faillit se trahir. Sous le prétexte d'examiner les marchandises, elle lui fit plusieurs questions, et, lui donnant vingt pièces d'or, elle lui recommanda de revenir le jour suivant avec d'autres marchandises.

De retour au magasin, la princesse remit les vingt pièces d'or à son maître. Celui-ci, surpris de voir une si forte somme, lui demanda d'où elle provenoit. Quand le faux jeune homme eut raconté son aventure, le marchand, plus alarmé qu'auparavant, se dit à lui-même : « Si cette intrigue continue, le sultan la découvrira, je serai mis à mort, et ma famille sera ruinée; tout cela à cause de ce jeune étranger. » Il le conjura de ne pas renouveler sa visite. « Je ne puis m'en dispenser, dit la princesse; j'ai promis, et quoi qu'il en puisse arriver, je tiendrai ma parole. »

Elle se rendit en effet le lendemain au palais, et passa la soirée avec la princesse. Ces visites se renouvelèrent plusieurs fois, et la princesse abusée s'abandonnoit avec sécurité à son fol amour. Un soir, le sultan entra tout à coup dans l'appartement de sa fille. Apercevant un homme avec elle, il entra dans une violente colère, et donna l'ordre à ses eunuques de mettre à mort le téméraire qui avoit violé l'impénétrable asile du harem. Déjà le sabre étoit sorti du fourreau, lorsque le faux apprenti, détachant le turban qui couvroit sa belle chevelure, et entr'ouvrant ses vêtements, fit reconnoître son sexe aux assistans étonnés. Le prince rassuré, et surpris de tant de charmes, supplia la jeune fille de lui expliquer par quelle circonstance elle se trouvoit en ces lieux et sous ce déguisement. La princesse obéit et lui fit un récit exact de ses longs malheurs.

Le sultan attendri conçut aussitôt pour cette personne l'intérêt le plus vif, et ordonna à sa fille de la recevoir auprès d'elle, et de la traiter avec tous les égards que méritoient sa naissance et ses infortunes. Dès ce moment, l'amour de la fille du sultan se changea en une sincère amitié, et, grâce à ses soins et à ses attentions, la pauvre princesse put enfin jouir de quelque tranquillité. Cependant la vue de cette jeune personne avoit

fait une profonde impression sur le cœur du sultan ; mais la crainte de manquer aux devoirs de l'hospitalité lui fit long-temps cacher son amour : trop foible pour lutter davantage , il finit par tomber dangereusement malade. Sa fille pénétra la cause de son mal, et en informa son amie, en la conjurant de rendre le repos et le bonheur à son père. La princesse refusa d'abord en pleurant amèrement et en lui parlant de sa malheureuse famille. Son amie vainquit enfin sa résistance, et la détermina à accepter la main de son père. Cette heureuse nouvelle rendit bientôt la santé au sultan, et les noces se célébrèrent au milieu de l'allégresse générale, et avec la dernière magnificence.

Les parens de ces trois aimables sœurs ne cessoient de déplorer la perte de leurs enfans. Le vieux sultan résolut enfin d'aller à leur recherche ; il laissa à sa femme le soin du gouvernement, et partit accompagné seulement de son vizir. Ils prirent tous deux des habits de derviche, et après avoir voyagé pendant un mois, ils arrivèrent à une grande ville qui s'étendait le long de la mer.

Le sultan du pays avoit fait bâtir sur la côte une superbe maison de plaisance. Il étoit assis dans un des pavillons avec ses deux fils, l'un

âgé de six ans et l'autre de sept, quand les prétendus derviches vinrent à passer. Ils s'approchèrent, saluèrent le prince, et, suivant l'usage des religieux, firent une longue prière pour sa prospérité. Le sultan leur rendit le salut, les fit asseoir, et après s'être entretenu avec eux jusqu'au soir, il les congédia avec un présent.

Les deux voyageurs se rendirent à un caravanserail où ils louèrent un appartement. Le lendemain, après s'être amusés à parcourir la ville, ils retournèrent sur le rivage, et virent, comme la veille, le sultan assis avec ses enfans. Pendant qu'ils admiraient la beauté de l'édifice, le plus jeune prince, poussé par un mouvement irrésistible, courut à eux, les regarda fixement et avec avidité, et, quand ils se retirèrent, les suivit jusqu'à leur logement. Nos deux derviches ne s'en aperçurent que lorsque, entrés dans leur chambre, l'enfant vint s'asseoir auprès d'eux. Le vieux sultan étonné le prit dans ses bras, lui fit mille caresses, et l'exhorta à retourner auprès de ses parens. Mais l'enfant n'en voulut rien faire, et ne s'en alla qu'au bout de quatre jours, durant lesquels les deux voyageurs ne sortirent pas du caravanserail.

Le sultan, ne voyant pas son fils, crut qu'il étoit auprès de sa mère, qui pensa de son côté

que son père l'avoit toujours avec lui. Enfin, le prince étant revenu dans son palais, on découvrit que l'enfant étoit perdu. Des messagers se répandirent de tous côtés, mais ne rapportèrent aucune nouvelle satisfaisante. Les malheureux parens s'imaginèrent alors que le jeune prince étoit tombé dans la mer, où il avoit péri. Pendant trois jours, on y promena des filets, on employa des plongeurs, mais en vain. Le cinquième jour, on donna ordre de visiter chaque maison de la ville. Le jeune prince fut enfin découvert dans le logement des faux derviches, qui furent ignominieusement traînés devant le sultan. La joie de ce père fut extrême en voyant un enfant qu'il croyoit perdu; mais persuadé que les derviches avoient eu l'intention de l'enlever, il ordonna qu'on les fit mourir sur-le-champ. Les bourreaux les saisirent, leur lièrent les mains derrière le dos, et alloient frapper, lorsque l'enfant accourut en poussant de grands cris, et se jeta aux genoux du vieux derviche sans qu'on pût l'en arracher. Le père, étonné, fit suspendre l'exécution, et alla faire part de ce mouvement étrange à la sultane.

La princesse n'en fut pas moins surprise que son époux, et voulut apprendre du derviche lui-même le motif qui l'avoit porté à attirer l'enfant auprès de lui. « Il est vraiment inconcevable,

dit-elle, que mon fils témoigne tant de tendresse pour cet étranger. Faites venir cet homme dans votre cabinet, et ordonnez-lui de vous raconter son histoire, que j'écouterai, cachée derrière un rideau. »

Le sultan envoya chercher le faux derviche, fit éloigner sa suite, se retira avec lui dans son cabinet, et après l'avoir fait asseoir, lui parla ainsi : « Méchant derviche, est-ce pour visiter mon royaume, ou pour m'enlever mon enfant, que tu es venu dans ce pays? — Prince, répondit le faux religieux, le ciel m'est témoin que je n'ai point attiré ton fils; il m'a suivi de son propre mouvement jusque chez moi. J'ai fait tout pour le décider à retourner vers son père; mais il s'y est refusé, et je suis resté dans une frayeur continuelle jusqu'au moment où ce que j'avois prévu est arrivé. » Le sultan, désarmé par ces paroles, lui parla avec bonté, et le pria de raconter ses aventures. Le derviche versa quelques larmes, et dit : « Mon histoire est longue et douloureuse. Vous voyez un père infortuné qui veut parcourir la terre pour retrouver trois enfans chéris qu'il a éloignés de son sein, et dont il déplore aujourd'hui l'absence. » A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, que la sultane, s'élançant de l'endroit où elle étoit cachée, courut se jeter dans les bras du derviche.

Le sultan interdit tiroit déjà son cimenterre. « Que signifie tout ceci ? » s'écria-t-il. La sultane pleurant et riant à la fois de tendresse et de joie, lui apprit alors que le prétendu derviche étoit son père. A cette nouvelle inattendue, le sultan se précipita à ses pieds et le combla de marques de respect. Il fit mettre en liberté l'autre derviche, son vizir, apporter des vêtemens royaux pour son beau-père, et préparer dans le palais un appartement digne de le recevoir, lui et une suite convenable à son rang.

Quand le vieux sultan eut passé quelque temps avec sa fille, il songea à se mettre à la recherche des deux autres, et fit connoître sa résolution de partir. Son gendre voulut l'accompagner dans son expédition avec une escorte nombreuse, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident. On prépara tout pour le départ. Les deux princes campèrent hors de la ville, et, peu de jours après, commencèrent leur voyage qui réussit au gré de leurs vœux. Le vieux monarque ayant retrouvé tous ses enfans, se retira dans son royaume, et termina dans le sein de sa famille heureuse des jours qui avoient été long-temps troublés par de cruels chagrins.

## HISTOIRE

D'UN PÊCHEUR DEVENU VIZIR ET DE LA  
PRINCESSE KOUT-AL-KOULOUB.

Un jour le sultan de Bagdad fit rencontre d'un pauvre diable dont la conversation enjouée et l'esprit gai lui plurent tellement, qu'il lui prit envie de le garder auprès de lui. En peu de temps cet homme devint le favori du prince. Passant un jour près de la maison d'un des principaux marchands de la ville, notre nouvel enrichi aperçut la fille de la maison qui regardoit à travers une croisée. Il fut si frappé de sa beauté, qu'il en devint subitement amoureux. Il se rendit tous les jours au même endroit pendant plusieurs semaines de suite, dans l'espoir de la voir encore une fois; mais elle ne reparut plus. Sa passion fit tant de progrès, qu'il tomba malade, et fut obligé de se mettre au lit, où le délire le saisit. Il s'écrioit à chaque instant : « Ah ! quels yeux charmans ! quel beau teint ! quelle taille gracieuse ! ah ! ma bien-aimée ! » Une vieille matrone qui lui donnoit des soins, touchée de son sort, le pria de lui révéler la cause de son mal. « Ma bonne mère, répondit-il, je vous rends grâce de votre sollicitude ; j'accepte les consolations et les bons offices que vous

m'offrez. » Il lui conta alors le sujet de ses tourmens, et lui désigna la jeune fille dont il étoit épris. « Calmez-vous, mon fils, lui dit la vieille, car personne, dans cette circonstance, ne sauroit vous être plus utile que moi. Vous me reverrez bientôt avec des nouvelles de votre bien-aimée. »

Elle partit et alla chez elle se vêtir selon la coutume des dévotes. Elle prit une robe de laine grossière, et tenant d'une main un long chaquet et de l'autre un bâton pour s'appuyer, elle s'achemina vers la maison du marchand. Arrivée devant la porte, elle s'écria du ton le plus pénétré : « Dieu est dieu ; il n'y a de dieu que Dieu <sup>1</sup> ; que son saint nom soit loué, et que Dieu soit avec vous ! »

La fille du marchand, entendant cette pieuse exclamation, vint sur la porte, salua la vieille avec beaucoup de respect, et lui dit : « Bonne mère, priez pour moi. — Puisse Dieu, mon aimable enfant, répliqua la dévote, te préserver de toute injure ! » La jeune fille la fit entrer, lui donna la place d'honneur, et s'assit avec sa mère à côté d'elle. Elles s'entretinrent jusqu'à midi de sujets de piété. A cette heure, la vieille demanda de l'eau, fit ses ablutions, et récita

<sup>1</sup> Cette première partie de l'exclamation est la profession de foi des musulmans. Là ilah ill allah, etc.

des prières d'une longueur extrême, ce qui donna aux deux femmes la plus haute idée de sa piété et de sa vertu. Quand ces actes religieux furent terminés, on servit une collation à laquelle elle refusa de prendre part en disant qu'elle observait le jeûne ce jour-là. Cette réponse augmenta leur respect et leur admiration; elles conjurèrent la dévote de rester jusqu'au coucher du soleil, heure à laquelle elle pourroit rompre son jeûne avec elles; la vieille y consentit. Au soleil couchant elle pria encore, mangea un peu, et finit par débiter une longue tirade de pieuses exhortations. De plus en plus édifiées, la mère et la fille l'engagèrent à passer la nuit chez elles. Le matin, elle se leva de bonne heure, fit des ablutions, pria pendant long-temps, et donna la bénédiction à ses deux hôtes en termes scientifiques qu'elles ne purent comprendre. Quand elle se leva pour partir, les deux dames la soutinrent avec un empressement respectueux, et l'invitèrent avec instance à rester plus long-temps. Elle s'en excusa, et partit en promettant, avec la permission de Dieu, de leur faire bientôt une seconde visite.

Le surlendemain, la vieille retourna chez le marchand, et fut accueillie avec joie par la mère et la fille qui lui baisèrent les pieds et les mains, en se félicitant d'un retour si heureux. Elle se

comporta aussi saintement que le premier jour, et pénétra ses deux hôteses d'une vénération nouvelle. Ses visites se succédèrent, et toujours elle reçut de la famille du marchand l'accueil le plus affectueux. Un jour elle dit en entrant : « J'ai marié aujourd'hui ma fille unique, on célébrera les noces ce soir, et je vous prie de me confier votre chère fille pour qu'elle assiste à la cérémonie, et puisse profiter du bienfait de mes prières. » La mère hésita quelques instans; mais vaincue par les protestations de la vieille femme et par les instances de sa fille, elle finit par y consentir.

La jeune personne se para de ses vêtemens les plus élégans et sortit avec la vieille. Celle-ci, après lui avoir fait traverser plusieurs rues, la conduisit chez le favori du prince, qui attendoit avec la plus vive impatience l'issue de cette coupable négociation. Qu'on juge de la surprise de la jeune fille quand elle se vit dans l'appartement d'un homme qui pouvoit à peine contenir les transports de sa joie. Son premier sentiment fut la frayeur; mais comme elle avoit beaucoup de présence d'esprit, elle cacha son émotion, et ne songea qu'aux moyens de s'échapper. Elle s'assit, et après avoir jeté les yeux autour de l'appartement, elle affecta un air riant, et dit au séducteur : « Il est d'usage, quand un

amant attire sa bien-aimée chez lui, de faire préparer une collation; car l'amour n'est pas ennemi des festins. Si vous désirez donc que je passe la soirée chez vous, allez chercher quelques rafraîchissemens délicats, afin que la fête soit entière. J'attendrai votre retour avec ma bonne mère.»

Enchanté de pareils ordres, le favori s'empressa d'obéir, et sortit pour aller commander un festin magnifique. Dès qu'il fut parti, la jeune fille ferma la porte à clef, et remercia la vieille de lui avoir fait connoître un homme aussi agréable. Trompant ainsi sa vigilance, elle se mit à se promener dans l'appartement, ne rêvant qu'aux moyens de s'évader. Tout à coup, elle aperçut dans un coin un sabre nu; elle le saisit, et, frappant avec force l'infâme vieille, elle la renversa baignée dans son sang. La courageuse fille du marchand, apercevant ensuite un riche vêtement que le favori avoit coutume de porter lorsqu'il alloit faire sa cour au sultan, en fit un paquet qu'elle emporta pour lui servir de preuves, et courut chez sa mère, où elle eut le bonheur d'arriver sans aucun accident. Celle-ci, apercevant le paquet: «Ma chère fille, lui dit-elle, que peut-on t'avoir donné aux noces d'une pauvre religieuse?» La jeune fille, encore trop émue, ne put trouver la force de répondre,

et tomba évanouie aux pieds de sa mère. Celle-ci, toute tremblante, jeta des cris perçans qui attirèrent son époux et les gens de la maison. On s'empressa de secourir la jeune fille; et quand elle eut repris ses sens, elle raconta ce qui lui étoit arrivé. Le marchand, après avoir maudit la mémoire de la vieille qui les avoit si indignement trompés, consola sa vertueuse fille; et, prenant le vêtement qu'il reconnut pour celui du favori, il se bâta d'aller porter ses plaintes au sultan.

Quand le prince eut entendu les justes accusations du marchand, il fut transporté de fureur contre son indigne courtisan, et donna l'ordre de l'arrêter, mais il étoit trop tard. En effet, cet homme, à son retour du marché, ayant vu la vieille femme baignée dans son sang, avoit deviné ce qui venoit de se passer, et dans la crainte que son aventure n'eût des suites, il avoit pris un déguisement grossier, à la faveur duquel il s'étoit échappé de la ville. Heureusement pour lui, il rencontra une caravane qui venoit de se mettre en route. Il la suivit pendant cinq jours, l'esprit tourmenté par un amour déçu dans ses espérances et par la crainte d'être découvert. Enfin la caravane franchit les limites des états du sultan, et campa devant les murs d'une grande ville. Notre fugitif y entra, loua une chambre

dans un caravenseraïl, et résolut d'y attendre quelque emploi moins dangereux que celui de faire l'amour ou de servir des princes.

Après plusieurs jours de repos, il se rendit au marché où se tenoient les ouvriers qui cherchoient de l'occupation. Il attendoit depuis quelque temps, lorsqu'une femme l'accosta et lui demanda s'il vouloit travailler. Sur l'affirmative, elle lui proposa de venir raccommoder dans sa cour un pan de mur qui menaçoit ruine; il y consentit; cette femme le conduisit chez elle, lui montra ce qu'il y avoit à faire, et lui fit donner une bonne nourriture. Après avoir mangé et rendu grâces à Dieu, qui l'avoit sauvé du péril, et qui le mettoit en état de gagner sa vie, il commença son ouvrage et travailla jusqu'au coucher du soleil. La femme vint alors le payer, et lui recommanda de revenir le lendemain.

Le jour suivant, il se remit au travail et fut aussi bien traité que la veille. Vers midi, en réparant les fondemens de la muraille, il découvrit un vieux vase qui contenoit de l'or. Il l'emporta chez lui, et y trouva cent pièces. Comme il retournoit à son travail, il vit un homme que suivait un grand concours de peuple. Il portoit sur sa tête un coffre qu'il offroit de vendre moyennant cent pièces d'or, mais dont il refu-

soit de dire le contenu. Ce marché, qui paroisoit fort ridicule à tout le monde, piqua vivement l'intérêt et la curiosité du pêcheur. « Tentons la fortune, se dit-il à lui-même; il est possible que ce coffre contienne quelque chose de précieux, et s'il en est autrement, je n'aurai perdu que ce que je ne possédois pas il y a une heure. Il se rendit donc acquéreur du coffre, au prix demandé, et le fit porter à son logement. Impatient de savoir ce que renfermoit le coffre, il l'ouvrit, après avoir pris la précaution de fermer sa porte à clef. Quel fut son étonnement, quand il y vit une jeune fille de la plus grande beauté, richement vêtue, mais qui paroissoit privée de la vie! Cependant, en lui portant la main sur les lèvres, il sentit qu'elle respiroit, et qu'elle dormoit seulement d'un profond sommeil dont il s'efforça en vain de la tirer. Il l'ôta doucement du coffre, la déposa sur le tapis, et ne cessa d'avoir les yeux sur elle jusqu'à ce que, vers minuit, s'étant éveillée, elle s'écria avec un ton de surprise et d'effroi : « Dieu de miséricorde, où suis-je ? »

Le pêcheur lui fit connoître alors les circonstances qui l'avoient amenée chez lui, et chercha à la rassurer par mille protestations respectueuses. La jeune dame, quoique sensible à ces bons procédés, ne voulut pas lui révéler pour

le moment sa condition et ses aventures ; elle lui dit : « Ce logement ne me paroît pas commode ; demain il faut en louer un plus convenable. Servez-moi avec fidélité, faites ce que je désire, et vous serez généreusement récompensé. » L'ancien favori, que sa dernière aventure amoureuse avoit rendu prudent, ne se permit aucune liberté ; et, retenu dans les bornes du respect par l'air noble et imposant de l'inconnue, il lui fit une profonde révérence en lui promettant de la servir en esclave soumis et dévoué. Il lui prépara le meilleur repas qu'il put se procurer ; et, quand elle eut soupé, il se retira dans une chambre séparée.

Le lendemain matin il alla louer une maison décente. Il y transporta la jeune femme dans une litière couverte, et ne cessa pendant vingt jours d'exécuter soigneusement ses ordres. C'étoit elle qui fournissoit l'argent nécessaire à leurs besoins.

Il est maintenant à propos de dire que la femme achetée par le pêcheur étoit la favorite du sultan. Les autres femmes qu'il avoit délaissées pour elle en étoient devenues jalouses ; et la sultane qui, avant l'arrivée de Kout-al-Kouloub <sup>1</sup> (c'étoit le nom de la favorite), jouissoit de la plus grande autorité dans le harem,

<sup>1</sup> Consolation des cœurs.

humiliée plus que toute autre des triomphes de sa rivale, avoit résolu de la perdre. Le départ du sultan pour une chasse qui devoit durer vingt jours, lui fournit une occasion favorable de mettre son projet à exécution. Deux jours après le départ du prince, la sultane invita Kout-al-Kouloub à un festin, et mêla un puissant narcotique à un sorbet qu'elle lui présenta. L'effet en fut si prompt que la favorite tomba sur-le-champ dans un sommeil léthargique. Alors la sultane la mit dans un coffre, et le fit donner à un fripier, avec ordre de le vendre cent pièces d'or sans laisser examiner ce qu'il renfermoit. Elle avoit l'espoir que celui qui l'achèteroit seroit tellement ébloui des charmes de la belle Kout-al-Kouloub, qu'il voudroit jouir en secret de sa bonne fortune, et qu'elle seroit ainsi délivrée de sa rivale sans avoir à commettre un assassinat.

Quand le sultan fut revenu de la chasse, son premier soin, en rentrant au palais, fut de demander sa chère favorite : alors la sultane s'approchant de lui avec une douleur affectée : « Hélas ! seigneur, lui dit-elle, la belle et tendre Kout-al-Kouloub, incapable de supporter les tourmens de l'absence, est tombée malade trois jours après votre départ ; et après avoir souffert pendant une semaine, nous a été enlevée par la

volonté suprême du Très-Haut.» A cette nouvelle accablante, le sultan fondit en larmes et se livra au plus violent désespoir. Le lendemain, il fit appeler son vizir, et lui ordonna de chercher sur le bord de la mer un endroit favorable pour élever un monument où il pût se retirer, et pleurer en liberté sa chère Kout-al-Kouloub. « Seigneur, répondit le ministre, vos ordres seront exécutés; » et emmenant avec lui un architecte, il choisit un emplacement agréable, où il ordonna de marquer un espace de cent coudées de long et de soixante-dix de large pour le bâtiment projeté. On rassembla bientôt les matériaux nécessaires tant en pierres qu'en marbre, et l'on commença les travaux que le vizir dirigeoit en personne. Au bout de quelques jours, le sultan vint l'y voir; il approuva le plan. « Le bâtiment sera vraiment superbe, dit-il; mais, hélas! Kout-al-Kouloub étoit seule digne de l'habiter. » Ce souvenir déchirant lui fit répandre de nouvelles larmes. Le vizir cherchant à le consoler, lui dit: « Seigneur, résignez-vous dans votre malheur, car les sages ont écrit: Sois humble dans la prospérité, et patient quand l'infortune t'accable. — Vizir, répondit le sultan, il est vrai que la résignation est digne d'éloges et que le découragement est blâmable; aussi un poète a eu raison de dire :

Sois calme au sein de l'adversité, car le calme seul peut te tirer du péril. A l'affliction souvent succède la joie, et après la peine vient ordinairement le plaisir. Mais, hélas! il n'est pas donné à l'homme de maîtriser ses affections, et Kout-al-Kouloub m'étoit si chère et charmoit tellement mon âme, que nulle autre femme, lui fût-elle supérieure en beauté, ne sauroit me procurer désormais un instant de bonheur.» L'amertume des plaintes du malheureux sultan montra au vizir combien la plaie étoit profonde, et que le temps seul pouvoit y apporter quelque remède.

Le sultan et son ministre alloient chaque jour inspecter les travaux du nouveau bâtiment. Le bruit s'en répandit bientôt dans la ville. Kout-al-Kouloub en ayant été informée, dit au pêcheur : « Chaque jour nous dépensons notre argent sans rien gagner; allez travailler au monument que le sultan fait élever. On dit que le prince est généreux, cette occupation pourra vous être utile. — Ma chère maîtresse, répondit le pêcheur, aurai-je jamais la force de m'éloigner de vous pour si peu de temps que ce soit! » En effet, cet homme étoit épris de la favorite, et celle-ci s'en étant aperçue, n'étoit pas sans inquiétude, bien que le souvenir que le pêcheur conservoit de son aventure avec la fille du mar-

chand, le retenoit toujours dans les bornes du respect. « M'aimes-tu véritablement? lui demanda Kout-al-Kouloub. — Peux-tu en douter? Tu es ma vie, tu es la lumière de mes yeux. — S'il en est ainsi, prends ce collier, et quand tu penseras à moi pendant ton travail, regarde-le, il te consolera jusqu'à ton retour à la maison. »

Le pêcheur obéit, se rendit à l'édifice, et aperçut le sultan et le vizir qui surveilloient les ouvriers. Le prince lui demanda s'il avoit besoin d'ouvrage. Sur sa réponse affirmative, il fut loué. Il se mit au travail; mais il avoit l'esprit tellement occupé de sa maîtresse, qu'il abandonnoit à chaque instant ses outils pour prendre le collier, et attachoit ses yeux sur ce précieux bijou en poussant de profonds soupirs. Le prince le remarqua, et dit à son ministre : « Cet homme est peut-être encore plus malheureux que moi; appelons-le, et connoissons le sujet de ses peines. » Le vizir l'amena devant le sultan, et le pria de dire avec confiance ce qui le tourmentoit ainsi. « Hélas! répondit-il, je suis loin de ma bien-aimée. Elle m'a donné ce collier pour le regarder toutes les fois que je penserois à elle, et mon cœur me la rappelle si souvent, que je ne puis m'empêcher de suspendre mon travail pour admirer constamment ce gage de sa bonté. »

Le sultan reconnut le collier qu'il avoit

acheté mille pièces d'or pour Kout-al-Kouloub. Il cacha son émotion, et demanda au pêcheur à qui appartenait ce bijou. « Il est à mon esclave que j'ai achetée cent pièces d'or, répondit-il. — Elle est donc bien belle ? Conduis-nous à ta maison, que nous ayons le plaisir de la voir. — Je crains que sa modestie n'en soit alarmée; mais je lui en demanderai la permission; et si elle y consent, je vous inviterai à venir chez moi. — Cette précaution est juste et n'a rien que de convenable, » reprit le sultan, enchanté d'avoir retrouvé celle qu'il pleuroit.

Au coucher du soleil, le journalier retourna chez lui, et informa la favorite de son aventure. Le lendemain elle lui donna cinq pièces d'or pour faire préparer un repas délicat. Le pêcheur obéit, et étant retourné au palais, il invita le sultan et son vizir à venir partager son repas frugal, et voir son esclave, « ou plutôt ma divinité, ajouta-t-il, car je l'ai toujours adorée et respectée comme telle. »

Le prince et le vizir accompagnèrent l'ouvrier chez lui. Ils furent surpris d'y trouver une collation très soignée dont ils mangèrent; après quoi, ils prirent le sorbet et le café.

Alors le sultan désira voir la jeune esclave. Elle ne fit que paroître et se retira sur-le-champ. Mais le sultan la reconnut, et dit au pêcheur :

« Veux-tu disposer de ton esclave? — Je ne le puis, seigneur, répondit-il; je l'aime avec trop de tendresse, quoique je n'aie pas encore eu le bonheur d'être payé de retour. — Ne me refuse pas, je t'en conjure, reprit le sultan, et au coucher du soleil, conduis-la dans mon palais. — Vous serez obéi, » répliqua le pêcheur désolé.

A la fin du jour notre pauvre amant conduisit la belle favorite au palais. Les eunuques vouloient la mener dans le harem, mais il s'attacha à elle, et la tint étroitement embrassée, en s'écriant : « Elle est à moi, je ne puis m'en séparer. » Le sultan le fit venir devant lui, et lui raconta toutes les circonstances qui lui avoient ravi sa favorite, et le pria de lui faire le sacrifice de son amour. Le pêcheur n'osant résister aux désirs du souverain, se soumit avec résignation. Le prince lui fit présent de quinze cents pièces d'or, d'une belle esclave, d'un riche habillement, et le reçut au nombre de ses premiers officiers. Il se conduisit si bien dans ce nouveau poste, qu'il ne tarda pas à être fait premier ministre, et il remplit cette dernière charge avec tant de talent et d'intégrité, qu'il ne fut plus désigné que sous le nom du *juste vizir*.<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Ici l'auteur rapporte un jugement de ce juste vizir, qui n'est autre que le jugement de Salomon. Nous avons cru devoir le supprimer.

## LE SULTAN ET LE VOYAGEUR MAHMOUD-AL-YÉMEN.

Un sultan , que fatiguoient depuis long-temps les plaisirs trop faciles que l'on s'empressoit de lui faire goûter , se sentant un soir triste et mélancolique , manda son vizir , et le pria de lui procurer quelque distraction. « J'ai un ami , répondit le ministre , nommé Mahmoud-al-Yémen , qui , ayant beaucoup voyagé , a été témoin d'un grand nombre d'aventures merveilleuses , et qui peut vous rapporter des choses surprenantes. Si vous le voulez , je vais le conduire auprès de vous. — Oui , dit le sultan , je suis bien aise de l'entendre. » Le ministre alla prévenir son ami des désirs du prince , et Mahmoud se rendit tout de suite au palais. Quand il fut devant le sultan , il lui fit le respectueux salut qui est dû aux califes , et récita une prière en vers pour la prospérité du sultan ; ce dernier lui rendit son salut , et l'invita à lui raconter quelque histoire qui pût dissiper ses ennuis. Le voyageur commença en ces termes :

## HISTOIRE

## DES TROIS PRINCES ET DE L'OISEAU ENCHANTÉ.

Un prince d'Orient avoit trois fils ; l'aîné ayant entendu un voyageur parler d'un pays où se

trouvoit un oiseau appelé Bulbul-al-syack<sup>1</sup>, qui transformoit en pierre tous ceux qui l'approchoient, eut le désir d'aller voir cet oiseau merveilleux, et sollicita de son père la permission d'entreprendre le voyage. Le prince, alarmé, n'ayant pu le détourner de son projet, le jeune homme prit congé de sa famille; et ôtant de son doigt une bague montée d'une pierre magique, il la donna à son frère puîné, en lui disant: « Quand vous sentirez cette bague vous presser fortement le doigt, vous pourrez être certain que je serai perdu sans retour. » Là-dessus, il se sépara de sa famille, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé à son but. Il aperçut la cage où l'oiseau avoit l'habitude de passer la nuit; cet animal la quittoit au lever de l'aurore pour voltiger à l'entour, prendre de l'exercice et chercher de la nourriture.

L'oiseau revenoit ordinairement à son gîte vers le coucher du soleil, et lorsqu'il voyoit quelqu'un près de là il crioit d'un ton plaintif: « Qui de vous dira à un pauvre oiseau errant: Loge ici? » et lorsque la personne répondoit: « Viens loger ici, pauvre oiseau, » il accouroit aussitôt, voltigeoit autour de sa tête, répandoit sur elle de la terre qu'il portoit dans son bec, et le curieux étoit changé aussitôt en pierre. Tel fut le sort du malheureux prince.

<sup>1</sup> Rossignol du trépas.

Le jeune voyageur n'eut pas plus tôt subi la métamorphose, que la bague serra le doigt de son frère. « Hélas ! s'écria celui-ci, mon frère est perdu ! mais je veux aller à sa recherche, et je ne prendrai aucun repos que je n'aie découvert sa destinée. » Les instances de son père et de sa mère pour le retenir furent inutiles ; il partit, après avoir remis le bijou enchanté à son jeune frère, et arriva en peu de temps près du lieu où se tenoit le rossignol. Le perfide animal, par ses plaintes insidieuses, lui ayant fait prononcer le mot *loge ici*, répandit de la terre sur sa tête, et le second frère fut aussi pétrifié.

Le plus jeune des frères prenoit un repas avec son père quand la bague le pressa assez fort pour lui causer une vive douleur. Il se leva aussitôt, en s'écriant : « Respectons les décrets de Dieu ; mon malheureux frère est mort ! » Le vieux sultan désolé répandoit déjà d'abondantes larmes quand son dernier fils lui annonça qu'il vouloit aller au secours de ses frères, ou partager leur destinée. « O mon fils ! lui dit le vieillard en l'embrassant, ne suis-je pas déjà assez malheureux d'avoir perdu tes deux frères ! et toi aussi, tu veux courir à la mort ! Ne m'abandonne pas, je t'en conjure ! — Mon père, répliqua le jeune homme, c'est un devoir sacré que j'ai à remplir, et la crainte du trépas ne peut m'ar-

rêter.» A ces mots il partit, malgré les gémissemens et les pleurs de ses parens.

Il marcha, sans prendre aucun repos, jusqu'à la demeure de l'oiseau, près de laquelle étoient ses frères changés en statues. Au coucher du soleil, le rossignol commença sa complainte ordinaire ; mais le prince, soupçonnant quelque piège, se garda bien de parler. Enfin, l'oiseau se retira dans sa cage et s'endormit. Le prince, qui épioit le moment, en ferma la porte. Au bruit qu'il fit, le rossignol s'éveilla, et se voyant pris : « Tu l'emportes, dit-il, illustre fils d'un puissant sultan ; et le charme est détruit. — Explique-moi, s'écria le prince, par quels moyens tu as enchanté cette multitude de voyageurs que je vois autour de toi transformés en statues de marbre, et apprends-moi comment je puis faire cesser le charme. — Tu vois là-bas, répliqua l'oiseau, deux tas de terre, l'un bleu et l'autre blanc ; le premier opère et le second détruit la métamorphose. » Le prince alla ramasser sur-le-champ plusieurs poignées de terre blanche, et, en ayant répandu sur toutes ces statues, elles s'animèrent aussitôt et reprirent leurs formes premières. Le jeune prince se jeta dans les bras de ses deux frères, et reçut leurs remerciemens, ainsi que ceux des fils de beaucoup de sultans, de pachas et d'autres grands personnages, aux-

quels il venoit de rendre la vie. Ils lui apprirent que, près de l'endroit fatal, étoit une ville dont tous les habitans avoient été, comme eux, transformés en pierres. Il s'y rendit et les délivra de leur enchantement. Le peuple, par reconnoissance, lui fit de riches présens et vouloit l'élire pour son roi; mais il refusa, et partit avec ses deux frères, qu'il étoit impatient de ramener au vieux sultan.

Les deux princes, quoiqu'ils dussent à leur frère leur retour à la vie, devinrent jaloux des présens considérables qu'il avoit reçus, et de la réputation qu'il alloit s'acquérir dans leur patrie après avoir achevé cette glorieuse entreprise. Ils se dirent l'un à l'autre : « Quand nous arriverons dans la capitale, le peuple s'étonnera que les deux plus âgés des trois frères aient été sauvés par le plus jeune. »

Ce dernier ayant trouvé des chevaux, des chameaux et des voitures, tant pour lui que pour ses frères, reprit le chemin de son pays, et s'avança à petites journées vers la capitale des états de son père. A un jour de distance étoit un réservoir de marbre. Il fit dresser ses tentes tout à côté, dans le dessein d'y passer la nuit, et de se livrer avec ses frères aux plaisirs d'un festin. On prépara un excellent repas, et les trois princes restèrent ensemble jusqu'à ce que l'heure

du repos fût arrivée. Ils se retirèrent alors dans leurs tentes, et le plus jeune se coucha, ayant au doigt une bague qu'il avoit trouvée dans la cage de l'oiseau.

Les deux aînés, trouvant l'occasion favorable pour se défaire de leur généreux sauveur, se levèrent au milieu de la nuit, et, après avoir enlevé leur frère, ils le jetèrent au milieu du réservoir, et regagnèrent leurs tentes sans avoir été aperçus. Le matin, ils ordonnèrent le départ. On leva les tentes et on chargea les chameaux; quelques gens de la suite ne voyant pas paroître le jeune prince, demandèrent ce qu'il étoit devenu. Ses frères répondirent qu'il étoit endormi dans sa tente, et qu'ils ne vouloient pas troubler son repos. Cette réponse les satisfit, et les princes, poursuivant leur marche, arrivèrent au palais de leur père. Le sultan fut ravi de joie à leur retour; mais, ne voyant pas leur frère, il demanda avec effroi ce qu'il étoit devenu. Ils répondirent qu'ils n'en savoient rien, et qu'ils ignoroient même qu'il fût allé à la recherche de l'oiseau qu'ils apportoient avec eux. Le vieux monarque, qui aimoit tendrement son plus jeune fils, tomba dans une affliction profonde. « Hélas! se disoit-il douloureusement, j'ai perdu le bonheur et la consolation de mes vieux jours! »

Revenons maintenant au jeune prince. Quand

on le jeta dans le réservoir il se réveilla, et se voyant dans un tel péril, il s'écria : « Je n'attends ma délivrance que de toi, ô mon Dieu ! de toi qui sauves tes serviteurs des pièges des méchants. » Sa prière fut exaucée ; ses pieds touchèrent au fond du réservoir, et il put, sans être submergé par les eaux, se retirer dans une niche où il s'assit et reprit haleine. Il n'y fut pas plus tôt, qu'il entendit deux personnes causer entre elles. « Il y a près de nous quelque fils de mortel, dit l'une. — Oui, répondit l'autre, c'est le plus jeune fils de notre vertueux sultan. Victime de la plus noire trahison, après avoir délivré ses deux frères d'un enchantement qui eût été éternel pour eux, il a été indignement précipité par ces ingrats dans ce réservoir. — Eh bien ! répliqua la première voix, il peut facilement s'échapper ; car il porte au doigt une bague qu'il lui suffit de froter pour qu'il paroisse en sa présence un génie prêt à exécuter tous ses ordres. »

Dès que le prince eut entendu ces paroles, il frotta la bague ; alors un bon génie apparut à ses regards, et lui dit : « Prince, que voulez-vous avoir sur-le-champ ? — Des tentes, des chameaux, des esclaves, et tout ce qui convient à mon rang. — Tout est prêt, » répondit le génie ; et le tirant en même temps de la niche, il le conduisit au milieu d'un camp où des troupes

nombreuses et une suite magnifique le reçurent avec des transports d'allégresse. Le prince donna le signal du départ, et se dirigea vers la capitale de son père. Arrivé près de la ville, il fit dresser ses tentes dans la plaine; ses esclaves arrosèrent le sol pour abattre la poussière; les cuisiniers allumèrent les feux, et il s'éleva une grande fumée qui couvrit la campagne. Les habitans de la ville, effrayés de l'approche et du campement d'une armée étrangère, s'imaginèrent qu'un ennemi puissant se disposoit à les attaquer. On en porta la nouvelle au sultan, qui, loin de s'en alarmer, ressentit un plaisir dont il ne put se rendre compte, et s'écria : « Juste Dieu, pourquoi mon cœur est-il rempli d'une secrète joie ? » Aussitôt, suivi de sa cour, il se rendit au camp du prince, à qui il fut présenté. Le jeune homme, qui portoit un vêtement fort riche et sous lequel le sultan ne l'avoit jamais vu, ne fut pas reconnu de son père. Le prince le reçut avec les honneurs dus à son rang. Quand ils se furent assis et qu'ils eurent entamé la conversation, il dit au vieux sultan : « Qu'est devenu ton plus jeune fils ? » Le vieux sultan, à ces mots qui réveilloient toutes ses douleurs, fondit en larmes, et dit au prince d'une voix entrecoupée par les sanglots, que l'extrême bonté de son enfant l'avoit entraîné vers sa perte, et qu'il avoit été la proie de

bêtes féroces. « Console-toi , reprit le prince ; le Tout-Puissant a protégé ton fils, il existe, il est en bonne santé. — Est-il possible ? s'écria le sultan ; ah ! dis - moi où je puis le trouver ! — Dans mes bras , ô mon père ! » reprit le prince. Le vieux sultan hors de lui-même se jeta à son cou , et faillit succomber à l'excès de son bonheur.

Revenu de son émotion , il pria son fils de lui raconter ses aventures, ce que celui-ci fit de point en point. Il avoit à peine fini que ses frères survinrent. En le voyant environné d'un tel éclat, ils baissèrent la tête, confondus et ne pouvant trouver aucune parole de remords ou de tendresse ; la vue de la splendeur de leur frère ne fit qu'accroître leur noire envie. Le sultan vouloit leur faire donner la mort, juste châtiment de leur trahison ; mais le généreux prince implora leur grâce, en disant : « Abandonnons-les à la merci du Très-Haut ; car quiconque fait le mal trouvera sa punition en soi-même. »

Quand le voyageur eut terminé son récit , le sultan, qui l'avoit écouté avec beaucoup d'intérêt, lui fit présent d'une bourse pleine d'or et d'une belle esclave qu'il n'avoit jamais admise à l'honneur de sa couche. Il lui demanda ensuite s'il pouvoit lui raconter quelque autre histoire.

« Sans doute, répondit le voyageur ; » et il commença le récit suivant :

### HISTOIRE

#### D'UN SULTAN D'YÉMEN ET DE SES TROIS FILS.

Un sultan d'Yémen avoit trois fils : deux étoient nés de la même mère, et le troisième d'un second lit. Ce prince s'étant dégoûté de sa dernière femme, l'avoit reléguée au rang de domestique, et la laissoit vivre avec son fils, confondus tous deux dans la foule des esclaves du harem. Un jour, les deux aînés sollicitèrent du sultan la permission d'aller à la chasse. Le père leur donna à chacun un cheval de race richement harnaché, et ordonna qu'une suite convenable les accompagnât.

Quand ils furent partis, leur malheureux frère alla trouver sa mère, et lui témoigna le désir d'aller, comme ses deux aînés, jouir des amusemens de la campagne. « Mon fils, répliqua la pauvre sultane, il n'est pas en mon pouvoir de te procurer un cheval, ni rien de ce qui te seroit nécessaire. » Ce refus arracha au jeune homme des larmes amères. La princesse lui donna alors quelques bijoux qui lui restoient : il alla les vendre, mais le prix qu'il en trouva fut si modique, qu'il ne put acheter qu'un che-

val fourbu. Néanmoins, enchanté de son acquisition, il monta son chétif coursier, et se mit à la poursuite de ses frères. Il erroit depuis deux jours sans pouvoir les atteindre, quand il aperçut sur la route un collier d'émeraudes et de perles qui jetoit un grand éclat, et qui paroissoit avoir servi à attacher un oiseau. Il le ramassa, le noua autour de son turban, et reprit le chemin de la ville, tout fier de sa trouvaille. Quand il fut sur le point d'arriver, il rencontra ses frères qui le jetèrent à bas de son cheval, le battirent, et lui arrachèrent son bijou. Il les surpassoit tous deux en force et en bravoure ; mais il craignoit, en punissant ses agresseurs, d'exciter la colère du sultan et de compromettre la sûreté de sa mère. Il souffrit donc sans murmure cet indigne traitement et la perte qu'il venoit d'essuyer.

Après cet acte de lâcheté, les deux princes rentrèrent au palais et offrirent le collier au sultan. Celui-ci, après l'avoir admiré, dit à ses fils : « Je ne serai satisfait que quand j'aurai l'oiseau à qui ce collier doit certainement avoir appartenu. — Nous irons à sa recherche, répondirent les deux frères, et nous l'apporterons à notre auguste père et sultan. »

Les préparatifs étant faits, les deux princes partirent, et le plus jeune frère ayant monté

son cheval boiteux, suivit leurs traces. Après trois jours de marche, il se trouva dans un désert qu'il traversa avec beaucoup de peine, et qui le conduisit, après une longue fatigue, aux portes d'une ville inconnue. En y entrant, il entendit de toutes parts des gémissemens et des cris de désespoir. Bientôt il rencontra un vénérable vieillard, lui fit un salut respectueux, et lui demanda la cause de ce deuil universel. « Mon fils, répliqua le vieillard, depuis quarante-trois ans, à certain jour, il se présente devant nos murs un monstre terrible qui vient nous sommer de lui livrer une jeune vierge, nous menaçant, en cas de refus, de détruire la ville. Trop foibles pour nous défendre, nous avons subi cette cruelle condition, et chaque année le sort désigne celle de nos filles qui doit être sacrifiée. L'arrêt fatal est tombé aujourd'hui sur la belle et vertueuse fille de notre sultan. Le monstre va venir selon sa coutume, et c'est la déplorable destinée de la princesse qui nous plonge tous dans cette consternation. »

A cette nouvelle, le jeune prince se fit conduire par le vieillard à l'endroit où devoit arriver le monstre, bien déterminé à le vaincre ou à mourir. A peine y fut-il arrivé, que la malheureuse princesse s'approcha couverte de riches vêtemens, mais la tête baissée et les yeux

baignés de larmes. Il lui fit un salut respectueux qu'elle lui rendit, en disant : « Fuyez, imprudent jeune homme, fuyez de ces lieux ; le monstre à la fureur duquel mon malheureux sort me livre va bientôt paroître, et seule je dois être victime. — Princesse, répondit-il, je sais quel destin vous est réservé, et je suis décidé à le partager si je ne puis vous y soustraire. »

A peine le prince eut-il achevé ces mots, qu'il s'éleva un tourbillon de poussière d'où sortit le monstre furieux, poussant des hurlemens effroyables, et battant ses flancs gigantesques des triples replis de son énorme queue. La princesse, saisie d'effroi, poussa un cri perçant, et perdit connoissance<sup>1</sup>. Mais le prince tira son cimenterre et se mit sur le passage du monstre. Celui-ci, dans sa rage, fit jaillir des flammes de ses larges naseaux, et s'élança sur son adversaire. Le brave jeune homme, avec une agilité inconcevable, se déroba à ses atteintes, tourna rapidement autour de l'animal, épia un moment favorable, et se précipitant sur lui, le frappa entre les deux yeux d'un coup qui lui fendit la tête. La monstrueuse bête mesura la terre en expirant avec un épouvantable rugissement.

<sup>1</sup> Nos lecteurs se sont déjà rappelé la fable grecque de Persée et d'Andromède.

La princesse revenue à elle pendant cette terrible scène, et voyant le monstre abattu, courut vers son libérateur, et arrachant son voile, essuya la poussière et la sueur qui lui couvroient le visage; elle lui prodigua en même temps tous les remerciemens que peut suggérer la reconnaissance. « Retournez vers vos parens affligés, » lui dit le prince avec modestie ; mais elle refusa en disant : « O mon maître ! ô vous, la lumière de mes yeux, soyez à moi comme je me rends à vous. — Hélas ! ce que vous désirez est sans doute impossible, » dit le prince en s'éloignant rapidement.

Il rentra dans la ville et prit un petit logement dans le quartier le plus retiré. Que l'on juge de la surprise du sultan et de son épouse quand ils revirent la princesse. Ils n'osèrent pas d'abord se livrer à la joie, dans la crainte que le monstre ne revînt chercher sa proie; la princesse se hâta de leur apprendre l'histoire de sa délivrance. Aussitôt le sultan, sa suite, et la plupart des habitans de la capitale allèrent contempler le monstre qu'ils trouvèrent étendu sur la terre. Tout le monde rendit des actions de grâces au Très-Haut, et fit éclater la plus vive allégresse. Le sultan, impatient de témoigner sa reconnaissance au libérateur de sa fille, lui demanda si elle le reconnoîtroit. « Sans doute, »

répondit-elle. En effet l'amour avoit trop profondément gravé les traits du jeune homme dans le cœur de la princesse, pour qu'ils pussent jamais s'effacer.

Le sultan fit alors publier une proclamation qui enjoignoit à tous les hommes de la ville de passer sous les fenêtres de sa fille. Cet ordre s'exécuta pendant trois jours sans qu'elle vît paroître son libérateur. Le monarque s'informa si tous les hommes s'étoient rendus à son invitation, et apprit que tout le monde s'y étoit conformé, à l'exception d'un jeune homme qui logeoit dans un certain caravenseraïl, et qui, en sa qualité d'étranger, s'étoit cru dispensé d'obéir. Le sultan lui fit dire de se présenter. La princesse ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'elle lui jeta sur la tête un mouchoir brodé, en s'écriant : « Voilà celui qui nous a délivrées des fureurs du monstre. »

Le sultan ordonna que le jeune étranger fût amené en sa présence. Celui-ci s'avança en faisant avec beaucoup de grâce les révérences d'usage. « Généreux étranger, lui dit le sultan, quelle récompense peut être digne d'une telle action? — Il en est une, répondit le jeune prince, qui combleroit tous mes vœux : c'est la main de la belle princesse que j'ai sauvée. — Demandez-moi plutôt la moitié de mes trésors, » répliqua

le sultan. Cependant les ministres et les grands de la cour ayant représenté au souverain l'importance du service que l'étranger avoit rendu, le sultan donna son consentement, et le mariage fut aussitôt célébré. Mais la première nuit, le jeune époux se leva, prit la bague de sa femme, lui passa la sienne au doigt, et lui traça ces mots dans la paume de la main : « Je m'appelle Aladin, je suis fils du puissant sultan qui règne dans l'Yémen ; viens m'y trouver si tu le peux, sinon reste au sein de ta famille. » Ensuite laissant son épouse endormie et quittant la ville, il continua ses voyages. Dans un autre pays, il épousa de nouveau la fille d'un sultan, qu'il abandonna de la même manière ; mais les événemens qui amenèrent ce second mariage ne méritent pas d'être rapportés.

En quittant sa seconde femme, le prince se remit à chercher l'oiseau à qui le collier d'émeraudes et de perles avoit appartenu, et arriva enfin dans la ville où résidoit la maîtresse de ce petit animal. C'étoit la fille d'un puissant monarque. Notre voyageur entra dans la capitale, et après avoir erré dans plusieurs rues, il vit assis à l'écart un vénérable vieillard qui paroisoit âgé de cent ans au moins. Il s'approcha de lui, et lui demanda s'il ne connoissoit pas la personne à laquelle appartenoit un oiseau dont

la chaîne se composoit de perles et d'émeraudes. Le vieillard garda quelque temps le silence et parut profondément réfléchir. « Mon fils, lui dit-il, bien des princes et des monarques ont essayé de s'emparer de cet oiseau et de sa maîtresse ; mais tous ont échoué dans leurs tentatives. Cependant il est peut-être un moyen que mes conseils vont vous indiquer : procurez-vous sept agneaux, et après les avoir tués et écorchés, coupez-les par moitié, et emportez-les pour les distribuer sur votre passage. Dans le palais vers lequel vous allez vous diriger, sont huit cours ; sept ont à leur porte deux lions affamés ; la dernière, où habite la princesse, est gardée par quarante esclaves. Allez, et que votre destin s'accomplisse. »

Le prince remercia le vieillard, prit congé de lui, suivit de point en point les instructions qu'il en avoit reçues, et vers minuit, lorsqu'on n'entendit plus personne dans les rues, il se rendit à la première porte du palais, devant laquelle il vit deux lions monstrueux, dont les yeux étoient enflammés comme d'ardentes fournaises. Il leur jeta à chacun une moitié d'agneau, et passa pendant qu'ils les dévoroient. Par le même moyen il arriva sain et sauf jusqu'à la huitième cour, à la porte de laquelle étoient couchés les quarante esclaves, plongés dans un

profond sommeil ; il entra avec précaution , et dans une salle magnifique il aperçut la princesse qui reposoit sur un lit superbe , près duquel étoit suspendue une cage de fil d'or , entourée de bijoux précieux , et où l'oiseau étoit renfermé. Il s'approcha doucement de la belle dormeuse , et lui traça ces mots sur la paume de la main : « Je suis Aladin , fils d'un sultan d'Yémen ; je t'ai vue endormie et j'ai admiré tes charmes. J'emporte cet oiseau qui te fut si cher. Si tu viens à m'aimer ou si tu désires retrouver ton petit favori , rends-toi dans la capitale de mon père. » Il partit , et ayant gagné la plaine il s'arrêta pour se reposer jusqu'au matin.

A la pointe du jour , le prince , remis de ses fatigues , invoqua le Très-Haut pour qu'il le protégât et l'empêchât d'être découvert , et continua sa route jusqu'au coucher du soleil. Il aperçut alors un camp d'Arabes , à qui il demanda un abri. Il fut accueilli avec empressement par le chef , qui , le voyant en possession de l'oiseau , qu'il connoissoit bien , se dit en lui-même : « Ce jeune homme doit être favorisé du ciel ; sans ce secours , il n'auroit pu obtenir un bien pour lequel tant de sultans , de princes et de vizirs ont perdu la vie. » Il lui prodigua tous les soins d'une généreuse hospitalité , mais ne se permit aucune question. Le lendemain matin ,

lorsqu'ils se séparèrent, le chef des Arabes souhaita au prince toutes sortes de prospérités, et lui fit présent d'un très beau cheval. Aladin le remercia, lui fit ses adieux, et voyagea sans s'arrêter jusqu'à ce qu'il aperçût la capitale de son père. Dans la plaine, il fut rencontré par ses deux frères, qui avoient échoué dans leur expédition. Voyant l'oiseau et sa cage entre les mains du jeune prince, ils le renversèrent de son cheval, l'accablèrent de coups, et le laissèrent presque mourant sur la place. Ils rentrèrent tout triomphans dans la ville, et présentant la cage au sultan, ils forgèrent avec art un récit des dangers qu'ils avoient courus pour se la procurer. Après avoir écouté avec beaucoup d'intérêt les détails de leurs prétendues aventures, le sultan les combla d'éloges et de marques d'amitié. Pendant ce temps, le malheureux Aladin se retiroit auprès de sa mère, furieux du traitement atroce qu'il avoit éprouvé.

Le jeune prince raconta ses aventures à sa mère, déplora avec elle la perte qu'il avoit faite, et lui communiqua la résolution qu'il avoit prise de se venger de ses méchans frères. La sultane le consola, l'invita à s'armer de patience et à attendre l'accomplissement des décrets de Dieu, qui, lorsque le temps seroit venu, feroit connaître son pouvoir et éclater sa justice.

Revenons maintenant à la princesse. Quand, à son réveil, elle s'aperçut que son charmant prisonnier avait disparu, elle conçut de vives alarmes, qui redoublèrent en voyant les caractères tracés dans sa main. Elle jeta un cri perçant. Ses suivantes accoururent, et, la trouvant si troublée, elles se hâtèrent d'aller en prévenir le sultan, qui, partageant leur inquiétude, se rendit aussitôt dans l'appartement de sa fille. La princesse, un peu plus calme, lui apprit la perte de son oiseau, lui fit lire les mots tracés dans sa main, et lui déclara qu'elle n'épouserait jamais que l'homme qui l'avait vue endormie. Le sultan, après avoir fait quelques remontrances, qui furent inutiles, prit le parti d'aller avec sa fille à la recherche du prince, et donna des ordres pour que son armée se tint prête à marcher vers l'Yémen.

Quand les troupes furent rassemblées, le sultan conduisit la princesse au camp, et, le lendemain, donna le signal du départ. La princesse et ses femmes étoient menées dans des litières magnifiques. On fit halte près de la ville où Aladin avait épousé, pour son second mariage, la fille du sultan du pays. On dépêcha à ce prince un ambassadeur pour lui demander la permission de camper et d'acheter des provisions. Il fut reçu avec distinction, et le sultan

de la ville alla visiter en grande cérémonie le monarque son frère, qui l'informa de l'objet de son voyage. Les rapports qui se trouvoient entre cette histoire et celle de sa fille, convinquirent celui-ci que le ravisseur de l'oiseau n'étoit autre que le libérateur de la princesse; ce qui le détermina à se joindre à l'expédition. Après trois jours de réjouissances et de fêtes superbes, les deux sultans et leurs filles, suivis de leurs forces réunies, se mirent en route pour l'Yémen. Il leur fallut traverser la capitale du premier sultan dont Aladin avoit épousé la fille, après l'avoir arrachée aux poursuites du monstre.

A l'arrivée des deux monarques dans cette ville, une explication semblable à la première fit prendre au troisième sultan le parti de suivre les deux autres à la recherche du mari de sa fille, qui voulut aussi se joindre aux autres princesses. On se mit en marche; et, pendant la route, celle qui avoit perdu l'oiseau reçut de ses compagnes de voyage les détails les plus agréables sur la beauté, le courage et l'esprit d'Aladin. Le portrait qu'elles lui en firent redoubla l'impatience qu'elle éprouvoit de le voir. Enfin, après une marche non interrompue, les trois sultans atteignirent l'Yémen, et, vers le coucher du soleil, assirent leur camp non loin de la capitale, dans une plaine fertile, couverte de verdure.

Ce ne fut pas sans étonnement et sans crainte que le sultan d'Yémen vit cette nombreuse armée camper à cette distance de sa capitale; mais il cacha ses inquiétudes, et donna des ordres pour que la ville fût mise à l'abri de toute surprise pendant la nuit. Le matin, ses inquiétudes furent dissipées, lorsque les sultans alliés lui députèrent un ambassadeur, chargé de riches présents, pour l'assurer que leur démarche n'avoit rien d'hostile, et le prier de vouloir bien les honorer d'une visite dans leur camp. Le sultan, accompagné de sa suite, de sa cour, et dans le plus pompeux appareil, accepta l'invitation des trois souverains, qui le reçurent avec les salutations et les cérémonies d'usage. Ils le conduisirent dans une magnifique tente de velours cramoisi, dont les franges et les cordons étoient de fil d'or, les piquets d'argent massif, et la doublure d'un très riche tissu du même métal, brodé de fleurs saillantes en soie de toutes les couleurs et entremêlé de feuilles et de lames d'or. L'intérieur étoit garni de superbes tapis; et à l'extrémité supérieure, sur une plate-forme couverte d'un brocart d'or, étoient placés quatre fauteuils, dont les couvertures et les coussins étoient en velours de Perse, frangés et émaillés de perles fines.

Lorsque les monarques eurent pris place, et

que le sultan d'Yémen eut été informé du motif qui avoit amené les princes alliés dans son pays, on dressa les tables, et on servit les mets les plus appétissans dans des plats d'agate, d'or et de cristal. Les bassins et les vases qui contenoient l'eau pour les ablutions étoient d'or pur, monté de pierres précieuses. Tout étoit si riche et si éblouissant, que le sultan d'Yémen eut peine à contenir sa surprise. « Par Dieu, se dit-il en lui-même, jusqu'ici je n'avois jamais vu tant de splendeur, tant d'élégance ni un tel nombre d'objets précieux. » Après le repas, on apporta du café, diverses sortes de confitures et de sorbets, et les augustes voyageurs se livrèrent au charme de la conversation. Le sultan d'Yémen, interrogé s'il avoit des enfans, répondit qu'il avoit deux fils. Invité à les envoyer chercher, il dépêcha un messenger pour leur ordonner de venir. Les jeunes princes arrivèrent au camp, vêtus d'habits magnifiques, et montés sur des chevaux richement caparaçonnés. Dès qu'ils parurent, les princesses qui étoient assises dans un endroit écarté, qu'une jalousie de fils d'or déroboit à la vue, les regardèrent avec empressement. Celle qui avoit perdu son oiseau demanda à ses compagnes lequel des deux étoit leur mari. « Ni l'un ni l'autre, » répondirent-elles, en protestant que la beauté et l'air plein de no-

blesse du jeune prince le rendoient bien supérieur à ces deux seigneurs. Les sultans firent la même question à leurs filles, et en reçurent la même réponse.

Les sultans demandèrent au père des princes s'il avoit quelque autre fils. Il répondit qu'il en avoit un troisième, mais que depuis longtemps il avoit éloigné sa mère et lui de sa présence, et qu'ils vivoient l'un et l'autre parmi les esclaves de son palais. Les sultans souhaitèrent de le voir, et il parut bientôt couvert de vêtemens grossiers. Deux des princesses le reconnurent au premier coup d'œil, et s'écrièrent à la fois : « Ah ! voilà bien notre cher époux ! » Les sultans l'embrassèrent et le firent conduire auprès de leurs filles. Celles-ci se précipitèrent dans ses bras avec des transports de la plus vive tendresse, tandis que la troisième princesse, la figure couverte d'un voile, se prosternoit devant lui et lui baisoit la main.

Après cette scène touchante, le jeune prince revint auprès des trois sultans, qui le reçurent avec beaucoup d'égards, et le firent asseoir auprès d'eux. Son père ne pouvoit croire à ce qui se passoit sous ses yeux, mais sa surprise redoubla lorsqu'il vit le jeune prince se retourner vers ses frères, et leur dire d'une voix forte et animée : « Qui de vous a trouvé le premier le

collier de perles et d'émeraudes? » Ils se turent. Le prince continua : « Qui de vous , soutenu par son courage et sa confiance dans le Très-Haut, a tué le monstre sauvage et renversé l'éléphant? Qui de vous a osé pénétrer dans le palais du sultan, et enlever la cage et l'oiseau? Quand, tous deux, vous vous êtes précipités lâchement sur moi, quand vous m'avez arraché le fruit de mes périlleux travaux, j'aurois pu vous combattre et vous vaincre; mais j'ai mieux aimé attendre le jour marqué par la Providence, où je pourrois me venger de vous, et désarmer les injustes rigueurs d'un père qui, en éloignant de son sein ma malheureuse mère et moi, nous a dépouillés de nos droits légitimes. » A ces mots, il tira son cimeterre, et, ne pouvant plus retenir sa fureur, il se précipita sur les deux princes et les étendit morts d'un seul coup. Le vieux sultan, la tête penchée sur sa poitrine, n'osoit lever les yeux sur ce fils qu'il avoit si cruellement maltraité. Mais ce dernier se jetant à ses pieds : « Je ne vous demande rien pour moi, lui dit-il, mais rendez à ma mère, avec votre amitié, le rang et les dignités qui lui sont dus. » Le sultan attendri, l'embrassa étroitement, et la réconciliation la plus sincère fut jurée en présence des trois souverains étrangers. On célébra ensuite les noces de la dernière princesse, et

les trois sultans, après avoir pris part pendant quarante jours aux fêtes brillantes données à cette occasion, retournèrent chacun dans leur royaume. Le souverain d'Yémen, à qui son grand âge ne permettoit plus de s'occuper des affaires, remit la couronne à son fils, et le peuple reconnut sans peine l'autorité de ce jeune prince, dont il admiroit le courage et les hautes qualités.

Quelque temps après son avènement au trône, le nouveau monarque, accompagné seulement de quelques courtisans intimes, quitta sa capitale pour se rendre à une partie de chasse. Il traversoit une plaine déserte, lorsque apercevant une caverne, il conçut le dessein de la visiter. Il y entra avec sa suite, et trouva différens objets à l'usage domestique, qui annonçoient qu'elle étoit habitée. La curiosité du prince fut vivement excitée. Il résolut d'attendre le retour des habitans de la caverne, et recommanda aux gens de sa suite de ne pas trahir son incognito. Il étoit assis depuis quelques instans, quand il vit paroître un homme portant des provisions et deux outres pleines d'eau. « D'où viens-tu ? où vas-tu ? que portes-tu ? » lui demanda le sultan. — Je suis, répondit-il, un des trois hommes qui habitent ces lieux. Mes camarades et moi avons fui de notre pays pour éviter

le châtement de quelques méfaits , et tous les dix jours , l'un de nous va aux provisions : c'étoit aujourd'hui mon tour ; mes amis vont bientôt venir ; passez la nuit avec nous , si cela peut vous convenir , et vous verrez que la gâité visite quelquefois notre retraite. » Le sultan accepta cette proposition , et ordonna à quelques gens de sa suite d'aller chercher tout ce qu'il falloit pour faire un bon repas. La nuit se passa gaîment , et le lendemain le prince , après s'être fait rendre compte , par ses trois hôtes , des diverses aventures qui les avoient forcés de sortir de la ville , leur accorda grâce pleine et entière. Le sultan avoit surtout été charmé de leur conversation et de leur esprit. Un soir il les fit venir , et l'un d'eux commença , par son ordre , l'histoire suivante :

## HISTOIRE

### DU SULTAN DE HIND.

Il y avoit jadis dans l'Inde un sultan dont les richesses et la puissance étoient immenses , mais à qui le ciel avoit refusé le bonheur d'être père. Un jour qu'il étoit dévoré d'ennuis et de chagrins , il se revêtit d'une pelisse couleur de feu , et se rendit à son conseil. Le vizir , effrayé à la vue de cet habit de deuil , lui demanda la raison

qui le lui avoit fait prendre. « Hélas ! répondit le sultan, il peint la tristesse de mon âme. — Rends-toi dans le cabinet qui renferme tes trésors, reprit le ministre, et contemples-y tes richesses : peut-être l'éclat de ton or et les brillantes étincelles de tes pierreries charmeront-ils tes sens, et dissiperont ton chagrin. — Vizir, plus de bonheur ici-bas pour moi, et l'Éternel doit seul occuper ma pensée. S'il avoit voulu que je fusse heureux sur terre, il auroit permis que je devinsse père. »

Le sultan avoit à peine prononcé ces mots, qu'un vieillard qui l'écoutoit, s'approcha de lui, et lui dit : « Prince, je tiens de mes ancêtres une recette dont l'heureux effet est de procurer la fécondité à quiconque en fait usage, et je vous l'offre de grand cœur. » Le sultan l'accepta, et au bout de quelques mois, une des femmes du harem étoit enceinte. A cette heureuse nouvelle le sultan fit faire de grandes réjouissances, et distribuer aux pauvres des aumônes considérables. La princesse donna le jour à un fils plein de grâces et de charmes. Le sultan en fut tellement ravi, qu'il mit sur-le-champ de côté la moitié de ses trésors pour les réserver à l'héritier de son trône. Le jeune enfant fut confié aux soins des meilleures nourrices ; et lorsqu'il eut atteint sa septième année, on lui donna des

gouverneurs habiles qui lui firent connoître le Coran et diverses branches de littérature. L'éducation physique ne fut pas moins cultivée, et à l'âge de douze ans, le jeune prince savoit monter à cheval, tirer de l'arc, et manier la lance, à tel point qu'on pouvoit le regarder comme le meilleur écuyer du royaume.

Un jour, étant à la chasse dans les environs de la capitale, il vit paroître un oiseau dont le plumage étoit du vert le plus beau et le plus éclatant. Il planoit et tournoyoit dans les airs. Le prince tira une flèche, mais elle n'atteignit pas l'oiseau, qui disparut. Il jeta en vain les yeux de toutes parts dans l'espoir de découvrir cette proie désirée; l'oiseau s'étoit enfui, et le pauvre chasseur, après l'avoir cherché de tous côtés jusqu'à la fin du jour, revint tout triste au palais de son père. Le sultan et son épouse, frappés de l'air chagrin répandu sur sa personne, le prièrent de leur confier sa peine; ce qu'il fit à l'instant même. « Cher enfant, lui dit alors le sultan, le Tout-Puissant a créé des êtres de mille formes différentes; et, sans doute, il y a beaucoup d'oiseaux bien supérieurs à celui que tu désires tant. — C'est possible, répliqua le prince; mais je ne prendrai aucune nourriture que je n'aie en ma possession celui qui occupe ma pensée. »

Le jour suivant, le prince retourna à la chasse.

Arrivé dans la plaine au même endroit que le jour précédent, il aperçut l'oiseau vert. Après l'avoir long-temps ajusté, il lui décocha une flèche; mais l'oiseau l'évita et fendit les airs. Le prince lança son cheval dans toute sa vitesse, et poursuivit sa proie sans aucun relâche jusqu'au coucher du soleil. Alors, exténué de fatigue, il s'arrêta et retourna à la ville. Comme il cheminoit lentement, et que la lassitude et la faim le faisoient presque tomber en défaillance, un homme, d'un extérieur respectable, vint à sa rencontre et lui dit : « Prince, toi et ton cheval paraissez accablés de fatigue; quelle cause a pu vous mettre dans un tel état? — Mon père, répondit le prince, j'ai poursuivi vainement un bel oiseau vert, que je désire beaucoup avoir. — Mon fils, reprit le vieillard, tu le poursuivrais une année entière, que tu ne pourrais l'atteindre. Cet oiseau vient d'une ville du pays des Kaffes, où sont des jardins délicieux peuplés d'oiseaux pareils à celui-ci, et de beaucoup d'autres espèces encore plus belles. Les uns chantent d'une manière enchanteresse, et les autres parlent comme des hommes. Mais, hélas! tu ne pourras jamais pénétrer dans ce fortuné séjour; ainsi, crois-moi, renonce à la possession de cet oiseau, et attache ton esprit à quelque autre objet, sans te tourmenter pour ce que tu

ne saurois jamais avoir. — Par Dieu et sa toute puissance, répondit vivement le prince, rien ne pourra m'empêcher de visiter le beau pays dont tu me parles; » et, quittant le sage, il continua son chemin, l'esprit entièrement occupé du pays des Kaffes.

Lorsqu'il fut de retour au palais, le sultan, voyant son désordre, voulut savoir ce qui lui étoit encore arrivé dans la journée. Quand il connut ses inutiles poursuites et les avis du vieillard : « Mon fils, lui dit-il, abandonne cette folle chimère, et qu'elle ne te tourmente plus; car celui qui désire une chose impossible se consumera de chagrin avant de pouvoir obtenir l'objet de ses vœux insensés. Reprends un peu de calme et ne te chagrine pas davantage. — O mon père! répondit le prince, depuis les paroles du vénérable vieillard, mon âme brûle encore davantage du désir de posséder cet oiseau. Je ne goûterai pas un seul instant de repos que je n'aie pénétré dans le pays des Kaffes et visité les jardins qui renferment de si admirables créatures. — Hélas! mon cher fils, songe combien ton absence nous causera de chagrin à ta mère et à moi, et par amour pour nous, renonce à cet inutile voyage. » Toutes les représentations du sultan ne purent ébranler la résolution du jeune prince, et l'on fut obligé de le laisser

partir. Notre aventureux jeune homme marcha pendant un mois sans qu'il lui arrivât rien de remarquable. Enfin, il parvint dans un lieu où trois chemins se présentèrent à ses yeux; là, s'élevait une haute pyramide dont chaque côté faisait face à une route. Sur l'un d'eux étoit écrit : *Chemin du salut*; sur le second : *Chemin du repentir*; et sur le troisième : *Quiconque suivra cette route ne reviendra probablement jamais.* « Je prends cette dernière, » se dit le prince; et y étant entré, il marcha pendant vingt jours, à la fin desquels il campa près d'une ville déserte et dont tous les bâtimens tomboient en ruines. Ce lieu sauvage ne pouvant fournir aucune provision, il ordonna à sa suite de tuer cinq moutons du troupeau qu'il avoit emmené avec lui, et de les préparer de différentes manières pour leur servir de nourriture. Quand tout fut disposé, le prince fit ses ablutions et s'assit avec les principaux officiers de sa suite.

Ils avoient à peine commencé leur repas, qu'un des génies des ruines parut à ses yeux. « Salut, souverain du désert, lui dit le prince en s'inclinant avec respect, sois le bien-venu; » et il ajouta à ce propos d'autres paroles obligantes et affectueuses, et s'apercevant que les cheveux du génie tomboient en désordre sur sa figure et sur ses épaules, il prit une paire de

ciseaux et les tailla ; puis il lui donna de l'eau pour ses ablutions, et lui offrit de partager le repas préparé pour lui-même.

Le génie accepta, et, ravi de l'affabilité du prince, il lui dit : « Ton arrivée en ces lieux causera ma mort, mais fais-moi connoître le but de ton voyage. Le prince lui raconta ce qui lui étoit arrivé à la chasse et la résolution qu'il avoit prise de pénétrer dans le royaume des Kaffes. Quand le génie l'eut entendu : « Fils de sultan, lui dit-il, ce pays est inaccessible pour toi ; tu ne saurois y parvenir, car son éloignement d'ici demanderoit trois cents ans de marche au voyageur le plus infatigable. Comment donc peux-tu espérer d'y arriver et surtout d'en revenir ? Mais, mon fils, le vieux proverbe dit que le bien doit être payé par le bien, le mal par le mal, et que personne n'est plus cruel et plus bienfaisant que l'habitant du désert. Comme tu m'as traité généreusement, ta bonté sera payée de retour. Laisse ici ta suite et tes bagages, et partons seuls ensemble. » Aussitôt le prince se sépara de ses gens, et le génie lui ayant bouché les oreilles, le prit sur ses épaules et partit avec la rapidité de l'éclair.

Après plusieurs heures d'un vol rapide, ils descendirent à terre, et le prince se trouva dans le royaume des Kaffes, près du jardin objet

de ses désirs. Il parcourut tous les lieux d'alentour, et vit des bosquets ombragés, des arbrisseaux odorans, des ruisseaux serpentant au milieu des prairies émaillées de fleurs, et des oiseaux de la plus grande beauté qui chantoient des airs mélodieux. « Voilà l'objet de tes recherches, dit le bon génie; pénètre dans le jardin. » Aussitôt le prince quitta son guide, franchit la porte qu'il trouva ouverte, et entra. Il erra de tous côtés, et bientôt il aperçut aux branches des arbrisseaux, des cages où étoit un grand nombre de beaux oiseaux de différentes espèces; chaque cage en contenoit deux.

Le prince s'empara d'une de ces cages et y renferma six de ces jolis animaux. Il se disposoit à quitter le jardin avec sa conquête, lorsqu'un soldat le rencontra à la porte, et cria fortement : « Au voleur! au voleur! » A sa voix, des gardes nombreux se précipitèrent sur le prince, le saisirent, lui lièrent les mains et le menèrent devant le sultan, à qui ils dénoncèrent le délit de l'étranger. « Jeune homme, dit le sultan, en s'adressant au prince, qui a pu te porter à violer ainsi ma propriété? » Le prince se tut. « Jeune insensé, s'écria le sultan, tu mérites la mort; cependant je consens à te faire grâce et à te laisser ces oiseaux qui ont excité tes coupables désirs, si tu me rapportes de

l'île Noire quelques unes de ses grappes de raisins composées d'émeraudes et de diamans; alors j'ajouterai six autres oiseaux à ceux que tu as pris. » A ces mots, le sultan fit délivrer le prince qui alla retrouver le vieux génie, et l'informa de l'issue malheureuse de son aventure. « Notre tâche est facile, répondit ce dernier; monte sur mes épaules. »

Après deux heures de vol, le génie s'abattit, et le prince se trouva dans l'île Noire. Il se dirigea aussitôt vers le jardin où se trouvoient les grappes merveilleuses; mais un monstre épouvantable vint à sa rencontre et s'élança sur lui. Le prince, avec une agilité surprenante, tira son cimeterre et l'en frappa avec tant d'adresse, que le monstre tomba mort à ses pieds, en poussant un horrible gémissement. La fille du sultan vit le combat à travers les fenêtres du harem; et, frappée de la beauté et du courage du prince, elle s'écria: « Non, jeune héros, rien ne peut s'opposer à ta valeur et résister à tes charmes! » Mais le vaillant prince ne l'aperçut pas et n'entendit pas cet éloge.

Après avoir vaincu le monstre, le prince s'avança vers le jardin. Il en trouva la porte ouverte, et aperçut, en y entrant, une multitude d'arbres artificiels chargés de pierres précieuses. Il en vit un, entre autres, qui ressembloit à un

cep de vigne, et dont les fruits étoient d'émeraudes et de diamans. Il en avoit déjà cueilli six et alloit quitter le jardin, quand il fut rencontré par un soldat qui jeta aussitôt le cri d'alarme. La garde accourut, arrêta le voleur et le conduisit devant le sultan, à qui elle dit : « Seigneur, nous avons trouvé ce jeune homme dérobant les fruits du jardin des bijoux. »

Le sultan irrité alloit le faire mettre à mort, lorsqu'un grand concours de peuple entra dans le palais en criant : « Bonne nouvelle pour notre souverain ! — Quelle est-elle ? demanda le sultan. — Nous venons de trouver mort l'horrible monstre qui, chaque année, dévorait nos fils et nos filles. » Le sultan eut tant de joie de cet heureux événement, qu'il suspendit l'exécution du prince, et s'écria : « Que celui qui a tué le monstre se présente ; j'en jure par celui qui m'a revêtu de la royauté, je lui donnerai ma fille en mariage, et tout ce qu'il pourra désirer, même la moitié de mon empire. »

La déclaration du sultan ayant été proclamée, il se présenta plusieurs jeunes gens, qui, tous, prétendoient avoir remporté cette insigne victoire et racontaient le combat de différentes manières, ce qui faisoit sourire le prince. « Il est étrange, dit le sultan, qu'un coupable, dans une position aussi désespérée, soit assez insou-

« ciant pour sourire. » Tandis que le monarque réfléchissoit sur cet événement, un eunuque vint du harem le prier d'aller parler à la princesse, sa fille, qui avoit quelque chose d'important à lui communiquer. Aussitôt le sultan se leva et quitta la salle d'audience.

Le souverain, en entrant dans l'appartement de sa fille, lui demanda pour quel motif elle l'avoit envoyé chercher si brusquement. « Désires-tu, répondit-elle, connoître celui qui a tué le monstre, et récompenser sa bravoure? — Par le Dieu qui a créé les sujets et les souverains, s'écria le sultan, ma première offre, si je puis le découvrir, sera de te donner à lui pour épouse, quels que soient sa condition et le pays qui l'ait vu naître. — Le vainqueur du monstre, reprit la princesse, est le jeune homme qui est entré dans le jardin des pierreries, qui vouloit en emporter des fruits, et à qui tu es sur le point de faire donner la mort. »

A ces mots le sultan retourna au conseil, et ayant mandé le prince, il lui dit : « Jeune homme, je te fais grâce. Mais est-ce bien toi qui nous as délivrés du monstre? — Oui, » répondit le prince. Le monarque vouloit aussitôt faire venir le cadi pour célébrer le mariage ; le jeune homme l'arrêta en lui disant : « J'ai un ami à consulter, permettez-moi de me retirer, je reviendrai promptement. »

Le sultan y consentit. Le prince alla retrouver son bon génie, l'informa de ce qui s'étoit passé et de l'offre que le sultan lui faisoit de sa fille. « Accepte la princesse, lui répondit son guide, mais sous la condition que, si tu l'épouses, il te sera permis de la conduire dans ton propre royaume. » Le prince proposa au sultan cette condition qui fut acceptée, et les noces se célébrèrent avec la plus grande magnificence. Après être resté un mois et trois jours dans le palais du sultan, le prince se disposa à partir avec sa jeune épouse pour retourner dans ses états.

Au moment de son départ, son beau-père lui fit présent de cent raisins composés d'émeraudes et de diamans. Le prince se rendit ensuite avec sa femme auprès du génie, qui les fit monter sur ses épaules, et, prenant l'essor, descendit deux heures après aux environs de la capitale de l'île des Kaffes. Le prince prit quatre de ses fruits, courut au palais, et les offrit au sultan, qui s'écria tout étonné : « Il n'y a plus à en douter : ce jeune étranger est protégé du ciel ou de quelque puissant génie ; sans cela comment auroit-il pu faire, en moins de trois mois, un voyage de trois cents ans ? Décris-moi, je te prie, dit-il en s'adressant au prince, cette fameuse île des Noirs, et ne me fais grâce d'aucun détail. » Le prince ayant satisfait à ces questions,

le sultan continua : « Noble étranger, tu peux, en toute assurance, me demander ce que tu désires. — Je ne désire rien que remporter mes oiseaux. — Ils sont à toi; mais daigne m'écouter : Chaque année, à un jour fixe, et ce fatal jour est arrivé, on voit fondre du haut de cette montagne un énorme vautour qui déchire les hommes, les femmes et les enfans : combats pour nous, délivre-nous de ce monstre, et la main et le cœur de ma fille seront ta récompense. »

Le prince crut devoir consulter le génie, qui l'engagea à tenter cette honorable et périlleuse aventure. En cet instant même le vautour parut. Le génie s'élança dans les airs, attaqua le monstre, et après un combat opiniâtre, le mit en pièces. Il descendit ensuite vers le prince, et lui dit : « Va instruire le sultan de la mort de son cruel ennemi. » Le sultan eut peine à croire cette heureuse nouvelle, et sortit de son palais pour aller contempler le monstre étendu sur la terre. Pénétré de reconnaissance, il ramena le prince avec lui, et voulut que le mariage fût célébré le soir même. Aladin, heureux dans les bras de sa seconde épouse, resta un mois entier auprès de son beau-père, puis lui exprima le désir de retourner dans sa patrie. Le sultan le combla de présens, lui donna plusieurs cages

remplies de ces rares oiseaux, et lui fit, ainsi qu'à sa fille, les plus tendres adieux.

Le génie reprit le prince sur ses épaules avec ses deux femmes, ses pierreries et ses cages, et s'éleva dans les airs. Au bout de quelques heures, il descendit près de la ville déserte où le jeune homme avoit laissé ses tentes, sa suite et son bétail. Les troupes attendoient son retour avec la plus vive impatience; le bon génie eut à peine déposé le prince à terre, qu'il lui dit : « Mon ami, tu m'as rendu sans doute un grand service en venant ici; mais j'ai encore une faveur à te demander. — Quelle est-elle ? — Que tu ne t'éloignes pas de cet endroit avant d'avoir lavé, enseveli et déposé mon corps dans le tombeau. » Il n'avoit pas fini ces mots, qu'il poussa un long gémissement, et son âme se sépara de sa dépouille mortelle. Le prince affligé donna d'abondantes larmes à la mémoire de son bienfaiteur, puis il remplit scrupuleusement tous les devoirs que sa dernière volonté lui avoit imposés.

Quelques instans après il se remit en marche, et au bout de trois jours il arriva au pied de la pyramide aux trois inscriptions; son vieux père étoit venu l'y attendre. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et après avoir satisfait à ce premier besoin de leur tendresse, le prince ra-

conta à son père ses merveilleuses aventures. Enfin ils reprirent le chemin de leur capitale, où ils furent accueillis par les habitans au milieu des plus vives acclamations et des vœux les plus sincères pour leur bonheur et leur prospérité.

#### LE FILS DU PÊCHEUR.

Un pêcheur et son fils ayant pris un énorme poisson, le père conçut le projet de l'offrir au sultan dans l'espoir d'en obtenir une généreuse récompense. Tandis qu'il étoit allé chercher un panier au logis, le fils, touché d'une belle compassion pour l'animal, le rejeta dans l'eau; mais craignant la colère de son père, il prit la fuite et arriva dans une ville éloignée, où il obtint du service dans une maison en qualité de domestique. Un jour qu'il étoit au marché, il vit un juif acheter à un prix très élevé un coq qu'il envoya à sa femme par un esclave, avec ordre de le garder jusqu'à son retour. Le fils du pêcheur voyant la forte somme que le juif donnoit de ce coq, s'imagina qu'il devoit posséder quelque qualité extraordinaire, et résolut de se le procurer. Dans ce but, il acheta deux belles volailles qu'il porta à la femme du juif, en la priant, de la part de son mari, de rendre le coq qu'il venoit d'échanger contre ces deux volailles. Cette femme le lui donna. Le pêcheur ayant tué

l'animal, trouva dans ses entrailles un anneau magique. Dès qu'il l'eut frotté, il en sortit une voix qui lui demanda ses ordres, en l'assurant qu'ils seroient immédiatement exécutés par les génies esclaves de l'anneau. Le fils du pêcheur, enchanté d'une si précieuse découverte, rêvoit à l'usage qu'il feroit de son trésor, lorsqu'il passa devant le palais du sultan, à la porte duquel étoient suspendues plusieurs têtes humaines. Il en demanda la raison. On lui répondit que ces têtes étoient celles des princes qui, n'ayant pu remplir les conditions auxquelles la fille du sultan leur avoit été offerte en mariage, avoient subi le sort auquel ils s'étoient condamnés eux-mêmes. A l'aide de son puissant talisman, le jeune pêcheur espéra être plus heureux que ces princes, et résolut de demander la main de la princesse. Il frotta l'anneau, et sur-le-champ la voix se fit entendre. Il commanda qu'on lui apportât un riche habillement, ce qui fut fait aussitôt. Il le revêtit, se présenta au palais, et s'étant fait introduire en présence du sultan, il lui fit connoître le périlleux motif qui l'amenoit. Le monarque consentit à ce qu'il désiroit, sous la condition qu'il seroit mis à mort s'il ne parvenoit à déplacer une haute et vaste montagne de sable située à l'un des côtés du palais, épreuve indispensable pour devenir son gendre. Le pê-

cheur accepta la condition, mais exigea quarante jours pour accomplir cette tâche, ce qui lui fut accordé. Rentré chez lui, il frotta l'anneau et ordonna aux génies de faire disparaître la montagne, d'élever à la place un magnifique palais, et de le disposer convenablement pour la demeure d'un roi. En quinze jours tout fut achevé. Alors il épousa la princesse, et fut déclaré héritier du trône.

Pendant ce temps, le juif à qui le pêcheur avoit dérobé le coq et l'anneau magique, résolut de voyager pour tâcher de recouvrer son trésor, et parvint à la ville où avoient eu lieu le déplacement de la montagne et l'élévation du palais. Informé de cette merveille, il pensa qu'elle n'avoit pu s'exécuter que par le moyen de son anneau, et chercha dans sa tête quelque stratagème pour rentrer dans son bien. Déguisé en marchand, il se rendit au palais, où il annonça qu'il avoit des bijoux précieux à vendre. La princesse envoya un esclave pour les examiner et en savoir le prix. Le juif répondit qu'il ne prendroit en échange que de vieux anneaux. On en fit part à la princesse, qui se rappela que son mari gardoit dans un tiroir un vieil anneau fort vilain ; elle le prit pendant son sommeil et l'envoya au marchand, qui, le reconnoissant, donna bien vite tous les bijoux de son panier

et se retira. Ayant frotté le talisman, il commanda aux génies de transporter le palais et tous ses habitans, excepté le fils du pêcheur, dans une île éloignée et déserte, ce qui fut exécuté à l'instant même. A son réveil, l'époux de la princesse se trouva couché sur la montagne de sable qui avoit repris son ancienne place ; il se leva, et craignant que le sultan ne le fit mettre à mort pour se venger de la perte de sa fille, il s'enfuit aussi promptement que possible dans un autre royaume. Il y traînoit sa vie dans l'affliction et le dénuement, n'ayant pour subsister que la vente de quelques bijoux qui ornoient ses anciens habits, lorsqu'un jour, errant dans la ville, il rencontra un homme qui offrit de lui vendre un chien, un chat et un rat. L'envie lui prit de faire cette bizarre emplette, et il acheta ces trois animaux, qui devoient charmer ses ennuis par leurs tours et leurs jeux. Mais ces prétendus animaux étoient des sorciers qui, pour récompenser le généreux pêcheur de ses soins et de sa bonté, convinrent de le remettre en possession de ce qu'il avoit perdu, et l'informèrent de leur projet. Il les remercia avec joie, et tous les quatre se mirent en route pour retrouver le palais, l'anneau et la princesse. Après un long voyage ils arrivèrent au bord de l'Océan, d'où ils aperçurent l'île qui renfermoit les objets

chérés de leurs recherches. Le chien traversa la mer à la nage, portant sur son dos ses deux compagnons, et ils se dirigèrent vers le palais. Le rat y étant entré, vit le juif endormi sur un sofa, ayant l'anneau devant lui. Il le prit dans sa gueule, alla rejoindre ses amis, et tous trois se mirent en devoir de repasser la mer ; mais lorsqu'ils furent à la moitié du trajet, le chien eut envie de porter l'anneau dans sa gueule ; le rat s'y opposa, dans la crainte qu'il ne le laissât tomber ; mais le chien menaça ses deux compagnons, s'ils le refusoient plus long-temps, de les noyer dans la mer. Le pauvre rat, alarmé pour sa vie, céda l'anneau au chien, qui, en voulant le happer, le laissa tomber au fond de l'eau. Ils prirent terre, et firent part au fils du pêcheur de la perte qu'ils venoient d'essuyer. Désespéré de ce dernier malheur, le pauvre pêcheur vouloit se donner la mort ; mais au moment où il alloit exécuter ce funeste dessein, un gros poisson, tenant l'anneau dans sa gueule, parut à ses yeux, et, s'approchant du rivage, mit le talisman à la portée du jeune homme, à qui il adressa ces paroles : « Je suis le poisson que tu as soustrait à la mort, et je paie ainsi ta bienfaisance. » Le pêcheur, au comble de la joie, se rendit dans la capitale de son beau-père, et lorsque la nuit fut venue, il frotta son anneau, et ordonna aux génies de

remettre le palais à sa première place, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Il saisit le juif et le fit jeter dans un bûcher ardent, qui le consuma à l'instant même. Il revit sa charmante épouse, avec laquelle il passa d'heureux jours. A la mort du sultan, son beau-père, il monta sur le trône, et son règne fut aussi long que prospère.

### HISTOIRE

#### D'ABOU-NIOUT ET D'ABOU-NIOUTIN,

OU L'HOMME BIENFAISANT ET LE TROMPEUR.

Un homme appelé Abou-Niout ou le Bien-faisant, réduit à la misère, résolut de quitter son pays et d'aller chercher fortune ailleurs: Il emporta avec lui un seul chérif, c'étoit tout ce qu'il possédoit, et se mit en route. Chemin faisant, il rencontra un homme avec qui il lia conversation, et apprit qu'il se nommoit Abou-Nioutin ou le Trompeur. Tous deux, voyageant pour le même sujet, ils résolurent de s'associer, et il fut décidé qu'Abou-Niout auroit la bourse commune. Le dernier venu avoit dix chérifs.

Après quelques jours d'un voyage pénible, ils furent accostés, en entrant dans une ville, par un mendiant qui leur dit: « Dignes croyans, faites-moi l'aumône, et Dieu vous en récompensera au décuple. » Abou-Niout lui donna un chérif. Cette générosité rendit furieux son

compagnon de voyage ; il lui redemanda l'argent qu'il lui avoit remis, et le laissa dans un dénuement absolu. Abou-Niout, résigné à son sort et confiant dans la Providence, entra dans une mosquée pour y faire ses dévotions, espérant y trouver quelque âme généreuse qui soulageroit sa misère ; mais il s'y tint une nuit et un jour sans que personne lui fit la moindre charité. Pressé par le besoin, il attendit la seconde nuit, quitta la mosquée, et d'un pas chancelant se mit à errer dans les rues. Il aperçut enfin un domestique qui jetoit dehors les débris d'un repas. Abou-Niout les ramassa, et, se mettant à l'écart, mangea ce qu'il put y trouver. Levant ensuite les yeux au ciel, il remercia le Tout-Puissant qui avoit pris pitié de lui. Le domestique, qui l'observoit, fut aussi affligé du malheureux état d'Abou-Niout que touché de sa piété. Il en informa son maître. Ce dernier, qui étoit compatissant, tira de sa bourse dix pièces de monnaie et ordonna à son domestique de les porter au pauvre Abou-Niout. Le valet en garda une pour sa commission et porta le reste au malheureux voyageur. Abou-Niout compta l'argent, rendit à Dieu des actions de grâces, mais fit observer que, d'après les saintes écritures, il auroit dû recevoir dix pièces pour celle qu'il avoit donnée au mendiant. Le maître,

ayant entendu ces mots, fit monter Abou-Niout auprès de lui, le fit asseoir et voulut connaître ses aventures, que celui-ci raconta fidèlement. Cet homme étoit un riche marchand ; il fut si charmé de la pieuse simplicité d'Abou-Niout, qu'il voulut être son protecteur, et lui fit donner un logement dans sa maison. Au bout de quelques jours, le marchand, qui étoit fort exact à remplir les devoirs de sa religion, examina ses marchandises, en mit à part le dixième et le donna à son protégé, en l'engageant à ouvrir une boutique et à tenter la fortune dans le commerce. Abou-Niout suivit ce conseil avec tant de bonheur et de succès qu'il devint en peu d'années un des marchands les plus renommés de la ville.

Étant un jour assis dans son magasin, il vit un homme vêtu de lambeaux, maigre, les yeux creux et abattus, et demandant l'aumône aux passans, avec les cris importuns de la misère. Il le reconnut pour son ancien compagnon de voyage, et, touché de compassion à la vue de son misérable état, il le fit appeler par un de ses domestiques, et envoya chercher des rafraîchissemens pour soulager ses premiers besoins. Il l'engagea ensuite à passer la nuit dans sa maison, et lorsqu'il eut fermé son magasin, il le mena chez lui, où il lui fit préparer un bain chaud

et donner de bons vêtemens. Après le souper, ils conversèrent sur différens sujets. Enfin Abou-Niout s'écria : « Ne te souviens-tu pas de moi, mon frère? — Non, par Dieu, mon généreux hôte, répondit le pauvre; mais qui es-tu? — Je suis ton ancien compagnon de voyage; mes sentimens ne sont point changés, et je n'ai pas oublié notre vieille liaison. La moitié de ce que je possède est à toi. » En effet le trop généreux Abou-Niout balança ses comptes, et donna la moitié de ses biens à son ingrat compagnon, qui établit un magasin et fit de brillantes affaires. Ils demeuroient depuis quelque temps l'un près de l'autre, jouissant d'une grande considération, quand Abou-Nioutin, ennuyé de cette vie tranquille, proposa à son ami de quitter leurs maisons et de faire un voyage à la fois d'utilité et d'agrément. « Pourquoi voyagerions-nous? dit Abou-Niout; n'avons-nous pas trouvé ici le repos et le bonheur? quel lieu du monde nous en offrirait davantage? » Abou-Nioutin ne tint aucun compte de ces sages observations, et devint si pressant, que le foible Abou-Niout céda enfin à son caprice. Ils firent préparer une tente, chargèrent des chameaux et des mulets d'une grande quantité de marchandises, et se dirigèrent vers la ville de Moussoul.

Après dix jours de marche ils arrivèrent un

soir auprès d'une citerne profonde, et campèrent en cet endroit. Le lendemain matin, Abou-Niout voulut descendre dans la citerne pour remplir plus promptement les outres à l'usage de la caravane. Il ne se doutoit guère de la récompense que son indigne compagnon réservait à ses bienfaits. Ce misérable, qui envioit son bonheur et ses richesses, coupa la corde qui devoit remonter Abou-Niout, et partit, l'abandonnant à son triste sort.

Le pauvre marchand resta toute la journée dans le puits; mais, toujours confiant dans le Très-Haut, il attendit de lui sa délivrance. Vers le milieu de la nuit, deux mauvais génies vinrent s'asseoir sur le bord de la citerne. « Je suis au comble de mes vœux, dit l'un d'eux, je possède enfin la belle princesse de Moussoul, et je ne crains pas qu'on me la ravisse; car il faudroit pour cela répandre sous ses pieds une infusion d'absinthe pendant le service divin de la grande mosquée, et il est impossible que nul mortel au monde trouve jamais une pareille recette. — Je suis aussi heureux que toi, dit l'autre génie: je possède, cachée sous la colline près de Moussoul, une quantité incalculable d'or et de bijoux. Pour pénétrer dans mon trésor, il faudroit tuer un coq blanc sur la colline, et en répandre le sang par-dessus. Personne n'ira deviner un

pareil secret. » Après cette confiance mutuelle, les deux génies reprirent leur vol et disparurent.

Abou-Niout retint mot pour mot la conversation qu'il venoit d'entendre, et fut assez heureux, à la pointe du jour, pour qu'une caravane qui venoit d'arriver le tirât de son humide retraite. Après lui avoir fait prendre quelque nourriture, on lui demanda par quel accident il étoit tombé dans cette citerne; mais lui, trop généreux pour faire connoître la trahison de son ami, leur dit que s'étant endormi sur le bord, il y étoit tombé, et que ses compagnons de voyage avoient continué leur route sans s'apercevoir de son absence. Il demanda la permission d'accompagner à Moussoul ses généreux libérateurs. Ils y consentirent et lui donnèrent une monture. Au moment où la caravane entra dans la ville, le peuple étoit dans une grande agitation, et Abou-Niout apprit que l'on alloit décapiter un médecin qui avoit entrepris sans succès de chasser l'esprit malin dont étoit depuis long-temps possédée la fille du sultan, et que tel avoit été le sort de plusieurs malheureux qui avoient essayé leur art sur l'infortunée princesse. Abou-Niout courut au palais, obtint d'être présenté au sultan, et s'étant prosterné, selon l'usage, il offrit de chasser l'esprit malin, et demanda pour première

récompense que l'on épargnât le médecin qui étoit condamné à perdre la vie. Le sultan consentit à sa demande, mais lui déclara que s'il ne réussissoit pas, lui et le médecin seroient mis à mort comme d'indignes charlatans. Abou-Niout désira que l'on attendît jusqu'au vendredi, suppliant le prince de faire observer ce jour d'une manière solennelle, parce que les prières de tous les vrais croyans attireroient les bénédictions du ciel sur son opération. Le sultan souscrivit à tout, l'exécution du médecin fut suspendue, et le souverain donna ordre de le garder au palais, où un appartement fut aussi assigné à Abou-Niout. On proclama dans la ville l'ordre de l'exacte célébration du service divin, menaçant du courroux royal ceux qui ne s'y conformeroient pas.

Le vendredi suivant, toute la ville s'étant mise en prières, Abou-Niout prépara l'infusion d'absinthe, ainsi que l'avoit indiqué le génie. Introduit dans l'appartement de la princesse, qui étoit plongée dans un profond abattement, il répandit l'infusion sous ses pieds. Aussitôt on entendit un grand cri, elle se réveilla comme sortant d'un rêve pénible, et appela ses femmes pour l'aider à se lever. L'heureuse nouvelle de la délivrance de la princesse fut à l'instant même portée à son père, qui vint, transporté de joie, embras-

ser sa fille chérie. Il ordonna des réjouissances publiques, d'abondantes aumônes, et voulut qu'Abou-Niout fixât lui-même le prix de son important service. Le médecin qui avoit échoué fut mis en liberté avec un riche présent. Abou-Niout, que la beauté de la princesse avoit vivement frappé, la demanda en mariage pour sa récompense. Le sultan consulta ses vizirs, qui l'engagèrent à remettre sa réponse au lendemain, une affaire de cette importance exigeant de graves et de mûres réflexions. Lorsque Abou-Niout se fut retiré, les vizirs représentèrent au sultan qu'il falloit que le mari de sa fille possédât au moins de grandes richesses; car bien qu'Abou-Niout eût chassé l'esprit malin, s'il ne pouvoit entretenir la princesse d'une manière convenable à sa haute naissance, il ne méritoit pas de la posséder. Ils lui conseillèrent donc de choisir un certain nombre de ses plus beaux bijoux; de les montrer à l'étranger et de lui en demander d'une égale valeur pour le douaire de la princesse; lui promettant que s'il pouvoit en présenter de pareils, il seroit accepté pour gendre; mais que, dans le cas contraire, il devoit se contenter pour ses services, d'une récompense moins ambitieuse.

Le lendemain matin, lorsque Abou-Niout revint au palais, le sultan étala devant lui

ses plus précieux joyaux et lui dicta ses conditions. Regardant ces bijoux avec une espèce de dédain, Abou-Niout annonça au prince que, le lendemain, il lui en présenteroit dix fois autant, d'un prix et d'un éclat bien supérieurs. Cette promesse étonna toute la cour, car on savoit que, de tous les princes, le sultan de Moussoul étoit celui qui possédoit les plus belles pierreries.

Abou-Niout se retira, alla au marché, acheta un coq entièrement blanc, sans aucune tache, et l'emporta chez lui, où il le garda jusqu'au lever de la lune; alors il sortit seul de la ville, et se rendit à la montagne de terre bleuâtre que le second génie avoit dépeinte comme recelant en son sein d'innombrables trésors. Arrivé au pied de la montagne, il en franchit les hauteurs, et coupa le cou au coq; le sang commençoit à peine à couler, que la terre s'ébranla et présenta aussitôt une ouverture, à travers laquelle Abou-Niout aperçut, à sa satisfaction, un amas de pierreries d'un prix inestimable et de tant d'espèces, que l'on ne pourroit en faire la description. Abou-Niout revint à la ville, se procura dix chameaux, qu'il chargea chacun de deux paniers, et retourna les emplir de trésors qu'il transporta chez lui, après avoir comblé la cavité de la montagne.

Le lendemain matin Abou-Niout se rendit au palais avec ses richesses, et entra dans la cour du conseil, où le sultan l'attendoit. Après un profond salut : « Seigneur, lui dit-il, descendez un moment pour examiner le douaire de la princesse. » Le prince se leva de son fauteuil, descendit les marches de la salle, et, après qu'on eut fait mettre les chameaux à genoux, visita les paniers. Il fut tellement ébloui de l'éclat de ces bijoux, qui l'emportoient de beaucoup sur les siens, qu'il s'écria : « Par Dieu, les trésors réunis de tous les sultans de l'univers ensemble ne pourroient offrir de pierreries semblables à celles-ci. » Quand il fut un peu revenu de son étonnement, il consulta ses ministres sur la conduite qu'il devoit tenir avec Abou-Niout. Tous furent d'avis qu'il falloit, sans retard, lui accorder la main de la princesse. Le mariage fut aussitôt célébré avec une grande pompe, et le gendre se conduisit si bien dans sa nouvelle dignité, que le sultan lui conféra le soin de tenir à sa place les audiences publiques, et de juger les procès trois fois par semaine.

Abou-Niout étoit depuis quelque temps au faite du pouvoir, lorsqu'un jour, en donnant une audience sous le magnifique péristyle d'un de ses châteaux de campagne, il aperçut dans la foule un homme couvert de haillons, et qui

crioit d'une voix triste : « O vous, fidèles croyans, hommes charitables, prenez pitié d'un malheureux ! » Abou-Niout le fit approcher, et fut bien péniblement surpris en retrouvant son indigne compagnon, le misérable Abou-Nioutin, qui l'avoit si lâchement abandonné dans la citerne. Sans se faire reconnoître et sans laisser voir d'autre émotion que celle que la pitié produit, il le fit conduire au bain, où on le revêtit d'un habit magnifique, et ramener ensuite au conseil. S'étant retiré avec lui dans son cabinet, « Mon vieil ami, lui dit Abou-Niout, ne me reconnois-tu pas ? — Non, seigneur, répondit l'autre. — As-tu donc oublié Abou-Niout, ton camarade et ton bienfaiteur, que tu as si cruellement trompé ? » Il lui raconta alors tout ce qui lui étoit arrivé, et l'assura que, loin de conserver du ressentiment de sa trahison, il la regardoit comme la volonté du destin et comme le moyen que la fortune avoit ménagé pour l'élever à sa nouvelle dignité et lui accorder des richesses qu'il vouloit partager avec lui. Mais rien ne pouvoit changer le cœur de l'envieux Abou-Nioutin. Au lieu de remercier son généreux ami de sa clémence et de sa libéralité, il s'écria : « Puisque la citerne lui a été si favorable, pourquoi ne me le deviendrait-elle pas de même ? » A ces mots, il se leva brusquement, et, sans même prendre

congé, il quitta Abou-Niout, qui, toujours généreux, ne se choqua pas de cette indécente conduite.

Abou - Nioutin courut à la citerne, y descendit à l'aide d'une corde, et s'y assit, attendant avec impatience l'arrivée des deux génies. Ils y vinrent en effet vers minuit, s'arrêtèrent sur le bord et s'interrogèrent sur leurs aventures. « Depuis notre dernière entrevue, dit l'un, j'ai joué de malheur : un rusé musulman a trouvé le secret de me tromper et a épousé la princesse. Je ne puis me venger, car il est sous la protection d'un génie converti que le prophète a commis à sa garde. — Moi, dit son camarade, je suis aussi malheureux que toi, car le même musulman a découvert mes richesses, et les garde en dépit de tous mes efforts pour les recouvrer. Mais comblons cette abominable citerne, qui doit être la cause de tous nos malheurs. » A ces mots, ils prirent d'énormes pierres, les jetèrent dans la citerne et écrasèrent l'ingrat et envieux Abou-Nioutin.

Quelques jours après, le bon Abou-Niout, ne voyant pas revenir son coupable compagnon, se rendit à la citerne, et la trouvant comblée, il la fit déblayer. En voyant le corps mutilé d'Abou-Nioutin, il devina que ce misérable avait été, par sa perfidie, l'instrument de sa mort, et il

se dit avec l'accent de la piété : « Il n'y a de refuge que dans le Très-Haut ; puisse-t-il nous préserver de l'envie, qui n'est funeste qu'au malheureux qu'elle dévore ! »

Abou-Niout retourna dans la capitale, où, peu de temps après, le sultan le laissa, par sa mort, héritier de la couronne. Les maris des deux sœurs aînées de sa femme lui disputèrent cet héritage ; mais les ministres et le peuple, voulant faire respecter les dernières volontés du sultan, les forcèrent de renoncer à leurs prétentions et de se soumettre à l'autorité d'Abou-Niout, qui resta enfin tranquille possesseur du trône, et vécut heureux au sein de sa famille et de sa cour.

#### AVENTURES D'UN COURTISAN.

Un émir d'Égypte se trouvant, une nuit, triste et morose, envoya chercher, pour se distraire, un de ses courtisans connu pour le piquant de son esprit et le charme de sa conversation. « Hélas ! lui dit le favori, mes souvenirs en ce moment sont assez sombres, et les histoires que je pourrais vous raconter seroient peu propres à vous amuser. — Conte toujours, » dit l'émir.

« Étant fort jeune, reprit alors le courtisan, je devins éperduement amoureux d'une jeune

Arabe, brillante de grâces et de beauté, et qui demeuroit avec ses parens. Sa famille étoit d'une des tribus du désert, et je m'absentois souvent pour aller à leur tente. Un jour, rempli d'une vague inquiétude, comme par un pressentiment de ce qui devoit m'arriver, je résolus, pour remettre mes esprits, de me rendre auprès de ma bien-aimée. Je vole au camp; ma belle Arabe et toute sa famille avoient disparu. Rempli d'effroi, je m'informe à quelques Persans de tout ce qui m'intéressoit, et j'apprends que les parens de ma maîtresse étoient allés établir leurs tentes vers une autre contrée, à cause de la rareté du fourrage. Je jetai les yeux autour de moi, et rien ne me promettant leur prochain retour, je pris le parti de voyager pour retrouver ma bien-aimée. Quoique la nuit approchât, je sellai mon chameau, repris mes vêtemens, et après avoir ceint mon cimeterre, je m'éloignai. J'avois à peine fait quelque chemin, que les plus épaisses ténèbres m'environnèrent. Elles étoient telles, que tantôt je m'enfonçois dans les sables et les ravins, tantôt je gravissois des collines, entendant sans cesse autour de moi les hurlemens des bêtes féroces. J'étois effrayé, et je ne cessois de me recommander au Très-Haut, notre seul appui au moment du danger. Enfin une sorte d'engourdissement paralysa mes sens, et je m'endormis.

Pendant mon sommeil, mon chameau perdit la trace, et s'écarta de la route que je voulois suivre toute la nuit. Tout à coup ma tête fut violemment frappée par une branche d'arbre, et le coup me réveilla en me causant une vive douleur. Je m'évanouis. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état; mais quand je revins à moi, le soleil étoit à la moitié de sa carrière, et je me trouvai dans une prairie bordée d'arbres, où une verdure émaillée de fleurs livroit passage à un ruisseau limpide. Joignez à cela des oiseaux dont les gazouillemens formoient une douce mélodie, et vous aurez une idée de ce site enchanteur. Pour en sortir et retrouver un chemin, je traversai un taillis tellement épais, que je fus obligé de descendre de ma monture, et de la conduire par la bride jusqu'à ce que je fusse dehors. Alors je remontai; mais sans savoir de quel côté la Providence guideroit mes pas. Je parvins à un désert, et je promenois ma vue sur le vaste horizon qui se dérouloit devant moi, lorsque j'aperçus de la fumée qui noircissoit l'espace. Je pressai mon chameau, et j'arrivai à une tente magnifique près de laquelle un grand feu étoit allumé. Des chevaux et des chameaux paissoient à l'entour. Je fus surpris de trouver dans une plaine déserte un camp d'une si belle apparence. Je m'approchai de l'entrée,

en m'écriant : « Salut, habitans de cette tente ; que Dieu vous accorde la santé et vous fasse miséricorde ! » Tout à coup parut un jeune homme âgé d'environ dix-neuf ans, rempli de grâces, et dont la physionomie respiroit à la fois la valeur et la bienveillance. Après m'avoir rendu mon salut : « Frère, me dit-il, tu as sans doute perdu ton chemin ? — Oui, répondis-je ; indique-le-moi, et que Dieu te récompense ! — Si tu te remettois en route par cette nuit affreuse, reprit-il, tu ne serois pas en sûreté contre les bêtes féroces ; tu vois mon habitation ; restes-y avec moi jusqu'à demain : tu y trouveras le repos et la tranquillité, et au point du jour je t'indiquerai ta route. » J'acceptai. Il prit mon chameau, l'attacha, et lui donna de l'eau et du fourrage ; puis s'étant absenté quelques instans, il revint avec une moitié de mouton qu'il fit griller après l'avoir assaisonnée avec des aromates et des épices, et m'invita à prendre ma part de ce repas hospitalier.

« Je remarquai que mon hôte, au milieu des soins aimables qu'il me rendoit, versoit souvent des larmes en se frappant la poitrine ; je pensai qu'ainsi que moi il aimoit sans espérance, et cette conformité de position excita mon intérêt et ma curiosité. Cependant, craignant de l'affliger par des questions qui pourroient éveiller

en lui trop de souvenirs pénibles, je m'abstins de lui confier mes doutes. Après le repas, le jeune homme apporta un bassin et une aiguière avec une serviette brodée en soie et à franges d'or, ainsi qu'un flacon d'eau de roses et de musc. Tant d'attentions et d'urbanité redoublèrent mon admiration, et je ne concevois pas comment un jeune homme aussi accompli demuroit dans ce désert sauvage. Nous fîmes nos ablutions, nous causâmes sur divers sujets; puis mon hôte m'invita à prendre un repos dont je devois avoir tant de besoin. J'entrai dans la tente, où je m'endormis d'un profond sommeil. Au milieu de la nuit je m'éveillai, et je réfléchissois à la bizarrerie de mon aventure, lorsque j'entendis les sons d'une voix si douce et si agréable, que jamais de pareils accens n'avoient frappé mon oreille. Je soulevai le rideau qui m'entouroit, et j'aperçus, assise auprès de mon hôte, la plus jolie femme que j'eusse encore rencontrée. Tous deux versaient des larmes, déploroient les tourmens de l'absence, et gémissaient sur les obstacles qui s'opposaient à leurs fréquens rendez-vous. « Que signifie ce mystère? me dis-je à moi-même. Ce jeune homme vit dans la retraite; je n'ai aperçu dans cette plaine aucune habitation, et tout d'un coup voilà une jeune femme auprès de lui! Ce ne peut être que la fille

de quelque bon génie qui en sera devenue amoureuse, et l'aura engagé à se retirer dans ce lieu solitaire.» Voulant respecter leur secret, je laissai retomber le rideau et je me rendormis.

« Au point du jour je m'habillai, et après avoir fait mes ablutions et mes prières, j'allai trouver mon hôte, qui étoit déjà sur pied. « Frère Arabe, lui dis-je, ajoute un nouveau service à la généreuse hospitalité que tu m'as offerte : remets-moi dans mon chemin ; ma reconnoissance sera extrême. » Il jeta sur moi un regard plein de bonté, et me demanda de lui accorder encore trois jours. Je me rendis à cette prière obligeante. Ce délai expiré, je me hasardai à lui demander son nom et celui de sa famille. « Je suis, me dit-il, de la noble tribu d'Azzra. — Est-il possible ? m'écriai-je ; vous êtes le fils du frère de mon père ! » Cette découverte nous charma tous deux. « Fils de mon oncle, lui demandai-je, qui peut t'avoir engagé à te retirer dans ce lieu écarté, et à abandonner ta famille et ta maison ? »

« A cette question ses yeux se remplirent de larmes. « Cher parent, me répondit-il, j'étois passionnément épris de la fille de mon oncle ; je demandai sa main, on me la refusa, et peu de temps après elle épousa un homme de notre tribu, plus riche que moi, et qui l'emmena dans

sa tente. Le désespoir s'empara de mon cœur, la solitude sourioit seule à mon âme brisée ; je quittai parens, amis, fortune, et je me retirai dans ce désert. » Je lui demandai où étoit la résidence de sa maîtresse et de son heureux rival. « Au sommet de cette montagne, me répondit-il. Chaque fois que ma bien-aimée peut en trouver l'occasion, dans le silence et les horreurs de la nuit, lorsque tout repose, elle se dirige vers ma tente, et là, loin des jaloux, nous jouissons du bonheur de nous aimer et de nous le dire ; mais je l'ai toujours respectée ; crois-moi, mon frère, nos cœurs sont purs comme un rayon d'en haut. Voilà ce qui m'a fait choisir le genre de vie que je mène. Tant que ma maîtresse viendra charmer mes heures, elles s'écouleront rapides et délicieuses, jusqu'à ce que le Tout-Puissant récompense notre constant amour, ou nous réunisse dans la tombe. »

« Ce récit me toucha, et je n'éprouvai plus qu'un désir, ce fut de délivrer les deux amans de leurs oppresseurs. Après quelques instans de réflexion,

• • « Je conçois un projet, lui dis-je, qui, avec le secours de Dieu, mettroit fin à tes souffrances et à celles de ta bien-aimée. Lorsque la nuit te ramènera ton amante, nous la placerons sur mon chameau qui a le pied sûr et le pas rapide, nous la suivrons sur nos chevaux, et avant le

jour nous aurons passé la forêt; alors vous serez en sûreté, loin de vos oppresseurs, et l'amour se chargera de votre bonheur. Nous trouverons facilement un asile, et tant que je vivrai, comptez tous deux sur ma sincère amitié. — Permetts, répondit mon cousin, que je me consulte avec l'amie de mon cœur, je m'en rapporterai à sa prudence et à son amour. »

« Quand l'heure fut arrivée où la jeune Arabe avoit coutume de venir, mon hôte ne put modérer son impatience. Le temps s'écouloit, et sa bien-aimée ne paroissoit pas; il se plaçoit à l'entrée de la tente, revenoit près de moi, et paroissoit vivement affecté. Enfin il s'écria en fondant en larmes : « Elle ne vient pas; il est arrivé quelque malheur. Reste ici, je vais à sa recherche. » Il prit son cimenterre, sa lance, et disparut.

« Une heure après, j'entendis le bruit de ses pas, et je l'aperçus bientôt tenant entre ses bras quelque chose de volumineux, et m'appelant d'un ton qui annonçoit la douleur. Je courus à lui. « Hélas ! hélas ! s'écria-t-il, elle n'est plus, voilà tout ce qui m'en reste. Elle accouroit dans mes bras, lorsqu'un lion l'a assaillie et dévorée. » Il mit à terre, en sanglottant, les restes sanglans de son amie, me dit de l'attendre, et partit avec la rapidité d'une flèche. Il revint bientôt, portant à la main la tête d'un énorme lion; il la jeta à

mes pieds, et se remit à verser des pleurs amers. « O fils de mon oncle! s'écria-t-il, je te conjure par le Très-Haut, et par les liens qui nous unissent, d'exécuter ma dernière volonté, car dans une heure j'aurai rejoint tout ce que j'aimois. Remplis un devoir sacré; réunis dans un même tombeau ces dépouilles et les miennes. » A ces mots il se retira dans un coin de la tente, et passa une heure en larmes et en prières. Ensuite il sortit, se frappa la poitrine en poussant de longs gémissemens, et exhala son dernier soupir avec ces mots: « Je te suis, ô ma bien-aimée!.... je te suis. » Cet affreux spectacle déchira mon âme; je fus quelque temps sans avoir la force d'accomplir la volonté dernière de mon malheureux parent. Enfin je fis un effort sur moi-même, et après avoir rendu à la terre les restes de ces deux infortunés, et prié trois jours sur leur tombe, je revins au lieu que j'habitois. Depuis je n'ai pas laissé passer une année sans visiter le lieu qui renferme ces deux amans, et sans adresser au Tout-Puissant des vœux pour le repos de leurs âmes. »

## LES AMANS DE SYRIE, OU L'HÉROÏNE.

Deux frères vivoient jadis dans la ville de Damas; le premier, qui étoit pauvre, avoit un fils, et le second, jouissant d'une grande fortune, avoit une fille. Le pauvre mourut le premier, et légua son fils, sortant à peine du berceau, aux soins de son frère, qui se chargea de l'enfant et eut pour lui une tendresse toute paternelle. L'orphelin fut élevé avec sa cousine, et l'amitié qu'il ressentoit pour elle se changea bientôt en une violente passion. Il la demanda en mariage. Le père, indigné, non seulement le refusa, mais encore le chassa de chez lui. La jeune personne, qui partageoit l'amour de son cousin, ne put supporter l'idée de vivre à jamais séparée de lui, et consentit à le suivre. Le jeune homme se procura deux chevaux et une mule pour porter les bagages, et, une nuit, la cousine s'échappa de la demeure de son père et s'enfuit avec son amant. Après avoir voyagé jusqu'au point du jour, ils arrivèrent à un port de mer, où un vaisseau étoit prêt à mettre à la voile. Ils retinrent leur passage, et la jeune fille s'embarqua sur-le-champ pendant que son amant cherchoit à vendre ses chevaux et sa mule. Il attendoit un acheteur sur le marché, lorsqu'un bon vent s'éleva. Aussitôt le maître de l'équi-

page leva l'ancre, hissa les voiles et partit. La jeune fille eut beau le prier d'attendre le retour de son amant, ou de la déposer sur le rivage, le capitaine fut inexorable. Se voyant ainsi trompée, notre jolie fugitive, qui avoit beaucoup de présence d'esprit, au lieu de se livrer à des plaintes inutiles, affecta un air calme et assuré. Elle reçut les hommages du capitaine avec une feinte complaisance; et ne trouvant pas d'autre moyen de se défendre contre ses attaques continuellement répétées, elle lui promit de l'accepter pour époux, au premier port où le vaisseau toucheroit; mais à cette condition que, jusqu'à ce moment, il respecteroit sa réserve. Cette promesse satisfit le capitaine qui dès lors la combla d'égards et de déférences. Le vaisseau jeta enfin l'ancre près d'une ville, où le capitaine se rendit pour ordonner les préparatifs de son mariage. A peine étoit-il éloigné, que la jeune fille, s'adressant aux hommes de l'équipage, leur exposa avec tant de force et d'éloquence l'indigne conduite de leur chef à son égard, et leur promit une telle récompense s'ils vouloient la reconduire auprès de son amant au port d'où ils étoient partis, que les matelots, d'un commun accord, lui promirent de lui obéir et de la délivrer. Ils déployèrent les voiles et partirent aussitôt, abandonnant leur patron

à son sort. Après quelques jours d'un temps favorable, un vent contraire souffla avec force, et le vaisseau, détourné de son cours, fut obligé de mouiller au port le plus rapproché; c'étoit la capitale des états d'un puissant sultan. Les officiers vinrent à bord pour examiner le bâtiment, ainsi que sa cargaison et le lieu de sa destination, et leur étonnement fut extrême de le voir commandé par une femme d'une beauté éblouissante; ils s'empressèrent d'en faire leur rapport au sultan, qui, charmé d'une telle aventure, fit faire à la belle inconnue des propositions de mariage, à laquelle elle eut l'air de consentir. Le prince ordonna les préparatifs les plus brillans pour la cérémonie. Lorsque tout fut prêt, il envoya à bord la fille de son vizir, suivie de trente-neuf dames pour servir et accompagner sa future. La jeune fille les reçut avec grâce, et les invita à venir se rafraîchir dans la grande cabine, qu'elle avoit fait décorer de tapisseries précieuses, et où étoit préparée une collation superbe, à laquelle elle les pria de prendre part. Ensuite elle renvoya la chaloupe qui les avoit amenées, et fit dire au sultan qu'elle gardoit ces dames à bord jusqu'au lendemain matin, et qu'alors elle se rendroit à terre pour terminer l'heureuse cérémonie de leur mariage. Elle témoigna tant d'affabilité à ses compagnes, que

toutes furent ravies de leur future souveraine, et trouvèrent mille charmes dans sa société. Mais quelle fut leur surprise lorsqu'au milieu de la nuit elle commanda de lever l'ancre, leur défendant, sous peine de mort, de proférer une plainte qui pût répandre l'alarme dans le port! Le vaisseau s'éloigna rapidement sans être inquiété. L'intrépide amazone calma l'effroi des dames, leur raconta ses aventures, et leur promit qu'aussitôt qu'elle auroit rejoint son amant elle les feroit reconduire dans leur pays si elles le désiroient, avec tous les égards qui leur étoient dus, à moins qu'elles ne voulussent bien partager sa fortune. Elle sut leur inspirer peu à peu tant de confiance, que les dames enlevées cessèrent de se plaindre, et conçurent pour elle une affection telle, qu'elles ne s'en fussent pas séparées quand elles en auroient eu le pouvoir. Après une navigation de plusieurs semaines, l'équipage fut forcé de prendre terre à la première côte qui se présenta, afin de faire de l'eau et de se procurer de nouvelles provisions. Le vaisseau jeta l'ancre, et la belle fugitive descendit avec ses compagnes. A peine sur le rivage, elles furent assaillies par quarante voleurs qui les menacèrent de leurs brutales ardeurs. L'héroïne engagea ses amies à cacher leur frayeur, prit un air riant, et s'adressant au chef des bandits,

l'assura qu'il n'auroit pas besoin d'employer la force, elle et ses amies étant disposées à partager leurs plaisirs. « Nous avons su, ajouta-t-elle, bannir les préjugés de notre sexe. Aujourd'hui en ce pays, demain dans un autre, nous n'avons d'autre guide et d'autre loi que notre plaisir. » A cette déclaration, les voleurs enchantés mirent bas les armes. Ils se hâtèrent de préparer une abondante collation, à laquelle on ajouta les vins apportés du vaisseau. Bientôt la joie remplit le cœur des brigands, et ces dames cessoient d'être en sûreté auprès d'eux, lorsque la fumée des liqueurs, auxquelles la jeune fille avoit mêlé des soporifiques, engourdit subitement leurs sens et les fit tomber dans une profonde léthargie. Alors les dames s'emparèrent des sabres de leurs farouches adorateurs qu'elles mirent tous à mort, à l'exception du chef, à qui elles lièrent les pieds et les mains avec de fortes cordes. Elles lui coupèrent ensuite la barbe et les moustaches, et lui suspendirent son cimenterre au cou, afin qu'en reprenant ses esprits, il éprouvât une peine plus grande que la mort en voyant ses compagnons égorgés, et en pensant à la perte du bonheur dont il s'étoit bercé. Elles enlevèrent de la caverne des voleurs toutes les richesses qu'ils avoient entassées, les transportèrent sur leur bâtiment avec

une grande quantité d'eau et de provisions, levèrent l'ancre et s'éloignèrent triomphantes d'une côte aussi dangereuse. Après avoir continué leur navigation pendant quelques semaines, elles découvrirent de nouveau la terre, et résolurent de s'en approcher. Bientôt, elles aperçurent un port spacieux, autour duquel s'élevait une cité dont les bâtimens hauts et somptueux étoient ornés d'escaliers de marbre qui descendoient jusqu'à la mer, et couronnés de dômes et de minarets surmontés de flèches d'or. L'intrépide voyageuse fit jeter l'ancre, se couvrit, ainsi que ses compagnes, de magnifiques habits d'homme, et se fit conduire au rivage. En débarquant elles trouvèrent tous les habitans de la ville en deuil, et pleurant la perte de leur souverain mort depuis quelques jours. La vue d'un étranger, suivi d'un si riche cortège, excita beaucoup de surprise. La nouvelle en fut aussitôt portée au vizir, qui gouvernoit en qualité de régent jusqu'à l'élection d'un nouveau monarque, que l'on étoit sur le point de choisir. Le ministre crut voir, dans cette arrivée inattendue, l'œuvre et la volonté du destin; il se rendit immédiatement auprès de l'héroïne, que l'on prenoit pour un prince, et l'invita à assister à l'élection. Il l'informa en même temps que toutes les fois que dans ce royaume un sultan

mouroit sans postérité, la loi vouloit qu'on choisît pour son successeur celui sur les épaules de qui descendoit un oiseau qu'on lâchoit au milieu de la foule assemblée sur la place du palais. Le prince supposé accepta l'offre qui lui étoit faite d'être témoin de cette curieuse cérémonie, et fut conduit avec ses compagnes dans un pavillon magnifique ouvert de tous côtés, et d'où il pouvoit tout voir. L'oiseau, délivré de sa chaîne, s'éleva dans les airs à une grande hauteur; descendant ensuite par degrés, il vola plusieurs fois autour de la place en rasant la figure des spectateurs. Enfin il s'élança dans le pavillon où étoient assises l'héroïne et ses amies, voltigea au-dessus de la tête du prétendu prince, et se posa sur son épaule en poussant un grand cri et en agitant ses ailes. A cette vue, le vizir et les courtisans s'inclinèrent avec respect, et le peuple se prosterna jusqu'à terre, en criant : « Vive notre nouveau sultan, l'élu de la Providence, le choix du destin ! » L'héroïne fut aussitôt conduite au palais, placée sur un trône superbe, et proclamée souveraine au milieu des acclamations du peuple. Sa capacité ne l'abandonna pas, et elle ne resta pas au-dessous des nouveaux devoirs qu'elle avoit à remplir.

Peu de temps après, le vizir offrit sa fille en mariage au prétendu sultan; elle fut acceptée,

et les noces furent célébrées avec la plus grande magnificence. Mais comment peindre la surprise de la jeune mariée, lorsque le sultan, après s'être retiré avec elle, au lieu de lui faire l'accueil qu'elle avoit espéré, resta froid et insensible, et passa loin d'elle la nuit en prières? Le matin, la sultane, interrogée par sa mère, lui dépeignit la singulière conduite de son époux. Celle-ci l'attribua à une timidité, provenant de l'extrême jeunesse du prince, et consola sa fille. Mais plusieurs nuits s'étant passées de la même manière, l'épouse, blessée de tant de froideur, ne put contenir plus long-temps sa douleur, et dit à son singulier mari : « Seigneur, si je vous déplais, pourquoi m'avez-vous acceptée pour épouse? S'il n'en est pas ainsi, si votre froideur provient de quelque cause secrète, dites-le-moi franchement ; je cesserai de me plaindre et je dévorerais mon infortune en silence. » Touchée de la douceur de ce reproche, l'héroïne lui répondit : « Aimable et vertueuse princesse, plutôt à Dieu pour vous que je fusse du sexe que vous me supposez ; mais, hélas ! je suis une femme, livrée comme vous à un malheureux amour. » Alors elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle avoit quitté la maison de son père. La fille du vizir prit à la position de la jeune dame un si tendre intérêt, qu'elle lui

jura une amitié éternelle, lui promit de garder le secret sur son déguisement, et de rester avec elle jusqu'à ce que le sort lui fit retrouver son amant. Pour prix de tant de complaisance, l'héroïne lui jura que, si elle revoyoit un jour l'objet de son affection, elle lui feroit partager le cœur et les caresses de son époux, et lui céderoit la préséance dans la cérémonie nuptiale. La fille du vizir se consola en l'embrassant, et dès ce jour elles vécurent ensemble dans une intelligence parfaite, l'une exerçant l'autorité souveraine à la satisfaction générale, l'autre se conduisant en femme heureuse et soumise, mais toutes deux brûlant du désir de retrouver leur commun époux.

La capitale du royaume à la tête duquel étoit placée notre héroïne étoit le centre commun que beaucoup de nations voisines avoient choisi pour leurs échanges et leurs opérations de commerce. Cette circonstance inspira à la jolie souveraine une idée qui pourroit lui faire retrouver celui qu'elle cherchoit depuis si long-temps. Persuadée qu'il devoit voyager dans toutes les parties du monde pour la découvrir, elle fit construire un magnifique caravenseraïl avec des bains froids et chauds, et renfermant tout ce qui pouvoit être agréable et utile aux voyageurs fatigués par des courses lointaines. Ce bâtiment

une fois achevé, elle fit proclamer par toute la ville que les voyageurs, de quelque pays qu'ils vinssent, y seroient bien reçus, pourroient s'y arrêter et obtiendroient tout ce qui leur seroit nécessaire, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un logement dans la ville ou qu'ils se fussent remis en route s'ils ne faisoient que passer. Au-dessus de la porte de cet édifice elle fit placer une statue qui lui ressembloit parfaitement, et ordonna que tout étranger qui, à sa vue, donneroit des signes d'émotion, fût aussitôt arrêté et amené au palais.

Plusieurs semaines s'étoient écoulées, lorsque le père de la jeune fugitive, après avoir parcouru plusieurs pays à la recherche de sa fille, arriva devant l'édifice, et s'écria en apercevant la statue : « Hélas ! comme elle ressemble à la pauvre enfant que j'ai perdue ! » A cette exclamation, il fut conduit au palais, logé dans un appartement magnifique, et traité avec le plus grand respect ; mais on lui laissa complètement ignorer le motif de son arrestation et le sort qui lui étoit réservé. Peu de temps après, l'amant désespéré qui, après le départ du perfide capitaine, avoit couru de ville en ville pour découvrir sa maîtresse, arriva dans le caravanserail. A l'aspect de la statue, il ne fut pas maître de ses sens, il soupira et s'évanouit. Aussitôt les

gardes s'emparèrent de lui et le conduisirent au palais. Revenu à lui, il fut surpris du respect et des attentions que lui prodiguoient ses gardiens, et de la manière splendide avec laquelle on le traitoit. Mais en vain s'informa-t-il du motif de son arrestation ; la seule réponse qu'il put obtenir fut : « Seigneur, prenez courage et tranquillisez-vous, jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de vous délivrer de votre captivité. » Le maître de l'équipage, qui avoit couru tous les ports dans l'espoir de retrouver son vaisseau, parvint à son tour dans la ville, et entendant parler de l'hospitalité que les étrangers recevoient au caravenseraïl, il se présenta devant la porte. A peine eut-il jeté les yeux sur la statue, qu'il s'écria : « Quelle ressemblance avec l'artificieuse femme qui m'a enlevé mon vaisseau ! » Il fut, comme les deux autres, saisi par les gardes, conduit au palais et traité avec égard et bonté. Peu de jours après, le sultan et le vizir, dont la fille, avec trente-neuf dames, avoit été si adroitement enlevée par notre héroïne, arrivèrent à la porte du caravenseraïl. Dès qu'ils aperçurent la statue, ils s'écrièrent : « Voilà bien celle qui nous a privés de nos enfans ! Ah ! si nous pouvions la retrouver et nous venger de sa perfidie ! » Ces mots à peine prononcés, les deux voyageurs furent saisis, menés au palais et traités

convenablement à leur dignité. Enfin, le chef de brigands, qui avoit voyagé de ville en ville dans l'espoir de parvenir à se venger, arriva devant la porte du caravanserail, et jetant les yeux sur la statue: « Ah! voilà bien, s'écria-t-il avec l'accent de la rage, le portrait de cette indigne femme. Ah! si je pouvois la rencontrer, avec quel plaisir je laverois dans son sang le meurtre de mes compagnons! » Au même instant, les gardes se jetèrent sur lui, lui lièrent les pieds et les mains et le conduisirent au palais, où il fut jeté dans le plus noir réduit et nourri des alimens les plus grossiers.

Le faux sultan ayant en son pouvoir toutes les personnes qu'il désiroit, les fit paroître devant lui un jour que, monté sur son trône, il donnoit une audience publique. Lorsque les six prisonniers eurent présenté leurs hommages, l'héroïne leur ordonna de déclarer le motif qui les avoit amenés dans sa capitale; mais la présence du monarque leur imposa tellement qu'ils ne purent prononcer une parole. « Puisque vous ne voulez rien dire, s'écria la souveraine, je parlerai pour vous. » En effet, à leur grand étonnement, elle leur raconta leurs propres aventures et les motifs de leur voyage. Ensuite elle se fit connoître, et se jeta dans les bras de son père et de son amant, dont on conçoit la sur-

prise et le bonheur. Le sultan et son vizir furent au comble de la joie en retrouvant les quarante fugitives. Le capitaine du vaisseau qui, par ses longues courses, avoit expié ce que sa conduite avoit de coupable, obtint son pardon et la restitution de son bâtiment; mais le chef des voleurs fut brûlé vif.

Peu de jours après, le double mariage de l'héroïne et de la fille du vizir avec l'amant de la première, fut célébré avec la plus grande pompe; la couronne passa sur la tête de l'heureux époux, et les deux sultanes vécurent ensemble heureuses et sans jalousie, tant le partage de la tendresse du prince fut égal entre elles.

Le vieux sultan et son ministre, après un long séjour dans cette capitale, s'en retournèrent dans leur pays avec une escorte nombreuse. Mais la fille du vizir et ses trente-neuf compagnes ne consentirent à les accompagner que sous la condition qu'elles reviendroient après avoir embrassé leurs parens. A leur retour elles épousèrent les principaux nobles du royaume. Tous les personnages de cette histoire goûtèrent pendant de longues années un bonheur sans nuage, et abandonnèrent peu à peu cette terre d'exil pour aller jouir, dans un meilleur monde, de l'éternité promise à la vertu.

## HISTOIRE

D'INS-AL-WOUDJOURD ET DE WIRD-AL-IKHAM,  
FILLE D'IBRAHIM, VIZIR DU SULTAN CHAMIKH.

Un puissant sultan qui régnoit il y a bien des années, avoit un vizir nommé Ibrahim. La fille de ce ministre étoit la plus belle et la plus accomplie des jeunes personnes de son âge. Sa beauté lui avoit fait donner le surnom de Wird-al-Ikham, la *rose parmi les fleurs*. Le sultan Chamikh avoit coutume de tenir chaque année une assemblée générale de tous les grands de son royaume et des personnes distinguées dans les sciences et les arts. Pendant tout le temps que duroit cette réunion, ils étoient traités magnifiquement aux frais de l'état. Les premiers déployoient devant le souverain leur adresse dans les exercices gymnastiques, et les autres lui soumettoient leurs inventions ou les productions de leur génie. Des prix considérables étoient ensuite accordés à ceux qui en étoient trouvés dignes par des juges nommés à cet effet. Un des jours consacrés à cette fête, la fille du vizir, du haut d'un balcon où elle étoit assise pour voir les jeux, fut vivement frappée de l'air mâle et des grâces d'un jeune seigneur, à qui ses belles qualités avoient déjà mérité le nom d'Ins-al-Woudjoud, ou la *perfection des créatures*.

L'amour s'empara du cœur de la jeune fille qui, s'abandonnant à toute la force de sa passion, chargea tout de suite une de ses confidentes de porter une lettre à son heureux vainqueur. Le jeune homme, qui avoit souvent entendu faire l'éloge de la fille du vizir, fut ravi d'avoir pu lui plaire, et son bonheur n'eut plus de bornes lorsque le lendemain il l'eut vue et considérée à travers les jalousies de son balcon. Nos deux amans se mirent promptement en correspondance, et chaque jour et chaque heure trouvoient leurs messagers en voyage. Bientôt cette tendre correspondance ne suffit plus à leurs cœurs, et ils voulurent se voir ; mais le billet qui fixoit le lieu et le moment de ce rendez-vous fut perdu par la confidente chargée de le remettre, et porté au vizir. Alarmé pour l'honneur de sa maison, il envoya sa fille la nuit même à un de ses châteaux, bâti dans une île située au milieu d'un lac qu'entouroient des forêts impénétrables. L'infortunée Wird-al-Ikmam fut forcée d'obéir ; mais avant son départ elle trouva le moyen de tracer ces mots sur l'extérieur de son balcon : « Je pars pour la terre d'exil ; mon cœur et mes pensées restent avec vous. » Le lendemain matin, son amant s'étant rendu comme à l'ordinaire sous les croisées, dans l'espérance de voir sa bien-aimée, aperçut la ligne fatale, et perdit quelques instans

connaissance. Lorsqu'il eut repris ses sens, il prit le parti de quitter la cour, quoiqu'il fût le principal favori du prince, et d'aller à la recherche de sa chère amante. Couvert d'un habit de derviche, il quitta la ville le soir même en se recommandant à la Providence, et partit sans savoir où diriger ses pas. Il marcha plusieurs semaines de suite, mais rien ne lui indiquoit qu'il fût sur les traces de sa chère Wird-al-Ikmam. Un jour, en traversant une épaisse forêt, il vit tout à coup devant lui un lion énorme, auquel il lui étoit impossible d'échapper. Il adressa au ciel une prière pour le bonheur de sa maîtresse, prononça l'acte de foi du martyr, et, résigné à son sort, attendit tranquillement le monstre qui devoit le dévorer. Mais quelle fut sa surprise lorsque le lion s'approcha de lui sans lui faire aucun mal, et l'ayant regardé fixement avec un air de compassion, lui lécha les mains, se retourna, et se mit à marcher doucement devant lui, en remuant la tête comme pour l'inviter à l'accompagner! Le jeune homme se décida à suivre ce singulier guide. L'animal, après avoir gravi une haute montagne, s'arrêta tout à coup devant une caverne dont la porte étoit de fer. Alors, secouant la tête et léchant encore une fois les mains du voyageur, il le quitta et s'enfonça dans l'épaisseur du bois. Ins-

al-Woudjoud pénétra dans la caverne, et ayant frappé à la porte, elle lui fut ouverte par un vénérable ermite qui le reçut avec bonté, lui apporta de l'eau chaude pour se laver les pieds, et lui offrit des rafraîchissemens de plusieurs espèces. Il lui demanda ensuite ce qui l'avoit amené dans un pays si désert. Le jeune homme lui ayant raconté ses aventures, le cénobite s'écria : « Le ciel veille sans doute sur toi, puisque ce redoutable animal a respecté ta vie : prends donc courage, j'ai l'espoir que tu seras heureux, et si mon assistance peut t'être utile elle ne te manquera pas. » Ins-al-Woudjoud le remercia de son hospitalité et de ses offres généreuses. L'ermite ajouta que depuis vingt ans qu'il habitoit cette caverne, il n'avoit pas aperçu une figure humaine, lorsque, quelques jours avant son arrivée, en errant sur les montagnes, il avoit vu au bord du grand lac une nombreuse caravane, composée d'hommes et de femmes, dont quelques uns étoient richement habillés; qu'une partie s'étoit embarquée à bord d'un bateau élégamment décoré, et que les autres avoient plié leurs tentes et repris le chemin qui les avoit amenés. « Très probablement, continua le cénobite, ta maîtresse aura été transportée au château qui est dans une île au milieu du lac, et dans ce cas, tu pourras y aborder bientôt sans

danger. Quant au reste, la Providence sera ton guide. Je vais prier cette nuit pour toi, et méditer sur ce qu'il faut faire pour t'être utile.» A ces mots, le bon ermite conduisit le jeune voyageur dans une chambre voisine, en l'invitant à prendre du repos.

Cependant la belle Wird-al-Ikmam, accablée de douleur dans son exil, restoit insensible à toutes les distractions que les personnes de sa suite cherchoient à lui procurer. Elle parcouroit tristement les magnifiques jardins du château : les bosquets, peuplés de mille oiseaux qui formoient de délicieux concerts, ne pouvoient rendre le calme à son âme; le doux roucoulement de la tourterelle et les sons plaintifs du rossignol pleurant ses amours attiroient seuls son attention. Assise sur un banc de mousse, elle les écoutoit des heures entières, et, dans leurs chants mélancoliques, croyoit entendre la voix de son bien-aimé. Tels étoient ses plaisirs, et elle ne s'éloignoit de ces lieux que lorsque ses esclaves venoient l'inviter à rentrer pour se préserver des fraîcheurs de la nuit.

Revenons maintenant à notre voyageur. La fatigue et les assurances consolantes du bon ermite lui procurèrent un sommeil profond et tranquille; il ne s'éveilla que fort tard. Après s'être associé aux actes religieux de son hôte,

il fit avec lui un repas frugal, composé de pain, de laitage et de fruits cueillis de la veille. Le vieillard envoya ensuite son protégé dans la forêt, chercher des écorces de jeunes palmiers, et il tressa avec leurs bandes flexibles une petite barque qu'il remit au jeune voyageur. « Rends-toi au lac, lui dit-il, et mets à l'eau cette nacelle; elle deviendra assez grande pour te contenir; embarque-toi, et, fidèle croyant, espère dans les bontés du ciel; adieu! » Ins-  
\* Woudjoud prit congé de l'ermite, après l'avoir mille fois assuré de sa reconnoissance, et fit ce qui lui étoit recommandé. Aussitôt qu'il fut au bord du lac, il y lança son petit bâtiment qui, à sa grande surprise, se transforma aussitôt en une belle chaloupe garnie de ses voiles. Il y entra, et, protégé par un bon vent, il perdit bientôt la terre de vue. Après quelques jours de navigation, il aperçut une île dans laquelle il descendit après avoir attaché sa chaloupe au tronc d'un gros arbre. Il s'avança dans une campagne agréablement coupée de vertes prairies, de clairs ruisseaux, et de bosquets épais, formés d'arbres qui plioient sous le poids de leurs fruits, et dont les branches étoient couvertes d'oiseaux de toute espèce et de ramages différens. Il cueillit quelques fruits pour se rafraîchir, et continua son chemin jusqu'à un superbe édifice dont il trouva

avec surprise toutes les portes fermées. Il attendit en vain pendant trois jours, dans l'espoir de rencontrer quelque habitant du château. Enfin, le matin du quatrième jour, un homme en sortit, qui, voyant notre voyageur s'approcher de lui, lui demanda qui il étoit, d'où il venoit, et pourquoi il attendoit à la porte. « Je viens d'Ispahan, répondit-il. Dans un voyage entrepris pour mon commerce, le vaisseau qui me portoit a fait naufrage sur cette côte, où, seul de tous mes compagnons, j'ai eu le bonheur de me sauver. » A ces mots, l'homme fondit en larmes et l'embrassa en s'écriant : « Que Dieu te préserve d'autres calamités ! Et moi aussi je suis d'Ispahan. Là, demeure ma cousine, que j'aimois tendrement et qui répondoit à mon amour. A cette heureuse et trop fugitive époque de ma vie, une nation rivale et puissante nous déclara la guerre; nous fûmes vaincus, et, arraché à mon pays avec d'autres captifs, je fus vendu comme esclave au maître que je sers en ce moment. Viens, mon cher compatriote, entre dans ce palais et accepte la moitié de mon réduit : nous tâcherons d'adoucir mutuellement nos infortunes, jusqu'à ce que le ciel nous fasse revoir notre patrie. »

Ins-al-Woudjoud accepta avec empressement cette touchante invitation. En entrant dans la

cour il vit un grand arbre dont les branches s'étendoient au loin et supportoient plusieurs cages en or, renfermant chacune un oiseau superbe. « A qui appartient ce bel édifice ? demanda-t-il à son compatriote. — Au vizir Chamikh, qui, pour mettre sa fille à l'abri des caprices de la fortune, l'a reléguée dans cet asile, où il ne vient qu'une fois par an pour la voir et lui apporter les choses nécessaires à son usage et à l'entretien de ses gens. A cette nouvelle, Ins-al-Woudjoud eut peine à cacher son ravissement ; mais il se contint et se dit à lui-même : « Enfin, la voilà découverte la retraite de ma bien-aimée, et je puis espérer de la revoir ! » Mais, hélas ! le ciel n'en avoit pas encore ordonné ainsi.

Wird-al-Iknam ne pouvant pas se douter que son amant fût si près d'elle, et incapable de supporter plus long-temps l'esclavage qui la retenoit, avoit pris la résolution de s'échapper cette nuit-là même. En effet, quand l'ombre environna le château, elle se laissa glisser du haut des créneaux, à l'aide d'une corde de soie qu'elle avoit faite avec ses robes ; elle parvint à terre sans accident, et se dirigea en toute hâte vers le bord du lac, où se trouvoit un bateau pêcheur. Le maître de ce petit bâtiment, voyant une jeune femme toute couverte de pierreries, la prit pour

un génie, et fut d'abord effrayé. Elle le rassura avec bonté, et il consentit à la recevoir dans son bateau. Pour reconnoître ce service, elle lui fit don de quelques uns de ses bijoux, et le pria de la conduire de l'autre côté du rivage. Le pêcheur mit à la voile, et le vent fut favorable pendant quelques heures; mais il s'éleva tout à coup une forte tempête, qui, pendant trois jours, les menaça des plus affreux dangers, et les entraîna bien loin de leur direction. Enfin l'ouragan cessa, la mer devint calme, et la terre parut. Ils approchèrent de la côte et se trouvèrent en face d'une ville grande et remplie d'habitations magnifiques. Ils jetèrent l'ancre sous la terrasse du palais impérial. Le souverain de ce pays, le prince Dara, étoit en ce moment assis à un balcon avec sa fille, pour jouir de la fraîcheur de la mer et de l'aspect animé que présentoit un vaste port rempli de vaisseaux de toutes les nations. Il n'eut pas plus tôt aperçu la chaloupe, qu'il ordonna à ses officiers de lui amener le maître et tout l'équipage. Sa surprise fut extrême quand on lui présenta la belle Wird-al-Ikmam. A ses riches vêtemens, à son air noble, à ses manières gracieuses, il vit bien qu'elle étoit d'une haute naissance. L'ayant fait asseoir auprès de sa fille, il la pria de lui dire le nom de son pays, et la cause de son arrivée dans cette

capitale. La jolie fugitive lui fit avec chaleur le récit de ses principales aventures. Le sultan la consola par la promesse de sa protection, et lui offrit d'employer son autorité pour l'unir à celui qu'elle aimoit. Il envoya sur-le-champ son vizir, avec de riches présens, auprès du sultan Chamikh, pour le prier de laisser venir Ins-al-Woudjoud à sa cour.

Parvenu à la capitale de ce prince, le ministre lui offrit les présens dont il étoit chargé, et lui fit part de l'objet de sa mission. Le prince répondit que Ins-al-Woudjoud avoit, à son grand regret, disparu de sa cour depuis près d'une année, et qu'on n'avoit aucune connoissance du lieu de sa retraite, mais qu'il alloit ordonner à son vizir d'accompagner l'ambassadeur dans ses démarches, n'ayant rien de plus à cœur que d'obliger le sultan son frère autant que cela dépendroit de lui. Après quelques jours de repos, les deux vizirs partirent pour aller à la recherche du favori, mais bien embarrassés sur la route qu'ils devoient suivre. Ils parvinrent enfin aux bords de la mer de Kunnooz, et s'embarquèrent sur le premier vaisseau prêt à mettre à la voile. Ils voguèrent vers l'île montagneuse de Tukkalla, sur laquelle le vizir du sultan Chamikh donna à son compagnon les détails suivans, pour charmer les ennuis du voyage.

« Il y a plusieurs siècles, cette île étoit habitée par des génies. Une de leurs princesses aperçut un charmant jeune homme, le fils d'un émir du Caire, un jour qu'accablé par la chaleur, il dormoit dans les jardins de son père ; elle en devint passionnément amoureuse, s'assit auprès de lui, et l'ayant éveillé doucement, montra à ses yeux agréablement surpris une jeune et belle personne qui sembloit appeler ses hommages. Les deux jeunes gens se jurèrent bientôt amour et fidélité. Après quelques heures d'un délicieux tête-à-tête, la princesse fit ses adieux à son amant, et s'envola dans les airs, en lui promettant de le revoir bientôt. Cette heureuse aventure jeta le fils de l'émir dans une rêverie profonde qui duroit encore long-temps après le coucher du soleil. Alors ses parens ne le voyant pas revenir, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, envoyèrent leurs domestiques pour le ramener au palais ; mais il refusa de rentrer, et leur parla de sa maîtresse avec si peu de suite et de raison qu'ils le crurent fou, le saisirent, et le ramenèrent de force au logis. Son père et sa mère désolés l'engagèrent en vain à dissiper ses trompeuses chimères. Le jeune homme, sans rien répondre et sans sortir de sa mélancolie, les quitta brusquement et se retira dans sa chambre. Là, il attendit le jour avec

impatience, se promettant bien de retourner à l'heureux endroit où son enchanteresse lui avoit promis de le revoir.

« Au point du jour le jeune homme courut au jardin, où il fut rejoint bientôt par sa bien-aimée. Mais pendant qu'ils ne songeoient qu'au bonheur d'être ensemble, la mère de la princesse, à qui certaines démarches de sa fille avoient fait soupçonner une intrigue, et qui l'avoit suivie dans l'air sans en être aperçue, se présenta tout à coup devant nos amans effrayés. Elle saisit sa fille par les cheveux, la frappa en lui prodiguant les termes les plus durs, et en l'accusant d'avoir terni l'honneur des génies par son attachement pour un misérable mortel. La princesse répondit avec fermeté que toutes les remontrances étoient inutiles, qu'elle avoit donné son cœur, et que rien ne la feroit renoncer au digne objet de son amour. Sa mère, frappée d'une telle résolution et désarmée par la rare beauté du jeune homme, qui s'étoit précipité à ses genoux en demandant grâce pour sa maîtresse, consentit enfin à l'union des amans. Le mariage fut promptement célébré, et cette île, qui fut appelée Tukkalla, du nom de la princesse des génies, devint la résidence des deux époux. Leur magnifique palais subsiste encore après plusieurs siècles, et est maintenant en ma possession. C'est là qu'est renfermée ma

filles unique, que j'y ai amenée, il y a près d'un an, pour la dérober aux séductions d'un jeune courtisan qui avoit su lui inspirer une irrésistible passion. »

Les deux vizirs ayant débarqué se dirigèrent vers le palais ; mais qu'on juge de la surprise et de la douleur d'Ibrahim, lorsqu'il apprit que sa fille avoit disparu, et que les recherches de ses gens pour la retrouver avoient été inutiles. Apercevant au milieu des serviteurs qu'il avoit laissés auprès de sa fille un jeune étranger pâle, foible, et d'un air mélancolique, le vizir demanda comment il se trouvoit là. On lui dit que c'étoit un marchand d'Ispahan qu'ils avoient recueilli par charité à la suite d'un naufrage. Ibrahim conseilla au vizir du sultan Dara de s'en retourner et d'informer son maître de l'inutilité de leurs recherches. Il le pria en même temps de recevoir le prétendu marchand à sa suite, jusqu'à la ville d'Ispahan, qui se trouvoit sur sa route. L'ambassadeur y consentit, et les deux ministres, après un adieu amical, se séparèrent pour revenir chacun dans leur capitale respective.

Ins-al-Woudjoud égayoit tellement le voyage par l'agrément de sa conversation, que le vizir causoit souvent avec lui familièrement. Enfin, enhardi par la bienveillance que lui témoignoit le ministre, Ins-al-Woudjoud se hasarda à lui

demander le motif d'un voyage aussi lointain. Ce fut alors qu'il apprit l'arrivée de sa maîtresse à la cour du sultan Dara, l'intérêt que ce prince avoit pris à ses infortunes, la généreuse protection qu'il avoit accordée à sa bien-aimée, et l'infructueuse mission du vizir pour retrouver Ins-al-Woudjoud. A cette agréable nouvelle il ne put contenir plus long-temps ses transports, et se fit connoître. Le vizir fut également charmé d'apprendre, au moment où il avoit perdu tout espoir, qu'il avoit trouvé l'objet de son voyage. Il embrassa le jeune homme, le félicita sur ce qu'il alloit bientôt revoir sa bien-aimée et sur la brillante destinée qui les attendoit. Il ne voulut pas que le favori eût dorénavant d'autre tente que la sienne, et il lui fournit de riches vêtemens et tout ce qui étoit convenable pour un homme au sort duquel son souverain s'intéressoit.

Lorsque le vizir eut fait connoître au sultan l'heureuse issue de sa mission, ce dernier voulut voir le jeune homme. Ins-al-Woudjoud parut, et avec une grâce qui annonçoit un homme accoutumé au séjour des cours, baisa la terre, ainsi que doit le faire le respectueux courtisan qui arrive au pied du trône. Le sultan lui rendit son salut avec bonté, et l'invita à s'asseoir. Il lui demanda ensuite la relation de son histoire, que le favori fit d'une manière attachante, ornant sa

narration de citations poétiques et de vers improvisés se rapportant toujours à sa situation. Le sultan, charmé de son récit, ne voulut pas différer davantage le bonheur des deux amans, et envoya chercher un cadi qui les maria sur-le-champ. Il dépêcha en même temps un courrier pour annoncer cet heureux événement au sultan Chamikh et à son vizir, qui tous deux déplorent chaque jour des pertes qu'ils croyoient irréparables. Le sultan Dara retint les jeunes époux à sa cour pendant quelque temps, et les renvoya ensuite dans leur pays, chargés de présens d'un très grand prix. Ils arrivèrent sans accident à leur destination, et furent reçus avec la joie la plus vive par le sultan et son vizir, qui les dédommagea, à force de soins et de tendresse, de la conduite sévère qu'il avoit tenue précédemment. Les deux jeunes gens, en faveur auprès du prince, heureux dans leur intérieur, jouirent pendant long-temps d'une félicité que rendoit plus douce encore le souvenir de leurs malheurs passés.

## AVENTURES

### DE MAZEM, HABITANT DU KHORASAN.

A une époque reculée vivoit dans le Khorasan un jeune homme nommé Mazem. Élevé par sa mère, restée veuve et sans fortune, dans l'hum-

ble profession de teinturier, il s'étoit attiré par ses talens et ses bonnes qualités de nombreuses pratiques, et son magasin étoit le rendez-vous de beaucoup de personnes qui venoient le voir et jouir des agrémens de sa conversation, car il étoit aussi spirituel qu'habile. Les éloges qu'on lui prodiguoit n'altéroient en rien sa modestie, et ne lui inspiroient aucun dédain pour sa laborieuse profession, dont il remplissoit les devoirs avec ardeur, soutenant sa vieille mère du fruit de son travail. Il apportoit tant de goût dans le choix des couleurs et de talent dans ses dessins, qu'il étoit devenu le marchand à la mode. Cependant il ne devoit pas rester toujours teinturier; il étoit destiné à une plus haute fortune et à des aventures surprenantes.

Un jour qu'il travailloit dans son magasin, un étranger entra, et, après l'avoir attentivement examiné, s'écria d'un air d'intérêt: « Se peut-il qu'un jeune homme aussi distingué soit condamné à une occupation si peu digne de lui! — Mon père, répondit Mazem, je vous remercie de votre compassion, mais une honnête industrie ne peut jamais être déshonorante. — C'est vrai, répondit le vieillard; mais lorsque la Providence nous montre le chemin des richesses et des honneurs, nous sommes coupables en suivant une autre route. — Pouvez-vous m'en-

seigner le moyen d'en acquérir sans manquer à l'honneur? dans ce cas-là, je vous assure que je ne tiens pas tellement à mon état que je ne fusse content de jouir d'une aisance honorable, car si j'avois de nobles loisirs j'aimerois à poursuivre les études que j'ai été forcé d'abandonner. — Jeune homme, tes vœux seront accomplis : tu n'as pas de père, eh bien ! je t'en servirai ; dès ce moment je t'adopte pour mon fils. Je possède l'art de transformer en or les métaux les plus communs ; sois à ton magasin demain de très bonne heure, je viendrai t'y prendre. Adieu. » A ces mots l'étranger se retira.

La curiosité et l'ambition s'emparèrent du cœur du jeune teinturier, qui alla, plein de joie, faire part à sa mère de la brillante fortune qui lui étoit promise. « Mon fils, dit la bonne femme après quelques momens de réflexion, je crains que cette offre obligeante ne cache quelque piège funeste. Nous vivons dans un siècle pervers où les hommes, pour arriver à leur but, sont peu scrupuleux sur les moyens. Sois prudent, et ne t'engage à rien sans être bien sûr de la bonne foi du vieillard. Nous possédons le nécessaire, qu'avons-nous besoin du superflu? » Mazem reconnut la justesse des conseils de sa mère, et promit de les suivre. Après un repas qui fut aussi gai qu'à l'ordinaire, ils allèrent se

reposer ; mais le jeune homme dort peu , attendant impatiemment le jour , et l'effet des promesses de son père adoptif.

Enfin , à l'heure convenue , Mazem se rendit à sa boutique , où le vieillard ne tarda pas à le joindre ; il tenoit un creuset à la main. Après s'être salués amicalement , l'étranger dit au teinturier d'allumer du feu. Il lui demanda ensuite s'il avoit quelque vieux morceau de métal , tel que fer , étain , cuivre , etc. Mazem lui donna quelques débris d'un vieux vase de cuivre , qui furent aussitôt mis dans le creuset. Quand le métal fut fondu , le vieillard tira de son turban un papier contenant une poudre jaune , qu'il jeta dans le creuset , sur lequel il prononça quelques paroles magiques , en remuant le métal en fusion. Enfin il le retira du feu , et Mazem vit , à son grand étonnement , un lingot d'or pur que le vieillard lui dit de porter chez un orfèvre pour l'échanger contre de la monnoie. Le jeune homme obéit , et reçut une somme considérable qu'il porta à son père adoptif. « Eh bien ! mon fils , lui demanda l'alchimiste , es-tu maintenant convaincu de mon savoir-faire et de ma sincérité , quand j'offre de faire ta fortune ? — Oui , dit Mazem , et je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez pour apprendre votre inappréciable secret. — Il sera bientôt le tien , répondit

le vieillard ; nous souperons ce soir ensemble , et, dans le silence de la nuit, je te donnerai les instructions nécessaires. » Mazem , au comble de la joie, courut se renfermer chez lui avec son père adoptif, à qui il céda la meilleure chambre. Il engagea sa mère à aller passer la nuit chez un voisin, en lui montrant, comme une preuve de la sincérité de son nouvel ami, l'or qu'il avoit tiré des morceaux de cuivre. Cette vue rassura la bonne femme, qui se rendit gaîment à la maison d'une de ses amies.

Mazem alla chez un marchand de comestibles et revint chargé de toutes sortes de provisions. Le vin ne fut pas oublié, bien que ce soit une boisson interdite aux fidèles. Le vieillard et son fils firent un excellent repas, et ne ménagèrent pas la liqueur traîtresse. Le jeune teinturier, qui n'étoit pas accoutumé à de tels excès, perdit bientôt la raison. Le rusé magicien saisit ce moment, et jeta dans le verre de son foible ami un puissant soporifique. A peine Mazem en eut-il goûté qu'il tomba dans une profonde léthargie. Le perfide sorcier le mit dans un grand coffre où il l'enferma ; alors il commença à enlever de l'appartement tous les effets qu'il put emporter, et les plaça avec l'or dans un second coffre ; puis appelant des porteurs, il leur fit transporter les caisses au bord de la mer, où un bâtiment atten-

doit ses ordres pour mettre à la voile. Il s'embarqua aussitôt avec le malheureux Mazem et tout ce qu'il avoit dérobé. On leva l'ancre, et le vent étant favorable, le vaisseau ne tarda pas à perdre de vue le rivage.

La mère de l'imprudent jeune homme revenant chez elle le lendemain de grand matin, et ne trouvant ni son fils ni son hôte, ne douta plus de l'affreux malheur qui la frappoit. Elle jeta les cris les plus déchirans, s'arracha les cheveux en appelant de toutes ses forces ce cher et malheureux fils, qu'elle crut avoir été assassiné par cet indigne magicien, contre qui elle l'avoit si bien averti de se tenir en garde, jusqu'à ce que la vue de l'or la persuadât elle-même de la loyauté de ses propositions. Les voisins s'empressèrent en vain auprès d'elle, elle resta insensible à toutes les consolations qu'on s'efforça de lui offrir. Elle fit élever dans la cour de sa maison un mausolée sur lequel chaque jour elle venoit pleurer la perte de son fils, prenant à peine assez de nourriture pour soutenir sa malheureuse existence.

Revenons au pauvre teinturier et à son indigne ravisseur. Cet homme, nommé Bharam, étoit un magicien et un de ces guébres adoreurs du feu. Il abhorroit les vrais croyans, et depuis long-temps il se servoit de son art pour

en séduire et en emmener un chaque année. Après les avoir fait servir à ses desseins, il les mettoit à mort, de crainte qu'ils ne divulguassent son secret. Tel étoit le sort qu'il réservait au pauvre Mazem.

Deux jours après le départ du vaisseau, Bharam voulut faire éprouver à sa victime le sentiment de son malheur. Il ouvrit la caisse qui renfermoit Mazem, et lui ayant versé une certaine liqueur dans la bouche, celui-ci éternua plusieurs fois en ouvrant les yeux et en promenant autour de lui des regards surpris. Mais bientôt la vue du magicien et de la mer, ainsi que le mouvement du vaisseau, lui décélérent toute son infortune et l'horrible piège que lui avoit tendu le traître Bharam. Toutefois son courage ne l'abandonna pas : en bon musulman il ne murmura point contre les décrets du ciel ; et, au lieu de se lamenter, il récita ce verset du Coran : « Il n'y a d'appui et de refuge que dans la divinité, à qui nous appartenons, et dans le sein de laquelle nous devons retourner. Que les décrets de ta toute-puissance me soient favorables, ô mon Dieu ! Fais-moi supporter tes châtimens avec résignation, ô Seigneur de tous les êtres ! » Puis se tournant vers le magicien, il lui dit d'une voix suppliante : « Qu'avez-vous fait, mon père ? Ne m'aviez-vous pas promis le

bonheur et les richesses?» Bharam le repoussa, en s'écriant avec un sourire amer et moqueur : « Chien de Musulman, misérable infidèle, je vais donc jouir du plaisir de t'exterminer. J'ai déjà fait périr trente-neuf de tes pareils, et tu seras la quarantième victime que j'aurai la douceur d'immoler. Il est un moyen de te sauver : abjure ta croyance, et viens comme moi rendre hommage au feu sacré ; alors réellement je t'adopterai et te livrerai mes inappréciables secrets. — Maudite soit ta religion, maudit soit ton art ! s'écria Mazem furieux. Dieu me préserve de renier notre saint prophète pour échapper aux méprisables tourmens de ce monde, et de renoncer aux récompenses glorieuses qui attendent ses fidèles disciples ! Va, torture mon corps, mais mon âme méprise tes vaines fureurs. — Abominable infidèle, s'écria le sorcier plein de rage, je vais donc éprouver ta constance ; et appelant ses esclaves, il leur ordonna d'étendre Mazem sur le plancher du vaisseau. Alors il se mit à le frapper avec un fouet noué, jusqu'à ce que le corps de sa victime fût couvert de sang. Mais l'intrépide jeune homme enduroit ses souffrances sans proférer une plainte, priant le ciel de lui donner la force nécessaire pour soutenir ses angoisses et acquérir la palme du martyr. Enfin le magicien fatigué s'arrêta, et ordonna

à ses esclaves de charger de fers le malheureux teinturier. Il le fit enchaîner à fond de cale, ne lui donnant qu'une natte grossière pour reposer ses membres déchirés, et de mauvaise eau avec du pain noir, en quantité à peine suffisante pour le soutenir. Mazem ne perdit pas courage. Il lava ses blessures et se raffermi dans cette espérance que si Dieu ne le délivroit pas de son bourreau, il le feroit jouir dans un autre monde des éternelles félicités qu'il réserve à ses fidèles croyans. Il prit même un peu de sa grossière nourriture, et, malgré les douleurs que lui causoient ses blessures, il s'endormit, mais pour se réveiller à de nouveaux tourmens. Le matin il fut de nouveau torturé par l'infâme guèbre, qui, tous les jours, pendant trois mois, l'accabla de coups et lui fit subir tous les cruels traitemens que purent lui suggérer sa rage et sa férocité.

Jusqu' alors un vent favorable, entraînant doucement le vaisseau, avoit semblé conspirer contre le pauvre Mazem. Mais le bâtiment touchoit presque au port lorsqu'il s'éleva une tempête effroyable. Les vagues menaçoient à chaque instant d'engloutir le bâtiment ou de le mettre en pièces. Tout l'équipage se croyoit perdu. Dans cette crise affreuse, les matelots, persuadés que la tempête étoit une punition que le ciel leur infligeoit pour avoir souffert que l'on tour-

mentât aussi cruellement le malheureux Mazem, vinrent tous ensemble auprès du méchant Bharam, l'accusèrent d'avoir attiré sur eux la colère céleste, et le menacèrent de le jeter à la mer s'il ne rendoit sur-le-champ la liberté à sa victime. Pour lui montrer que leur résolution étoit sérieuse, ils saisirent les esclaves qui avoient servi d'instrumens à sa cruauté, et les jetèrent à l'eau. Cette action épouvanta tellement Bharam, qu'il délivra aussitôt Mazem de ses chaînes, tomba à ses pieds en lui demandant pardon des maux qu'il lui avoit fait endurer, et en lui promettant, s'il échappoit au naufrage, de le ramener sain et sauf dans son pays, et de remplir toutes les promesses qu'il lui avoit faites. Mazem ne fut pas plus tôt délivré de ses fers, que la violence de la tempête diminua, les vents s'apaisèrent par degrés, les vagues s'abaissèrent, et la mer ne menaça plus d'engloutir l'équipage. En peu d'heures, tout rentra dans le calme, et un vent favorable permit au vaisseau, tout endommagé qu'il étoit, de reprendre son cours.

Les matelots regardant Mazem comme un être protégé du ciel, eurent pour lui le plus profond respect et les plus grandes attentions. L'hypocrite Bharam, affectant un sincère repentir de sa coupable conduite, s'efforça d'obtenir son pardon et de regagner l'affection du jeune homme par

mille flatteries. Cette conduite toucha tellement Mazem, dont l'âme confiante et ingénue ne pouvoit soupçonner tant de fausseté, qu'il oublia tous les torts du guèbre, et crut de nouveau à ses perfides promesses et à l'assurance qu'il lui donna que les tourmens qu'il avoit soufferts ne lui avoient été infligés que pour éprouver sa constance dans la vraie religion, vertu qu'il étoit nécessaire de mettre à l'épreuve avant de lui communiquer aucun de ses secrets. Le voyage continua sans accident, et au bout de trois mois le vaisseau jeta l'ancre près d'une côte semée de rochers. Le magicien ordonna au maître du vaisseau de l'attendre un mois, débarqua avec Mazem, et tous deux s'avancèrent dans le pays. Lorsqu'ils eurent perdu de vue le bâtiment, Bharam s'assit par terre, et détachant de sa ceinture un petit tambour, il se mit à le frapper avec deux baguettes. Au même instant il s'éleva du côté du désert un tourbillon de vent qui roula vers eux une épaisse colonne de poussière. Le jeune homme effrayé commençoit à se repentir d'avoir quitté le vaisseau ; mais Bharam le voyant changer de couleur, l'engagea à calmer ses craintes, l'assurant qu'elles étoient sans fondement, et qu'il n'avoit qu'à suivre ses ordres pour être heureux. A peine eut-il fini de parler que le vent cessa, la poussière se dissipa, et trois chameaux

parurent devant eux : l'un chargé d'eau et de provisions, les autres bridés et très richement harnachés. Les deux compagnons en montèrent chacun un et voyagèrent sept jours et sept nuits de suite dans un désert sauvage et sablonneux, ne s'arrêtant que pour prendre la nourriture et le repos nécessaires.

Le matin du huitième jour, ils arrivèrent dans une prairie fertile arrosée de clairs ruisseaux ; le sol couvert de verdure étoit ombragé d'arbres qui étendoient au loin leurs rameaux chargés de fruits, et dans le feuillage desquels une foule d'oiseaux faisoient entendre des concerts mélodieux. Des antilopes et d'autres bêtes fauves folâtroient à l'entour en pleine liberté. Au bout d'une longue avenue paroissoit un vaste dôme d'émail vert et bleu, appuyé sur quatre colonnes d'or massif, dont chacune devoit surpasser en valeur les trésors des souverains de la Perse et de la Grèce. Ils s'en approchèrent et descendirent de leurs chameaux pour mieux l'examiner. Ce magnifique bâtiment étoit entouré d'un jardin délicieux, où nos deux voyageurs se reposèrent tout le jour et toute la nuit. A quelque distance de ce lieu enchanteur, on apercevoit un immense édifice dont les nombreuses tourelles, les pinacles élevés, éblouissoient la vue et indiquoient un palais de la plus grande magnificence. Mazem

demanda à son compagnon quel étoit le maître de ce superbe édifice. Le magicien lui dit d'un ton d'humeur de ne lui faire en ce moment aucune question sur un lieu qui servoit de retraite à ses plus cruels ennemis, dont plus tard il lui raconteroit l'histoire. Le jeune homme se tut, mais le ton du magicien lui fit craindre quelque nouvelle perfidie.

Le matin, Bharam battit son tambour magique, et les trois chameaux parurent. Nos deux voyageurs remontèrent dessus et continuèrent leur route de la même manière pendant sept autres jours. Mais les chameaux alloient d'un pas tellement rapide, que les deux cavaliers sembloient plutôt fuir que voyager. Le matin du huitième jour, le magicien demanda à son compagnon ce qu'il apercevoit à l'horizon. « Il me semble, répondit-il, que c'est une rangée de nuages noirs et épais qui s'étendent de l'orient à l'occident. — Ce ne sont point des nuages, reprit Bharam, mais de hautes montagnes auxquelles leur aspect et leur forme ont fait donner le nom de montagnes de nuages. A leurs sommets se trouve l'objet de nos courses, qu'avec ton aide nous atteindrons bientôt. Nous retournerons ensuite à notre vaisseau plus riches que tous les souverains du monde ; mais il faut pour cela que tu fasses tout ce que je t'ordonnerai. »

Mazem le promet, mais ne put s'empêcher de frémir en pensant au triste sort qui lui étoit peut-être réservé, et en se rappelant que l'infâme magicien s'étoit vanté d'avoir déjà sacrifié trente-neuf victimes sur ces montagnes. Il se repentit encore une fois de s'être éloigné du vaisseau ; il n'étoit plus temps. Il s'en remit donc à la Providence, qui l'avoit aidé à supporter ses souffrances sur mer, et il cacha, autant qu'il fut en lui, ses inquiétudes au magicien, qui s'efforçoit de l'encourager par des promesses artificieuses et de fausses caresses.

Ils marchèrent encore pendant quatre jours, et furent enfin arrêtés par les montagnes noires, qui formoient comme une muraille inaccessible. En effet, leurs flancs perpendiculaires sembloient taillés de la main des hommes, et leur hauteur effrayante répandoit au loin une ombre épaisse et lugubre. Ils descendirent de leurs chameaux, qu'ils laissèrent paître en liberté. Le magicien tira de son paquet trois pains et une outre pleine d'eau, et alluma du feu. Ayant ensuite battu du tambour, les chameaux reparurent. Il tua le plus petit, le vida, l'écorcha avec soin, lava l'intérieur de la peau, et dit à Mazem : « Mon fils, c'est à toi maintenant d'achever le succès de nos longs travaux : entre dans cette peau avec ces pains et cette outre, ils te nourriront pendant que tu

resteras au sommet de la montagne. Ne crains rien, il ne peut t'arriver aucun mal. Je vais coudre la peau, en laissant assez d'espace pour que tu puisses respirer. Bientôt un énorme roc descendra, saisira sa proie dans ses serres et t'enlèvera. Lorsqu'il se sera arrêté sur le plateau de la montagne, découps la peau avec ton poignard. Le roc effrayé à ta vue prendra la fuite aussitôt. Alors tu rempliras le sac que je te remets, d'une poussière noire que tu trouveras répandue en grande quantité sur la montagne ; tu me le jetteras, et je trouverai ensuite un moyen facile de te faire descendre. Une fois réunis, nous retournerons à notre vaisseau, et je te reconduirai dans ton pays. Là, nous partagerons cette précieuse poussière qui a la vertu de transformer les métaux en or, et nous en aurons assez l'un et l'autre pour nous procurer des richesses égales à tous les trésors de la terre. »

Le jeune homme, voyant que toute résistance seroit inutile, se laissa coudre dans la peau de chameau, en se recommandant tout bas à la protection du Très-Haut et de son prophète. Quand le magicien eut fini cette opération, il se retira à quelque distance. Aussitôt, comme il l'avoit dit, un roc monstrueux, s'élançant d'une roche escarpée, descendit avec la rapidité de l'éclair, saisit la peau dans ses larges griffes, et

s'élevant avec plus de vitesse qu'un aigle, parvint bientôt sur le sommet de la montagne. Lorsque Mazem se sentit à terre il défit les points de sa dangereuse voiture. Le roc effrayé poussa un cri perçant et s'envola. Mazem se leva et parcourut la surface de la montagne, qu'il trouva couverte d'une poussière noirâtre; mais il vit en même temps les squelettes des jeunes gens que le cruel magicien avoit abandonnés après les avoir fait servir à ses desseins. Son sang se glaça d'horreur à cette vue. Cependant il remplit le sac de la poudre noire, et s'avança au bord d'un précipice, d'où il vit Bharam qui cherchoit à le découvrir. Mazem l'appela; lorsque l'infâme guèbre l'aperçut, il se mit à sauter de joie, en lui criant: « Réjouissons-nous, mon fils, mon meilleur ami, mon enfant chéri! tous nos dangers sont passés! Jette-moi ce sac! — Non pas, dit Mazem; vous l'aurez quand vous m'aurez fait descendre de ce dangereux sommet. — Je ne le pourrai, dit Bharam, que lorsque le sac sera entre mes mains. Jette-le-moi, et je te jure, par le feu que j'adore, de te tirer de là à l'instant même, et sans péril. » Le trop crédule jeune homme ajouta foi à ce serment. Ne voyant pas d'ailleurs d'autre moyen d'échapper, il lança le sac au maudit sorcier, qui s'en empara, remonta sur son chameau et se remit en route.

L'infortuné jeune homme, au comble du désespoir, se mit à l'appeler, en s'écriant : « Non, vous ne voudrez pas violer votre serment et me laisser périr en ces lieux. — Chien de musulman, s'écria le barbare magicien, tu mourras, afin que mon secret reste inconnu. Que ton prophète si vanté vienne te soustraire à la mort, et te fasse descendre de ces montagnes inaccessibles au dessous desquelles est une mer sans fond et sans rivage ! J'ai obtenu ce que je désirois, et je t'abandonne à ton sort. » A ces mots il disparut.

Mazem, accablé par la douleur, perdit entièrement l'espérance. Il se frappa la poitrine, se jeta par terre au milieu des ossemens desséchés des victimes du magicien, et resta quelque temps dans un état complet d'insensibilité. Mais le besoin finit par le ramener au sentiment de son existence, et l'amour de la vie, quelque misérable qu'elle fût pour lui, le fit recourir aux alimens qu'il avoit emportés. Quand il eut repris quelques forces, la religion vint à son aide et lui rendit le courage nécessaire pour supporter les terribles décrets du ciel. Il s'avança sur le bord de la montagne, du côté de la mer, et vit que l'eau en baignoit la base. A cet aspect, il entrevit une lueur de salut, et pensa qu'en se jetant du haut du précipice dans l'Océan, il pourroit survivre à sa chute et gagner la terre.

Fermant aussitôt les yeux, il se précipita, la tête la première, dans l'effrayant abîme, qui le reçut sain et sauf, et d'où une vague favorable le porta sur le rivage. La commotion qu'il ressentit lui occasionna un évanouissement de quelques minutes.

Lorsque Mazem eut repris ses sens, il promena autour de lui des regards pleins d'effroi. Dans les premiers momens, il pouvoit à peine supporter l'éclat de la lumière; et en songeant à la hauteur prodigieuse d'où il s'étoit jeté, il fut quelques instans avant de pouvoir se persuader qu'il eût conservé l'existence. S'étant bien convaincu que tout péril avoit cessé, il se prosterna à terre et adressa à Dieu une fervente prière, lut plusieurs passages du Coran, qu'il avoit conservé dans sa ceinture, récita son rosaire entier, et supplia le prophète d'intercéder en sa faveur pour qu'il fût préservé de tous dangers futurs; ensuite il se mit en route et marcha jusqu'au soir, n'ayant pour toute nourriture que les fruits des forêts et l'eau des ruisseaux. Il passa la nuit sur le gazon, continua le lendemain son voyage, et se trouva, au bout de trois jours, à peu de distance du lieu même où il avoit été enlevé par l'oiseau monstrueux. Il reconnut la route par laquelle il étoit venu, il la suivit, et, au bout de neuf

jours, il arriva devant le magnifique bâtiment où le magicien lui avoit dit que ses ennemis les plus acharnés étoient renfermés.

Notre voyageur fut pendant quelque temps incertain s'il devoit pénétrer jusqu'aux portes du palais; mais réfléchissant qu'il ne pouvoit courir de plus grands dangers que ceux auxquels il avoit échappé, il prit courage et s'avança hardiment vers un grand pavillon bâti en marbre blanc d'un poli extrême. Il entra, et vit, sur une des plates-formes élevées qui bordaient la cour, deux jeunes dames qui jouoient aux échecs. En l'apercevant, l'une d'elles s'écria : « J'en suis sûre, ma sœur, voilà le jeune homme qui a passé par ici il y a environ un mois avec Bharam le magicien. — C'est moi-même, répondit Mazem en se jetant à ses pieds; je vous supplie de m'accorder l'hospitalité et votre protection. » La dame le releva, en lui disant : « Jeune étranger, tu ressembles tant à un frère adoré que nous avons perdu, que je me sens disposée à t'adopter à sa place, si ma sœur veut en faire autant. » Celle-ci y consentit, et les deux sœurs embrassèrent Mazem, le firent asseoir entre elles, et voulurent apprendre ses aventures, dont il leur fit un récit fidèle.

Quand le jeune homme eut achevé son récit, les dames plaignirent ses malheurs et parurent

animées du plus vif ressentiment contre l'infâme magicien, qu'elles jurèrent de faire mourir pour avoir eu l'audace de les accuser d'être de mauvais génies. Elles informèrent ensuite Mazem du motif qu'elles avoient pour habiter un lieu aussi retiré. « Frère, lui dirent-elles ( car dès à présent nous te regardons comme notre frère ), nous sommes filles d'un puissant sultan qui règne sur une race de bons génies que Salomon, fils de David, a convertis à la vraie religion. Nous sommes sept sœurs nées de la même mère; notre père craignant ( nous ne savons pour quel motif que ) nous n'eussions des rapports avec l'espèce humaine, nous a donné pour demeure cet endroit écarté. Des génies nous ont élevé ce palais; il est environné de prairies et de forêts charmantes où nous nous livrons tantôt à des amusemens champêtres, tantôt au plaisir de la chasse, car tu dois avoir remarqué que nous avons toutes sortes de gibier. Voulons-nous des chevaux ou des chameaux, nous n'avons qu'à battre un petit tambour magique, et il nous en arrive à l'instant de tout harnachés. Nos cinq autres sœurs sont en ce moment à la chasse, mais elles ne tarderont pas à revenir. N'aie plus d'inquiétude, oublie tes malheurs qui sont finis maintenant : tu vivras avec nous dans l'aisance et dans le plaisir. »

Les autres sœurs furent bientôt de retour. Après avoir entendu le récit des aventures de Mazem, elles l'adoptèrent aussi pour frère, et il demeura avec ces aimables créatures, qui, chaque jour, s'efforçoient de lui procurer de nouveaux plaisirs. Un jour on chassoit au filet, un autre jour au faucon ; quelquefois on alloit à la pêche. Les amusemens dans l'intérieur du palais n'étoient ni moins variés, ni moins agréables. Aussi Mazem, heureux et tranquille, recouvra bientôt la joie et la santé.

Il étoit depuis un an dans le palais, lorsqu'un jour, se promenant à cheval près du dôme d'émail soutenu par quatre colonnes d'or, il vit venir l'infâme Bharam avec un jeune homme qu'il avoit pris dans ses pièges, et voué, comme lui, à la mort. Transporté de fureur, il tira son cimenterre, et s'élançant à l'improviste derrière le magicien, alors occupé à écorcher un chameau pour y renfermer sa victime, il le saisit par les cheveux, en s'écriant : « Monstre, tu vas enfin ressentir la colère du ciel, et bientôt ton âme impure sera plongée dans cet élément que tu as eu l'impiété d'adorer. » Le guèbre se débattit vainement ; Mazem lui trancha la tête d'un coup de sabre. Il découvrit ensuite au jeune homme, que ce spectacle avoit frappé de stupeur, les criminels artifices de Bharam, le félicita d'avoir

échappé à une mort presque certaine, et lui conseilla de retourner au vaisseau qui l'avoit amené, et qui le transporterait dans sa patrie. Le jeune homme lui témoigna toute sa reconnaissance, et reprit le chemin par où il étoit venu. Mazem retourna au palais, emportant la tête du magicien comme un trophée de sa victoire. Son action reçut les plus grands éloges de la part des sœurs, qui se réjouirent de la destruction d'un si cruel ennemi du genre humain.

Quelques jours après cet événement, Mazem, assis un matin avec toutes les sœurs dans une galerie du palais, remarqua un nuage épais de poussière qui s'élevoit du côté de la forêt et sembloit s'avancer vers eux. Bientôt on put distinguer une troupe d'hommes à cheval. Les sœurs firent rentrer Mazem dans l'intérieur du palais, et allèrent à la porte pour savoir ce que vouloient ces étrangers. C'étoient des serviteurs du sultan, leur père. Une de leurs proches parentes étoit sur le point de se marier, et il les envoyoit chercher afin qu'elles se trouvassent aux noces. Elles firent leurs préparatifs, et se mirent en route au bout de trois jours, après avoir promis à Mazem de revenir dans un mois. Avant de partir elles lui confièrent toutes les clefs, en lui permettant d'ouvrir toutes les

portes, à l'exception d'une seule, l'avertissant en même temps que sa désobéissance pourroit lui attirer des malheurs. Mazem promit de se conformer à cette recommandation. Pendant plusieurs jours il prit un tel plaisir à parcourir les magnifiques appartemens du palais, ainsi que les nombreuses curiosités qu'il renfermoit, que l'idée ne lui vint pas d'ouvrir la porte qu'on lui avoit interdite ; mais lorsqu'il ne resta plus que celle-là, il ne put résister à la curiosité. Il l'ouvrit donc, et aperçut un escalier de marbre qui le conduisit à une terrasse, d'où le tableau le plus enchanteur se déroula sous ses yeux. D'un côté surtout, s'étendoit un vaste jardin, ayant au centre, sous des arbres touffus, un bassin rempli d'une eau limpide, dont le fond, ainsi que les côtés, étoient garnis de pierres précieuses de toutes les espèces et de toutes les couleurs. Mazem résolut de visiter cet endroit délicieux. Parvenu au bas de l'escalier, il enfila une longue arcade au bout de laquelle étoit un parterre, où il passa quelque temps à jouir des beautés qu'il y découvrit. Ensuite il se retira sous un berceau au bord du bassin et s'assit. Il s'y reposoit depuis quelques instans, lorsqu'il vit descendre du haut des airs une troupe de jeunes filles semblables à des houris, et qui paroissoient n'être soutenues dans leur vol que par leurs robes flottantes, qui

étoient d'un vert tendre. Surpris et un peu effrayé de ce spectacle, il se retira au fond du berceau, d'où il observa tous leurs mouvemens. Elles s'arrêtèrent sur le bord du bassin, et, s'étant dépouillées de leurs robes, elles se montrèrent sans voile aux yeux du jeune homme. Jamais il n'avoit contemplé rien d'aussi enchanteur. L'une des jeunes filles surtout, d'une beauté encore plus ravissante que les autres, frappa ses regards, et alluma tout d'un coup dans son cœur la passion la plus vive. Bientôt nos voyageuses aériennes s'élancèrent toutes dans la pièce d'eau, où elles s'amuserent pendant quelque temps à nager et à faire jaillir l'une sur l'autre ses flots écumans. Quand elles furent lasses de ces jeux, elles sortirent du bain, s'assirent sur le gazon, s'habillèrent, prirent leur essor et disparurent.

Mazem, désespérant de revoir jamais celle qui avoit fait sur son esprit une si forte impression, reprit tristement le chemin du palais, et passa la nuit entière dans la plus violente agitation.

Le lendemain matin, les sept sœurs arrivèrent. Celle qui, la première, avoit engagé Mazem à rester avec elles, et qui avoit toujours conservé pour lui la plus tendre affection, le chercha avec empressement pour s'informer de sa santé. Quel fut son chagrin lorsqu'elle le trouva étendu

sur son lit, pâle, défiguré, et paroissant atteint d'une maladie mortelle. Après plusieurs questions dictées par le plus touchant intérêt, mais auxquelles Mazem ne répondit pas, elle le conjura, au nom de l'amour fraternel, de lui confier le motif de son chagrin, l'assurant qu'elle emploieroit tous ses efforts pour le faire cesser et pour combler ses vœux, quels qu'ils fussent. Mazem lui raconta d'une voix foible son aventure du jardin, et protesta que s'il ne pouvoit obtenir la femme charmante qu'il y avoit vue et qui devoit être d'une origine céleste, il mourroit de douleur. La jeune sœur lui donna quelques consolations et des espérances qui lui rendirent le repos. Il alla avec cette tendre amie recevoir les autres sœurs, qui lui témoignèrent la même bienveillance qu'auparavant. Mais alarmées du changement qui s'étoit opéré en lui, elles en demandèrent la cause, et on leur répondit que l'indisposition de Mazem provenoit du chagrin qu'il avoit ressenti de leur absence.

Le jour suivant, dès le matin, les sœurs partirent pour une partie de chasse qui devoit durer dix jours; une seule, celle qui étoit dans la confiance du jeune homme, resta au palais, sous prétexte de soigner Mazem, dont la santé, disoit-elle, étoit trop foible pour supporter les fatigues de cette partie. Quand ils furent seuls,

elle apprit à son malade que les êtres charmans qu'il avoit vus appartenoient à une race de génies beaucoup plus puissante que la sienne ; qu'ils habitoient un pays entouré de mers et de déserts inaccessibles aux humains ; que les femmes qui lui avoient apparu étoient les sœurs de la reine de ces génies , dont tous les sujets étoient du sexe féminin ; que de temps en temps il leur arrivoit quelques génies de l'autre sexe , avec qui elles avoient formé une alliance , et à qui elles rendoient tous les enfans mâles qui naissoient de leur union. Mazem apprit encore qu'à l'aide de leurs robes de soie, ces aimables génies avoient le pouvoir de fendre l'air par un vol cent fois plus rapide que celui des oiseaux ; qu'elles aimoient à folâtrer sur des tapis de verdure, et à se baigner dans les eaux les plus limpides ; qu'elles se plaisoient à fréquenter le jardin où il les avoit vues, et qu'ainsi elles ne tarderoient sûrement pas à y revenir. « Peut-être, continua la jeune fille, s'y rendront-elles aujourd'hui ; nous les guetterons ; quand tu les apercevras, suis des yeux celle qui t'a charmé, remarque l'endroit où elle déposera ses vêtemens, saisis-les et cache-les pendant qu'elle se baignera. Une fois privée de sa robe, il lui sera impossible de s'envoler, et tu pourras la retenir prisonnière. Alors conduis-la au palais, et tâche, à force de soins et de

tendresse, de gagner son cœur, et de la faire consentir à votre union. Surtout n'oublie pas de ne jamais lui laisser reprendre sa robe, car si elle s'en revêtissoit, elle retourneroit aux îles volantes, et tu ne la reverrois plus. »

Mazem et sa sœur d'adoption se rendirent au jardin, et allèrent s'asseoir sous le berceau. Les jeunes filles ne se firent pas long-temps attendre. Elles descendirent, comme le premier jour, sur le bord du bassin où, s'étant toutes déshabillées, elles placèrent chacune leurs vêtemens à part, se jetèrent en riant au milieu de l'eau, et se mirent à nager, à plonger, et à faire mille enfantillages. Mazem, dont l'œil avide étoit sans cesse fixé sur l'objet de son amour, saisit avec autant d'adresse que de promptitude la robe de la charmante baigneuse, et la cacha, sans être aperçu, au fond du berceau. Quand les jeunes filles quittèrent le bassin, elles commencèrent à se vêtir; mais qu'on juge de l'embarras et de la douleur de celle à qui l'on venoit de prendre sa robe ! Les pleurs inondèrent son beau visage; elle se frappa le sein, s'arracha les cheveux, et poussa des cris perçans. Ses sœurs, au lieu de chercher à la consoler, ne pensèrent qu'à leur propre salut; elles s'habillèrent à la hâte, lui dirent adieu, s'élevèrent dans les airs et disparurent. Alors Mazem et la jeune sœur s'approchèrent de la

belle désolée, la saluèrent affectueusement, et s'empressèrent de lui offrir leurs consolations; mais son esprit n'étoit frappé que de la captivité dont elle se croyoit menacée, et de la perte de ses parens, qu'elle n'espéroit plus revoir. Elle fut conduite au palais, où Mazem la laissa avec sa sœur adoptive. Celle-ci, par mille attentions, mille caresses, sut tellement la rassurer, qu'au bout de deux jours elle commença à reprendre courage, et consentit à recevoir Mazem pour époux quand les autres sœurs seroient de retour de la chasse. A leur arrivée, elles furent instruites de ce qui s'étoit passé, et présentées à la belle étrangère, qui, trouvant chaque jour de nouveaux agrémens dans leur compagnie, oublia sa captivité. Les préparatifs du mariage se firent, et bientôt l'heureux Mazem posséda son adorable génie. Des fêtes brillantes suivirent leur union, et les sept sœurs ne s'occupèrent qu'à chercher les moyens de rendre le séjour du palais aussi agréable que possible aux nouveaux époux.

Cependant Mazem, au milieu de ses jours de bonheur, éprouvoit un vif chagrin de vivre loin de sa mère et du lieu de sa naissance. Il demanda enfin à ses généreuses protectrices la permission de retourner dans son pays. Touchées de son amour filial, elles consentirent à sa prière, quelque peine que leur fit son départ. Au jour fixé,

les sœurs battirent leur tambour, et à l'instant plusieurs chameaux chargés des plus riches effets, d'une somme considérable d'argent, de bijoux précieux, et de toutes sortes de vivres pour le voyage, parurent aux portes du palais, conduits par un nombre suffisant d'esclaves. Un des chameaux portoit une superbe litière pour la nouvelle épouse; un autre, richement caparaçonné, étoit destiné à Mazem. Il dit un tendre adieu à ses bienfaitrices, leur promit de venir les voir un jour, et prit la route du lieu où il avoit débarqué avec le magicien. Il ne lui arriva rien de remarquable dans ce trajet, et lorsqu'il fut parvenu sur le bord de la mer, il trouva un vaisseau tout prêt à faire voile, où il fut reçu avec sa femme et toute sa suite. Un vent favorable les porta bientôt à Bassora, où Mazem eut le bonheur de retrouver sa mère encore vivante, mais consumée de chagrin d'avoir perdu son fils. Il est impossible d'exprimer leur ivresse en se revoyant, car on n'avoit pas d'exemple d'une tendresse égale à celle qui unissoit Mazem et sa mère, que ce retour inespéré sembloit rendre à une vie nouvelle, et à la première jeunesse. L'aimable génie, qui alloit bientôt être mère, se monroit on ne peut plus satisfaite de sa situation, et Mazem, une fois rendu à sa patrie, n'avoit plus rien à désirer; en effet, les généreuses sœurs

l'avoient comblé de tant de richesses, qu'il étoit un des habitans les plus opulens de Bassora.

Trois ans d'un bonheur sans nuage s'étoient ainsi écoulés, pendant lesquels la femme de Mazem lui avoit donné deux fils, lorsqu'il crut que la reconnoissance l'obligeoit d'acquitter la promesse qu'il avoit faite aux sept sœurs, de qui il tenoit sa fortune. En conséquence il prépara tout pour son voyage, et confia à sa mère la clef d'une armoire secrète qui renfermoit la robe au moyen de laquelle sa femme pouvoit s'envoler, en lui recommandant expressément de ne jamais permettre qu'elle s'en revêtît, de crainte qu'une impulsion irrésistible ne la portât à retourner aux îles volantes. En effet, bien qu'elle parût contente de son sort, il l'avoit entendue plusieurs fois exprimer le désir de revoir sa famille et ses amies. La mère promit de se conformer à ses intentions, et il partit après avoir fait à tous les êtres qui lui étoient chers, de tendres adieux, et les avoir assurés de son prochain retour. Il s'embarqua par un vent propice, et fut bientôt sur l'autre rive. En abordant, il vit des chameaux qui l'attendoient; car les sœurs sachant, par leur pouvoir magique, que Mazem venoit accomplir sa promesse, les lui avoient envoyés pour le transporter au palais où il arriva sans accident, et où il fut reçu

avec les témoignages de la plus tendre amitié.

Quelque temps après le départ de Mazem, sa femme pria sa belle-mère de lui permettre d'aller se distraire à un bain public. La bonne femme y consentit, et l'accompagna avec ses enfans au bain le plus renommé de la ville, et auquel la présence d'Haroun-al-Raschid, en ce moment à Bassora, attiroit la meilleure société et les femmes des principaux personnages de la cour. Quand les deux dames entrèrent au bain, il s'y trouvoit quelques unes des premières esclaves de la sultane Zobéide, qui, frappées de la beauté extraordinaire de la femme de Mazem, l'entourèrent en la contemplant avec ravissement pendant qu'elle se déshabilloit. Elles ne cessèrent de l'examiner tant qu'elle resta au bain, et la suivirent même jusque chez elle, ce qui les fit rentrer à la nuit au palais de la sultane. Cette absence prolongée excita le courroux de Zobéide, qui les reçut fort mal à leur retour, et leur demanda pourquoi elles étoient restées si long-temps au bain. A cette question, elles se regardèrent sans oser proférer un seul mot. « Déclarez-moi sur-le-champ, s'écria la princesse irritée, pourquoi vous avez tant tardé à revenir. » Elles lui firent alors le portrait de la femme de Mazem, et vantèrent tellement sa beauté, que Zobéide ne put résister au désir

de la voir. Elle envoya le lendemain chercher la belle-mère, qui vint en tremblant, sans pouvoir supposer ce qui faisoit désirer à l'épouse du calife de causer avec elle.

La vieille se prosterna aux pieds de la sultane, et les baisa. Celle-ci lui dit, en la relevant avec bonté : « Mon désir est que vous m'amenez la femme de votre fils; on m'a tellement vanté ses charmes, qu'il me tarde de la voir. »

Ces paroles effrayèrent la bonne dame, qui n'osa cependant résister aux ordres de la sultane. Elle promit de s'y conformer, et se retira après s'être prosternée. De retour au logis, elle fit part à sa bru des intentions de Zobéide. La femme de Mazem fut enchantée de cette invitation; elle se para de ses plus riches atours, revêtit ses enfans de leurs habits les plus beaux, et se rendit avec eux, sa belle-mère et une esclave noire, au palais de la sultane, qui les attendoit avec impatience. Ils se prosternèrent devant elle, et adressèrent au ciel des vœux pour son bonheur.

Zobéide fut dans l'extase en apercevant la femme de Mazem. « Saint prophète! s'écria-t-elle; où peuvent avoir été créées de si belles formes! » Elle fit asseoir la famille, et ordonna qu'on lui servit toutes sortes de rafraîchissemens. La sultane ne pouvoit détourner ses yeux de dessus

la belle étrangère : elle l'embrassa, et lui fit plusieurs questions sur ce qui lui étoit arrivé ainsi qu'à son mari. Le récit de leurs aventures redoubla son étonnement. « Princesse, dit la femme de Mazem, si le simple récit de mes aventures vous surprend à ce point, que seroit-ce donc si vous me voyiez revêtue de ma robe flottante ! Si vous désirez satisfaire votre curiosité, et être témoin d'un miracle, veuillez ordonner à la mère de mon époux d'aller me chercher cette robe. » Zobéide donna l'ordre, et la vieille dame revint bientôt avec le précieux vêtement. La sultane l'examina, et fut très étonnée de sa forme et de son tissu ; puis elle la remit à la jeune femme, qui, ayant passé dans la cour du palais, s'en revêtit, prit ses deux enfans dans ses bras, et s'éleva avec eux dans les airs. Quand elle fut à la hauteur d'environ soixante pieds, elle cria à la mère de son mari : « Ma chère mère, faites, je vous prie, mes adieux à mon mari, et dites-lui que s'il ressent pour moi un ardent amour, il n'a qu'à venir me trouver aux îles de Waak-al-Waak. » A ces mots elle dirigea son vol vers les nuages, et se hâta d'arriver aux lieux de sa naissance.

Quand la mère de Mazem vit sa belle-fille disparoître ainsi, elle se meurtrit le visage, se roula dans la poussière, poussa des cris de désespoir,

et dit à la princesse : « C'est vous seule qui êtes la cause de ce malheur ! » La sultane, muette de douleur, ne punit pas la dureté de ce reproche. Elle se repentoit de la faute qu'elle avoit commise, mais il étoit trop tard. La vieille revint chez elle, le désespoir dans le cœur.

Quittons un instant ces personnages, et revenons au pauvre Mazem qui ne se doute guère du chagrin qui l'attend à son retour. Lorsqu'il fut au milieu de ses bienfaitrices, elles lui demandèrent avec empressement des nouvelles de sa femme. Il leur dit qu'elle se trouvoit heureuse, et que Dieu leur avoit accordé deux fils qui ajoutoient encore au bonheur de leur union. Au bout de quelques jours, Mazem reprit la route de Bassora. Il marcha sans s'arrêter, et arrivoit dans sa maison plein d'impatience et d'amour, lorsqu'en entrant il trouva sa mère seule, désolée, et fondant en larmes. Alarmé en la voyant dans cet état, il lui en demanda la cause, et apprit tout ce qui s'étoit passé dans son absence.

A cette affreuse nouvelle, Mazem poussa des cris de désespoir, et tomba évanoui. Sa mère, surmontant son propre chagrin, courut au secours de son fils, et parvint à le faire revenir. Il versa des torrens de larmes, et demanda à sa mère si sa femme, en partant, avoit dit quelque chose

pour lui. La bonne vieille lui rapporta fidèlement ses dernières paroles, qui redoublèrent le désespoir de Mazem en lui montrant tous les obstacles qu'il éprouveroit pour retrouver sa femme et ses enfans. Il passa dix jours dans la plus grande affliction, et résolut enfin de se rendre aux îles de Waak - al - Waak, éloignées de Bassora de cent cinquante ans de marche.

Mazem prit congé de sa mère, en lui demandant d'adresser des vœux au ciel pour le succès de ses démarches. Mais la pauvre femme étoit dans une telle désolation, qu'elle fit creuser sa tombe dès ce moment, et passa les jours et les nuits à pleurer son fils. Celui-ci marcha sans s'arrêter jusqu'au palais des sept sœurs, qui, surprises de son prompt retour, s'informèrent de tout ce qui pouvoit l'intéresser. Il leur annonça la disparition de sa femme, ce qu'elle avoit dit en partant, et le projet qu'il avoit d'entreprendre le voyage des îles de Waak-al-Waak. « Cette résolution, lui dirent les sœurs, ne peut être accomplie ni par toi, ni par aucun de ta race, car les îles sont à cent cinquante ans de marche, et tu ne peux espérer de vivre assez long-temps pour y arriver jamais. — Il est de mon devoir de le tenter, s'écria Mazem. La mort m'attend sûrement sur la route; mais si

Dieu a ordonné que je fusse réuni à ma femme, je la retrouverai; s'il en est autrement, je subirai mon sort, et le Tout-Puissant me recevra dans le sein de sa miséricorde.» Les sœurs firent tout ce qu'elles purent pour le dissuader de son projet; leurs représentations furent inutiles. Elles éprouvèrent une vive douleur en voyant l'état de leur ami, car elles savoient qu'aucune puissance humaine ne pouvoit lui faire franchir la distance qui le séparoit de sa femme; mais elles respectoient son amour pour elle et pour ses enfans. Elles se consultèrent donc sur les moyens de l'aider dans son entreprise. Elles avoient deux oncles: l'un nommé Abd-al-Koudous, qui demouroit à une distance de trois mois de marche, et l'autre Abd-al-Sullib, dont la résidence étoit éloignée de cent soixante-dix ans de marche ordinaire. Les sœurs leur écrivirent la lettre suivante qu'elles remirent à Mazem.

« Le porteur de cette lettre est notre cher  
« Mazem, de Bassora. Tâchez de l'aider à par-  
« venir aux îles de Waak-al-Waak. Si cela n'est  
« pas en votre pouvoir, empêchez-le de conti-  
« nuer son voyage, de peur qu'il ne coure à sa  
« perte. Dans ce moment, l'excès de sa douleur  
« et son amour pour sa femme et ses enfans ne  
« lui permettent pas d'écouter nos conseils; mais

« votre protection et votre assistance peuvent  
« le conduire au terme de ses vœux. »

Cette lettre fut remise cachetée à Mazem. Ses amies lui donnèrent ensuite un cheval et des chameaux chargés d'eau et de provisions pour trois mois. Il prit congé d'elles, les yeux baignés de larmes, et partit fermement résolu de poursuivre son voyage jusqu'aux îles de Waak-al-Waak.

Il marcha pendant trois mois sans que les nouveaux objets qui frappoient ses yeux apportassent la moindre distraction à sa douleur. Au bout de ce temps, il se trouva dans un vert pâturage émaillé de fleurs. Des brebis et des moutons païssoient çà et là. Une maison bâtie sur une éminence, dominoit ce lieu enchanteur. Mazem se dirigea vers cette habitation, et pénétra dans une cour où il aperçut un vieillard vénérable, portant une barbe qui lui descendoit jusque sur la poitrine. Notre voyageur le salua respectueusement. Celui-ci lui rendit son salut, l'accueillit avec dignité et bienveillance ; et, après l'avoir félicité sur sa bien-venue, le fit asseoir et lui offrit de partager le repas de l'hospitalité.

Mazem passa la nuit chez le vieillard, qui, le lendemain matin, s'informa du motif qui l'avoit conduit dans un lieu si retiré. Mazem lui en fit

part. Cet homme respectable étoit Abd-al-Koudous lui-même. En entendant parler des filles de son frère, il redoubla d'attention, et demanda au jeune étranger si elles ne l'avoient pas chargé d'une lettre pour lui. Mazem répondit en lui remettant sa missive. Le vieillard l'ouvrit avec empressement, et fut on ne peut plus surpris de son contenu.

Ayant achevé sa lecture, Abd-al-Koudous jeta des regards pleins d'étonnement sur Mazem, dont les aventures lui sembloient merveilleuses. Ce qui le surprenoit le plus, c'étoit de voir ce simple mortel si déterminé à braver des difficultés et des dangers insurmontables pour parvenir à son but. « Mon fils, lui dit-il, je t'en prie, reprends ta route, et renonce à poursuivre des chimères ; tu ne viendras jamais à bout de ton entreprise. Retourne près des filles de mon frère ; tu pourras vivre heureux auprès d'elles, et y retrouver la paix du cœur. D'ici aux îles de Waak-al-Waak, il y a une distance de cent cinquante ans de marche, et la route est semée de périls sans nombre ; elle est couverte de mauvais génies, de bêtes féroces et de serpens monstrueux. Quelques endroits n'offrent pas même de quoi satisfaire les premiers besoins de la vie. Ainsi, mon fils, prends pitié de toi-même, et ne cours pas en aveugle à une perte certaine. »

Pendant trois jours, le bon vieillard ne cessa de le détourner de son dessein ; mais Mazem n'écoutoit ni conseils ni remontrances, et se dispoit à continuer son voyage. Alors Abd-al-Koudous ne pouvant vaincre sa résistance, alluma du feu, y jeta quelques parfums, et prononça des paroles magiques. Aussitôt parut un génie haut de quarante coudées : c'étoit un des esprits soumis par Salomon. « Seigneur, demanda-t-il en murmurant, et d'un air irrité, pourquoi me fais-tu venir ici ? Faut-il que je déracine cette éminence, et que je la lance au-delà des montagnes de Kaaf ? — Que le Tout-Puissant te soit miséricordieux, répondit le vieillard. J'ai besoin de toi, et je désire que tu accomplisses en un jour ce que je vais te demander. » Le génie l'assura que ses ordres seroient exécutés.

Abd-al-Koudous lui dit alors : « Prends ce jeune homme, et transporte-le chez mon frère Abd-al-Sullib. » Le génie y consentit, prit Mazem sur ses épaules, et l'enleva dans les airs. Il vola jusqu'au soleil couchant, et descendit en présence d'Ab-al-Sullib, devant qui il s'inclina respectueusement en lui faisant part des ordres de son frère. Le vieillard reçut Mazem avec bonté, et celui-ci présenta la lettre de ses nièces. Il la lut avec attention, et les aventures du jeune

homme firent sur lui autant d'impression que sur Abd-al-Koudous. « Mon fils, lui dit-il aussi, crois-moi, renonce à ton projet, car jamais tu ne parviendras à ton but, jamais tu ne verras les îles de Waak-al-Waak. »

Le découragement commença à s'emparer de Mazem. L'idée d'être pour toujours séparé de sa femme et de ses enfans lui fit répandre des larmes abondantes, et il tomba privé de sentiment. Ce triste spectacle toucha de compassion le cœur du vieillard; il vit bien qu'il n'étoit pas possible de détourner ce jeune homme de sa résolution, et qu'il valoit mieux l'aider à l'accomplir. Il passa dans une autre chambre, fit du feu sur lequel il répandit également divers parfums en prononçant des paroles magiques, et tout à coup dix génies s'offrirent à ses yeux. « Seigneur, lui dirent-ils, fais-nous connoître ce que tu désires, nous l'accomplirons à l'instant. — Puisse Dieu vous accorder sa grâce! » s'écria le bon vieillard; et il leur raconta l'histoire de Mazem, de sa femme et de ses enfans.

Quand les génies eurent entendu ce récit, ils s'écrièrent : « Ces aventures sont vraiment miraculeuses. Hélas! nous transporterons bien ce jeune homme au-delà des montagnes et des déserts, jusqu'aux frontières de notre pays, mais nous serons forcés de le quitter là. Nous ne pou-

vons lui promettre de nouveaux secours, car le pays voisin appartient à d'autres génies, et nous n'oserions y pénétrer. » Mazem entendant la proposition obligeante des génies, l'accepta en les assurant de sa reconnaissance.

Les dix génies enlevèrent Mazem, et après avoir parcouru les airs une nuit et un jour, ils parvinrent aux extrémités de leur territoire, où ils le déposèrent dans un pays appelé la terre de Kafoor, lui dirent adieu et disparurent. L'intrépide Mazem s'avança dans les terres, ne cessant de prier le Très-Haut de le délivrer des périls qui le menaçoient, et de lui accorder l'accomplissement de ses vœux. « O mon souverain maître! s'écrioit-il souvent, toi qui brises les fers de l'esclave, qui peux guider en sûreté les pas du voyageur sur les précipices les plus affreux, qui donnes la pâture aux bêtes sauvages de la forêt, qui ordonnes la vie et la mort, tu peux, s'il te plaît, faire cesser ma détresse et me consoler de toutes mes peines! »

Il marcha ainsi pendant dix jours. Au bout de ce temps, il aperçut trois hommes qui se disputoient en se battant, et il s'approcha d'eux. En le voyant ils cessèrent le combat, et s'écrièrent tous à la fois : « Que ce jeune homme soit notre juge, et que celui qui ne s'en rapportera pas à son opinion reconnoisse avoir tort. » Ils s'avan-

cèrent près de Mazem, et le prièrent de prononcer sur leur querelle avec impartialité. Alors ils exposèrent à ses yeux un bonnet, un petit tambour de cuivre et une boule de bois, et lui dirent : « Nous sommes trois frères, et ces trois objets nous ont été laissés à la mort de nos parents. Nous nous disputons sur le partage, chacun de nous voulant avoir le bonnet. Des paroles nous en sommes venus aux coups, qui décideront de notre affaire si tu ne nous sers d'arbitre, et si tu n'adjuges à chacun l'objet que tu croiras devoir lui revenir. Ta décision sera pour nous une loi, et celui qui ne s'y soumettra pas sera regardé comme coupable. »

Surpris de ce qu'il venoit d'entendre, Mazem se dit à lui-même : « Ces objets sont si misérables qu'ils ne méritent guère que l'on s'en occupe. Ce bonnet, ce tambour, cette boule de bois ne valent certainement pas tous ensemble plus d'une demi-pièce d'or. Cependant je veux en savoir davantage. Mes amis, dit-il aux trois frères, de quel prix sont donc les trois choses qui ont occasionné entre vous une telle dispute ? Elles me paroissent d'une très mince valeur. — Seigneur, lui répondirent-ils, chacun de ces legs possède une vertu qui vaut à elle seule un trésor ; ayez donc la bonté de tout entendre. »

« Ce bonnet, dit l'aîné des frères, a la vertu

de rendre invisible celui qui le possède. Avec lui on peut entrer partout sans être aperçu, et s'emparer de tout sans crainte d'être découvert. Le cabinet des rois et des hommes d'état n'a plus de secret pour le maître de ce précieux talisman; il peut entendre tout ce qui s'y dit sur la politique, et être témoin des intrigues les plus secrètes. Convoite-t-il des richesses, il puise dans les trésors des princes. Est-il animé du désir de la vengeance, il peut immoler son ennemi sans craindre pour lui-même. En un mot, il peut satisfaire à tous ses désirs comme à tous ses besoins. »

Ces mots donnèrent à réfléchir à notre voyageur. « Ce bonnet, se dit-il, ne peut convenir qu'à moi; il me sera de la plus grande utilité dans l'exécution de mon dessein; peut-être me fera-t-il retrouver ma femme et mes enfans. C'est assurément une des plus rares merveilles du monde. » Après ces réflexions il pria le second frère de lui révéler les propriétés du tambour.

« Si le possesseur de ce tambour, dit-il, se trouve dans quelque embarras, il n'a qu'à tirer ce talisman de son étui et frapper doucement, avec les deux baguettes, les caractères tracés sur le cuivre; alors s'il n'a pas l'esprit troublé et si son courage ne l'abandonne pas, il sera témoin de choses vraiment merveilleuses. La

vertu de ce tambour ne réside que dans ces caractères magiques qui furent écrits par Salomon, et chacun des mots exerce sur les génies un puissant empire. Le propriétaire de ce talisman est donc au-dessus de tous les monarques de la terre, puisque d'un seul coup de baguette tous les princes des génies, suivis de leurs troupes, s'empressent de se rendre à ses ordres, et sont forcés d'y obéir, quelque extraordinaires qu'ils soient. »

« Voilà un tambour qui me seroit d'un secours bien grand, dit Mazem en lui-même ; j'en ai beaucoup plus besoin que ces gens-là, car il me garantiroit de toute espèce de danger dans les îles de Waak-al-Waak, si jamais je puis y parvenir. Il est vrai que le bonnet seul me feroit pénétrer partout, mais au moyen du tambour je serai à l'abri des périls qui pourront m'environner, et je ne redouterai plus aucun ennemi. » Il reprit : « Je connois la vertu du bonnet et du tambour ; il ne me reste plus qu'à apprendre l'usage de la boule, pour que je puisse décider entre vous avec connoissance de cause. » Le troisième frère commença aussitôt :

« Cette boule a la propriété merveilleuse de rendre proches les lieux éloignés, et d'éloigner ceux qui sont proches. Elle abrège les longs voyages et allonge les petits. Si celui qui la pos-

sède veut parcourir en deux jours une distance qui demanderait deux cents ans, il n'a qu'à la tirer de sa boîte, la poser à terre, et dire à la boule le lieu où il veut aller ; elle se mettra aussitôt en mouvement, et s'élancera avec la rapidité d'une flèche, vous entraînant avec elle jusqu'à l'endroit désigné, et sans le moindre péril. »

Mazem eut un grand désir de posséder aussi ce troisième talisman. « Si vous voulez que je vous serve d'arbitre, dit-il aux trois frères, il faut d'abord que j'éprouve par moi-même la vertu de ces trois objets. — Nous y consentons, s'écrièrent-ils ; fais ce que tu jugeras à propos, et que Dieu te protège dans ton épreuve. » Mazem s'affubla du bonnet, attacha le tambour à sa ceinture, et posa à terre la boule de bois, qui se mit à bondir devant lui aussi rapidement que le vent. Il la suivit jusqu'à ce qu'elle fût parvenue devant la porte d'un bâtiment où elle entra, et où il pénétra après elle. Les trois héritiers coururent après lui tant qu'ils en eurent la force, en criant : « Cela suffit ; tu les as assez essayés ! » Mais c'étoit inutile, car ils étoient déjà séparés de lui par un espace de dix ans de marche. Alors Mazem se reposa, prit le tambour, essuya de ses doigts les caractères magiques, hésitant s'il les frapperait avec les baguettes, et enfin

les toucha légèrement. Une voix lui cria tout à coup : « Mazem, tu peux maintenant venir à bout de tout ce que tu entreprendras ; cependant tu n'accompliras ton dessein qu'après beaucoup de peines. Mais prends garde à la boule et à toi dans le pays où tu es à présent, car il est habité par des animaux malfaisans. » Mazem ramassa la boule et la cacha sous ses habits ; mais son étonnement fut extrême d'entendre encore des paroles sans voir celui qui les prononçoit. « Qui es-tu, seigneur ? s'écria-t-il. — Je suis, répondit la voix, un des esclaves attachés aux caractères que tu vois gravés sur le tambour. Je suis toujours de service, mais les autres esclaves ne se montreront que lorsque tu auras frappé avec force. Tu verras paroître alors, pour recevoir tes ordres, deux cent soixante chefs, dont chacun a sous son commandement dix mille génies, et chacun de ces derniers une suite nombreuse. »

Mazem demanda au génie quelle distance il y avoit du lieu où il se trouvoit, aux îles de Waak-al-Waak. « Trois ans de marche, lui répondit la voix. » Aussitôt il frappa la boule et la suivit. Il arriva dans un pays infesté de serpens, de dragons, d'oiseaux de proie de toute espèce, et hérissé de montagnes renfermant des mines et des volcans. Il frappa de nouveau doucement son tambour, et la voix lui cria : « Je suis prêt à exé-

cuter tes ordres. — Fais-moi connoître le nom de cette contrée. — On l'appelle la terre des dragons et des bêtes féroces. Sois prudent, et hâte-toi d'en sortir, quelque fatigue que tu puisses éprouver, car il n'est guère facile de franchir ces montagnes sans être tourmenté par les habitans, qui sont tous des génies, et qui nourrissent dans leurs cavernes des animaux sauvages et féroces.» Mazem donna un nouveau coup à la boule merveilleuse, et la suivit sans relâche jusqu'à ce qu'il fût parvenu au bord de la mer. De là il aperçut dans l'éloignement les îles de Waak-al-Waak, dont les sommités paroisoient rouges comme du feu ou comme un horizon que dorent les rayons du soleil couchant. Cette vue le remplit de terreur; mais reprenant bientôt courage : « Que dois-je craindre ! se dit-il à lui-même ; puisque Dieu m'a conduit ici, il ne me retirera pas sa protection ; d'ailleurs, si je péris, je serai délivré de mes peines, et la miséricorde divine me recevra dans son sein.» Après avoir ainsi raisonné avec lui-même, il mangea quelques fruits, but un peu d'eau, accomplit des devoirs religieux, et s'endormit jusqu'au lendemain matin. Dès que le jour parut, Mazem eut de nouveau recours à son tambour, et la voix lui demanda ses ordres. « Par quel moyen, lui dit-il, puis-je traverser cette mer et

aborder sur ces îles? — Tu ne le peux, répondit la voix, qu'avec le secours d'un sage vieillard qui habite une cellule dans les montagnes que tu vois là-bas; elles sont éloignées d'ici d'un jour de marche, mais la boule t'y fera parvenir en quelques minutes. Tu frapperas doucement à sa porte, il t'ouvrira, s'informera d'où tu viens et de ce que tu veux, t'accueillera avec bonté, et te priera de lui raconter tes aventures d'un bout à l'autre. Ne lui cache rien, car lui seul peut t'aider à passer la mer.»

Mazem mit sa boule en mouvement, et la suivit jusqu'à la porte de l'ermite, qu'il trouva fermée. Il frappa. « Qui est-là? demanda une voix. — Un pauvre étranger qui réclame l'hospitalité, répondit Mazem. » Le sage ouvrit, reçut le voyageur avec bienveillance, et le traita de la manière la plus cordiale. Après être resté chez le vieillard une nuit et un jour, Mazem se hasarda à lui demander comment il pourroit traverser la mer. « Quel est le but de ton dessein? lui demanda le sage. — Seigneur, j'ai besoin de pénétrer dans les îles de Waak-al-Waak, et le plus sacré motif m'en fait entreprendre le long pèlerinage. » A ces mots le sage se leva, prit un livre, et le parcourut quelque temps en silence, jetant à tout moment des regards de surprise sur l'étranger. « Ciel! s'écria-t-il tout à

coup en levant la tête, quelles peines, quels chagrins, quels malheurs ce jeune homme a été condamné à souffrir loin de sa patrie ! Infortuné, continua le sage, je voudrais bien combler tes vœux en te mettant à même d'aborder à ces îles ; mais tu n'y parviendras qu'après avoir éprouvé de grandes difficultés. Raconte-moi toujours tes aventures : il est nécessaire que je les connoisse dans leurs moindres détails. »

Lorsque notre voyageur eut satisfait aux désirs du vieillard avec une scrupuleuse fidélité, le bon ermite lui donna quelques espérances : « Demain, lui dit-il, nous nous dirigerons vers ces montagnes, et tu traverseras ce merveilleux et terrible océan. »

Au lever de l'aurore, l'ermite et son protégé se mirent en route, et parvinrent à un édifice qui ressembloit à une forteresse. Ils entrèrent dans la cour intérieure où s'élevoit une statue colossale en airain, à laquelle étoient attachés plusieurs tuyaux aboutissant tous à un grand réservoir de marbre. C'étoit l'ouvrage de plusieurs magiciens. La vue de ce colosse frappa Mazem d'étonnement. L'énormité de ses proportions et l'idée qu'il pouvoit renfermer une puissance surnaturelle commencèrent à le remplir de frayeur. L'ermite alluma ensuite un grand feu, y jeta divers parfums en prononçant des

paroles magiques, et tout à coup on vit s'élever de sombres nuages, d'où sortirent des tourbillons de vent impétueux, et on entendit des coups de tonnerre, des gémissemens, des bruits horribles, et au milieu du réservoir s'agitèrent des flots bouillonnans. Le solitaire continua ses enchantemens pendant quelques instans. Enfin l'orage et le bruit cessèrent, et le redoutable magicien se tournant vers Mazem, lui dit : « Sors, et va observer la mer qui environne les îles. »

Mazem se rendit au sommet de la montagne, et jeta les yeux du côté de l'océan, mais sans en pouvoir découvrir la moindre trace. La puissance miraculeuse de l'ermite le jeta dans le plus grand étonnement; il retourna aussitôt auprès de lui, en s'écriant : « Je n'aperçois plus une seule goutte de l'océan, et les îles semblent toucher au rivage. — Mon fils, lui dit le sage, mets ta confiance en Dieu, et poursuis tes recherches. » A ces mots il disparut.

Mazem se dirigea vers les îles et s'arrêta dans un endroit couvert de verdure, arrosé par de clairs ruisseaux et ombragé d'arbres majestueux. Le soleil se levait, et au nombre des merveilles qui se présentèrent aux yeux de notre voyageur étoit un arbre semblable au saule pleureur, dans lequel étoient montées des

jeunes filles pleines de grâces et de fraîcheur, qui s'écrièrent en apercevant Mazem : « Louanges à Dieu notre créateur et souverain maître des îles de Waak-al-Waak ! » Ayant dit ces mots, elles se laissèrent glisser le long de l'arbre, et expirèrent. « Hélas ! s'écria le jeune homme confondu, que présage ceci ? » Il continua néanmoins de marcher, et lorsque la nuit fut venue, il alla chercher le repos sous les arbres d'un bosquet.

Quelques instans après il vit s'approcher une vieille femme, dont l'air sévère et repoussant le fit trembler. La vieille s'en étant aperçue, lui dit : « Qui es-tu ? que veux-tu ? es-tu de ce pays-ci ? réponds-moi, et sois sans crainte. » Ces paroles rassurèrent Mazem, qui lui conta ses malheurs dans les plus grands détails. A son récit, la matrone vit qu'elle parloit à l'époux de la sœur de sa maîtresse, reine des îles de Waak-al-Waak. « Ton projet n'est pas facile à exécuter, lui dit-elle, mais je t'aiderai de tout mon pouvoir. »

La vieille conduisit Mazem par des chemins détournés à la capitale de l'île, et quand il n'y eut plus personne dans les rues, elle l'introduisit chez elle à la faveur des ombres de la nuit, et lui servit une collation. Lorsqu'il eut calmé son appétit, il remercia Dieu de l'heureuse issue de son voyage. La vieille se mit à

lui parler de sa femme, et lui dit que depuis qu'elle l'avoit quitté, elle avoit ressenti un chagrin très vif, et qu'elle se repentoit amèrement de l'avoir abandonné. A cette assurance, Mazem ne put contenir son émotion : il pleura et s'évanouit. Il reprit bientôt ses sens, grâce aux soins de la bonne vieille, qui le consola en lui promettant qu'il seroit bientôt réuni à sa bien-aimée.

Le lendemain matin la vieille se rendit au palais, en recommandant à Mazem d'attendre patiemment son retour. Elle trouva la reine et ses sœurs qui s'entretenoient de l'épouse de Mazem. « Cette misérable, disoient-elles, a donc pu se marier à un mortel ! Désormais, indigne de nous, il faut qu'elle expie la bassesse de ses inclinations, et qu'elle expire dans d'affreuses tortures. » A l'arrivée de la vieille, qui avoit été leur nourrice, elles se levèrent, la saluèrent avec beaucoup de respect, et la firent asseoir. Quand elle se fut un peu reposée, elle leur dit : « Ne parliez-vous pas de votre malheureuse sœur ? Mais pouvez-vous changer les décrets de Dieu ? — Chère nourrice, répondirent les sœurs, nul ne sauroit en effet résister à la volonté du ciel ; et si elle eût épousé quelqu'un de la même nature que nous, elle ne succomberoit pas sous le poids de la honte. Mais son mari est un pauvre artisan de Bassora ; notre race est à jamais

déshonorée.—Si vous la faites mourir, répliqua la nourrice, votre crime sera plus grand que le sien; car son mariage et ses enfans sont légitimes. Mais je désire la voir. — Elle est maintenant renfermée dans un cachot souterrain, » lui dit l'aînée des sœurs. La nourrice ayant obtenu la permission de voir cette infortunée, la trouva dans l'état le plus misérable, tant étoit grande l'animosité de ses sœurs contre elle. Ses deux enfans jouoient autour d'elle; mais la rigueur de leur emprisonnement les avoit rendus également pâles et défaits. Dès que la pauvre sœur eut aperçu sa nourrice, elle se mit à pleurer, en disant : « Ma chère nourrice, il y a bien long-temps que je suis dans cet horrible lieu. Venez-vous me faire connoître le sort qui m'est réservé? » La vieille l'embrassa tendrement, et lui dit : « Ma chère fille, Dieu viendra à ton secours, peut-être même dès aujourd'hui. — Ciel propice ! s'écria la prisonnière, ce que vous venez de me dire me rappelle que la nuit dernière une lueur d'espérance brilloit à mes yeux. Une voix céleste m'a dit : « Console-toi, femme de Mazem, l'heure de ta délivrance approche. — Oui, lui dit la vieille, tu dois te consoler, car ton époux, après mille périls, est arrivé en ces lieux. Il est chez moi, et ne tardera pas à t'apparoître. » Trop foible pour soutenir une

nouvelle si inattendue, la pauvre captive s'évanouit. Sa nourrice lui prodigua des secours qui lui rendirent bientôt ses esprits, et elle s'écria : « Chère nourrice, je vous en conjure au nom du ciel, ne me trompez pas; m'avez-vous dit la vérité, ou cherchez-vous à m'abuser? — Rien de plus vrai, répondit la bonne femme, et aujourd'hui même tu seras réunie à ton époux. » A ces mots, elle partit.

De retour chez elle, la nourrice demanda à Mazem s'il auroit le courage ou le pouvoir de tirer sa femme de la prison qui la recéloit, après y avoir pénétré lui-même. « Oui, » répondit-il. A la fin du jour elle le conduisit à la porte du cachot, et s'éloigna. Mazem se coiffa du bonnet magique, qui le cacha à tous les regards, et le lendemain matin la sœur aînée de sa femme étant venue à la prison, Mazem, toujours invisible, entra derrière elle, et se tapit dans un coin. La reine s'approcha de sa sœur, et la battit si cruellement avec un fouet, malgré les cris et les pleurs de ses enfans, que bientôt le sang couvrit tout son corps. L'ayant ensuite attachée par les cheveux à un des piliers de la prison, elle sortit et en ferma la porte. Mazem courut aussitôt détacher sa femme, et ôtant son bonnet, se fit reconnoître de cette infortunée. Après s'être embrassés avec les plus vifs trans-

ports, Mazem lui fit de tendres reproches, et lui proposa de l'enlever à l'instant même. « Je te suivrai désormais partout, lui dit-elle avec tendresse et en lui montrant ses deux enfans. — Pourquoi m'avoir abandonné et m'avoir plongé dans une si grande affliction, pour te précipiter ensuite toi-même dans un tel abîme de maux? tu les as presque mérités. — Je l'avoue, répondit-elle, mais le passé ne nous appartient plus, et les reproches ne serviroient à rien. As-tu le pouvoir de m'arracher d'ici? — Sois sincère, répondit-il, consens-tu à me suivre dans mon pays? — Oui, reprit-elle; fais de moi ce que tu voudras. »

Les deux époux se livrèrent jusqu'au soir au bonheur d'être réunis et d'embrasser leurs enfans. Le geôlier arriva enfin, et Mazem se couvrit du magique bonnet. Après avoir déposé les provisions de la nuit, le gardien se retira dans un coin, et se livra au sommeil. Dès que Mazem le vit endormi, il alla à la porte, et s'aperçut qu'elle n'étoit pas fermée à clef. Il fit sortir sa femme et ses enfans, et ils s'éloignèrent avec toute la vitesse possible de cette triste demeure, en voyageant la nuit entière. Quand la reine apprit le lendemain que sa sœur s'étoit échappée, elle ne put modérer sa colère. Elle eut recours aux enchantemens. Sept mille génies se rendi-

rent à ses ordres, et elle se mit avec eux à la poursuite des fugitifs, résolue de les immoler tous.

Mazem, regardant derrière lui, aperçut un nuage de poussière, et bientôt parurent les troupes de sa belle-sœur, qui s'écria d'une voix terrible, en le voyant avec sa femme et ses enfans: « Où allez-vous, misérables réprouvés? En quels lieux prétendez-vous échapper à ma vengeance? » Alors Mazem prit son tambour, le frappa avec force, et tout à coup parurent devant lui des légions innombrables de génies qui, se rangeant aussitôt en bataille, attaquèrent les troupes de la reine, les battirent, et la firent elle-même prisonnière, ainsi que les principales personnes de sa suite.

Touchée de voir sa sœur ainsi humiliée, la femme de Mazem supplia son époux de la traiter avec bonté. Le généreux Mazem y consentit sans peine, et fit aussitôt dresser des tentes pour elle et pour ses gens. La paix étant ainsi rétablie, les deux sœurs, après avoir passé quelque temps ensemble, se dirent un tendre adieu, et Mazem partit avec sa famille pour se rendre auprès d'Abd-al-Sullib, chez qui il arriva bientôt par le secours des génies et de la boule. Le vieillard le reçut avec bonté, et il fut charmé de l'heureux succès que l'aventureuse expédition

de son protégé avoit eue. Il admira surtout les magiques vertus du bonnet, du tambour et de la boule. Mazem le pria d'accepter ce dernier talisman, comme une marque de sa reconnaissance. Le vieillard, enchanté, traita magnifiquement les voyageurs pendant trois jours, et les combla de riches présents à leur départ. Mazem poursuivoit sa route, lorsque soudain une bande nombreuse de voleurs s'offrit à ses yeux, et s'avança en manifestant l'intention de l'attaquer et de le dépouiller. « Frères arabes, leur cria-t-il, que la paix de Dieu soit entre vous et moi, mais éloignez-vous ! » Ces paroles excitèrent la colère des bandits, qui l'environnèrent, persuadés qu'ils viendroient facilement à bout d'une famille sans défense. Frappé surtout de la beauté de la femme, chaque brigand convoitoit déjà cette part du butin.

Mazem, voyant le danger qui le menaçait, saisit son tambour, et en frappa doucement. Aussitôt dix génies accoururent à lui pour savoir ce qu'il désiroit. « Je veux, leur dit Mazem, que vous dispersiez ces misérables. » Là-dessus, un des génies s'élança au milieu des voleurs, et poussa un cri si effroyable que les montagnes en retentirent au loin. A ce bruit inattendu, les brigands, saisis d'effroi, se dispersèrent avec tant de rapidité, que plusieurs, étant tombés de

cheval, furent obligés de se sauver à pied. La famille continua sa route, et ne s'arrêta que chez Abd-al-Koudous. Il fut charmé de voir son jeune ami comblé de richesses, et réuni à tout ce qu'il aimoit. Mazem lui fit connoître les diverses circonstances de son voyage, les dangers qu'il avoit courus, son arrivée aux îles de Waak-al-Waak, la délivrance de sa femme, la dispersion des génies qui avoient voulu s'opposer à sa fuite, et n'oublia aucun des événemens qui s'étoient passés depuis le commencement jusqu'à l'issue de son entreprise.

Mazem resta trois jours chez le respectable vieillard, puis il se remit en route. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut arrivé au palais des sept sœurs. Dès qu'elles l'aperçurent elles s'empressèrent d'aller le recevoir. Elles étoient si étonnées de ce miraculeux retour qu'elles avoient peine à en croire leurs yeux, et elles firent éclater les plus vifs transports d'allégresse et d'amitié.

Les bonnes sœurs voulurent se charger du soin d'instruire la mère de Mazem de l'heureux retour de son fils, et elles lui dépêchèrent aussitôt un courrier qui eut ordre de faire toute diligence. Mazem passa une journée entière avec ses bienfaitrices, au milieu des plaisirs et des fêtes, et leur demanda ensuite la permission de continuer son voyage, car il brûloit d'aller em-

brasser sa mère. Enfin il arriva à Bassora, et l'on conçoit la joie qu'ils éprouvèrent tous deux en se voyant réunis. Le lendemain, les principaux personnages de la ville vinrent complimenter Mazem sur l'heureuse issue de son voyage. Sa mère reçut aussi les félicitations des premières dames de la ville, qui vinrent s'associer à son bonheur. Le bruit d'aventures si merveilleuses parvint jusqu'aux oreilles du calife Haroun-al-Raschid, qui témoigna le désir de voir Mazem. Introduit dans la salle d'audience, notre voyageur s'inclina respectueusement, et le monarque l'invita avec bonté à s'asseoir. Le calife voulut ensuite entendre de sa propre bouche le récit de tout ce qui lui étoit arrivé. Mazem se hâta de le satisfaire en commençant le récit de ses aventures depuis le jour où, pour la première fois, il avoit vu l'adorateur du feu. Lorsqu'il eut achevé, le calife, au comble de l'étonnement, lui dit : « Ces événemens sont si inconcevables, qu'il ne faut pas que l'histoire en soit perdue ; je veux qu'on la conserve par écrit. » En effet, il fit appeler un secrétaire, et Mazem lui dicta tout ce que nous venons de lire.

## AVENTURES

DE LA BELLE HAIFA, FILLE DE MIR DJYHANE,  
SULTAN DE HIND, ET DE JOSEPH, FILS DE  
SOHUL, SULTAN DE SIND.

Mir Djyhane, sultan de Hind, n'avoit pas d'enfans, et cette privation lui étoit d'autant plus pénible qu'elle devoit à sa mort faire passer sa couronne sur une tête étrangère. Un soir qu'il se livroit à de tristes réflexions, il tomba dans un profond sommeil, et rêva qu'un génie lui apparoissoit, et lui disoit : « Sultan, lève-toi, va visiter cette nuit ton sérail, et l'heureuse femme qui aura partagé ta couche te rendra père. Si elle te donne un fils, cet enfant rehaussera la gloire de ta maison ; mais si c'est une fille, elle sera la cause de ta ruine et de ta mort. » Le sultan obéit à la voix, et au terme voulu par la nature, la favorite accoucha d'une fille, au grand regret de ses parens, qui auroient donné la mort à cette innocente créature, si son sourire enfantin n'eût désarmé leur colère. Elle fut élevée dans la retraite la plus sévère, et au bout de douze ans, le sultan la fit conduire dans une citadelle bâtie au milieu d'un lac profond. Il espéroit qu'en la tenant ainsi renfermée, il empêcheroit l'accomplissement de la fatale prédiction qui lui avoit été faite. Du reste rien ne

peut être comparé à la magnificence du séjour de la jeune princesse. On avoit laissé auprès d'elle de jeunes personnes qui possédoient les talens les plus agréables et les plus propres à charmer sa solitude. Mais il étoit défendu à tout homme d'approcher même des bords du lac, excepté à ceux qui apportoient les provisions à l'usage du château, et même alors on faisoit rentrer les jolies prisonnières au fond de leurs appartemens. La porte de la citadelle étoit confiée à une vieille femme, nourrice de la princesse. Pendant trois ans la belle Haifa (c'est le nom de la jeune récluse) vécut heureuse dans sa brillante prison ; mais l'arrêt du destin est inévitable : un événement renversa les mesures si bien prises du sultan Mir Djyhane.

Le fils du sultan de Sind, le jeune Joseph, prince dissipé, ayant eu quelques torts envers son père, quitta la cour, et, suivi d'un petit nombre de serviteurs, vint chercher un asile dans les états de Mir Djyhane. Curieux de connoître les habitans d'une citadelle bâtie au milieu des eaux, il traversa le lac à la nage, et arriva à la porte, qu'il trouva fermée. Il se mit à frapper et à appeler, mais en vain, personne ne vint lui ouvrir. Il écrivit alors un billet, où il demandoit l'hospitalité pour un étranger malheureux, et il l'attacha à une flèche, qu'il lança par-

dessus les créneaux. Heureusement pour lui, le billet tomba aux pieds de la princesse, qui se promenoit alors dans une des cours. Touchée de compassion, elle pria sa nourrice d'ouvrir la porte ; Joseph se présenta aussitôt, et au même instant l'amour frappa du même trait son cœur et celui d'Haifa. Le jeune prince fut admis dans les appartemens, où de délicieuses entrevues se renouvelèrent plusieurs fois, et dès cet instant l'allégresse et le bonheur habitèrent cet asile.

Quelque temps après le sultan Sohul, affligé du départ de son fils, dépêcha vers lui son neveu, nommé Yiah, pour lui offrir son pardon, et l'engager à revenir. Ce jeune homme, en arrivant au bord du lac, apprit des gens de Joseph que ce prince étoit entré dans la citadelle, et que, depuis ce moment, ils n'en avoient plus entendu parler. Ne pouvant pénétrer dans cet asile, Yiah écrivit un billet par lequel il prévenoit son cousin de la clémence du sultan son père, et du désir qu'il avoit de le revoir. Il attacha ce billet à une flèche qu'il lança dans le palais, et qui tomba dans le jardin au moment où Joseph et Haifa s'y promenoient. Le prince, ravi d'apprendre que son père lui pardonnoit ses erreurs, prit soudain la résolution de retourner auprès de lui. Il communiqua ce projet à la princesse,

que l'idée de son départ plongea dans une désolation profonde. Joseph l'assura de son prompt retour, et lui protesta que la piété filiale pouvoit seule l'arracher d'auprès d'elle, même pour un moment. Haifa, aveuglée par l'amour, le supplia de l'emmener avec lui; mais forcée bientôt de reconnoître la justesse des raisons que lui donna Joseph, elle cessa de s'opposer à son départ. Au moment de leur séparation elle le conjura, les yeux baignés de larmes, de revenir promptement, ce qu'il lui promit sincèrement, car son amour étoit vrai, et c'étoit avec peine qu'il se soumettoit au devoir qui le rappeloit vers son père.

Joseph ayant repassé le lac, rejoignit ses compagnons, qui furent charmés de le revoir. Son cousin Yiah le reçut avec les transports de la joie la plus vive, et lui apprit ce qui s'étoit passé depuis son départ de la cour. Les deux princes prirent la route de Sind, et quand ils furent à un jour de distance de la capitale, ils dépêchèrent un courrier pour annoncer leur arrivée.

Il est impossible de décrire le touchant spectacle qu'offrit l'entrevue du prince avec son père et la reine, dont le départ d'un fils chéri avoit brisé le cœur. Les femmes de Joseph, qui étoient au nombre de quarante, firent éclater aussi les plus vifs transports. Enfin tout dans le palais

étoit heureux de son retour, le prince seul paroissoit triste et préoccupé. Le plaisir qu'il ressentoit de se retrouver au sein de sa famille ne pouvoit lui faire oublier son Haifa ; aussi restoit-il insensible aux caresses dont il étoit l'objet. Quand il étoit rentré dans son appartement il devenoit invisible pour tout le monde, et il passoit les nuits entières, ne songeant qu'à sa bien-aimée. Le jour ramenoit en vain de nouvelles réjouissances, ordonnées par ses parens, qui étoient loin de soupçonner le voyage que méditoit leur fils.

Joseph ayant consacré à ses devoirs quelques jours, qui furent pour lui d'une longueur mortelle, et ne pouvant modérer plus long-temps son impatience, quitta le palais à la faveur d'une nuit épaisse, accompagné d'un esclave fidèle, nommé Hulland, qu'il prit en croupe derrière lui, sur son meilleur cheval, et il suivit, avec la rapidité du vent, la route qui devoit le ramener près d'Haifa. Arrivé sur les bords du lac il cacha sa selle et sa bride dans des buissons, et son coursier le porta heureusement, ainsi que son affidé, à travers les eaux. Qui pourroit peindre le bonheur des deux amans quand ils se retrouvèrent réunis ? Le jeune prince remit son esclave aux soins des femmes d'Haifa, et se retira avec celle-ci dans ses appartemens.

Trente jours s'écoulèrent si rapidement que Joseph put à peine penser à ses parens, à sa famille et à son pays. Un soir que les deux amans admiroient, de la terrasse du palais, la belle perspective des lieux d'alentour, ils aperçurent un bateau qui cingloit vers eux, et que Haifa reconnut pour appartenir à son père, le sultan Mir Djyhane. Effrayée, elle supplia Joseph de se cacher pendant qu'elle recevroit les passagers. Joseph se retira aussitôt dans une chambre dont la fenêtre donnoit sur le lac. Mais comment exprimer sa surprise et son indignation, quand il vit descendre du bateau deux beaux jeunes gens, dans les bras de l'un desquels Haifa se précipita avec transport, et qu'elle fit entrer tous deux dans le palais ! Sans réfléchir que ce jeune homme pouvoit être un proche parent d'Haifa (et c'étoit en effet son cousin, qui avoit été élevé avec elle jusqu'au moment où on l'avoit confinée dans la citadelle), Joseph se laissa emporter à d'indignes soupçons, et prit le parti de quitter pour jamais une amante infidèle. Lui ayant écrit une lettre pleine de dépit, où il lui reprochoit sa fausseté, et lui disoit adieu, il remonta sur son coursier avec son confident, repassa le lac, et se hâta de retourner dans sa patrie. Il fut de nouveau très bien reçu de ses parens, et pour oublier la trompeuse Haifa, il

se livra tout entier à la société de ses femmes, qu'il avoit naguère délaissées, et qui, ravies de recouvrer son affection, se disputèrent à l'envi le bonheur de lui plaire.

Haifa, sans défiance auprès de son cousin Sohul et d'Ali-ben-Ibrahim, fidèle eunuque et confident de ce prince, étoit occupée à leur faire mille questions, et écoutoit avec intérêt les détails qu'ils lui donnoient sur la cour de son père, lorsqu'une de ses femmes lui apporta la lettre de Joseph. Elle se leva aussitôt, passa dans un cabinet, ouvrit le billet, et fut révoltée des injures que lui prodiguoit son ingrat amant. Mais forte de son innocence, et se flattant qu'il reviendrait quand il reconnoîtroit son erreur, elle se composa le mieux qu'elle put jusqu'au départ de son parent, qui, peu de jours après, prit congé d'elle, et retourna à la capitale de Mir Djyhane, laissant son eunuque dans la citadelle, à la grande satisfaction de la princesse, qui espéroit en faire un médiateur entre elle et son amant. Elle ne s'étoit pas trompée; car lorsqu'elle lui eut révélé sa liaison avec Joseph, il consentit à porter une lettre à ce prince, et à lui expliquer la cause de ses injustes soupçons. Le fidèle Ali arriva en vingt jours à la ville de Sind. Il demanda au jeune prince une audience particulière, qui lui fut aussitôt accordée, et lui re-

mit son message. Joseph, dont la colère étoit passée, et qui avoit plus d'une fois ressenti le chagrin d'être éloigné de celle qu'il aimoit plus que la vie, fut pénétré de joie en lisant ce tendre billet. Il écouta, sans en perdre un mot, tous les détails que lui donna l'esclave sur son prétendu rival, reconnut avec bien du plaisir son erreur, et protesta contre la conduite injurieuse qu'il avoit tenue envers Haifa. Ali fut conduit, par les ordres du prince, dans un des plus beaux appartemens du palais, et traité avec égard par les domestiques de la cour. La nuit suivante, Joseph ayant ordonné à son favori Hullahd de faire les préparatifs nécessaires, partit avec lui et l'eunuque. En peu de jours ils atteignirent les bords du lac, le traversèrent, et, au grand contentement d'Haifa, arrivèrent à la citadelle. Les peines d'une longue absence redoublèrent les transports que leur causa cette réunion, et les deux amans jouirent, s'il étoit possible, d'un bonheur encore plus vif qu'avant leur séparation. Le fidèle Ali-ben-Ibrahim fut congédié avec de riches présens, et retourna à la cour de Mir Djyhane. A son arrivée, le sultan, qui brûloit d'avoir des nouvelles de sa fille, l'emmena dans son cabinet. Pendant qu'il lui faisoit des questions, le turban de l'eunuque étant tombé, les pierres précieuses qui étoient enveloppées dans les plis roulèrent

sur le parquet, ainsi qu'un papier où étoient succinctement rapportées les aventures de Joseph et d'Haifa, et la mission d'Ali à la ville de Sind. Le sultan reconnut les bijoux, examina le turban, pour savoir s'il renfermoit encore quelque autre objet, et y trouva le papier, qu'il lut avec avidité. Transporté d'indignation, en voyant que toutes ses précautions pour éviter la terrible prophétie qui le menaçoit étoient devenues inutiles, il demanda d'une voix terrible au tremblant Ali si Joseph étoit encore avec sa fille. Sur sa réponse affirmative, il donna l'ordre de préparer immédiatement tout ce qu'il falloit pour son départ, dans l'espoir de surprendre le traître séducteur, et de se saisir de sa personne. Il commanda en même temps à son armée de se rendre sur les bords du lac, et de camper en face de la citadelle. Le malheureux eunuque fut jeté dans un cachot et chargé de chaînes. Mais toujours dévoué aux deux amans, il obtint de son geôlier, pendant la nuit même, au moyen d'une forte somme d'argent, la permission d'envoyer un billet à la princesse par un messenger sûr, pour la prévenir du malheur qui étoit arrivé, espérant que cet avis lui parviendroit assez à temps pour qu'elle pût prendre la fuite avec Joseph et se retirer dans le pays de ce prince. Par bonheur les deux amans reçurent ce message le lendemain

matin. A l'instant même ils se consultèrent sur les mesures à prendre, et il fut convenu qu'au lieu de quitter tous les deux la citadelle, Joseph et son affidé retourneroient seuls au Sind, la princesse étant incapable de supporter un voyage aussi rapide; mais que, pour la mettre hors de tout danger, les esclaves diroient au sultan qu'elle s'étoit enfuie avec son bien-aimé; ils pensoient qu'à cette nouvelle, il se mettroit avec son armée à la poursuite du prince; mais que celui-ci, monté sur un coursier agile, ne pourroit pas être atteint. Il fut aussi décidé que Joseph, en arrivant dans son pays, enverroit une ambassade à Mir Djyhane pour lui annoncer son mariage avec sa fille, et lui demander pardon, ainsi que la permission d'aller lui rendre ses devoirs de gendre. Ce stratagème réussit, mais aucune précaution ne put empêcher l'accomplissement de la prophétie faite à la naissance de la princesse, savoir, qu'elle causeroit la honte et la mort de son père.

Mir Djyhane arriva à la citadelle peu d'heures après l'évasion de Joseph, et apprit des femmes d'Haifa qu'elle l'avoit accompagné dans sa fuite. A cette nouvelle, le sultan furieux, entraîné par son mauvais génie, et sans s'arrêter à explorer le palais où sa fille étoit cachée, se hâta de rejoindre ses troupes campées sur les bords du

lac, et se mit à la poursuite du prince de Sind. En vain le vieux père de Joseph envoya-t-il une ambassade au sultan Mir Djyhane, ce dernier pénétrant sur le territoire de Sind, mettoit tout à feu et à sang. Il reçut l'ambassadeur avec une fierté insultante, lui commanda de retourner vers son maître, et de lui annoncer qu'il ne pardonneroit jamais le déshonneur de sa fille; qu'il avoit fait le serment solennel de détruire le royaume de Sind, de raser sa capitale, et d'assouvir sa colère dans le sang du sultan et de son fils. Cette réponse menaçante ne laissa au sultan et à Joseph d'autre parti à prendre que de combattre un ennemi si acharné. Ils rassemblèrent leurs troupes et marchèrent au-devant de Mir Djyhane, qu'ils défirent après un combat opiniâtre, dans lequel il perdit la vie.

Après la bataille, Joseph traita les vaincus avec humanité. Il fit embaumer le corps de l'infortuné sultan, qui fut transporté avec une pompe religieuse, sur une magnifique litière, suivie d'une nombreuse escorte, dans la capitale de Hind, et déposé avec toutes les cérémonies funèbres qui convenoient au rang du défunt, sous un superbe mausolée qu'il s'étoit fait ériger lui-même selon la coutume des souverains d'Orient. Le prince adressa en même temps des lettres de condoléance à la mère d'Haifa; il y

déploroit le sort de ce prince, à qui il avoit été forcé, bien malgré lui, de résister les armes à la main, et lui faisoit part de son violent amour pour sa fille; il ajoutoit que la main de sa bien-aimée étoit l'objet de tous ses vœux les plus chers, puisque cette union le mettroit à même de consoler dans son malheur la mère de son amante. La sultane, qui avoit déjà appris la victoire décisive remportée par l'ennemi, ainsi que la mort de son époux, et qui, loin de compter sur une conduite aussi généreuse, s'attendoit à voir le vainqueur irrité assiéger sa capitale, trouva quelque soulagement à ses peines dans l'espoir de prévenir la ruine de ses peuples, et consentit au mariage de Joseph et d'Haifa. D'après sa réponse favorable, le prince se rendit aussitôt à la citadelle du lac, et conduisit à la capitale de Hind la charmante prisonnière, non moins impatiente que lui de sceller leur union. A l'expiration du temps marqué pour le deuil, leurs noces furent célébrées avec toute la magnificence possible au milieu des acclamations unanimes du peuple, qui reconnut l'autorité du nouveau souverain, et n'eut pas dans la suite sujet de s'en plaindre. Le premier soin du monarque fut d'annoncer au calife Mamoun, alors commandeur des fidèles à Bagdad, les événemens qui venoient de se passer. Il lui envoya

en même temps une forte somme d'argent, ainsi que les objets les plus rares des pays de Hind et de Sind, parmi lesquels se trouvoient dix de ses plus belles esclaves qui excelloient dans l'art du chant, de la danse et de la poésie. Chacune d'elles déclama des vers impromptus devant le calife; mais ces vers peignoient si éloquemment, et d'une manière si touchante, le désir qu'elles avoient de retourner auprès de leur souverain chéri, que Mamoun, tout enchanté qu'il étoit de leur esprit et de leur beauté, sacrifia son propre plaisir à leur affection, et les renvoya à Joseph par l'officier porteur de l'édit qui reconnoissoit son pouvoir. Depuis, les deux époux, à qui le ciel accorda de nombreux enfans, vécurent heureux et chéris de leurs sujets, dont ils assurèrent la prospérité.

### AVENTURES

#### DES TROIS PRINCES, FILS DU SULTAN DE LA CHINE.

Une sultane, femme d'un puissant monarque de la Chine, fut un jour attaquée d'une maladie incurable. Les médecins l'abandonnèrent, en disant qu'elle ne pouvoit être guérie que par l'eau de la vie; encore déclarèrent-ils qu'il seroit presque impossible de s'en procurer avant que la nature ne fût épuisée chez la princesse, attendu

que le pays où cette eau se trouvoit, étoit à une très grande distance : la sultane avoit trois fils qui aimoient tellement leur mère, que dans l'espoir de la sauver, ils résolurent d'aller à la découverte du précieux remède, et prirent sur-le-champ la route indiquée par les médecins. Après avoir parcouru différens pays sans trouver l'objet de leurs recherches, ils convinrent de prendre chacun une route différente, espérant que l'un d'eux au moins auroit assez de bonheur pour découvrir le breuvage miraculeux, et revenir à temps pour sauver leur mère. Ils se firent un adieu touchant, et poursuivirent leur voyage chacun de leur côté, après s'être dépouillés, par précaution, des insignes de leur dignité, et avoir pris de grossiers vêtemens.

L'aîné des deux frères, après avoir parcouru un pays sauvage, parvint enfin près d'une grande ville habitée par une race maudite de juifs, et près de laquelle étoit une superbe synagogue. Épuisé par le besoin et par une longue marche, il entra dans ce temple et se coucha sur un tapis. Il s'y reposoit depuis quelques instans, lorsqu'il fut accosté par un rabbin. Le prince lui demanda, pour l'amour de Dieu, quelque chose qui pût ranimer ses forces. Mais loin de le secourir, le perfide infidèle, qui haïssoit les vrais croyans, le tua d'un coup de cime-

terre, et enveloppant son corps dans une natte, le jeta dans un coin de la synagogue. Par une inconcevable fatalité, le second frère arriva le lendemain dans le même lieu, et fut traité aussi cruellement par le juif. Enfin, deux jours après le plus jeune frère vint au même endroit, et l'infâme juif lui auroit fait subir le même destin, si la beauté extraordinaire du prince n'eût suggéré à cet homme l'idée de s'emparer de sa victime pour la vendre comme esclave et en tirer une forte somme d'argent. Il lui parla d'un ton affectueux, lui apporta quelques alimens, et lui demanda s'il vouloit le servir, se charger de nettoyer la synagogue et d'allumer les lampes. Le prince, dans l'état de détresse où il se trouvoit, et ne voyant pas pour le moment d'autre moyen de pourvoir à ses besoins, accepta la proposition, bien déterminé à s'évader dès qu'il seroit un peu remis de ses fatigues. Le juif le conduisit au logement qu'il avoit dans la ville, et affecta pour lui la même tendresse que pour ses enfans. Le lendemain le prince se rendit à la synagogue pour remplir la tâche qui lui étoit assignée, et découvrit les cadavres de ses malheureux frères. Il fut glacé d'horreur à cet épouvantable spectacle. Pendant qu'il déplorait leur triste sort en versant des larmes, le souvenir de son propre danger et l'idée qu'il étoit au pouvoir du meur-

trier de ses frères, le remplirent de terreur. Quand il fut un peu remis, le courage naturel aux princes se ranima dans son cœur, et il réfléchit aux moyens de venger sur le sanguinaire Israélite la mort de ses pauvres frères. Tout en pensant à son projet, il acheva son ouvrage, et quand le juif vint faire sa ronde, il cacha son émotion et dissimula si bien, qu'il ne laissa voir aucune trace de la douleur qu'il ressentait. Son maître le félicita sur sa diligence, le fit souper à sa table avec lui et sa famille, composée d'une femme et de deux jeunes garçons. On étoit alors au milieu de l'été, et comme il faisoit une chaleur accablante, ils se retirèrent pour se livrer au repos sur la terrasse de la maison qui étoit fort élevée. Au milieu de la nuit, lorsque tout le monde fut plongé dans un profond sommeil, le prince s'empara du sabre de l'abominable infidèle, et lui enleva la tête d'un seul coup; puis, saisissant les deux enfans, il les précipita du haut de la terrasse sur le pavé de la cour, où ils se brisèrent la cervelle. Il se disposoit à tuer la femme du juif, mais l'idée qu'elle pourroit le servir retint son bras. Il la réveilla doucement, lui ordonna de le suivre au bas de l'escalier, et là, lui apprit comment il avoit découvert le meurtre de ses frères et la vengeance qu'il avoit tirée de son indigne mari. La musulmane, car cette

femme l'étoit au fond du cœur, apprit avec indifférence, et presque avec joie, la mort du méchant juif qui l'avoit épousée malgré elle, et lui avoit fait souvent endurer de mauvais traitemens. Quant au chagrin que lui causa la perte de ses enfans, il fut adouci par la conservation de sa propre vie, et elle ne put se défendre d'excuser le jeune prince que la mort de ses frères indignement égorgés avoit porté à un acte de vengeance si naturel, et reconnut devoir la vie à sa généreuse compassion. Elle lui apprit alors que le laboratoire du défunt contenoit une grande quantité de drogues précieuses, et entre autres l'eau de la vie qu'il cherchoit depuis si long-temps. Le prince, ravi de cette nouvelle, offrit à la musulmane de la prendre sous sa protection, et elle consentit à le suivre dans un pays habité par de vrais croyans. Ils firent un paquet des drogues et de quelques bijoux d'une grande valeur, et les ayant chargés avec diverses provisions et autres objets nécessaires sur le dos de deux chameaux, ils y montèrent ensuite, quittèrent la ville sans être reconnus, et voyagèrent sans éprouver le moindre accident. A son arrivée dans la capitale de la Chine, le prince fut fort étonné d'apprendre la mort de son père, tandis que sa mère traînoit encore dans une maladie de langueur sa pénible exis-

tence. Les ministres qui, dans l'espoir du retour des trois frères, avoient empêché, non sans beaucoup de peine, que le trône fût occupé par un des héritiers collatéraux, se réjouirent à la vue du jeune prince, et dès qu'ils eurent appris la mort des deux aînés, ils le proclamèrent sultan. Son premier soin fut de guérir les souffrances de sa mère, à qui l'eau de la vie rendit sur-le-champ la santé. Ensuite il s'occupa des affaires de son gouvernement, et s'en acquitta avec tant d'habileté, de justice et de modération, qu'il se fit chérir de ses sujets, et devint le modèle des autres souverains.

Un jour, quelque temps après son avènement au trône, le sultan, s'amusant à chasser, vit un vieillard arabe, accompagné de sa fille et voyageant à cheval. Le vent ayant dérangé le voile de la jeune personne, offrit aux yeux enchantés du prince une beauté si ravissante que son cœur en fut subitement épris, et qu'il brûla de l'avoir pour favorite. Il la demanda aussitôt en mariage à son père, et fut on ne peut plus surpris quand l'Arabe le refusa, en lui disant qu'il avoit juré de ne donner sa fille qu'à un homme qui sût quelque métier utile avec lequel il pût gagner sa vie. « Mon père, répliqua le sultan, qu'ai-je besoin d'apprendre une profession vulgaire, lorsque j'ai à ma disposition les trésors d'un

royaume ? — Oui, repartit l'Arabe, mais telles sont les vicissitudes des choses d'ici-bas, que vous pouvez perdre votre couronne et tomber dans la plus grande misère si vous ne savez exercer une profession qui vous en mette à l'abri. » Le prince sentit toute la justesse de ce raisonnement, applaudit à la prudence du père, et le supplia de ne pas disposer de la main de sa fille en faveur d'un autre, parce qu'il étoit résolu à remplir la sage condition qu'il lui imposoit, celle d'apprendre un art quelconque. Le vieillard y consentit, et en peu de temps le jeune monarque, se soumettant à un laborieux apprentissage, devint fort habile dans l'art de faire des nattes de jonc et de canne pour orner les sofas et les coussins ; alors le vieil Arabe ne s'opposa plus à son union avec sa fille. Les noces furent célébrées avec pompe et au milieu de toutes les réjouissances imaginables.

Les deux époux passèrent quelques années dans une félicité parfaite. Le sultan avoit coutume de parcourir souvent, sous les habits de derviche, les différens quartiers de la ville, et à la faveur de ce déguisement il observoit l'opinion du peuple et surveilloit la conduite de la police. Un jour, dans une de ses rondes, il passa près de la boutique d'un traiteur, et se sentant de l'appétit, il y entra pour prendre quelque chose.

Il fut conduit, avec tous les égards possibles, dans un salon écarté, garni d'un tapis à fleurs recouvert d'une mousseline transparente. Il ôta ses sandales, entra dans l'appartement, et s'assit sur un fort beau tapis. Tout d'un coup il sentit, avec autant de surprise que de terreur, s'affaisser sous lui le siège qui le portoit, et il se trouva dans un noir caveau, où la foible lueur d'une lampe lui permit de distinguer les cadavres nus de plusieurs malheureux qui paroisoient récemment égorgés. Il considéroit avec horreur cet affreux spectacle, quand il vit sortir par une trappe inaperçue jusqu'alors, un esclave noir, à la mine féroce, qui s'écria, en brandissant un large cimenterre : « Malheureux, prépare-toi à mourir. » Quoique rempli de terreur, le sultan conserva toute sa présence d'esprit. « De quel avantage, dit-il, ma mort peut-elle être pour vous ou pour ceux qui guident votre bras ? Je ne possède rien que l'habit que vous voyez sur moi ; mais épargnez ma vie ; j'excelle dans un art qui procurera à vos maîtres des richesses immenses. » Ces mots arrêtèrent l'infâme bourreau. Il alla trouver son maître, et lui fit part de la proposition du faux derviche. Le traiteur vint à l'instant même s'assurer de la vérité des promesses du prince. « Donnez-moi seulement, dit l'infortuné monarque, quelques cannes et quel-

ques roseaux peints de différentes couleurs, et je vais en faire une natte, que vous pourrez présenter au palais, et que le vizir vous paiera mille pièces d'or. On lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire, et il tressa en peu de jours une natte, où il eut l'heureuse idée de consigner le récit de sa malheureuse situation, en caractères qui n'étoient connus que de lui et de son ministre. Quand l'ouvrage fut achevé il le donna au traître, qui, après en avoir admiré la beauté, et ne doutant pas du prix que lui en offriroit le ministre, courut le porter au palais. Le vizir, qui tenoit alors une audience, ordonna qu'on introduisît le marchand; mais quelle fut sa surprise quand le traître ayant déployé la natte, il put y voir représenté le danger imminent du prince, qu'il croyoit au harem! En effet, la sultane, espérant qu'il ne tarderoit pas à revenir, avoit tenu son absence secrète pour prévenir les troubles que la nouvelle en auroit pu occasionner. Le vizir fit arrêter le traître, et courut aussitôt délivrer son prince de son affreuse prison. La maison du traître fut rasée, et l'infâme fut mis à mort avec toute sa famille. Cette aventure prouva au sultan tout l'avantage qui pouvoit résulter de la connoissance d'un métier, puisque celui qu'il avoit appris l'avoit sauvé du plus grand péril.

## HISTOIRE

## DU BON VIZIR INJUSTEMENT EMPRISONNÉ.

Un vizir, d'une loyauté rare et d'une intégrité scrupuleuse, fut l'objet d'une accusation grave auprès du sultan, qui, sans daigner examiner les charges portées contre lui, le fit jeter dans une étroite prison, où il eut le pain et l'eau pour toute nourriture. Il languit sept années dans cet affreux séjour. Au bout de ce temps, le sultan, son maître, qui, pour se divertir, avoit coutume de parcourir, déguisé, les différens quartiers de la ville, passa par hasard, en habits de derviche, devant la maison de son ancien ministre. Il fut surpris d'en voir les portes ouvertes, et une foule de domestiques occupés à nettoyer les appartemens et à les préparer pour recevoir leur maître, qui, disoient-ils, leur avoit fait ordonner, par un messenger, de disposer tout, parce qu'il devoit, le jour même, rentrer en grâce auprès du sultan, et revenir habiter sa maison. Le monarque, qui, bien loin de penser à mettre son ministre en liberté, en avoit presque perdu le souvenir, fut très étonné de ce que lui dirent les domestiques ; mais il pensa qu'une longue captivité pouvoit avoir dérangé le cerveau du vizir, et qu'il étoit possible qu'il s'imaginât toucher au moment de sa délivrance. Il

prit donc le parti d'aller, à la faveur de son déguisement, visiter le prisonnier. Il acheta des pains et des gâteaux en abondance, et sous prétexte d'accomplir un vœu qu'il avoit fait de porter des vivres aux prisonniers, il se rendit à la prison, dont le concierge lui accorda bien volontiers l'entrée, et parvint auprès du vizir, qu'il trouva occupé à prier avec une grande ferveur. « Je viens, lui dit le prince, vous féliciter de votre prochaine délivrance, car, même sans vous connoître, je n'ai cessé de faire des vœux pour elle. Je n'ignore pas que vous avez annoncé à vos domestiques votre mise en liberté ; mais je crains que vous ne vous soyez trop hâté, car je n'ai entendu parler d'aucun ordre du sultan à ce sujet. — Vous pouvez avoir raison, charitable derviche, répondit le prisonnier ; mais soyez sûr qu'avant la fin de ce jour je serai mis en liberté et rétabli dans ma charge. — Je le désire, repartit le sultan ; mais sur quoi fondez-vous un espoir qu'il me paroît si difficile de voir réaliser ? — Bon derviche, répondit le vizir, asseyez-vous et écoutez-moi :

« L'expérience m'a trop appris que l'on n'est jamais plus près du malheur que lorsqu'on est parvenu au comble de la félicité, et que de même à une affliction profonde, succède presque toujours un bonheur inattendu. Un jour, à

l'époque où j'étois en place, chéri du peuple pour la douceur de mon administration, distingué de mon souverain, dont l'honneur et l'intérêt m'ont toujours été plus chers que la vie, et pour lequel je n'ai cessé de faire des vœux, même dans l'horreur de ma prison, je prenois le frais sur la rivière avec quelques uns de mes amis intimes, dans une barque magnifique. En buvant le café, la tasse que j'avois à la main, faite d'une seule émeraude du plus grand prix, et à laquelle je tenois beaucoup, m'échappa et tomba dans l'eau. Aussitôt j'envoyai chercher un plongeur à qui je promis une forte récompense s'il pouvoit retrouver ma tasse. Il ôta ses habits, et me pria de lui indiquer l'endroit où elle étoit tombée. Alors, pour lui montrer la place, je poussai la distraction jusqu'à jeter dans l'eau une riche bague de diamant que je tenois à la main. Pendant que je maudissois ma maladresse, le plongeur s'élança dans le liquide élément à l'endroit indiqué; et, au bout de deux secondes, reparut avec la tasse, dans laquelle, à mon grand étonnement, se trouvoit mon joyau. Je lui donnai une forte récompense, et je me félicitois d'avoir retrouvé mes bijoux, quand tout à coup je fus frappé de l'idée qu'un bonheur si extraordinaire devoit être promptement suivi de quelque revers. Cette

réflexion m'attrista, et je rentrai chez moi, l'esprit rempli de pressentimens funestes qui ne se sont que trop réalisés : la nuit suivante mes ennemis m'accusèrent de trahison envers le sultan ; le prince se hâta trop d'ajouter foi à leurs rapports, et je fus le lendemain précipité dans cet horrible séjour où je languis depuis sept ans, n'ayant que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Mais Dieu m'a donné la force de supporter ses terribles décrets, et aujourd'hui même il m'est arrivé un petit malheur qui me donne l'assurance qu'avant la nuit je serai mis en liberté et rentré en grâce auprès de mon souverain, dont je m'efforcerai de mériter les bontés ainsi que je l'ai toujours fait. Vous devez savoir, vénérable derviche, que ce matin j'ai éprouvé une envie inconcevable de manger de la viande, dont je suis privé depuis long-temps, et j'ai supplié mon gardien, en lui donnant une pièce d'or, de condescendre à mon désir. Au bout de quelques instans il m'a apporté un mets, dont l'odeur et la vue me promettoient un manger délicieux ; mais pendant que, suivant l'usage, je faisais mes ablutions avant de manger, un énorme rat s'est élancé sur le plat que j'avois posé à terre, et a dévoré l'espoir de mon dîner. Cette circonstance, qui vous paroîtra fort peu de chose en elle-même, m'a causé une telle douleur, que je

me suis évanoui et ne suis revenu à moi que pour verser d'abondantes larmes. Lorsque mon chagrin a été apaisé, l'espérance d'un meilleur sort est venue tout à coup luire dans mon âme. J'ai pensé que comme mon malheur et ma captivité avoient succédé tout à coup à un bonheur inattendu, de même cette mortification, la plus pénible que j'eusse jamais éprouvée, devoit être le prélude d'un bonheur nouveau. Rempli de cette idée, j'ai envoyé dire à mes gens de préparer ma maison et de m'y attendre. »

Le sultan qui, dans chaque parole du vizir, voyoit sa bonne foi et la preuve de son innocence, eut beaucoup de peine à soutenir le rôle qu'il avoit pris. Mais ne voulant pas être encore reconnu, il cacha son émotion, et quand son ministre eut achevé son récit, il prit congé de lui en lui disant qu'il espéroit voir bientôt se vérifier son présage. Alors il retourna au palais, où l'on ne s'étoit pas aperçu de son absence, entra dans son cabinet, quitta son déguisement, et donna l'ordre que l'on rendît sur-le-champ la liberté à son vizir, à qui il envoya une robe d'honneur et une escorte brillante pour le ramener à la cour. Ensuite il condamna ses infâmes accusateurs à l'emprisonnement, et confisqua leurs biens. A l'arrivée du ministre, le sultan le reçut avec la distinction la plus flatteuse ; il lui

remit les insignes de sa charge, tels que le dais de cérémonie, les sceaux et l'écritoire montée en riches bijoux. Il le conduisit ensuite dans une chambre écartée, se jeta à son cou, l'embrassa et le conjura d'oublier la longue persécution dont il avoit été injustement victime.

## HISTOIRE

## DE LA DAME DU CAIRE ET DE SES QUATRE GALANS.

Une jeune dame du Caire, des mieux élevées et des plus sages, et qui ne sortoit guère de chez elle que pour des affaires importantes, revenant un jour du bain, passa près du tribunal du cadi, au moment où finissoit la séance. Le magistrat l'aperçut, et frappé de son air de noblesse et de sa tournure élégante, il lui exprima tendrement, et à voix basse, le désir qu'il avoit d'obtenir d'elle un instant d'entretien. La dame voulant le punir d'une conduite aussi indiscrete, feignit de céder à ses vœux, et lui permit de venir chez elle le soir même. A peine débarrassée de l'importun cadi, la dame fut accostée par trois autres hommes qui lui firent de semblables propositions. Elle les accepta toutes, et donna aux trois amoureux rendez-vous pour le soir. Le premier de ces trois hommes étoit le collecteur des ports; le second, le chef des bouchers; et le

troisième, un riche marchand. De retour chez elle, la dame informa son mari de ce qui lui étoit arrivé, et le pria de lui permettre d'exécuter un stratagème qu'elle avoit imaginé pour punir ces insolens, et qui, non seulement le feroit rire comme elle, mais encore leur seroit profitable; car chacun des galans apporteroit sans doute avec lui un riche présent. Le mari, qui connoissoit la vertu de sa femme, consentit à tout, et la dame ayant préparé un magnifique repas, se para de ses plus beaux vêtemens, et attendit l'heure du rendez-vous. Il faisoit nuit à peine, quand le cadî se rendit avec empressement à la maison de la dame, et frappa à la porte, que celle-ci vint ouvrir elle-même. Elle l'introduisit dans son appartement où il lui donna un rosaire de perles précieuses. Elle l'invita alors à quitter son manteau, et lui fit mettre une large robe de mousseline jaune, et un bonnet bariolé, pendant que son mari les regardoit à travers un cabinet, près d'éclater de rire à chaque instant, en voyant les tendres grimaces de l'amoureux magistrat. Le bonheur du vieux galant se changea bientôt en une frayeur terrible; car à peine étoit-il assis et avoit-il commencé à prendre quelques rafraîchissemens, qu'on entendit frapper violemment à la porte. La dame, feignant la terreur, se leva en s'é-

criant : « C'est mon mari qui frappe, et s'il vous trouve ici, il nous tuera tous les deux. » A ces mots, le cadi, plus mort que vif, manqua de s'évanouir. Mais la dame chercha à le rassurer, et le fit entrer dans sa chambre à coucher, en lui recommandant de se tenir tranquille jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un moyen de congédier l'époux importun. Le cadi jura bien en lui-même que, s'il sortoit de ce mauvais pas, il ne s'aviserait plus de faire l'amour, ni d'enfreindre la loi sacrée.

La dame courut ouvrir la porte, et trouva le collecteur des ports qui l'attendoit, et qui venoit lui offrir une parure de bijoux ; elle le fit monter, le débarrassa de ses riches habits, et lui donna une veste cramoisie avec un bonnet vert tacheté de noir. Au bout de quelques instans la porte retentit de nouveau, et la dame répéta avec lui le même manège qu'avec le cadi, qui se consola un peu, en voyant un collègue dans une situation aussi ridicule que la sienne. Nos deux tendres barbons se firent des signes de condoléance, n'osant parler, de peur d'être découverts.

Le chef des bouchers fut introduit dans l'appartement, où son présent fut accepté. Il fallut aussi qu'il se déshabillât et s'affublât d'un vêtement bleu avec un bonnet écarlate, orné de

coquilles de mer et de clinquant. Il n'étoit pas encore habillé qu'un troisième coup se fit entendre à la porte. La scène d'alarmes se renouvela, et le galant, saisi d'effroi, fut poussé dans la chambre pour tenir compagnie à ses rivaux. Alors parut le riche marchand, qui fit présent à la dame de plusieurs voiles superbes, de pièces de soie et de mousselines brodées. La rusée dame le pria ensuite de se débarrasser de ses vêtemens pour en mettre d'autres couleur d'azur, avec un bonnet bigarré de rouge et de blanc. Il n'eut pas plus tôt endossé ces nouveaux habits qu'un coup violent retentit à la porte et glaça son ardeur. La dame, jouant toujours la même comédie, relégua le pauvre amant dans la chambre où, à sa grande surprise, il reconnut trois de ses amis intimes.

Le mari, qui avoit quitté sa cachette pour aller frapper à la porte, entra dans le même moment, et s'assit après avoir embrassé tendrement sa femme. Tous deux, après avoir mangé le souper préparé pour les galans, entamèrent la conversation assez haut pour être entendus des quatre amans désappointés et tremblans. « Lumière de mes yeux, dit le mari, n'as-tu rien remarqué de plaisant en allant aujourd'hui au bain ? Si tu as appris quelque chose, fais-m'en part pour me divertir. — Oui, répondit la dame,

j'ai rencontré quatre singuliers originaux ( à ces premiers mots nos amans transis se crurent perdus ) que j'avois grande envie d'amener avec moi à la maison pour nous en amuser ( ici ils se remirent un peu de leur frayeur ); mais de peur de vous donner de l'ombrage , je ne l'ai pas fait : cependant , si vous le désirez , je puis les envoyer chercher demain. » Les galans, se croyant sauvés, grâce à l'adresse et à la bonté de la dame , commencèrent à respirer plus librement ; mais leur espoir fut de courte durée. « Je suis fâché , dit le mari , que tu ne les aies pas amenés , parce que demain j'ai une affaire qui me force de m'absenter pour quelques jours. — Eh bien ! lui répondit sa femme en riant , sachez donc qu'ils sont ici , et que je m'égayois à leurs dépens quand vous êtes arrivé ; mais dans la crainte d'éveiller dans votre esprit des soupçons fâcheux , je les ai cachés dans notre chambre jusqu'à ce que j'eusse vu comment vous prendriez le badinage. » Il est impossible de peindre la frayeur dont les pauvres galans furent saisis à ces mots , et ce fut bien pis lorsque le mari ordonna à sa femme de les faire venir un à un , en ajoutant d'une voix ferme : « Je veux que chacun d'eux danse devant nous et nous raconte quelque historiette agréable. Malheur à celui qui ne parviendra pas à m'égayer ! il ne sortira pas d'ici vivant. — Que le

ciel nous protège! s'écria le cadî: comment donc un homme de ma qualité pourroit-il danser? Mais il n'est pas possible de faire résistance, et je ne vois d'autre moyen d'échapper à cette maudite femme et à son cruel mari que de nous acquitter le mieux possible de ce qu'il exige de nous. » Ses compagnons furent du même avis, et ils se résignèrent à exécuter tout ce qu'on leur ordonneroit.

La femme vint dans la chambre des prisonniers, et mettant un tambourin entre les mains du cadî, elle le fit sortir et commença à jouer un air fort gai sur son luth, au son duquel le grave magistrat fut bien forcé de danser, en faisant, comme un singe, mille gestes, mille grimaces grotesques, et en battant la mesure avec le tambourin, tout cela devant le mari que ce spectacle divertissoit extrêmement; et qui s'écrioit de temps en temps d'un ton railleur: « Vraiment, ma femme, si je ne savois pas que ce drôle-là fût un bouffon, je le prendrois pour notre cadî; mais, Dieu me pardonne! je sais que notre digne magistrat est à présent ou en prières ou occupé à examiner quelques causes qu'il doit juger demain. » A ces mots, le cadî dansa avec une nouvelle ardeur, et fit des gestes encore plus ridicules, dans l'espoir de n'être pas reconnu. Enfin, harassé par un exercice si violent et si

contraire à ses habitudes, il voulut s'arrêter ; mais le mari, sans aucune pitié, lui ordonna de continuer cet exercice, en le menaçant de la bastonnade, jusqu'à ce que le juge tombât épuisé de fatigue et baigné de sueur. Après lui avoir fait prendre quelques spiritueux et laissé un peu de repos, l'inexorable mari lui enjoignit de lui raconter quelque historiette, et le pauvre cadi, toujours prenant l'air et l'attitude d'un bouffon, commença en ces termes :

#### HISTOIRE RACONTÉE PAR LE CADI.

Un jeune tailleur, dont la boutique faisait face à la maison d'un officier, vit paroître un jour sur le balcon la femme de ce dernier. Elle étoit jeune et belle, et il suffit d'un regard pour tourner la tête au pauvre marchand. S'abandonnant à sa passion insensée, il restoit des jours entiers à l'attendre, et quand il l'apercevoit, il cherchoit à lui peindre sa passion par les signes les plus expressifs. Pendant quelque temps la dame s'amusa de ce manège ridicule ; mais enfin elle se lassa d'une plaisanterie qu'elle avoit cru pouvoir autoriser jusque là, et qui ne lui permettoit même plus de venir prendre l'air sur son balcon. Elle résolut de punir l'amoureux marchand de sa présomption, et de le forcer à quitter son échoppe.

Elle fit ses dispositions à ce sujet, et un jour que son mari étoit sorti pour quelques heures, elle invita le tailleur à venir prendre le café avec elle. L'heureux amant, au comble du bonheur, baisa les mains de l'esclave qui lui apportoit cette heureuse nouvelle, lui donna dix pièces d'or, et lui débita quelques mauvais vers que sa maîtresse lui avoit inspirés; puis se revêtant de ses plus beaux habits et plaçant son turban avec toute l'élégance possible, il courut, ivre de joie, à la maison de la dame. Elle étoit assise sur un riche fauteuil; et, relevant aussitôt son voile d'un air tout-à-fait gracieux, elle fit le plus doux accueil au marchand abusé, qui ne put trouver aucune expression pour lui peindre sa reconnoissance. En vain elle l'invita à s'asseoir; il étoit si intimidé, qu'il n'osoit plus quitter le coin du tapis. On apporta le café et on lui en présenta une tasse. Mais comme il n'étoit pas accoutumé à tant de magnificence et à de pareilles manières, et qu'il tenoit les yeux constamment fixés sur la dame avec une sorte de stupeur, au lieu de porter la tasse à sa bouche, il se heurta le nez et renversa le café sur ses habits. La dame sourit et lui fit apporter une autre tasse; mais pendant qu'il s'efforçoit de boire avec plus de calme et de sang-froid, un coup très fort se fit entendre à la porte. « Ciel!

s'écria la dame avec une grande agitation, c'est mon mari! s'il nous trouve ensemble, il nous immolera à sa fureur. » Le pauvre tailleur épouvanté faillit perdre connoissance. La dame et son esclave lui jetèrent de l'eau froide au visage, et quand il fut un peu revenu à lui, elles le poussèrent dans une chambre en lui recommandant de rester tranquille s'il vouloit sauver sa vie. Il se tint blotti dans un coin, plutôt mort que vif, parfaitement guéri de son amour, et jurant bien de ne plus jamais regarder aux balcons.

La dame, une fois débarrassée de son galant, se rassit et ordonna à son esclave d'ouvrir la porte. Le mari en entrant fut surpris de voir tous les préparatifs d'une collation, et demanda à sa femme avec qui elle se trouvoit. « Avec un amant, répondit-elle froidement. — Un amant! et où est-il? répliqua l'officier en colère. — Là, dans cette chambre; vous pouvez, si vous le voulez, nous immoler tous deux à votre fureur. » Le mari demanda la clef, et on la lui donna. On peut se figurer quel étoit, pendant cette rapide conversation, l'effroi du pauvre tailleur. Son angoisse étoit pire que la mort, et il attendoit à tout moment le coup fatal qui devoit lui enlever la tête. L'officier s'élança vers la porte, et il avoit déjà mis la clef dans la ser-

rure, quand sa femme partit tout à coup d'un grand éclat de rire. « De quoi riez-vous ? s'écria le mari furieux. — De vous, mon ami ; car quel autre pourroit croire que sa femme parle sérieusement quand elle lui parle d'un amant caché ? Je voulois savoir jusqu'ou la jalousie vous emporteroit, et j'ai imaginé cette plaisanterie. »

A ces mots, l'officier, honteux de sa crédulité, rit beaucoup de ce tour qu'il trouva fort ingénieux, et demanda pardon à sa femme de ses ridicules soupçons. Ils passèrent gaîment la soirée, et le mari s'étant ensuite rendu au bain, sa femme fit sortir le prisonnier à demi mort, lui reprocha ses indiscrettes démarches, et lui déclara que, s'il regardoit encore au balcon, il devoit s'attendre à être mis promptement à mort. Le tailleur, bien corrigé de sa folle passion pour une femme si supérieure à lui, la pria d'agréer ses humbles excuses, la remercia de l'avoir sauvé, rentra chez lui, et dès le lendemain se hâta de quitter un voisinage aussi dangereux.

L'histoire du cadi fit sourire les deux époux. Ils lui firent encore danser quelques pas, et lui permirent de retourner chez lui, mais en lui imposant pour condition dernière qu'il ne quitteroit pas son ridicule accoutrement. Nous ne

saurions dire comment il y parvint, et de quelle manière il sut expliquer un déguisement si peu digne d'un magistrat; mais il courut des bruits étranges dans la ville, et *la danse du cadi* devint la danse favorite des baladins de profession, par qui il eut souvent la mortification de se voir contrefaire quand il se rendoit au tribunal ou qu'il en revenoit. Très souvent encore, lorsqu'une cause d'adultère étoit portée devant lui, il arrivoit aux coupables et aux témoins de lui rire au nez. Aussi ne se laissa-t-il plus tenter. A peine même osa-t-il depuis lever les yeux sur une femme, tant il craignoit de retomber dans un semblable piège.

Après le départ de ce pauvre juge la dame fit sortir du cabinet le grave collecteur, que le mari apostropha par son nom, en lui disant : « Vénérable fonctionnaire, depuis quelle époque vous êtes-vous fait bouffon ? Pouvez-vous me divertir par quelque danse ? » Le malheureux n'osa souffler mot, et se mit à sauter de son mieux. On ne lui permit de s'arrêter que lorsqu'il fut exténué de fatigue. Alors on le fit asseoir, et quand il eut repris des forces, on le pria de raconter une histoire. Il commença son récit en ces termes :

## HISTOIRE

DU MARCHAND, DE SA FILLE ET DU PRINCE  
D'IRAK.

Un riche marchand se désoloit sans cesse de ce que la Providence, qui avoit tant fait pour lui, n'avoit pas couronné ses nombreux bienfaits en lui accordant un enfant qui pût hériter de ses immenses richesses. Cette privation l'empêchoit de jouir de sa fortune, et chaque jour il importunoit le ciel de ses éternelles prières. Enfin, un soir qu'il venoit d'achever ses dévotions, il entendit une voix qui lui dit : « Tes vœux sont exaucés : tu auras une fille, mais elle te causera beaucoup de chagrin, à sa quatorzième année, par une intrigue qu'elle aura avec le prince d'Irak ; et souviens-toi qu'on ne peut éviter les décrets d'en haut. »

La femme du marchand accoucha peu de temps après d'une fille qui devint d'une beauté rare. On ne négligea rien pour son éducation, et à treize ans elle étoit si accomplie que le bruit de ses charmes s'étoit répandu dans toute la ville. Le marchand en étoit ravi, mais il éprouvoit en même temps une extrême inquiétude pour son avenir toutes les fois que la fatale prédiction se retraçoit à son esprit. Il se détermina enfin à consulter un célèbre derviche, avec

qui il étoit lié, sur les moyens de détourner l'accomplissement de la prophétie. Le derviche ne lui donna que de foibles espérances sur la possibilité de lutter contre les décrets du ciel ; cependant il lui conseilla de faire conduire la jeune et belle vierge dans une habitation isolée, située au milieu de montagnes désertes, et dont l'unique entrée étoit une caverne sombre taillée dans le roc, entrée que l'on pouvoit faire garder sûrement par quelques domestiques fidèles et dévoués. « Que votre fille, dit le derviche, passe dans cette demeure l'année qui doit voir se réaliser la prédiction qui vous menace ; et si les précautions humaines peuvent lutter contre les volontés de la Providence, elle sera préservée du malheur que vous redoutez. » Mais c'est en vain que l'homme cherche à résister aux ordres du Très-Haut ; il doit se résigner aux lois qu'il lui impose.

Le marchand suivit le conseil de son ami, et ayant fait les dispositions nécessaires, il partit avec sa fille, le derviche et quelques esclaves blancs et noirs des deux sexes. Au bout d'un mois ils arrivèrent à leur destination. Le marchand installa sa fille, se reposa un jour, et reprit avec le derviche le chemin de sa maison. On avoit rassemblé dans l'habitation tout ce qui pouvoit être utile et agréable à la jeune récluse ;

des esclaves des deux sexes étoient restés auprès d'elle pour la servir et la protéger ; mais peu de jours s'étoient à peine écoulés qu'eut lieu un de ces événemens qui prouvent toute l'inutilité des résistances humaines contre les décrets du ciel.

Le prince d'Irak, dans une partie de chasse ayant devancé sa suite et s'étant égaré, se trouva à la porte de la caverne qui conduisoit à l'habitation. Les deux esclaves noirs qui la gardoient apercevant un étranger, lui enjoignirent de se retirer. Il arrêta son cheval, et demanda, d'un ton honnête, un asile pour la nuit, ainsi que quelques rafraîchissemens, représentant qu'il avoit perdu son chemin et qu'il étoit épuisé de faim et de fatigue. Les esclaves furent touchés de sa position et frappés de son air noble et imposant. D'ailleurs pensant n'avoir rien à craindre d'un homme seul, ils le conduisirent par la caverne dans la belle vallée où étoit l'habitation solitaire. Ils annoncèrent son arrivée à leur maîtresse, qui donna l'ordre d'introduire l'étranger dans un appartement où étoit préparé un élégant festin. Là, elle lui fit l'accueil le plus affectueux et le plus hospitalier. Enfin, se connoître et s'aimer, ce fut pour ces deux jeunes cœurs l'affaire d'un moment, et la malheureuse prédiction ne tarda pas à se réaliser dans toute son étendue. Quelques mois se passèrent dans

un bonheur mutuel ; mais le prince, impatient de revoir sa famille, prit congé de sa maîtresse, lui promettant de revenir auprès d'elle et de l'épouser aussitôt qu'il auroit satisfait à ses devoirs envers ses parens.

Il partit, et rencontra en route le marchand qui venoit voir sa fille. S'étant arrêtés tous les deux au même endroit, ils lièrent conversation et s'interrogèrent sur leurs aventures respectives. Le prince, qui étoit loin de se douter à qui il parloit, lui raconta son dernier épisode. Le marchand, voyant que tous ses soins avoient été inutiles, dissimula son chagrin, et résolut de ramener sa fille chez lui, de cacher le mieux possible ce qui s'étoit passé, et de ne plus chercher désormais à lutter contre le destin. A son arrivée à la caverne, il trouva sa fille dans l'état le plus affligeant. Peu de temps après elle devint mère, et pour dérober aux yeux du monde ce témoin de son déshonneur, on exposa le nouveau-né dans une petite corbeille au milieu de la route. Le hasard y amena bientôt une caravane ; charmé des grâces du petit orphelin, le chef le prit et l'adopta pour son fils.

Le prince d'Irak, après avoir passé quelque temps dans sa famille, se mit en route pour revenir auprès de sa belle maîtresse, et rencontra encore le marchand, qui, à la demande de sa

filie, se rendoit dans l'Irak, pour informer le prince de la situation de sa bien-aimée. Celui-ci, enchanté, suivit le père chez lui, et épousa la jeune fille, qu'il ramena, ainsi que ses parens, dans ses états. Après de longues recherches, ils parvinrent à découvrir leur fils, et récompensèrent généreusement le chef de la caravane, qui demanda et obtint la permission de résider dans le palais pour surveiller l'éducation de son fils adoptif.

#### AVENTURES DU CADI ET DE SA FEMME.

Il y avoit autrefois dans la ville de Bagdad un cadi qui rendoit la justice avec une intégrité admirable, et qui par le bon exemple de sa vie privée, donnoit encore de la force à l'impartialité de ses arrêts. Après avoir rempli pendant quelques années ses honorables fonctions, il eut le désir de faire le pèlerinage de la Mecque, et le calife lui en ayant accordé la permission, il partit pour ce pieux voyage, laissant sa femme, d'une beauté remarquable, sous la protection de son frère. Mais au bout de quelque temps, cet homme, indigne d'un dépôt aussi sacré, osa parler à sa sœur de la criminelle passion qu'il avoit conçue pour elle. La vertueuse épouse, par respect pour son mari, lui témoigna moins de colère que de douleur, et chercha à le ra-

mener à la raison par tous les moyens de persuasion possibles. Mais lui, bien loin de se rendre, la menaça de la perdre en l'accusant d'adultère si elle ne vouloit pas répondre à ses coupables desirs. Ces menaces ne produisant aucun effet, l'infâme suborna des témoins qui certifièrent avoir pris la femme du cadi en flagrant délit. Ces machinations ne réussirent que trop : la malheureuse femme fut condamnée à recevoir cent coups de fouet et à être bannie de la ville. Après avoir subi cet injuste et ignominieux traitement, elle fut promenée dans les rues de Bagdad au milieu des sarcasmes et des huées de la populace, jetée hors des portes de la ville, et abandonnée à son triste sort. Sans murmurer contre la Providence, elle se résigna à ses décrets, et résolut d'aller à la Mecque retrouver son mari, et de se justifier à lui, car elle n'attachoit de prix qu'à son estime et à son amour. Après avoir voyagé quelques jours, elle arriva dans une ville au moment où une foule de peuple environnoit le bourreau, qui entraînoit un jeune homme par une corde passée autour de son cou. La femme du cadi s'informa de quel crime ce malheureux étoit accusé. On lui répondit qu'il devoit cent pièces d'or, et que ne pouvant les payer il étoit condamné à être pendu ; car telle étoit dans cette ville la

punition infligée aux débiteurs insolubles. Touchée de compassion, la femme du cadi offrit de payer cette somme, qui composoit presque tout son avoir. Le jeune homme fut aussitôt mis en liberté, et tombant aux pieds de sa libératrice, il jura de lui consacrer sa vie. Apprenant qu'elle avoit l'intention de faire un pèlerinage à la Mecque, il lui demanda avec instance la permission de l'accompagner et d'être son protecteur, ce qu'elle accepta. Ils partirent. Au bout de quelques jours, le jeune homme, méconnoissant les obligations qu'il avoit à sa libératrice, et poussé par de coupables desirs, ne craignit pas de l'insulter par les propositions les plus outrageantes. L'infortunée lui reprocha avec douceur l'ingratitude de sa conduite. Il parut un instant repentant, mais la vengeance avoit trouvé place dans un cœur que la reconnaissance devoit remplir tout entier. Quelques jours après ils arrivèrent sur le bord de la mer, où ce jeune homme ayant aperçu un bâtiment fit quelques signaux. Le capitaine envoya aussitôt une chaloupe à terre, et le jeune homme y étant monté, aborda au vaisseau, et dit qu'il avoit à vendre une belle esclave dont il vouloit mille pièces d'or. Le maître de l'équipage, qui souvent faisoit le commerce d'esclaves sur cette côte, alla examiner la femme du cadi, et consentit à

en donner le prix demandé. Dès que le scélérat eut touché le prix de son infamie, il disparut. La malheureuse dame se laissa conduire à bord du vaisseau, persuadée que son compagnon avoit profité de cette occasion pour soulager sa fatigue en la faisant transporter par mer à quelque pays voisin de la Mecque. Mais elle n'étoit pas encore au terme de ses infortunes. Le soir même elle eut à subir les grossières propositions du capitaine, qui, surpris de ses refus, lui annonça qu'il l'avoit payée mille pièces d'or. La malheureuse dame eut beau protester qu'elle étoit libre, le brutal marin ne voulut rien entendre, et menaça d'employer la force si la résistance se prolongeoit. Elle étoit près de succomber, quand le vaisseau donna contre un écueil. Le maître s'élança sur le pont, et quelques instans après le bâtiment fut mis en pièces. La Providence n'abandonna pas la vertueuse femme, qui, s'étant retenue à une planche, fut jetée sur le rivage après avoir été quelques heures le jouet des flots. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle s'avança dans le pays. C'étoit une campagne agréable, abondante en fruits, et arrosée de clairs ruisseaux. Le second jour elle parvint dans une très belle ville, et fut immédiatement conduite auprès du sultan, qui l'accueillit avec bonté. Elle lui dit qu'elle s'étoit vouée à la vie

religieuse et qu'elle alloit faire un pèlerinage à la Mecque, quand le vaisseau qui la portoit fit naufrage sur la côte; qu'elle ignoroit si quelques uns des passagers avoient échappé à la mort, mais que tout espoir d'accomplir son pieux voyage lui étant interdit, si le sultan vouloit lui assigner une petite cabane et un foible secours qui pût la faire vivre, elle passeroit les jours qui lui étoient encore comptés à prier pour sa Hauteesse et pour ses sujets.

Le prince, qui étoit vraiment religieux, fut touché des malheurs de cette dame, et lui donna pour asile une maison attenante à son palais. Il alloit souvent la voir, et s'entretenoit avec elle sur des sujets de religion. Dans ces entrevues la dame faisoit toujours preuve d'une piété raisonnée et profonde.

Peu de temps après son arrivée, plusieurs tributaires rebelles, qui refusoient, depuis quelques années, d'envoyer leurs impôts ordinaires, et contre lesquels le bon monarque ne vouloit pas user de rigueur, quoique son trésor se ressentît beaucoup de ce déficit, envoyèrent leurs arrérages à l'instant où l'on s'y attendoit le moins, en demandant humblement pardon de leur désobéissance, et en promettant pour l'avenir une exactitude rigoureuse. Le sultan attribua cet heureux événement aux ferventes prières de

la femme du cadi, et fit part de sa pensée à ses courtisans. Ceux-ci en parlèrent à leur tour, et cette opinion s'étant rapidement répandue, toutes les classes du peuple vinrent en foule dans toutes les occasions difficiles, solliciter les prières et les conseils de la pieuse dame; et telle étoit l'efficacité de son intervention, que le nombre des croyans augmentoit de jour en jour. La dame recevoit chaque fois des témoignages de leur gratitude, et bientôt les présens qu'elle étoit forcée de recevoir s'élevèrent à des sommes incalculables. Sa réputation franchissant le royaume, s'étendit peu à peu dans tous les pays habités par les fidèles qui venoient des différentes parties de l'Asie solliciter ses prières. Il lui fallut alors prendre une maison vaste. Elle y entretenoit nombre de malheureux, et y donnoit l'hospitalité à une foule de pauvres gens qui se rendoient près d'elle en pèlerinage, tant étoit grande sa réputation de sainteté.

Mais il est temps de revenir à son époux. Le bon cadi ayant terminé son saint voyage à la Mecque, où il avoit passé un an pour visiter ces lieux vénérés, reprit la route de Bagdad. Mais qu'on juge de son désespoir quand il apprit que sa femme, près de laquelle il revenoit ivre de joie et d'amour, avoit violé la foi conjugale, et que son frère, ne pouvant supporter le déshon-

neur de leur famille, avoit quitté la ville, et que l'on n'avoit plus entendu parler de lui. Cette affreuse nouvelle le frappa tellement, qu'il prit la résolution d'embrasser la vie religieuse et errante, et d'aller de ville en ville, de pays en pays, pour visiter les personnes que leur piété et leurs vertus avoient rendues célèbres. Il voyagea deux ans, pendant lesquels il parcourut maints royaumes. Enfin, il entendit parler de la sainte religieuse du pays étranger, et fut bien loin de soupçonner que cette respectable femme le touchoit d'aussi près ; il se dirigea vers la ville qu'elle habitoit, espérant tirer un grand fruit de son pieux entretien et de ses prières.

Chemin faisant, le cadi rencontra son perfide frère, qui, plein de repentir pour sa coupable conduite, s'étoit fait mendiant, et alloit, confessant ses péchés, chercher leur absolution dans les prières de la religieuse femme dont la réputation s'étendoit si loin. Le temps, et surtout le costume, car les deux frères portoient des habits de derviche, empêchèrent qu'ils ne se reconnussent. Ils entrèrent néanmoins en conversation, et voyant qu'ils alloient au même endroit, ils convinrent de faire route ensemble. Après quelques jours de marche, ils rencontrèrent un conducteur de chameaux, qui voyageoit dans la même direction et dans le même but ;

il leur avoua que s'étant rendu coupable d'un crime affreux dont le souvenir tourmentoit sa conscience, il alloit consulter la pieuse femme sur la pénitence qui pouvoit expier ses infamies, dont il avoit un sincère repentir, et qu'il espéroit, par cette intercession, et par une entière réforme, obtenir le pardon de ses fautes passées. Le crime de ce misérable étoit un meurtre dont nous avons oublié de rapporter les détails en temps et lieu. Lorsque la femme du cadi eut été chassée de Bagdad, et avant qu'elle eût rencontré le jeune homme qui la vendit comme esclave, elle s'étoit réfugiée dans la cabane d'un honnête nourrisseur de chameaux, dont la femme lui avoit de grandes obligations. Cette bonne femme la reçut avec la plus franche cordialité, la consola dans ses malheurs, pansa ses blessures, et voulut qu'elle restât chez elle jusqu'à son entier rétablissement. Son mari ne lui témoignoit pas moins d'intérêt. La malheureuse exilée, après être restée quelque temps sous l'humble toit de ces braves gens, avoit enfin recouvré sa santé et ses funestes charmes, quand le conducteur de chameaux dont nous avons parlé, vint rendre visite aux deux époux. Il conçut pour l'étrangère une passion violente, qu'il n'hésita pas de lui déclarer. Irrité par le refus qu'il essaya, l'amour dans son cœur fit

place à la haine la plus ardente, et il résolut de laver dans le sang de sa victime l'affront qu'il éprouvoit. Dans cette vue, il s'arma d'un poignard, et vers le milieu de la nuit, lorsque tout le monde fut plongé dans le sommeil, il se glissa dans la chambre où reposoient, l'un à côté de l'autre, la femme du cadi et l'enfant de l'hôtesse. Le scélérat, dans l'obscurité, frappa au hasard, et il plongea le fer dans le sein de l'enfant, qui jeta un grand cri. L'assassin, effrayé, se précipita hors de la chambre et disparut. La femme du cadi s'éveilla saisie d'effroi, et donna l'alarme aux malheureux parens, qui allumèrent un flambeau, et volèrent à son secours. Mais qui pourroit peindre leur douleur quand ils virent leur fils expirant, et leur protégée évanouie et baignée dans le sang de la victime ! La malheureuse dame revint enfin à elle-même, mais leur tendre enfant leur étoit ravi pour jamais. Quelques jours après ce tragique événement, la femme du cadi partit pour son pèlerinage. Retournons maintenant près du cadi et de ses infâmes compagnons.

Ils marchaient depuis peu de jours, lorsqu'ils furent accostés par un jeune homme qui les salua et s'informa du but de leur voyage. Quand il en fut instruit, il leur demanda la permission de se joindre à eux, attendu qu'il se rendoit

aussi près de la célèbre religieuse, espérant qu'elle pourroit, par ses prières, lui obtenir du ciel le pardon de la plus noire ingratitude et le repos de sa conscience que tourmentoient de profonds remords. Les quatre voyageurs continuèrent leur route, et rencontrèrent, peu de jours après, un capitaine de vaisseau qui avoit essuyé un naufrage peu de temps auparavant; cet événement l'avoit réduit à la plus affreuse misère, et il alloit implorer les secours de l'être bienfaisant dont la charité et les miraculeuses prières étoient si renommées dans tous les pays. Nos quatre compagnons l'engagèrent à se joindre à eux, et ils continuèrent ensemble leur pèlerinage jusqu'à la ville habitée par la femme du cadi.

Ils se rendirent aussitôt à la demeure de cette femme charitable. Les avenues étoient remplies d'une telle multitude de fidèles, qu'ils eurent beaucoup de peine à être introduits. Les domestiques, voyant qu'ils étoient étrangers et tout nouvellement arrivés, les invitèrent, pour se remettre de leurs fatigues, à entrer dans un appartement et à s'y reposer jusqu'à ce qu'ils eussent informé leur maîtresse de leur présence dans sa maison. Les voyageurs remercièrent, et quelques instans après, on vint leur annoncer que la dame recevroit leurs de-

mandes, chacun en particulier. On leur servit des rafraîchissemens, qu'ils acceptèrent avec beaucoup de reconnoissance. Ils ne cessoient, pendant tout ce temps, d'admirer les vertus hospitalières de la pieuse dame, qui, sans être aperçue, les examinait au travers d'une jalousie. Son cœur tressaillit de joie lorsqu'elle aperçut son époux, perdu depuis si long-temps pour elle, et dont elle n'avoit cessé de pleurer l'absence. Mais elle fut également bien surprise en reconnoissant ses compagnons. Elle eut de la peine à maîtriser ses sens ; cependant ne voulant pas se découvrir avant de les avoir entendus, elle se retira dans sa chambre, versa des larmes qui soulagèrent son cœur du poids qui l'oppressoit, et se prosterna pour offrir des actions de grâces au protecteur du juste, au Dieu qui avoit récompensé sa confiance en lui par des bienfaits sans cesse renouvelés, et qui lui rendoit enfin l'ami de son cœur. Ses prières achevées, elle fit prier le sultan de lui envoyer un officier de confiance qui pût entendre le récit des cinq voyageurs. Lorsque cet officier fut arrivé, elle le fit cacher de manière à ce qu'il entendît tout sans être vu, se couvrit d'un voile, et s'assit sur son fauteuil pour recevoir les pèlerins. Ceux-ci étant introduits, se prosternèrent le front jusqu'à terre. Elle les pria de se relever,

et leur dit : « Vous venez, sans doute, partager mon humble toit, et me demander ces conseils et ces prières, qui, par la grâce du Très-Haut, ont été quelquefois propices au pécheur repentant. Soyez les bien-venus ; mais comme il est impossible de donner des conseils sur des choses que l'on ne connoît pas, ou de prier sans savoir quels sont les besoins de celui qui réclame des prières, veuillez me raconter vos aventures avec la plus grande franchise ; car un mensonge, ou même une réticence m'empêcheroit de vous rendre aucun service. » A ces mots elle ordonna au cadi de rester avec elle, et fit retirer ses quatre compagnons, voulant les entendre séparément pour leur épargner la honte d'une confession publique. Le bon cadi, qui n'avoit rien à se reprocher, raconta son pèlerinage à la Mecque, l'infidélité supposée de sa femme, sa résolution de passer sa vie à visiter les lieux sacrés et les saints personnages parmi lesquels elle s'étoit rendue si célèbre ; il dit enfin que l'objet de son pèlerinage étoit d'entendre ses discours édifiants, et d'obtenir le bienfait de ses prières pour sa malheureuse épouse. Lorsqu'il eut achevé son récit, la dame le fit passer dans une autre chambre, et entendit successivement les aveux des quatre autres, qui, n'osant rien omettre, et ne se doutant guère à qui ils par-

loient, racontèrent tout ce que l'on a vu dans le courant de cette histoire. La femme du cadi ordonna ensuite à l'officier de les conduire devant le sultan, et de l'informer de tout ce qu'il leur avoit entendu raconter. Le prince, indigné de la conduite des quatre coupables, ordonna qu'ils fussent mis à mort. Déjà le bourreau se préparoit à exécuter la sentence, quand la dame vint demander leur pardon, et se découvrit à son mari, dont on ne peut concevoir le bonheur. Le sultan accorda à ses prières la grâce des criminels. Le cadi resta auprès de ce prince, à qui il consacra le reste de sa vie. Il remplit les fonctions de premier magistrat, à la grande satisfaction de ceux qui avoient des causes à plaider devant lui, offrant sans cesse, ainsi que sa vertueuse compagne, l'exemple parfait des vertus et du bonheur conjugal. Le souverain ne cessa de les combler de faveurs. Souvent il passoit des soirées entières à converser familièrement avec eux. Leurs entretiens rouloient ordinairement sur les vicissitudes de la vie humaine et sur la bonté de la Providence qui vient adoucir les souffrances des fidèles au moment où ils sont près de succomber sous le poids du malheur. « Moi-même, mes amis, dit un jour le sultan, je suis comme vous un exemple de la protec-

tion du ciel, ainsi que vous allez le voir par le récit de mes aventures. » Et il commença son histoire en ces termes :

### HISTOIRE

#### DU SULTAN RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Je ne suis pas né pour le rang élevé que j'occupe. Je suis fils d'un riche marchand qui habitoit un pays fort éloigné de celui que je gouverne. Mon père m'éleva dans sa profession, et m'enseigna, tant par ses préceptes que par son exemple, à être diligent, honnête et vertueux. J'avois à peine atteint l'âge viril que la mort me ravit cet excellent père. A ses derniers momens, il me donna les conseils les plus sages que lui dictoient son amour pour moi et son expérience, et me recommanda surtout de ne jamais faire un serment, quelque juste, quelque nécessaire qu'il fût à mes intérêts. Je lui promis de me conformer à tous ses avis, et bientôt il rendit le dernier soupir, nous laissant, ma mère, ma sœur et moi, plongés dans la plus sincère affliction. Lorsque j'examinai l'héritage qui m'étoit laissé, je me trouvai en possession d'une immense somme d'argent, et d'un fonds considérable de commerce, dont je payai aussitôt les deux tiers à ma mère et à ma sœur, qui se retirèrent dans une maison qu'elles avoient

achetée à la campagne. Quelque temps après, un marchand éleva des prétentions sur le bien de mon père pour une somme presque égale à tout ce que je possédois. Je lui demandai ses titres; il n'en avoit point, mais il appuya la justice de sa demande d'un serment solennel. Je savois que son serment étoit faux; mais comme je m'étois engagé à ne jamais en faire, je ne pus le démentir, et je fus obligé de payer, ce que je fis en prenant tout sur ma propre part, ne voulant pas diminuer celle de ma mère et de ma sœur. On me fit encore quelques autres réclamations de même nature, et auxquelles je souscrivis, plutôt que de violer la promesse que mon père avoit exigée à son lit de mort, quoique par-là je me trouvasse réduit à une misère affreuse, ne voulant pas faire partager à ma mère et à ma sœur ce nouveau malheur. Enfin je me décidai à quitter ma ville natale, et à chercher fortune dans un pays étranger, soit en me mettant commis chez un marchand, soit de toute autre manière. Je partis donc, et je voyageois depuis quelques jours, lorsqu'en traversant un désert sablonneux, je rencontrai un vénérable vieillard vêtu de blanc. Il m'aborda d'un air affable, me demanda le but de mon voyage, et je lui racontai ma déplorable histoire. Le vieil Arabe me bénit, loua ma conduite en termes

extrêmement flatteurs, et ma fidélité à tenir la promesse que j'avois faite à mon père mourant. « Mon fils, ajouta-t-il, ne te décourage pas ; tes actions ont été approuvées par notre saint prophète, qui a intercédé pour toi auprès du Dieu de miséricorde. Viens recevoir le prix de ta vertu et de tes tribulations. » Je le suivis, et nous arrivâmes dans cette ville, qui étoit toute dépeuplée ; le palais même tomboit en ruines. « Le ciel, me dit mon vénérable guide, a ordonné que tu régnasses ici ; tu deviendras bientôt un puissant sultan. » Il me fit parcourir le palais, et nous descendîmes dans une cave où, à mon grand étonnement, j'aperçus des tas de lingots d'or et d'argent, de grands sacs de pièces d'or et plusieurs coffres remplis de bijoux d'une valeur inestimable. Il me mit en possession de tout. Je restai quelque temps immobile de surprise ; mais sortant enfin de mon extase, je dis à mon guide : « A quoi me serviront tous ces trésors dans une ville déserte, et comment puis-je être monarque sans sujets ? » Cette question fit sourire le vieillard, qui me répondit : « Prends patience, mon fils ; il arrivera ce soir ici une nombreuse caravane composée de malheureux exilés qui cherchent un asile, et ce sera toi qu'ils prendront pour souverain. » Ces paroles se vérifièrent ; la caravane arriva, et le vieillard l'invita à se fixer

dans la ville. L'offre fut acceptée avec joie, et d'après ses conseils, on me choisit pour sultan. Mon protecteur resta avec moi une année entière, pendant laquelle il m'apprit l'art de gouverner ; c'est lui qui m'a fait ce que je suis. Le ciel a secondé mes efforts pour faire le bien ; ma réputation de justice, de générosité et de clémence s'est bientôt répandue au dehors ; la ville s'est remplie en peu de temps d'habitans industrieux qui ont élevé sur les ruines des vieux bâtimens des bâtimens nouveaux qu'habitent le travail et la paix. La campagne s'est fertilisée par une culture bien ordonnée, et notre port s'est couvert de vaisseaux venus de toutes les parties du monde. Peu de temps après, j'envoyai chercher ma famille, car j'avois laissé en partant une femme et deux fils. Vous pouvez juger, par la joie que vous avez ressentie en vous retrouvant après une longue séparation, de celle que je dus éprouver quand je me vis entouré de tout ce qui m'étoit cher. A la fin de l'année, mon vénérable protecteur me tint ce langage : « Mon fils, j'ai rempli ma mission : il faut que je te quitte, mais sois tranquille ; continue à te conduire comme tu as commencé, et nous nous retrouverons un jour. Apprends que je suis le prophète Khizzir, et que j'ai été envoyé d'en haut pour te protéger. Puisses-tu mériter tou-

jours les bienfaits du ciel! » A ces mots, il me serra tendrement dans ses bras, et disparut sans que je pusse l'arrêter ni le suivre. Pendant quelques instans je restai dans une surprise et une extase inexprimables auxquelles succédèrent une crainte respectueuse et une vive gratitude pour tant de bonté. Un peu remis de mon trouble, je me prosternai avec une pieuse ferveur. Depuis, j'ai toujours tâché de suivre les avis de mon céleste conseiller. Je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; vous voyez le bonheur qui m'environne, et le prix que le ciel accorde à ceux qui suivent les divins préceptes. <sup>1</sup>

## HISTOIRE

### DU PRINCE HABIB ET DE DORRAT ELGOASE.

La tribu de Benou-Helal, la plus nombreuse et la plus vaillante de l'Arabie, avoit jadis pour chef Ben-Hilac Selama, l'homme le plus renommé de son temps par toutes les vertus qui caractérisent l'administrateur et le guerrier. Ses qualités l'avoient fait choisir pour chef de soixante-six autres tribus, qu'il gouvernoit avec sagesse, et dont il avoit mérité la confiance. Le

<sup>1</sup> Ce conte termine la partie des *Mille et une Nuits* que nous avons empruntée à Jonathan Scott. (Voyez l'Avertissement en tête de ce volume.)

succès l'avoit toujours suivi dans les combats, et le bonheur embellissoit ses loisirs dans les temps de paix. Il manquoit pourtant quelque chose à la félicité de Selama, car il n'est pas donné à l'homme d'être parfaitement heureux. Le ciel lui avoit refusé un fils qui pût hériter de son courage et de sa puissance. Il n'avoit cessé d'adresser des vœux aux ciel, lorsqu'une nuit il crut entendre une voix qui lui disoit : « Approche-toi de ton épouse : elle te rendra père. »

Selama obéit à la voix du ciel, et au bout de neuf mois Camar Alaschraf, sa femme, lui donna un fils plus beau que l'astre bienfaisant des nuits, et auquel on donna le nom de Habib, ou le bien-aimé.

Selama rassembla tous les mages de la nation, et les chargea d'interroger les astres sur les destins de son fils. Le plus âgé des astrologues lui dit : « Prince, votre fils vivra glorieux et admiré ; mais jamais mortel n'éprouvera autant de dangers que lui. Les hasards et les revers l'attendent. L'amour et la gloire couronneront ses travaux, s'il a assez de courage et de force d'âme pour surmonter toutes ces épreuves. — Quelle étrange destinée ! s'écria Selama. Ne pourroit-on rien opposer à sa rigueur ? — Prince, les cieux ont parlé ; mais comme l'homme peut

quelquefois détourner les coups du sort, c'est à votre fils à forcer son étoile de lui être favorable. »

Le jeune prince fut élevé avec les plus grands soins, et annonça de bonne heure, par les plus heureuses dispositions, un être au-dessus du vulgaire. Sa mère se chargea de former son esprit. On habitua son corps aux exercices les plus fatigans, et il profita si bien en tout qu'à sept ans il pouvoit passer pour un vrai prodige.

Selama songea à perfectionner une éducation si heureusement commencée; mais il falloit trouver un instituteur aussi parfait pour la jeunesse que sa mère l'avoit été pour l'enfance. Il y avoit dans le camp de l'émir un vieillard philosophe nommé Ilfakis, instruit dans toutes les sciences, et d'une conduite irréprochable. Selama le fait appeler, lui propose de se charger de l'éducation de son fils, ce qui est accepté, et le jeune Habib part avec son nouveau maître. Les soins du gouverneur trouvent un terrain si bien disposé que tout y germe sans difficulté. L'esprit du jeune élève embrasse rapidement toutes les merveilles de la nature, et bientôt elle n'a plus de secrets pour lui.

Selama voulut un jour que son fils lui fit part de ses connoissances, et fut enchanté de

ses réponses. Il demanda au sage gouverneur s'il étoit encore quelque chose qu'il pût enseigner à son fils. « Déjà, répondit Ilfakis, quand le jeune prince m'interroge il pourroit prévenir toutes mes réponses. J'ai ouvert à ses yeux le grand livre du monde ; il peut maintenant marcher seul dans la route que je lui ai tracée. Mais il est temps que mon élève s'occupe des arts nécessaires à l'homme qui doit un jour dominer sur soixante-six tribus belliqueuses ; mes secours dans ce genre ne pourroient plus lui être utiles, et mon corps, que la terre réclame, n'aspire qu'à se rendre dans son lieu de repos. — Quel noir pressentiment ! s'écria l'émir. Vous pouvez encore vous promettre de longues années, et mes trésors vous les feront passer dans l'abondance. — Prince, dit le sage, un grain de sable et les richesses de la terre sont à mes yeux la même chose ; je suis mort depuis long-temps à tous les besoins. Ce corps chétif que je n'ambitionne plus de conserver, ne doit la prolongation de son existence qu'à des vues secrètes de la Providence pour l'avantage de Selama ; les destins ont marqué aujourd'hui sa destruction. J'ai trouvé ma récompense en remplissant mes devoirs, et je n'en veux pas d'autre ici-bas. — Adieu donc, vertueux Ilfakis, dit l'émir ; recevez les embrassemens de mon fils et les miens ; votre

absence nous coûtera bien des larmes; mais nous en adoucirons l'amertume en allant souvent sous votre tente. — Vous n'y reviendrez plus, répondit le vieillard : ma tente est comme une vapeur que le vent va dissiper, et je suis semblable à la poussière qu'il entraîne. Adieu, Sélamâ! adieu, mon cher Habib! Souvenez-vous de moi au milieu des peines qui doivent vous assaillir. »

Combien le jeune prince fut touché de cette séparation; mais que sa sensibilité fut mise le lendemain à une rude épreuve! son sage gouverneur mourut en rentrant sous sa tente. Le jeune élève versa des larmes dans le sein de sa mère, qui, en cherchant à le consoler, jouissoit de sa sensibilité. Elle l'engageoit à porter ses regards au-dessus de cette terre insuffisante à notre bonheur. Ces idées consolantes versaient un baume sur la douleur du jeune prince; mais il voulut rendre les derniers devoirs à son bienfaiteur, répandre quelques fleurs sur sa tombe, et offrir ses prières au Très-Haut. Il arrive sous la tente d'Ilfakis; une douce mélancolie s'empare de son âme, elle ouvre un passage aux larmes qui viennent sans effort inonder ses joues; il garde un moment le silence pour jouir d'une affliction qui n'a rien de pénible; enfin il élève la voix, et ses vœux montent purs et entendus vers le ciel.

Selama attendoit le retour de son fils. « Habib, lui dit-il, après avoir satisfait aux devoirs naturels de votre reconnoissance, il faut songer à acquérir maintenant des talens plus directement utiles à votre état. Vous êtes mon fils; le ciel vous destine après moi au commandement des vaillantes tribus qui sont sous ma domination; vous êtes appelé à marcher à leur tête dans toutes les expéditions militaires; mais il faut apprendre à les conduire, vous endurcir aux fatigues, et vous mettre en état de terrasser l'ennemi qui oseroit vous résister. La force, jointe à l'adresse, doit faire de vous le soldat le plus intrépide de vos armées. Vous avez commencé à vous habituer au port des armes; le lâche seul succombe sous leur poids, l'homme de courage s'y familiarise. Ah! que ne puis-je trouver dans le nombre de mes guerriers l'homme aussi propre à vous instruire dans ce métier que l'étoit Ilfakis dans les sciences qu'il vous a fait connoître! Un guerrier parfait est un phénix difficile à trouver. Le grand prophète pourroit seul m'envoyer l'homme extraordinaire que je voudrois attacher auprès de vous. — Mon père, s'écria Habib, j'attaque dans mes jeux vos chevaux les plus vigoureux; la force et le courage ne m'abandonnent jamais. Changez en cuirasse de fer cette robe de lin qui me couvre; et,

chargé du plus épais bouclier, armé de la plus forte lance, je vous offrirai un digne compagnon d'armes. Ah! quand pourrai-je abandonner ces habits qui rendent presque mon sexe équivoque, et ne laissent rien présumer des forces que la nature m'a départies? Elles ont besoin d'être réglées, et je n'aspire qu'à connoître l'art d'en diriger l'emploi. — Digne présent du ciel! dit l'émir en embrassant son fils; heureux enfant! espoir de mes tribus! celui qui met en vous de si glorieuses dispositions nous fera trouver les moyens de les cultiver.»

Cette conversation étoit à peine terminée, qu'un guerrier se présente aux barrières du camp de Selama; il désire être admis à l'honneur de sa présence. « Qu'on le laisse approcher, dit l'émir : mon cœur, jaloux de voir régner sur la terre la justice et la paix, n'aspire qu'à vivre parmi ceux qui en sont les protecteurs.» L'étranger s'avance. Habib, qui étoit allé au-devant de lui, saisit la bride de son cheval, qu'il remet ensuite à un des écuyers de l'émir. « Vaillant chevalier, lui dit celui-ci, quel dessein vous amène en ces lieux? — Prince, répondit l'étranger, la profession des armes eut toujours des attrait pour moi. J'ai acquis quelque expérience dans les combats; je viens vous en faire

hommage et offrir mes leçons au prince Habib. Je sens que je puis paroître téméraire en sollicitant l'honneur de servir de maître à votre fils ; mais si vous voulez me permettre de me mesurer avec vous, peut-être trouverez-vous que je ne suis pas tout-à-fait indigne de ce glorieux emploi. »

Les ministres du prince vouloient l'empêcher d'accepter le défi, et lui représentoient qu'il avoit peut-être affaire à un chevalier méchant et discourtois, ou même à quelque génie jaloux de sa réputation qui espéroit le vaincre en employant la ruse et la perfidie. Selama, méprisant la crainte qu'on lui vouloit inspirer, répondit en ces termes : « Brave chevalier, la noblesse de votre maintien, la franchise et la loyauté de vos discours m'annoncent que je puis sans déshonneur accepter le combat que vous me proposez. » L'émir ordonna aussitôt qu'on lui apportât ses armes. Il se revêtit d'une cotte de mailles aussi serrée et aussi à l'épreuve que celle de l'inconnu, prit un cimenterre capable de pourfendre un rocher, et une lance longue de trente coudées. Il se fit ensuite amener le meilleur de ses chevaux.

Toute la tribu sortit de ses tentes pour être témoin du combat. Les deux guerriers descen-

dent dans l'arène comme deux lions furieux, s'éloignent d'abord, et fondent ensuite l'un sur l'autre avec la rapidité de l'éclair. Leurs lances ne peuvent résister à la violence du choc, et volent en éclats. Les deux guerriers n'ont point été ébranlés d'une atteinte aussi terrible, et mettent aussitôt l'épée à la main. Les coups sont portés et parés de part et d'autre avec une rapidité que l'œil a peine à suivre. On s'attaque, on se presse, on s'évite, on se fuit tour à tour. L'air retentit du cliquetis des armes; un nuage de poussière couvre les combattans.

L'émir ne tarda pas à s'apercevoir que son adversaire ne lui étoit point inférieur. Il ne jugea pas à propos de pousser plus loin l'épreuve, et fit signe à l'inconnu de cesser le combat. Celui-ci sautant à bas de son cheval, se jeta aux pieds de Selama, et lui dit : « Si j'ai proposé un combat à l'émir, ce n'étoit pas dans l'espoir de le vaincre. Je désirois seulement ne pas lui paroître indigne de l'emploi que je sollicite auprès de son fils. — Brave chevalier, lui répondit Selama, jamais je n'ai rencontré un rival aussi redoutable que vous. Je voulois seulement éprouver par moi-même la valeur de celui que je donnerois pour maître à mon fils; et je me félicite de pouvoir le confier à des

mains telles que les vôtres. » En disant ces mots, l'émir fit signe à Habib d'embrasser le chevalier inconnu. Le jeune prince, rempli d'admiration pour l'adresse et la valeur qu'il venoit de montrer, vola dans ses bras, et lui demanda son nom. « Je m'appelle Alâbous <sup>1</sup>, répondit le chevalier. — Ce nom, repartit aussitôt le jeune prince, ne sauroit être qu'une contre-vérité; car, loin de paroître austère et de mauvaise humeur, comme votre nom sembleroit l'indiquer, vous réunissez tout ce qui peut charmer, et je sens que j'ai déjà beaucoup d'attachement pour vous. » Alâbous sourit et serra dans ses bras le jeune prince qui le prit par la main, et ne le quitta plus. « Chevalier, dit Selama, mon fils va trouver en vous un autre moi-même. J'espère qu'il profitera de vos leçons et qu'il deviendra le plus vaillant de nos chevaliers. — J'y ferai mes efforts, répondit Alâbous, et je suis d'avance assuré du succès. »

Le jeune Habib s'appliqua dès lors avec ardeur à tous les exercices du corps. Son maître l'endurcissoit par degrés à la fatigue. Son courage et son adresse croissoient avec ses forces. Chaque jour il faisoit de nouveaux progrès, et

<sup>1</sup> Ce nom signifie un homme qui a l'air fâché, de mauvaise humeur.

bientôt il donna des preuves éclatantes de sa valeur dans les guerres que son père avoit à soutenir contre les tribus voisines. Il traversoit les déserts pendant la nuit, et fondoit à l'improviste sur les ennemis. Il défioit quelquefois les plus braves, et sortoit toujours victorieux de ces combats singuliers. Sa réputation s'étoit déjà répandue au loin, et il passoit pour le plus vaillant chevalier qu'il y eût au monde.

Le guerrier, ou plutôt le génie chargé d'instruire le jeune prince dans le métier des armes, devoit le quitter aussitôt que sa mission seroit remplie. Alâbous, voyant que le prince n'avoit plus besoin de ses leçons, lui dit un jour en se promenant à cheval avec lui dans la campagne: « Mon fils, vous savez que vous devez endurer bien des fatigues, courir bien des dangers; mais vous ignorez quel doit être le prix de tant de travaux. Ce prix, c'est la belle Dorrat Elgoase, qui règne sur des milliers d'îles situées aux extrémités de l'Océan, et habitées tout à la fois par des génies et par des hommes. Ces deux espèces vivent ensemble sous ses lois dans la meilleure intelligence, et chérissent également leur reine. Elle a deux vizirs, l'un de la race des génies, l'autre de celle des hommes, qui rendent chacun la justice à leurs semblables. Plusieurs

génies recherchent ardemment la main de la reine; mais votre réputation et vos exploits lui ont inspiré pour vous l'amour le plus vif. Elle n'ignore pas que bien des obstacles s'opposent à cette union; mais elle espère que vous en triompherez par votre courage, et que vous ne balancerez pas à abandonner votre famille et votre patrie pour chercher les lieux où elle fait sa résidence. » .

Ce discours attendrit le cœur du jeune prince, et enflamma son courage. Il pria son maître de lui faire mieux connoître celle qui, seule, pouvoit faire désormais son bonheur. Alâbous y consentit, et lui raconta ainsi l'histoire de Dorrat Elgoase.

### HISTOIRE

#### D'ILLABOUSATROU, DU ROI SCHAL-GOASE, ET DE CAMARILZAMAN.

« Vous n'ignorez pas, mon cher prince, que parmi les génies de la race d'Éblis, il y en a qui ont fléchi le genou devant le grand Salomon. Illabousatrou est un des premiers d'entre eux; je suis de cette race, j'ai pris le même parti, et suis ce qu'on appelle parmi les miens un *cadi* par la grâce de Dieu et de Salomon. Pour nous soustraire au ressentiment et à la vengeance du

parti que nous avons abandonné, et pour engager le prophète à qui nous sommes soumis, à alléger en notre faveur le joug qu'on nous impose, nous faisons des alliances avec les enfans d'Adam, et nous jouissons par elles des douceurs terrestres.

« Illabousatrou avoit eu d'une femme mortelle une fille d'une grande beauté, qu'il avoit nommée Camarilzaman; il désiroit assurer son repos et sa félicité, en lui faisant épouser un des grands souverains de la terre.

« Dans ce temps-là régnoit sur les îles qui sont au milieu des sept mers, à l'extrémité de l'Orient, un monarque puissant nommé Schal-Goase. Illabousatrou lui apparôit sous la figure d'un vieillard, et lui propose une alliance dont la belle Camarilzaman devoit être le gage. Le monarque voit la princesse; s'enflamme d'amour, et l'épouse.

« Les génies sujets d'Illabousatrou se fixèrent en grande partie dans les terres de la domination de Schal-Goase. La mer des environs en fut peuplée, et nulle part sous le ciel les génies et les enfans des hommes ne vivoient en aussi bonne intelligence. Ce bonheur parut redoubler tout à coup par la naissance de la charmante Dorrat Elgoase, premier fruit des liens qui unissoient Schal-Goase à Camarilzaman.

« Si les dons du ciel étoient toujours dans ce monde des garans de la prospérité, personne n'auroit dû y jouir d'une félicité plus parfaite que cette aimable princesse. Chaque jour on voyoit se développer en elle une nouvelle perfection; mais lorsque ses parens eurent consulté les astres sur ses destins, on y reconnut un si grand rapport avec le système planétaire qui présida à votre naissance, qu'il fut démontré que vous étiez le prince arabe, issu de la tribu la plus chère au grand prophète, auquel le sort la destinoit, et que cette union seule pouvoit assurer sa tranquillité, son bonheur, sa fortune et la vôtre.

« Dès ce moment Illabousatrou me commit le soin de votre éducation; mais les ordres de Salomon ne me permettoient pas encore de m'approcher de vous. Je n'en pus obtenir de favorables à nos desseins qu'au moment où, au sortir de votre enfance, on vous chercha un instituteur. Ilfakis, sur lequel l'émir, votre père, avoit inutilement jeté ses vues, alloit mourir : je m'approchai de lui, je saisis l'instant où l'ange de la mort venoit enlever son âme, je substituai mon esprit à sa place; à l'aide d'un puissant élixir je ranimai le corps dont je m'étois emparé, et vous fûtes redevable d'un gouverneur à ce premier prodige.

« Quand je vis qu'il étoit temps de vous occuper de travaux différens, je rapportai le corps d'Ilfakis dans sa tente; je le rendis à l'action de la nature humaine qui avoit été suspendue, et il fut détruit dans un instant.

« Je m'occupai du soin d'aller vous chercher un vaillant chevalier; j'en trouvai un qui alloit expirer sur le champ de bataille, que son bras venoit de couvrir de morts. Je m'emparai de lui, j'étanchai le sang qui couloit de ses blessures, je les cicatrisai avec un baume bien plus puissant que celui de la Mécque, je lui rendis sa première vigueur, je l'armai du cimenterre qui avoit servi à Salomon, et vous voyez devant vous ce chevalier. C'est sous cette forme que je me présentai à l'émir Selama, et que je lui demandai la faveur de vous prendre pour mon disciple.

« Mon cher Habib, vous avez pris sous mes deux formes une tendre amitié pour moi, votre cœur ne vous a pas trompé. Jamais un être de ma nature ne conçut pour un enfant d'Adam une aussi tendre inclination que celle que je ressens pour vous. Rappelez-vous les leçons que je vous ai données sous le nom d'Ilfakis. La race d'Éblis est généralement bien méchante et bien corrompue. Heureux celui d'entre nous que le grand Salomon a scellé de son sceau! Les

autres ne sont occupés que de notre destruction et de la vôtre. C'est ainsi qu'ils poursuivent dans la belle Dorrat Elgoase celle qui pourroit les arracher à la malédiction dont ils sont frappés, comme étant fille de l'homme et des génies. C'est ainsi que vous leur êtes déjà suspect comme fidèle musulman et comme le héros destiné à venger Dorrat Elgoase de leurs entreprises et de leurs trahisons.

« Cette princesse est devenue souveraine par la mort de son père; Illabousatrou, son grand-père, lui a donné pour vizirs les plus habiles génies; mais l'île dans laquelle sa capitale est située, est la seule tranquille; les six autres et les sept mers qui composent ses états, sont ou révoltées ou infestées; il n'est qu'une seule ressource pour elle, et les constellations l'amènent; c'est l'instant où le jeune Habib, à qui elle a donné son cœur, pourra parvenir jusqu'à elle et la délivrer de ses ennemis. »

Pendant tout ce récit, le jeune prince, passant tour à tour de l'espoir à la crainte, de surprises en surprises, et de merveilles en merveilles, étoit demeuré l'œil fixe et la respiration suspendue; des mouvemens inconnus jusqu'alors agitoient à la fois son cœur et son esprit. Appelé par ses destinées au trône des sept mers, à recevoir la main d'une princesse dont la féli-

cité ne dépendoit que de lui seul, il éprouvoit une émotion involontaire, il brûloit déjà de s'exposer aux dangers dont il étoit menacé; et les feux de l'amour, le désir de la gloire l'encourageoient à une entreprise dont le succès lui promettoit une double couronne.

« Cher et puissant génie, dit-il à son protecteur, quel chemin dois-je prendre? Daignez, avant de vous séparer de moi, m'indiquer les moyens les plus efficaces pour voler au secours de celle qui attend tout de ma valeur. Le sacrifice de mon repos et de ma vie est bien peu de chose pour justifier le penchant qui la décide en ma faveur, et les arrêts du destin qui veulent nous unir l'un à l'autre. »

« A cet élan de la gloire, répondit l'instituteur, je reconnois mon élève et le fils du grand émir Selama. Mais souvenez-vous, mon cher Habib, que les génies, vos rivaux auprès de Dorrat Elgoase et vos ennemis déclarés, agiront contre vous; ils révolteront les hommes corrompus qui leur obéissent sans le savoir; les animaux, les élémens, la nature entière serviront de concert leurs trames odieuses. — Dieu et mon courage ne m'abandonneront pas, dit Habib, et vous-même contribuerez à mes succès. — Ah! sans doute, reprit le génie, je pourrois vous être d'un grand secours si je n'étois pas

forcé de rendre à la terre la dépouille mortelle du chevalier indien ; mais je suis assujetti à une loi rigoureuse que je ne peux pas éluder. Persistez avec courage dans vos nobles desseins ; n'attendez pas que je vous indique à présent la route que vous devez suivre ; vous êtes séparé de votre amante de toute la longueur de la terre, et les ordres du destin peuvent seuls vous ouvrir ses états, que la malice de ses ennemis rend inaccessibles. »

« Vous m'avez dit une fois, mon cher précepteur, que l'homme courageux pouvoit forcer les destins. — Vous pouvez prendre les partis extrêmes toutes les fois qu'il ne vous en restera pas d'autres à choisir ; mais attendez que quelque événement vous instruisse de ce que vous devez faire. Je pense que ce que vous entreprendriez maintenant ne pourroit tourner que contre vous. Allez attaquer des lions, vous en avez déjà détruit un sans moi avec le secours seul de votre poignard ; familiarisez-vous ainsi avec les dangers, afin de vous préparer d'avance à ceux qui vous attendent. Adieu, mon cher Habib ; je ne rentrerai pas dans le camp de Selama ; je dois fuir avec lui toute explication ; et s'il doit apprendre de vous qui j'ai été et qui je suis, il faut que tout le monde l'ignore. Comptez sur l'attachement éternel de celui qui ne fut pas

toujours l'ami de vos semblables ; mais vous m'avez réconcilié avec les enfans des hommes.... Embrassez-moi. » A ces mots il monta sur son coursier, et s'éloigna.

Dès qu'il a perdu de vue le jeune prince , il s'enfonce dans le désert, et s'arrête au pied d'un coteau : il abandonne le cheval qu'il montoit, et s'étant creusé une fosse profonde, il y étend le corps terrestre dont il étoit revêtu. Dégagé de cette dépouille mortelle, et profitant des deux derniers jours que lui laissoient encore les ordres de Salomon, il se transporte aussitôt sur les frontières des états de Dorrat Elgoase. Un noir bataillon lui en défend les approches ; mais il apprend par un esprit transfuge que l'île Blanche, l'île Jaune, l'île Verte, l'île Rouge et l'île Bleue ont été subjuguées par le génie rebelle Abarikaf, qui n'étant maître d'abord que de l'île Noire, s'étoit emparé de toutes les autres, et des mers qui les séparoient.

La princesse, renfermée dans Médinazil-balor<sup>1</sup>, sa capitale, n'étoit plus maîtresse que du pays dans lequel cette ville étoit située. C'étoit tout ce que la protection d'Illabousatrou, son grand-père, et les efforts des génies qui lui servoient de vizirs, avoient pu sauver des attaques du rebelle, qui avoit rassemblé de l'abîme

<sup>1</sup> La ville de cristal.

des mers une légion d'esprits révoltés. Les six îles, livrées au pouvoir de ces scélérats, étoient gouvernées par des chefs encore plus méchans et tyranniques; les peuples étoient la victime de leurs vices et le jouet continuel de leurs noirs enchantemens. Dorrat Elgoase demandoit en vain le libérateur annoncé par les destins, toutes les issues étoient gardées, son abord étoit impénétrable aux hommes; la nature entière paroissoit asservie à ces génies malfaisans.

Le précepteur du jeune prince gémissoit en secret des obstacles dangereux qui s'opposoient à la valeur de son élève; mais réduit alors à l'inaction et au silence, il attendoit impatiemment le moment où sa protection lui seroit nécessaire. Il se rendit à ses premiers devoirs, retourna à son poste ordinaire, et veilloit sur les événemens.

Cependant Habib, au départ de son précepteur, étoit accouru auprès de son père et de sa mère, et leur faisoit part des choses surprenantes qu'il venoit d'apprendre. Le feu de ses regards, l'émotion de sa voix, le désordre de ses discours peignoient à la fois les dangers et les charmes de Dorrat Elgoase, son embarras et ses espérances. « C'est sur moi seul qu'elle doit compter, disoit-il avec une noble assurance; il n'est plus de repos pour moi que je ne l'aie

délivrée; les momens sont chers, et personne ne peut me frayer le chemin qui conduit à elle. Que devenir dans cette incertitude? »

Ses parens virent que cette passion extraordinaire étoit moins l'effet de la sympathie que celui de la puissance des astres qu'ils ne pouvoient pas contrarier. Aussi, loin de combattre ses résolutions, ils se bornèrent à lui retracer ses devoirs et à lui rappeler les sages conseils de son gouverneur. Le jeune prince, autant pour s'y conformer que pour éviter une inaction qui lui paroissoit odieuse, sortit des tentes, et fut chercher l'asile solitaire qu'il s'étoit pratiqué avec son précepteur, dans un petit vallon champêtre qu'environnoient les montagnes voisines du camp de Selama.

En engageant Habib à former cette retraite, son maître lui enseignoit les moyens de se suffire un jour à lui-même. Assis à la porte de cette demeure, il lui faisoit considérer le bel amphithéâtre sur lequel il dominoit. « Ne trouvez-vous pas, lui disoit-il, du plaisir à ne devoir qu'à vous-même les petites jouissances que nous goûtons ici? C'est ainsi que nous ne pouvons jamais être parfaitement heureux que par nous-mêmes. »

Ce séjour, qui plaisoit beaucoup à Habib, étoit bien propre à nourrir sa passion nais-

sante. Il vint s'y renfermer pour rêver à l'unique objet de ses pensées et aux moyens de le joindre.

Un jour qu'il s'abandonnoit à ses rêveries, les yeux fixés sur l'Alma sans y lire, et l'imagination absorbée par ses pensées amoureuses et guerrières, il entendit tout à coup dans les airs un bruit extraordinaire. Il se mit à genoux, écarta doucement les branches qui bornoient sa vue, et aperçut une ombre considérable sur le bassin. Elle venoit d'en haut, et après avoir parcouru un peu d'espace, l'objet qui la produisoit se reposa sur le bord de l'eau. C'étoit un oiseau noir et gris d'une grosseur prodigieuse; il portoit sur son dos un pavillon dont les murs paroissoient de gaze; la porte et les croisées étoient cintrées de fleurs.

L'oiseau s'étant abattu, le pavillon s'ouvrit. Il en tomba une échelle d'or au sommet de laquelle parut une figure soutenue par d'autres, non moins remarquables par leur beauté. Elle portoit sur sa tête une tiare formée des tresses de ses cheveux et de filets de perles. L'éclat de ses yeux et les fossettes qui bordoient ses lèvres vermeilles sembloient animer tour à tour les grâces du sourire et le feu du sentiment. Elle s'appuya sur le bras d'une des beautés qui étoient avec elle, s'achemina auprès de la re-

traite du prince, et s'assit sur un banc de gazon à deux pas de lui sans l'apercevoir.

Elle porta ses regards de côté et d'autre, et soupira. « Il n'y est pas, dit-elle; on m'a trompée, il ne fait pas ici son séjour! O vous, gazons et bosquets qui devez vos progrès aux soins de mon cher Habib, dites à mon amant que la tendre Dorrat Elgoase vint chercher son héros au fond de l'Arabie pour lui offrir un trône et son cœur, et accomplir par là ses destinées! Sera-t-elle donc forcée d'abandonner ces contrées sans avoir vu l'idole de son âme! » Ainsi parloit cette inconsolable princesse en portant ses mains sur ses yeux comme pour arrêter les larmes prêtes à couler. Habib saisit ce moment, et se précipite à ses pieds qu'il baigne de pleurs, avant qu'elle ait pu s'apercevoir du mouvement, et le prévenir.

« C'est donc vous que je vois! s'écria-t-elle en jetant à la fois les yeux sur celui qui étoit à ses genoux et sur le portrait qu'elle avoit toujours dans son sein. N'est-ce plus une illusion, mon cher Habib? — C'est votre amant, votre libérateur, ô reine de ma vie! » répondit-il en couvrant sa main de baisers. Le silence fut alors la seule expression de l'amour et de l'admiration.

Cependant cette jouissance, aussi douce que

pure, ne fut que d'un moment; un bruit soudain se fait entendre, un oiseau paroît dans les airs, il approche, et, changeant tout à coup de nature, on aperçoit un génie sous une figure humaine, qui se présente à Dorrat Elgoase. « Quoi! c'est vous, Ilbaracas? lui dit-elle; quel motif si pressant vous a fait sortir de Médina-zilbalor pour venir me chercher ici? »

« Reine, reprit le génie, votre absence vous expose à la perte entière de vos états. Le rebelle Abarikaf en profite pour attaquer la seule île qui vous reste. Votre grand vizir résiste en vain aux ennemis innombrables dont vos côtes sont infestées; tous les génies rebelles sont venus se ranger sous les drapeaux de votre adversaire. Venez opposer la magie de votre talisman à cette invasion; profitez encore du seul passage qui vous est ouvert en planant au-dessus de la moyenne région de l'air. »

A ce récit, le sang bouillonna dans les veines du jeune Habib. « Marchons à ces monstres, s'écrie-t-il; j'en purgerai la terre et les mers; je vengerai le ciel et la reine. — Prince, répondit Ilbaracas étonné, si vous étiez armé comme on doit l'être, vous suffiriez à cette entreprise; mais les ennemis du grand Salomon ne peuvent être vaincus que par les armes de Salomon; il faut les aller chercher sur les hauteurs du Cau-

case, et mille dangers effrayans se rencontrent sur la route. » Puis, s'adressant à la reine : « Partons, madame ; les instans sont précieux ; un seul perdu dans l'inaction peut faire triompher le criminel Abarikaf. »

Les deux amans, après s'être tendrement embrassés, se séparèrent avec un courage digne de leur grand cœur. Dorrat Elgoase rentra dans son pavillon, le roc prit son vol et disparut. Habib la suivit des yeux et se livra ensuite avec plus de passion que jamais aux feux de l'amour et aux désirs de la gloire ; et ayant fait sa prière et ses ablutions, il revint aux tentes de son père, déterminé à prendre la route du Caucase dès qu'il auroit pu en obtenir la permission.

On peut juger avec quelle chaleur il raconta à ses parens les détails de sa dernière aventure ; mais quelle fut leur surprise lorsqu'il fit le vœu solennel de ne plus reposer sa tête sous aucune tente qui ne fût tendue sur le mont Caucase !

« Quelle entreprise désespérée, mon fils ! lui dit l'émir : ignorez-vous que ce mont est aux extrémités de la terre, et que pour y parvenir il faut traverser des déserts affreux ? Vous pouvez vaincre des hommes, mais comment supporterez-vous les rigueurs de climats que vous ne connoissez point ? Quelle ressource aurez-vous contre la disette générale qui désole les pays

immenses que vous devez parcourir ? Ce sont là des ennemis que vous ne pouvez vaincre. — Ah ! mon père ! reprit le jeune prince, est-il aucune crainte qui puisse me retenir quand je suis commandé par l'amour, la gloire et les destinées ? et n'eussé-je pas connu tous ces maîtres, la haine des tyrans est dans mon cœur ; je fouillerois dans les entrailles de la terre pour y trouver Abarikaf. »

Selama fut forcé de céder aux sentimens qu'il avoit nourris dans le cœur de son fils ; et qu'auroit-il répondu qui n'eût détruit ses propres principes ? Il fit choix de vingt personnes, dont le courage et la prudence lui étoient bien connus, les associa à son fils, et leur donna un équipage convenable et peu embarrassant. Deux chameaux devoient porter les tentes et le bagage.

Le jour du départ étant arrivé, il fallut s'arracher des bras de ce tendre fils. La séparation fut pénible, la mère d'Habib ne put retenir ses larmes. « Consolez-vous, lui dit Selama ; le dessein de notre fils est noble ; son vœu l'engage à cette entreprise. La lionne ne nourrit pas ses petits pour elle ; quand l'âge et l'ennemi les appellent aux combats, elle les lance elle-même contre les tigres. »

Enfin la caravane se met en route : en peu

de temps Habib est au centre des déserts, au milieu des privations de tout genre, éprouvant les rigueurs de la soif et de la faim. De temps à autre, le hasard lui présente quelques fruits sauvages et l'écoulement de quelques sources lointaines; ces petites ressources lui font oublier bientôt les privations qu'il essuie. Mais les guerriers qui accompagnoient le jeune prince n'étoient ni des amans ni des héros; deux mois de fatigues commençoient à les lasser. Leurs premières plaintes furent modérées. Une circonstance heureuse leur fit rencontrer un endroit habité par des pâtres, où ils trouvèrent du lait dont ils remplirent quelques outres. Habib pensa que ce secours inespéré devoit ranimer leur courage et dissiper leur mauvaise humeur; mais eux, bien convaincus qu'il étoit impossible de parvenir jusqu'au Caucase sans être exposés à périr de faim et de fatigue, adressèrent au jeune prince leurs observations à ce sujet.

« Je croyois, leur dit-il, que mon père m'avoit fait accompagner par des hommes; mais je vois que vous êtes des femmes en cuirasse : je n'abuserai point de la foiblesse de votre sexe. Cependant je vous ferai observer que vous êtes déjà venus trop loin pour vous exposer à reculer sans danger; mais puisque vous jugez ceux que

je vais courir plus difficiles à surmonter, donnez-moi ma part du trésor que vous a confié mon père; emportez vos bagages, emmenez vos chameaux : je sais me coucher et dormir en plein air. Ce n'étoit pas pour mon secours que j'ai consenti à ce que vous me suivissiez ; je croyois que vous étiez faits pour la gloire, et que vous l'aimiez ; j'étois jaloux de partager la mienne avec de braves Arabes et des frères : ce titre ne vous convient plus, séparons-nous. Allez revoir Selama ; dites-lui que vous avez laissé son fils sur le chemin de la gloire, armé de force et de courage, sous la protection du grand prophète, et plein d'espérance pour le succès. »

La fermeté de ce discours étonna les compagnons de voyage du jeune prince, mais ne les ébranla point ; ils le regardèrent comme un fou opiniâtre qui sacrifioit tout pour courir après des chimères. « Nous sommes comptables de notre existence, se disoient-ils entre eux, à nos femmes et à nos enfans, et nous serions des insensés de suivre les caprices d'un jeune homme qui va chercher la mort en courant après ce mont Caucase qui paroît fuir devant nous. Nos harnois s'usent, nos chevaux dépérissent, nous nous trouverons sans ressource au milieu des déserts. Cependant, ajoutoient-ils, si nous

retournons sans lui en Arabie, Selama nous regardera comme des lâches qui ont abandonné son fils, et nous ne pourrons pas échapper à sa vengeance. Si cet Habib pouvoit mourir ici ! Il ne manque pas de plantes pour l'embaumer, nous le placerions sur un de nos chameaux et le ramènerions tranquillement à son père. »

La lâcheté mène à l'ingratitude, et celle-ci précède le crime. Les perfides compagnons d'Habib le projettent bientôt ; mais comment surprendre le vigilant prince ? toujours armé, toujours prêt à vendre chèrement sa vie à ceux qui voudroient la lui ravir, la nuit il repose sur son bouclier, il est réveillé au moindre bruit, sa valeur et son activité ne se perdent jamais dans le repos.

Parmi les conspirateurs, il en étoit un à qui le crime répugnoit, mais il n'osoit hasarder ses véritables sentimens ; il craignoit de s'exposer au ressentiment des autres ; en révélant cette trame à Habib, il exposoit toute la troupe à sa vengeance, et pouvoit se trouver compromis dans l'événement. Si le héros étoit vainqueur, il se voyoit nécessairement attaché seul à sa suite.

Dans cette incertitude, il reprocha à ses compagnons leur sanguinaire projet. « Il est, leur dit-il, un moyen plus sûr et moins criminel.

Je connois une herbe particulière qui croît dans ces lieux; la feuille est revêtue d'une poussière blanche qui a une activité plus puissante que l'opium. J'en ramasserai, et je saurai trouver l'occasion de lui faire prendre ce soporatif. Une fois qu'il sera endormi, abandonnons-le dans ces déserts. »

Les conjurés se rendirent à l'avis de Rabir, et il fut chargé de l'exécution du projet; il recueillit le dangereux poison, en ménagea soigneusement la quantité nécessaire pour éviter au prince une mort certaine, et la tint en réserve pour l'occasion : elle se présenta dès le soir même.

On arrivoit dans un plaine où la fraîcheur d'un petit ruisseau entretenoit un excellent pâturage. Habib se laissa conseiller de prendre du repos, et, plus par prudence que par besoin, il se rendit à ce conseil. Il se retira avec sécurité sous sa tente, prit quelque nourriture, et avala d'un trait le poison qu'on avoit préparé dans une coupe de lait. Les conjurés, profitant du profond assoupissement de leur chef, enlevèrent tout ce qu'ils purent, et partirent à la hâte, ne laissant au jeune Habib que son bouclier qui étoit sous sa tête, le manteau sur lequel il étoit couché, et le poignard qui étoit embarrassé dans sa ceinture. Ils reprirent la

route de l'Arabie, et après bien des fatigues, ils virent enfin flotter les banderolles des tentes de l'émir.

Cet instant, qui sembloit leur promettre le bonheur, devint pour eux le moment de l'embarras, des inquiétudes et des remords. « Comment nous présenter devant Selama? disoient-ils; que lui dirons-nous sur la perte de son fils? Rabir, vous qui avez déjà si bien commencé et exécuté notre projet, aidez-nous à le terminer heureusement. — Vous vous êtes trompés sur mes desseins, répondit-il; quand je vous vis résolu de sacrifier le sang d'Habib, je cherchai à vous détourner d'un crime en feignant de vous y inviter, et ce fut pour cela seul que je parus être alors votre complice. Maintenant les remords me déchirent : je ne serois pas en état d'inventer un mensonge pour déguiser notre trahison; mes regards, mon silence, ma confusion, tout serviroit à nous trahir. Inventez vous-mêmes une fable, que le plus hardi d'entre vous la débite; je ne vous démentirai point, mais il m'est impossible de vous aider. — Hé bien! reprit un d'entre eux, je m'en charge. »

La caravane arrive dans le camp de Selama, qui vient au-devant de la troupe avec son épouse, empressés tous deux de revoir leur fils chéri. Mais quelle fut leur surprise! ils ne voient que

des larmes couler, ils n'entendent que des sanglots. Celui qui s'étoit chargé de porter la parole s'avance près de Selama, et lui dit :

« Puissant émir, nous revenons ici pénétrés de douleur de la nouvelle affligeante que nous avons à vous annoncer. Mais que serviroient nos ménagemens ! Vous cherchez votre fils, et le ciel l'a ravi à vos espérances. Les déserts que nous avons traversés sont infestés de serpens venimeux qui sont cachés dans les sables. Un soir, le jeune prince voulant faire sa prière, étendit son manteau par terre pour s'y mettre à genoux. Au moment qu'il se baissoit, un serpent s'est élancé sur lui, et l'a piqué au visage. Les plus affreux accidens s'en sont suivis, et la mort les a terminés. Nous avons voulu embaumer son corps pour le rapporter avec nous ; mais la violence du venin l'avoit tellement ravagé, que nous avons été forcés de le couvrir de sable pour éviter la contagion pestilentielle dont nous étions menacés. »

A cette nouvelle, l'émir déchire sa robe, arrache sa barbe et couvre son corps de poussière. L'inconsolable mère d'Habib fait retentir le camp de ses cris, et les soixante-six tribus de Selama sont plongées dans le deuil.

Revenons au jeune prince si indignement abandonné par ses compagnons. Lorsqu'il fut

sorti de l'engourdissement où l'avoit plongé le poison, il se leva, rappela ses sens et sa mémoire, et chercha en quel lieu il pouvoit être. Le silence régnoit autour de lui. Il jeta au loin la vue, et n'aperçut que les déserts; il demanda ses compagnons, ses armes, son coursier, tout avoit disparu. « O trahison! s'écria-t-il. Pleure, malheureuse Arabie! tes chevaliers sont sans vertu. Ils ont redouté les travaux et la mort; pour échapper à la crainte, ils sont tombés dans l'infamie! »

Après avoir exhalé ses plaintes amères, Habib se mit à genoux à côté de la source, fit son ablution, et adressa sa prière à Dieu et à son grand prophète avec plus de ferveur sans doute, mais avec autant de tranquillité que s'il eût été sous les tentes de son père.

Il jette ses regards du côté de l'étoile du Nord, qui doit être désormais son guide; il aperçoit une haute montagne escarpée qu'il se détermine à franchir; il voit auprès de lui son manteau et son bouclier: « Chers présens du ciel, s'écrie-t-il, vous fûtes arrachés des mains de la perfidie, vous serez mon boulevard et ma défense! » Il retrouve son poignard à sa ceinture: « Ne craignez plus rien, ma chère Dorrat Elgoase, ajoutez-il, votre chevalier n'est plus désarmé, on lui a laissé de quoi vous venger de vos ennemis. »

Avant de partir, il se pourvut de quelques plantes sauvages qu'Alâbous lui avoit fait connoître et dont les racines pouvoient lui servir d'aliment, et s'achemina enfin vers son but avec moins d'inquiétude que lorsqu'il étoit accompagné de vingt mécontens, ne s'arrêtant que pour faire ses trois prières, et se rafraîchissant de temps en temps la bouche avec les racines dont il avoit fait provision.

Il arriva avant la nuit au tiers de la montagne qu'il avoit aperçue le matin; il y vit une ravine pleine d'eau dans laquelle il descendit pour étancher la soif qui le dévorait.

Il fallut passer la nuit dans cet endroit, et se garantir des bêtes féroces. Il aperçut à quelques pas de lui un rocher creusé par les eaux. Il rassemble bientôt d'énormes pierres, et se forme une espèce de caverne où il pourra dormir en sûreté. Il y étend son manteau, arrange son bouclier sous sa tête, et se livre au sommeil, non sans réfléchir sur sa situation.

Les féroces habitans des bois, attirés sur ce rocher par les traces du voyageur, vinrent rôder autour de sa caverne; ils pousoient d'affreux mugissemens, et se disputoient d'avance la proie dont ils se croyoient déjà maîtres. L'amour pouvoit tenir éveillé l'amant de Dorrat Elgoase, la crainte ne pouvoit rien sur son sommeil. Il

avoit besoin de repos, et malgré le bruit épouvantable des lions et des tigres, la nature bien-faisante versa sur lui ses pavots.

Enfin le soleil se fait jour au travers des fentes de l'énorme clôture dont Habib est environné; il sort, redescend dans la ravine, y fait son ablution et ses prières, rafraîchit le peu de racines qui lui restent, vient reprendre son manteau et son bouclier, et se met en route.

A peine est-il arrivé sur le sommet d'un mont, qu'un autre plus inaccessible se présente devant lui. Aucun chemin praticable ne s'offre à ses yeux; il faut franchir en sautant des rochers. S'il est en plaine, il marche sur un sable épais et brûlant; pas une touffe d'herbes dans l'endroit le mieux défendu de l'ardeur du soleil; pas une goutte d'eau : la nature a desséché ces affreux climats, et semble préparer au voyageur le chemin des enfers.

Habib, consumé de fatigue, dévoré de soif et de faim, voyoit s'épuiser ses provisions de racines. Il redouble sa marche pour arriver avant la nuit à la montagne qui est devant lui; il y parvient enfin après bien des efforts, mais il n'y trouve ni sources ni ravins. Il forme à la hâte une hutte avec des pierres, et s'y renferme tourmenté par la fatigue et le besoin. Cependant il essaye le seul moyen qui lui reste de rafraîchir sa langue

et son palais, que l'ardeur du soleil et la poussière ont rendus brûlans ; ayant vu que les rosées sont très abondantes dans la contrée qu'il parcourt, il étend son mouchoir sur un rocher, en dehors de sa caverne, et se propose d'en exprimer la rosée dès qu'il le jugera suffisamment imbibé.

Après cette précaution, qui le garantit d'un plus grand mal, il remplit ses devoirs de musulman, se couche, et s'endort paisiblement.

Il se réveille avec l'aurore ; il sort de sa caverne pour prendre son mouchoir ; ô providence ! ô bienfait ! ce linge dont il exprime l'humidité lui fournit, dans le creux d'un caillou, une coupe de bénédiction, remplie du plus délicieux breuvage, puisqu'il est assaisonné par le besoin.

Il poursuit sa route en bénissant le Très-Haut. Au milieu de deux roches, il rencontre un repaire de tigres : la femelle venoit de mettre bas. A la vue d'un étranger, ses yeux étincellent de nouveaux feux, son poil se hérissé, elle frappe l'air de sa queue, et les échos répètent ses rugissemens. Elle vient fondre sur le héros ; il lui oppose son bouclier, et, saisissant son poignard, il le plonge, d'une main sûre et vigoureuse, dans le cœur de l'animal. La tigresse

tombe, et Habib mettant à profit le bienfait qui lui est envoyé, se fait un manteau de sa peau, coupe les parties de son corps qui pouvoient servir à sa nourriture et à ses besoins, et rend grâces au ciel et à Mahomet du succès de sa victoire.

Il étoit tard, et il falloit songer à une retraite pour la nuit. La caverne des tigres lui en fournit une. Après avoir égorgé les petits et rangé l'intérieur, il en condamne l'entrée par un caillou énorme, il y expose son mouchoir pour recueillir la rosée, et se couche dans la caverne sur la peau de la tigresse.

Le crépuscule du soir alloit finir, et le mouchoir étoit imbu de rosée : il le retire et l'exprime dans le crâne de la tigresse. Quelques morceaux de sa chair, desséchée au soleil pendant le jour, lui fournirent un repas délicieux, après lequel il se coucha et s'endormit.

A la pointe du jour, Habib, rempli de force et de courage, reprend sa route avec plus d'activité que jamais ; cependant il n'aperçoit pas encore le but de ses travaux : les obstacles et les dangers semblent naître sous ses pas. Des monts escarpés ne paroissent offrir aucune issue ; de leurs cimes affreuses, on ne découvre au loin que des déserts. Dans ces chemins où l'homme n'a jamais passé, on ne voit que de féroces ani-

maux qui s'enfuient ou qu'il faut combattre avec le poignard, des serpens monstrueux qu'il faut écraser avec des rochers; et le courage, ralenti par l'incertitude des succès, diminue les forces physiques du héros.

Habib ne pouvant faire un pas sans être brûlé des rayons du soleil et sans perdre l'usage des pieds sur un sol ardent, prend le parti de se reposer le jour, et de marcher à son but à la clarté de l'étoile qui doit lui servir de guide pendant la nuit. Le soleil étant en son midi, il s'arrête; à l'aide de son poignard, il arrange son bouclier, en sorte que sa tête est garantie du soleil; il se couche sur sa peau de tigre et s'endort.

Dès que la nuit étend son voile, il s'arrache des bras du sommeil et se met en chemin. Le mouchoir destiné à recevoir la rosée est attaché à son cou et flotte sur ses épaules; ainsi il peut étancher sa soif; mais comment apaisera-t-il sa faim? Il ne lui reste que deux racines, et il ignore quand la Providence lui donnera d'autres ressources. Cependant il se livre en marchant à l'admiration du spectacle que le ciel étale à ses regards.

Vers le matin, comme il observait l'horizon dans l'éloignement, il crut voir un petit point noir. « Enfin, dit-il, la plaine que je parcours a une borne; j'entrevois un but. Ce que j'aper-

çois est une montagne sans doute, ou quelque amas de vapeurs qui s'élèvent sur des lieux habités. »

Habib fait en vain de prodigieux efforts pour avancer vers ce point noir, et cet objet paroît toujours à la même distance. Il est tourmenté de la soif et de la faim, accablé d'une chaleur brûlante ; il s'arrête, se couche, et son imagination, occupée d'espérances chimériques, lui procure bientôt un sommeil bienfaisant.

La fraîcheur du soir le réveille ; il se lève, et se flatte, en marchant toute la nuit, d'atteindre, au lever de l'aurore, le point sur lequel ses yeux sont sans cesse fixés, et dans lequel son cœur a déjà placé tout son espoir. Le jour vient éclairer les progrès d'une marche inouïe ; mais à mesure qu'il avance, le point noir semble toujours dans la même position où il l'avoit découvert. Cependant Habib est sans chaussure, le sable échauffé de l'ardeur du soleil a brûlé ses pieds ; le désert n'offre toujours qu'une carrière de poussière ; ses forces s'épuisent tout-à-fait. Il étend sa peau de tigre sur le sable, se laisse tomber à genoux, fait son ablution avec de la terre, et levant ses mains en haut, il adresse au ciel la plus fervente prière.

Tandis qu'il prioit, et que ses yeux étoient toujours fixés sur l'objet vers lequel il sembloit

marcher continuellement, il aperçoit comme un point noir qui s'en détache et s'avance vers lui en s'élevant dans les airs. Il plane quelque temps et redescend : c'est un oiseau d'une taille monstrueuse, c'est un roc qui vient s'abattre à cinquante pas de lui, et reste en place sans faire aucun mouvement.

Habib se lève et marche vers l'oiseau. Dès qu'il est à portée d'être entendu : « Oiseau, lui dit-il, tu es une créature du Seigneur, et je te respecte comme une œuvre de sa providence. Si tu es envoyé pour secourir un malheureux mais fidèle musulman que ses frères ont lâchement abandonné, je t'ordonne, au nom de Dieu et de son prophète, de faire un signe qui m'instruise de ta mission. » Aussitôt le roc étendit ses ailes, en battit trois fois, et inclina sa tête devant Habib. Le jeune prince s'approcha de lui, vit que ses pattes tenoient, par des fils de soie, un coussin de damas, s'assit dessus, et à peine y fut-il placé, que l'oiseau s'envola au plus haut des airs. « Oiseau, messenger du Très-Haut, lui dit Habib, obéis aux ordres d'un fidèle musulman : porte-le sur le mont Caucase, vers le dépôt des armes du sage et puissant Salomon. »

Le roc obéissant a transporté le jeune Habib sur la montagne, qui étoit le but de son voyage.

Tous ses sens engourdis par la rapidité du vol, ont augmenté sa faiblesse ; Alâbous le reçoit et le transporte aussitôt dans un lieu où une chaleur douce et pénétrante doit bientôt le ranimer.

A mesure qu'il est en état de rappeler le sentiment de ses forces, celui de la reconnaissance vole sur ses lèvres. « Quoi, c'est vous, mon cher Alâbous ! vous ne m'avez donc pas abandonné ! »

« Des ordres bien supérieurs aux miens, ô valeureux prince, reprit le génie, vous ont conduit ici. Un oiseau du grand Salomon vous y a apporté, mon devoir veut que je vous y reçoive, et vous devez juger avec quelle satisfaction je m'en acquitte. Je n'ignore ni la trahison qui vous a été faite, ni les peines que vous avez surmontées dans les déserts, ni l'affreux désespoir auquel Selama est livré ; gardien des trésors de Salomon, renfermés dans les entrailles de la terre, je n'ai pu m'écarter d'ici sans ses ordres ni vous être d'aucun secours. Le ciel veut que la vertu soit éprouvée par les revers, et vous venez d'en essayer de bien étranges. Les souffrances de vos parens égalent les vôtres ; des couronnes de gloire vous attendent, mais il faut les ravir par la force : c'est le sort des privilégiés entre les enfans d'Adam. »

Pendant qu'il parloit ainsi, une collation se rassembloit sur une table ; elle étoit composée

de mets qui ne pouvoient pas fatiguer un estomac déjà anéanti par l'abstinence la plus rigoureuse. Habib en prit sa part, tout en s'étonnant de trouver une abondance aussi délicate au milieu du plus affreux désert qui fût dans la nature.

« Vous êtes ici dans le séjour des enchantemens, dit Alâbous ; aucune ressource ne peut manquer au grand Salomon, qui s'est asservi la nature entière par sa profonde sagesse. Avant d'aller occuper sa place auprès du prophète par excellence, il enfouit ici ses trésors pour les soustraire à l'avidité téméraire de l'homme, qui ne trouve de jouissances que dans les abus. C'est ici que sont en dépôt les armes avec lesquelles il combattit les hommes et les esprits rebelles. Illabousatrou, père de Dorrat Elgoase, moi et les génies d'Eblis, nous sentîmes de bonne heure notre infériorité, et nous nous soumîmes sans résistance. D'autres furent moins sages, et les cachots qui les renferment ne sont pas loin d'ici. Le redoutable Abarikaf, que vous devez combattre, et nombre d'autres rebelles se déroberent à l'esclavage par la fuite, la ruse, et même par la force.

« Jusqu'ici, mon cher Habib, vous avez montré une fermeté constante ; vous avez déployé avec courage vos forces contre les bêtes féroces ; les obstacles et les privations n'ont point ébranlé

votre valeur. L'œil qui veilloit sur vous vous a secouru quand vous ne pouviez plus rien par vous seul. Quand le roc a été à votre rencontre, il vous restoit encore cinq monts de glace à traverser avant d'arriver au sommet du Caucase, que vous aviez aperçu à deux cents lieues de distance. Mais les dangers qui vous attendent à présent sont d'un autre genre. Vous n'avez plus de forces à leur opposer : c'est par le calme du sang-froid, c'est par un courage inaccessible aux terreurs qu'il faut puiser dans les trésors de Salomon les armes redoutables auxquelles aucune puissance ne résiste. Dès que le repos aura achevé de fortifier votre corps, je vous entretiendrai des devoirs que vous aurez à remplir, et des moyens que vous devez employer. »

Alâbous fit ensuite entrer son élève dans l'intérieur de sa caverne, où il lui procura tout ce qui étoit nécessaire pour qu'il se remît de ses fatigues.

Dans l'épuisement où étoit Habib, il lui falloit plus d'un jour pour se rétablir, et le mettre en état de consommer sa pénible entreprise; sans l'empire que le génie avoit pris sur lui dès sa première jeunesse, il lui auroit été difficile de contenir un amant passionné; mais le sage Alâbous usoit d'un pouvoir fortifié par une longue habitude, et engageoit son élève à ne

point s'exposer à de nouvelles épreuves, que lorsqu'il auroit repris toutes ses forces. Il employoit cet intervalle à l'instruire de ce qu'il devoit faire pour parvenir à remplir l'objet qui avoit été le but de son voyage au mont Caucase.

« Mon cher Habib, lui disoit-il, vous êtes appelé par les destins à venger Dorrat Elgoase de la rebellion du barbare Abarikaf. Les états de cette reine sont à une distance prodigieuse d'ici; des déserts aussi immenses que ceux que vous avez traversés, vous séparent des mers qui les environnent, et si vous vouliez d'ici aller chercher la mer pour vous embarquer, les chemins que vous rencontreriez ne sont ni plus courts ni plus faciles : ce n'est qu'en passant par le centre de la terre qu'il vous sera possible d'en approcher. Mais quelle prudence, quelle force d'âme il faut avoir, mon cher prince, pour entreprendre avec fruit ce périlleux voyage! Si quarante portes de bronze, gardées par des génies malfaisans, doués d'une force et d'une puissance extraordinaire, peuvent vous arrêter, si un seul moment d'oubli et de distraction vient vous surprendre, vous serez exposé au plus grand de tous les malheurs.

« Vous traverserez toutes les salles dans lesquelles Salomon a renfermé ses trésors : la première contient les plus précieux et les véritables

armes avec lesquelles il parvint à ce haut degré de puissance qui étonna la terre. Cette partie est la moins gardée, et celle qui est le plus exposée à la recherche des hommes; qu'ils seroient heureux, si, pouvant parvenir jusque-là, ils se contentoient de l'acquérir sans vouloir pénétrer plus avant!

« Salomon surpassa par sa science tous les hommes du monde. Il en a fixé les principes et les développemens par trois cent soixante-six hiéroglyphes, qui demanderoient chacun un jour d'application à l'esprit le mieux exercé pour en dévoiler le sens mystérieux; voulez-vous vous donner le temps de le pénétrer? — J'aime Dorrat Elgoase, répondit Habib; elle est en péril, il me faut des armes pour combattre Abarikaf! Je chercherai à m'instruire quand j'aurai vaincu. — On pourroit être moins excusable que vous, reprit le génie; mais depuis que Salomon a disparu de dessus la terre, cinq cents chevaliers ont pénétré dans ces déserts; tous ont négligé les études que je vous propose, pour courir aux trésors renfermés dans les cavités de cet immense souterrain; ils vouloient avant tout satisfaire leur passion, vous cédez à la vôtre; pas un d'eux n'est revenu, l'ignorance les a fait succomber: tâchons cependant de vous garantir des mêmes disgrâces.

« Je vais vous conduire à la première porte : vous verrez à vos pieds une clef d'or, ramassez-la, ouvrez. Le ressort de la serrure cédera au moindre effort : conduisez la porte avec précaution, afin qu'elle se referme derrière vous sans le moindre bruit.

« Vous trouverez dans cette première salle un esclave noir d'une taille gigantesque ; les quarante clefs des autres pièces par lesquelles il faut que vous passiez, sont suspendues à une chaîne de diamans qui pend à sa main gauche. A votre aspect, il jettera un cri épouvantable qui ébranlera les voûtes du souterrain, et lèvera sur vous la lame d'un énorme cimenterre : défendez votre âme de toute espèce de crainte, jetez les yeux sur son sabre, je vous ai suffisamment instruit dans la connoissance des caractères talismaniques ; prononcez tout haut ce que vous lirez sur cette lame d'acier, gravez tellement ces mots dans votre mémoire, que quelque trouble que vous éprouviez jamais, ils ne puissent s'en effacer : votre sûreté en dépend.

« Alors l'esclave vous sera soumis, vous le désarmerez et vous prendrez avec les clefs le sabre du grand Salomon ; mais vainement vous y recherchiez le talisman, vous l'aurez fait disparaître en prononçant les mots qui le for-

moient. Vous ouvrirez ensuite la première des quatre portes, vous la refermerez avec la même précaution : là, vous verrez les armes de Salomon ; mais ne touchez ni à son casque, ni à sa cuirasse, ni à son bouclier ; vous avez son cimenterre, et ce n'est pas de fer qu'il faut vous armer. Salomon vainquit par le courage, la force, la patience et la prudence. Quatre statues chargées d'hiéroglyphes vous représenteront ces quatre vertus ; réfléchissez long-temps sur ces savans emblèmes, et sachez vous en approprier le sens ; ce seront des armes qu'on ne pourra jamais vous enlever ; examinez avec soin celles du prophète ainsi que le cimenterre de l'esclave : les lumières que vous en tirerez vous mettront dans le cas de vaincre tous les ennemis qui se présenteront ; mais sans cela, et si vous avez oublié les caractères gravés sur le sabre, songez que vous n'avez entre les mains qu'une lame d'acier, que la rouille et le temps consumeront.

« Quand vous aurez séjourné dans cette première pièce tout le temps que vous aurez pu juger convenable, vous franchirez d'un saut l'intervalle qui conduit à la seconde salle, dont vous ouvrirez et fermerez la porte toujours avec la même attention : l'arme qui pendra à votre baudrier, les mots que vous aurez prononcés, vous rendront maître des esclaves gardiens quels

qu'ils soient. Je n'entrerai point ici dans le détail des immenses richesses que vous y rencontrerez ; aux yeux de Salomon , l'or et les pierreries étoient ce qu'il y avoit de plus vil ; et quoiqu'il s'en soit servi pour faire des ouvrages dont la mémoire durera éternellement , il les rendit avec complaisance aux entrailles de la terre , d'où sa science les avoit tirés : il ne les jugea pas nécessaires au bonheur des mortels.

« Si dans le trajet de ces quarante salles , il se trouvoit un objet dont l'explication se refusât à votre intelligence , frottez la lame de votre cimeterre , en répétant les mots que vous aurez dû retenir , et vous trouverez le sens des énigmes qui vous seront présentées.

« Je n'ai pas besoin , ô vertueux prince ! de vous prévenir contre la cupidité et l'indiscrétion , cause première de la perte des chevaliers qui tentèrent avant vous cette périlleuse aventure ; vous avez appris sous les tentes de l'émir Selama en quoi consistent la véritable richesse et la vraie puissance ; l'or n'y donnoit point d'éclat à ses pavillons , il n'étoit pas forcé d'en ramasser et d'en répandre : une armée formidable marchoit à son premier signal ; le bon choix des choses utiles et le mépris du superflu composoient son abondance.

« La curiosité est aussi un défaut qu'il faut

prévenir. Souvenez-vous que tout ce qui pourra la réveiller dans le chemin que vous allez faire, est absolument dangereux à l'homme qui ne connoît pas exactement les trois cent soixante-six vérités, principe unique de la sagesse de Salomon.

« Surtout, quand vous aurez ouvert la quarantième porte au-delà de laquelle se trouve le terme de votre voyage souterrain, gardez-vous d'arrêter vos regards sur ce que vous verrez : il y aura un voile de soie ; des caractères d'or et en relief frapperont vos yeux, détournez-les, vous liriez l'arrêt de votre mort, et il auroit son exécution sur-le-champ. Mais levez le rideau, vous serez frappé du plus beau des spectacles, si vous avez sagement observé jusqu'alors les règles de prudence que je vous ai enseignées ; vous verrez la première des sept mers que vous aurez à traverser pour vous rendre auprès de Dorrat El-goase, et vous trouverez sous votre main toutes les facilités nécessaires pour vous y conduire ; mais si vous avez manqué à un seul point des instructions que je vous ai données, vous serez exposé à des périls affreux. — Il est peut-être malheureux pour moi, reprit Habib, de ne pas connoître le sentiment de la crainte, et je puis m'en prendre à vous et à mes parens ; vous vous étudiatez à m'armer contre toute espèce de frayeur,

et peut-être à trop compter sur moi-même ; mais je m'efforcerai de pratiquer vos sages leçons. »

« Marchez donc, vaillant héros, sous l'égide du grand Salomon : que son esprit vous accompagne ! Je forme les vœux les plus ardents pour vos succès, et j'y trouverai la récompense des travaux dont je fus chargé auprès de vous. »

Alâbous dépose dans sa caverne la peau de tigre, le bouclier et le poignard du sultan ; il l'habille d'une manière simple et commode pour l'entreprise dans laquelle il va s'engager : le génie le prend ensuite par la main et le conduit à travers une allée tortueuse du souterrain, jusqu'à la première porte de bronze dont ils aperçoivent la clef.

« Prenez cette clef, lui dit son gouverneur : n'oubliez pas, dès que vous apercevrez le sabre du premier esclave levé sur vous, de prononcer tout haut les caractères talismaniques que vous lirez sur la lame ; faites-y une telle attention, que vous ne puissiez jamais les oublier ; prononcez-les à chaque apparence de danger, tant dans l'intérieur qu'au dehors de la caverne immense que vous allez traverser. Ouvrez et fermez les portes avec les plus grandes précautions ; songez que tout est symbolique dans ce séjour, et que les actions doivent s'y rapporter ; vous n'oublierez pas mes autres conseils ; mais je viens d'insister

sur ceux qui sont les plus importans pour vous. Embrassez-moi, mon cher Habib! je retourne où mon devoir m'appelle. »

Alâbous s'est retiré : Habib ouvre et referme doucement la première porte. Il aperçoit un géant noir, d'une figure épouvantable, qui jette, en le voyant, un cri dont les voûtes de cette première grotte sont ébranlées. Le monstre tire le terrible cimenterre; Habib, attentif, jette les yeux sur la lame, et prononce à haute voix le mot *puissance*, gravé en lettres d'or; l'esclave est désarmé. Le cimenterre et les clefs lui tombent des mains en même temps, et il s'incline devant son vainqueur.

Le jeune prince se saisit de l'arme redoutable, et marche vers la seconde porte : il l'ouvre. Sept chemins différens se présentent à ses regards, et pas un seul n'est éclairé. Indéterminé sur le choix de celui qu'il doit prendre, il prononce à voix forte le mot enchanté, une lumière pâle et vacillante s'offre à l'entrée du quatrième chemin; il la suit en descendant quatorze cent quatre-vingt-dix marches dans un escalier à demi éclairé.

Il parvient à la troisième porte, se conduisant toujours avec la même prudence. Il est accueilli par deux monstres moitié hommes et moitié femmes, qui lancent sur lui deux énormes grap-

pins de fer pour le prendre : il dit *puissance*, le fer s'amollit, et les monstres s'enfuient.

Habib est frappé d'un ravissant spectacle : un lustre d'escarboucles éclaire un salon en ronde, soutenu par des colonnes de jaspe. L'armure du grand Salomon forme le centre en trophée, le phénix étalant toutes ses plumes en couronne le casque. Les yeux ne peuvent soutenir l'éclat de la cuirasse et du bouclier, le fer de la lance étincelle de feu ; le cimenterre n'y est pas, mais Habib s'aperçoit avec plaisir que celui dont il s'est emparé correspond aux autres pièces du trophée. Toutes ces armes sont chargées de caractères mystérieux, dont il cherche à pénétrer le sens : il lit sur la cuirasse : « La fermeté de l'âme est la véritable cuirasse de l'homme. » Il poursuit, et trouve sur les autres parties de l'armure : « La patience est son bouclier. Sa langue est sa plus forte lance. La sagesse doit être son casque ; la prudence sa visière. Sans la valeur ses bras sont nus ; ses jambes inutiles sans la constance. »

« O grand Salomon ! s'écria le héros, le phénix étale encore avec orgueil ses plumes sur le cimier de ton casque !

« Couvrez-vous de lames de fer, impuissans guerriers de la terre ! le prophète du Tout-Puisant marchoit aux triomphes à l'aide des vertus. »

Habib contemple ensuite les trois cent soixante-six hiéroglyphes qui font l'ornement des murs du salon : il en est un unique par sa simplicité, mais que l'insuffisance de son esprit ne peut expliquer ; un autre, plus compliqué, dévoile à l'instant son mystère : les trois cent soixante-cinq hiéroglyphes s'expliquent et ne peuvent cependant être expliqués que par un seul.

Tout en réfléchissant, il s'avançoit vers la porte qui devoit lui ouvrir les espaces où les richesses de Salomon étoient renfermées ; trouvant toujours de nouvelles marches à descendre, et des sentiers tortueux, il arrive aux différentes portes, qu'il ouvre et referme sans bruit, et rencontre partout des monstres qui cherchent à l'effrayer par leur difformité, leurs cris et leurs menaces. La tête de l'un, formée d'un crâne humain armé de cornes, se terminoit par un bec d'aigle ; celle de l'autre réunissoit les trois espèces entre le lion, le tigre et l'éléphant ; celui-ci avoit une gueule de crocodile sur des épaules humaines ; une hydre à trois têtes de femmes coiffées de serpens, présentoit au héros son effrayante chevelure.

Mais Habib, plein d'un ferme courage, et fidèle aux conseils du génie, en impositoit d'un mot à ces fantômes menaçans, et jetoit les yeux sans intérêt sur des monceaux d'or et de dia-

mans, sur des idoles brisées ; il passoit rapidement d'une porte à l'autre, dès que les objets qu'il rencontroit ne lui retraçoient aucun signe symbolique des victoires du prophète : cependant il s'arrête dans un seul endroit.

C'étoit un immense salon, autour duquel étoient assis une infinité d'êtres sous la figure humaine ; ils paroissoient écouter la lecture du plus vénérable d'entre eux, placé sur un siège élevé et devant un lutrin. Lorsque Habib entra, l'assemblée se leva et fit une inclination au héros ; le respect suspendit la lecture, et le prince s'adressant à celui qui la faisoit, lui dit : « S'il vous est permis de m'instruire, dites-moi qui vous êtes et ce que vous lisiez. — Je suis un génie esclave de Salomon, répondit le lecteur, chargé par lui d'instruire les frères que vous voyez ici : ils seront libres quand ils auront acquis les connoissances nécessaires pour se conduire. Le livre que je lis est l'Alcoran ; hélas ! il y a plusieurs siècles que je le leur explique, et le demi-quart de ceux qui m'écoutent n'en comprennent pas seulement la première ligne. Passez, jeune musulman, vous n'avez rien à apprendre ni d'eux ni de moi ; marchez droit à vos destinées, et soyez toujours aussi circonspect que vous l'avez été. » Habib sortit

de cette école en pensant combien il est difficile de saisir la vérité quand on n'est pas disposé à l'entendre. Il bénit Dieu et son prophète de l'avoir instruit de bonne heure sur celles de l'Alcoran.

Le jeune prince a déjà ouvert et refermé trente-neuf portes. Il y a déjà cinq jours qu'il parcourt ces demeures souterraines, lieux où le soleil ne marque point les heures, et où le temps s'écoule sans qu'on puisse le soumettre au calcul. Il ne s'est point rendu compte du nombre des portes qu'il a déjà passées; à mesure qu'il s'en présente une nouvelle, la clef qui doit l'ouvrir, se démêlant elle-même du trousseau qu'il tient à la main, vient se placer à la serrure. Enfin le voilà vis-à-vis de la quarantième porte; elle s'ouvre, et il aperçoit le funeste rideau de soie dont le génie lui a parlé. Les brillans caractères qu'il ne doit pas lire frappent ses regards; il détourne précipitamment le rideau, et voit la mer sur laquelle il doit s'embarquer pour parvenir enfin au but de ses pénibles travaux, et il s'élance brusquement pour en atteindre les bords. Mais au même instant cette quarantième porte, qu'il a oublié de refermer, roule sur ses gonds avec un bruit affreux qui fait trembler le Caucase jusque dans ses fondemens.

Toutes les portes qu'il a déjà passées, toutes celles des cachots se renversent et se brisent avec un fracas qui paroît ébranler les voûtes même du ciel ; des légions d'esprits, sous les formes les plus hideuses, sortent et se précipitent sur Habib ; les signes les plus affreux, les menaces les plus effrayantes accompagnent leurs pas et leurs gestes.

Habib se retourne pour leur faire face ; s'il eût été aussi susceptible de crainte qu'il l'avoit été de distraction, c'en étoit fait de lui. Mais l'excès du danger lui a rendu le sang-froid : il se rappelle le mot redoutable, et déployant en même temps le fer de Salomon, il articule d'une voix ferme la parole magique : aussitôt la foule effrayée rentre précipitamment, la porte qui donnoit sur la mer se referme avec violence ; mais tous ces génies malfaisans ne sont pas rentrés.

Une partie s'est précipitée dans la mer ; elle en soulève les abîmes : les flots s'élèvent au plus haut des airs ; et appelant au loin les vapeurs, elle en fait des amas effrayans. Le jour disparoît, le soleil s'obscurcit, les tonnerres commencent à gronder, les nuages pressés combattent contre les vents déchainés, et les flots de la mer sourdement agités, se roulant les uns contre les autres, présentent le spectacle d'une surface

noire et liquide que le feu des éclairs paroît teindre de sang.

La tempête éclate de toutes parts; les vents renfermés avec la foudre profitent des passages qu'elle leur a ouverts; la mer fuit devant eux dans les abîmes qu'elle s'est creusés; le bruit des flots, le sifflement des vents ébranlent la base des rochers, et les éclats bruyans et redoublés du tonnerre semblent menacer du premier chaos cette partie du globe.

Tout n'étoit pas naturel dans le tumulte qui mettoit alors en confusion les élémens. Alâbous, préposé à la garde des armes et des trésors du prophète, au moment où les génies rebelles s'étoient échappés, étoit sorti de son poste ordinaire à la tête des esprits soumis à son commandement; et la terre, la mer et les airs étoient devenus le théâtre de trois combats opiniâtres et furieux.

Habib, frappé du désordre qui l'environne, ne peut en imputer la cause qu'à son imprudence: quand il avoit ouvert le rideau fatal, le ciel et la terre étoient riens, la mer étoit tranquille. Il se prosterne, le front contre terre, et adresse au ciel une fervente prière. Ensuite il se lève pour reconnoître autour de lui le terrain sur lequel il se trouve. Il est sur la cime des rochers au pied desquels la mer brise ses vagues avec

violence ; il est environné d'une montagne taillée à pic, qui semble le séparer du reste de l'univers ; en sautant d'un rocher à l'autre on parcourt un espace de mille pas en longueur : la lumière du soleil étoit interceptée par d'épais nuages ; les éclairs qui s'en échappoient donnoient une couleur ardente et cuivrée à tous les objets sur lesquels frappoit leur éclat, et une vapeur infecte et saline formoit l'atmosphère dangereuse au milieu de laquelle il falloit respirer.

Le jour qui éclairoit ce tableau effrayant étoit fait pour en augmenter l'horreur : Habib considéra pendant quelque temps le désordre qu'il avoit sous les yeux ; puis jetant ses regards sur son cimenterre, il vit briller avec plus d'éclat les caractères du talisman qui y étoient gravés. Il apprit jadis d'Alâbous que la Providence n'opéroit jamais de merveilles sans motif ; le nouvel éclat du talisman devoit déterminer celui qui le portoit à en employer les vertus pour faire cesser le choc des élémens conjurés : il sort aussitôt la lame mystérieuse, et s'écrie en en frappant trois fois les airs : « Puissances du feu, de la terre, de l'air et des eaux ! je vous ordonne de rentrer chacune dans l'ordre accoutumé ; autrement je vais vous réduire à l'inaction. »

Au même instant on vit jaillir du cimenterre un éclat qui fit pâlir celui des éclairs; on entendit un bruit confus, pareil à des montagnes de sable qui s'affaisseroient les unes sur les autres; la mer devint calme et tranquille; les orages se dissipèrent; le souffle du zéphyr succéda aux noirs aquilons, et l'astre brillant du jour vint dorer de ses rayons les rochers affreux dont la cime servoit de retraite au héros.

A ce prodige étonnant, le prince ne put se défendre d'une sorte de terreur que la joie accompagna. Tout d'un coup un mouvement qu'il aperçut à ses côtés lui fit lever la tête; il vit Alâbous. « O mon protecteur! ô mon maître! lui dit-il, c'est vous sans doute qui avez opéré les merveilles que je viens de voir? — Non, mon cher Habib, reprit le génie, elles sont l'effet des vertus du grand Salomon dont vous venez d'être l'instrument. Vous ignorez le désordre dont l'oubli de mes conseils et votre négligence ont été la cause; sans vous le mal que vous aviez fait étoit difficile à réparer.

« Lorsqu'au lieu de fermer après vous la quarantième porte, vous vous précipitâtes au bord de la mer, les portes des cachots qui renfermoient les esclaves rebelles s'ouvrirent sur-le-

champ; ils en sortirent en foule : vous deveniez leur première victime si vous n'eussiez fait usage du talisman au nom duquel ils furent soumis autrefois; effrayés à sa vue, ils s'élevèrent dans les airs, se précipitèrent dans les eaux, et occasionnèrent la tempête dont vous avez été témoin.

« Je les suivis à la tête des miens; nous commençâmes le violent combat dont vous avez vu les effets sans les comprendre : alors vous employâtes les seuls moyens qui étoient en votre pouvoir; leur succès entre les mains d'un fidèle musulman étoit indubitable. Sur-le-champ les armes leur tombèrent des mains ; saisis d'un engourdissement subit, ils se sont renversés comme des masses de terre; nos guerriers les ont mis aux fers et les ont renfermés dans les cachots qui les avoient vomis : mais sans votre secours le combat durerait encore.

« Je ne vous ferai point de reproches sur la distraction qui éloigne vos succès, et vous expose à des travaux inouis pour y arriver : c'est plus la faute de l'amour que la vôtre, et votre passion est l'effet de votre étoile.

« Rappelez les connoissances que vous avez dû acquérir en visitant les trésors du grand Salomon. Vous trouverez partout, et dans vous-

même, les armes qui assurent les succès du vrai chevalier; il sait qu'elles se présentent plutôt à lui dans l'adversité que dans les heureuses positions.

« Les avis que je vous donne ici sont les derniers que vous recevrez de moi..... Vous êtes dans une carrière où l'on doit rougir d'obtenir des succès par de petits moyens; il n'est que le ciel dont on puisse recevoir sans honte, et qu'on puisse solliciter sans mesure, lorsqu'on est sage dans ses vues et qu'on veut triompher sans orgueil. Adieu, mon cher Habib; je vous laisse, au milieu de tous les besoins, en proie à de nouvelles aventures; mais je crois que vous aurez le courage de suffire à tout. »

Alâbous laissoit Habib sur un rocher; la mer s'étoit retirée et cessoit de briser ses ondes au pied de son asile; il en pouvoit descendre et se promener sur un espace assez court d'un rocher à l'autre; mais il n'avoit là nul abri pour la nuit, nulle ressource apparente contre la soif et la faim. Telle étoit la position du héros, lorsque son génie protecteur disparut.

Une âme moins élevée que la sienne se fût abandonnée à l'inquiétude; mais le cimenterre du grand Salomon pend toujours à son côté, et menace encore les ennemis du Très-Haut; il n'a plus à redouter d'autres adversaires que lui-

même. « Ma faute m'avoit abattu, s'écrioit-il, mais la main de Dieu me relève. Terre, tu es derrière moi comme un mur effrayant! Mer, tu parois sans bornes, tu sembles n'offrir à mes regards que des abîmes; mais l'espérance surnage sur tes eaux, elle se montre à moi à travers les vapeurs qui te couvrent! »

Et en effet, Habib voyoit alors la terre sans s'en douter : c'étoit la pointe la plus avancée de l'île Blanche, qui faisoit partie des états de Dorrat Elgoase. Cependant la nuit survient, et, pour n'être pas exposé à sa fraîcheur incommode, il s'arrange entre trois rochers, pour se préserver d'un vent frais, dont l'action continuelle eût engourdi son corps.

Au point du jour, le jeune musulman fit son ablution et ses prières. Il parcourut ensuite rapidement le terrain qui l'environnoit, pour y chercher des ressources à sa subsistance; les cavernes qu'il rencontre sont remplies de coquillages, les flots ont charié avec eux des fragmens d'herbes qu'il fait sécher; et il pourvoit ainsi à ses besoins, en attendant que sa destinée l'appelle à des événemens plus intéressans.

Un matin qu'Habib s'étoit arrangé sur le rocher le plus avancé dans la mer, pour découvrir, s'il le pouvoit, quelque bâtiment, il se laissa

gagner par un léger sommeil; trois filles de la mer élèvent tout à coup la tête au-dessus de l'eau. « Il dort, ma sœur, dit l'une des naïades aux deux autres : approchons-nous de lui, et tâchons de savoir qui il est. Vous aurez du plaisir à le voir, il est beau comme le premier rayon du jour. Hier, je le vis penché sur l'eau pour y faire son ablution ; ses traits, se réfléchissant sur la nacre, sembloient la colorer avec plus de vivacité ; vous eussiez dit que le fond de la mer étoit jonché de roses. Mais pour le voir plus à notre aise, il faut l'endormir de manière que le bruit que nous allons faire autour de lui ne puisse l'éveiller ; donnez-moi la main, et nous allons tourner en rond jusqu'à ce qu'il soit profondément endormi. »

Dès que les filles de la mer se furent assurées de l'effet de leur enchantement, elles sortirent de l'eau ; elles étalèrent sur leurs épaules leurs blonds cheveux, qui étoient captivés par une tresse ; les doux zéphyrus rendirent bientôt à cette chevelure les grâces et la légèreté dont elle avoit besoin : une étoffe faite d'un tissu de plantes marines, aussi fine que la gaze, prenoit depuis les épaules, et venoit ceindre leurs reins ; leurs jambes ornées de brodequins de perles, leurs bras parés de bracelets de corail, achevoient de les rendre aussi belles que séduisantes.

Toutes trois jettent un coup d'œil dans l'eau, et, contentes d'elles-mêmes et de leurs parures, elles entourent le chevalier.

« Quel beau jeune homme ! disoit l'aînée des trois ; si ce pouvoit être un chevalier ! — C'en est un assurément, dit la cadette ; voyez son sabre, mais n'y touchez pas ; car j'ai voulu mettre la main sur la poignée, et elle m'a brûlée. »

« Ilzaïde, dit l'aînée à la plus jeune des deux, il faut que nous sachions qui il est et d'où il vient. Il peut avoir été porté ici par la tempête ; cependant rien n'annonce, dans son équipage, qu'il ait été naufragé : apportez-moi un des plus grands coquillages qui soient sur le sable, et remplissez-le d'eau. »

Ilzaïde obéit : la coquille est apportée ; l'aînée des filles de la mer arrache ensuite légèrement un cheveu d'Habib : « Nous allons, dit-elle, faire causer celui que je tiens ; il nous dira tous les secrets de la tête qui l'a nourri. » Elle le plonge aussitôt dans l'eau, et le promène autour de la coquille par un mouvement circulaire. « Remuez bien l'eau, dit-elle à ses sœurs ; plus elle sera trouble et mieux j'y verrai. — Regardez donc ma sœur, dit Ilzaïde, je crois que le cheveu s'est fondu ; l'eau est devenue de la couleur du firmament, on y voit des étoiles, et on n'aperçoit plus le fond de la coquille. — Tant

mieux, reprit l'aînée; après la nuit vient le jour. Baissez-vous, voyez le tableau qui se forme. Voilà une campagne remplie d'arbres, à l'ombre desquels paissent des troupeaux!.... voilà des tentes!.... Il est né en Arabie.»

« En Arabie! mes sœurs, dit celle des trois qui n'avoit pas encore parlé; c'est de là que notre reine Dorrat Elgoase attend son libérateur! Que nous serions heureuses d'avoir ici son brave chevalier! il nous délivreroit sûrement de Racachik et de toute sa race..... mais l'eau n'en dit rien; troublez-la de nouveau, pour savoir par où il a passé. »

« Ah! ma sœur, dit Ilzaïde, l'eau devient noire, noire! — C'est bon, reprit l'aînée, la vérité en sortira plus claire. Doublez le mouvement. — Ma sœur, dit la seconde, voilà l'eau qui blanchit: oh! que ce qu'on y voit est triste! — Ce sont des montagnes, des sables et des déserts, ajouta l'aînée; il a traversé tout cela sans être accompagné, car je l'y vois seul. Il doit avoir bien de la force et du courage.... Troublez, troublez encore l'eau; car la route que je lui vois prendre n'a pu le conduire où nous le trouvons.... O ciel! s'écria-t-elle, je vois les entrailles de la terre. C'en est assez, mes sœurs, car l'eau, à ce que je vois, ne nous dira rien des secrets de son cœur; mais je sais

un moyen plus naturel pour les surprendre : il est, vous le savez, de notre plus grand intérêt de les connoître ; nous sommes instruites que nous ne pouvons être délivrées de nos maux et de nos tyrans que par un amant parfait qui ne soit pas le nôtre. — Certainement ce chevalier, quel qu'il soit, reprit vivement Ilzaïde, ne sauroit être notre amant, puisque nous ne l'avons jamais vu. — Mais quand il ouvrira les yeux, reprit l'aînée, il faudra bien qu'il nous voie : ayez alors l'attention de baisser les vôtres, ma sœur ; vous y avez une magie plus puissante que la nôtre, et s'il alloit vous aimer, toute espérance seroit perdue. — Ma sœur, il vous aimera plutôt que moi, répondit Ilzaïde. — Que Salomon nous en préserve les unes et les autres ! ajouta l'aînée ; mais il me paroît que nous sommes fort exposées : cependant comme nous devons acquérir ses bonnes grâces pour avoir droit à ses services, occupons-nous de ce que nous avons à faire pour cela.

« D'abord, je vois qu'il manque de tout ici : la plage sur laquelle il est ne lui a fourni que quelques plantes marines et des coquillages qu'il a mangés crus : préparons-lui pour son réveil un repas tel que nos environs peuvent le procurer. Partez, Ilzaïde ; vous êtes plus agile que la chèvre qui s'élançe d'un rocher sur l'autre,

forcez-la de vous donner de son lait ; remplissez-en une conque dont vous aurez fermé le haut et le bas avec des herbes aromatiques. Pénétrez dans les cavités de la montagne ; vous trouverez , dans des endroits cachés , des fleurs et des fruits ; choisissez ce qui vous paroîtra le plus agréable au goût , à la vue et à l'odorat ; ma sœur et moi nous penserons au reste ; nous aurons assez à faire de lui présenter une collation aussi parfaite qu'on peut se la procurer dans ces déserts. »

A peine Ilzaïde est-elle partie que l'aînée des sœurs explique son projet à celle qu'elle a retenue auprès d'elle. « Je connois , lui dit-elle , des branches de corail au fond de la mer , dont deux feroient la charge d'un chameau ; nous en irons chercher ; nous en placerons quatre ici en carré , que nous couvrirons d'étoffe semblable à celle dont nous sommes vêtues ; nous formerons ainsi un pavillon ; nous ramasserons ensuite de la mousse de mer que nous parfumerons après l'avoir desséchée , et qui servira de sofa ; nous ferons une table avec des pierres , et la couvrirons d'un tissu qui n'ait point passé par la teinture , nous la garnirons du meilleur poisson de la mer , cuit et desséché au soleil ; les œufs d'oiseaux que je vais dénicher ; et les fruits et le lait que doit

apporter notre sœur, mettront le comble à la bonne chère. »

Dès qu'un génie est hors de son élément, son pouvoir est limité. Ici l'industrie doit suppléer à la puissance ; l'ordre et le goût à l'abondance : le besoin fera tout valoir, la reconnaissance mettra du prix à la moindre chose.

Ilzaïde est de retour, le pavillon est dressé, orné ; la table est couverte, il ne s'agit plus que de suspendre l'effet magique qui fait durer le sommeil d'Habib ; mais il faut qu'il se réveille sur le sofa près duquel la table est assise, ayant les trois sœurs placées vis-à-vis de lui.

« Voyons, mes sœurs, dit alors l'aînée, si c'est ici le chevalier arabe, amant de Dorrat Elgoase. Je vais employer un moyen qui ne sauroit manquer ; levez les mains et remuez-les tandis que je vais parler : « De par le grand prophète Salomon, chevalier, je t'éveille au nom de Dorrat Elgoase ! »

« Dorrat Elgoase ! » s'écrie Habib, éveillé en sursaut, et se levant sur son séant ; il regarde autour de lui, et demeure à la fois ébloui et stupéfait : trois jeunes beautés, presque demi-nues, une table chargée de mets appétissants, des fruits, des fleurs, un pavillon où tout est pourpre et corail, et le nom de Dorrat Elgoase viennent de causer cet effet.

Dorrat Elgoase ! s'écrie-t-il en se rasseyant et regardant autour de lui ; où est ma chère Dorrat Elgoase ? »

« Elle n'est pas ici, seigneur chevalier, répond l'ainée des sœurs ; mais vous êtes en face d'une des îles que les génies rebelles lui ont enlevées : vous en pouvez découvrir la terre au-delà de ce bras ; c'est cette vapeur bleuâtre qui borne votre horizon. »

« Êtes-vous de sa suite ? Où m'a-t-on transporté ? dit le jeune prince rempli d'émotion. — Nous sommes, répond l'ainée des filles de la mer, encore ses sujettes dans le fond du cœur, maintenant asservies malgré nous sous les lois du rebelle Abarikaf, et sous la domination immédiate du monstre Racachik. »

« Où sont-ils ? repartit Habib, enflammé de colère ; j'en purgerai le monde. — Seigneur, répondit la plus âgée des filles de la mer, l'un et l'autre sont hors de la portée de vos coups : Abarikaf est sur l'île Noire, et vous en avez six à traverser avant d'arriver à lui ; Racachik est sur l'île Blanche qu'on aperçoit d'ici. — Je veux l'attaquer sur-le-champ, dit Habib. — La chose est possible, mais il faut employer de nouveaux moyens. — Ils seront faciles à trouver, ajouta le héros : je suis ici au milieu d'un enchantement dont je suis sans doute redevable

aux bontés d'Alâbous, ou à celles de Dorrat Elgoase : mais où suis-je ? — Sur le même rocher sur lequel vous vous étiez endormi ; nous avons tâché de vous le rendre plus commode. — Je vous en remercie, dit Habib : votre pouvoir me semble reposer sur des charmes de plus d'une espèce ; mais si vous me continuez vos bontés, ne pourroit-on pas faire usage des moins puissans de tous, pour transformer ce pavillon en une barque, qui me transportât sur-le-champ dans l'île où commande l'ennemi de la reine Dorrat Elgoase ? »

« Chevalier, répondit l'aînée des filles de la mer, quoique nous soyons ici trois sœurs filles de génies, et génies nous-mêmes, il n'y a ici ni charmes ni enchantemens. Ce pavillon et ce repas frugal ne sont dus qu'à des soins très naturels ; les fatigues que vous avez eues, celles que vous avez essuyées depuis votre départ de l'Arabie, ont dû épuiser vos forces ; usez avec confiance de ces mets que des mains amies vous ont préparés. Vous ne pourrez point soupçonner notre zèle, quand vous saurez qu'en vengeant notre reine de la tyrannie de Racachik, vous ferez encore plus pour nous que si vous nous aviez rendu la liberté et le repos..... Mais je cesserai de parler, si vous refusez de toucher aux mets que nous vous offrons. »

Habib se rendit à ses instances , et la fille des eaux continua ainsi :

« Depuis qu'Abarikaf a consommé son attentat en soufflant la révolte dans toutes les provinces dépendantes de Dorrat Elgoase , il a donné le commandement de l'île Blanche , frontière de ses états , au génie Racachik , le plus cruel et le plus infâme des scélérats qui soient sous ses ordres.

« Ce monstre , avant de se ranger sous l'étendard d'Abarikaf , couroit les mers sous la figure d'un énorme requin ; il poursuivoit les vaisseaux et charmoit par le venin de ses regards tous les matelots ou passagers desquels il se faisoit apercevoir : malheur à ceux sur lesquels il pouvoit fixer ses yeux : la tête leur tournoit , ils tomboient dans la mer , et le monstre les entraînoit sous les flots pour les dévorer. Il est sans cesse tourmenté de la même fureur , et quand les étrangers ne suffisent pas à sa voracité , il se rassasie des sujets de la reine ; le tyran Abarikaf l'autorise , et l'un et l'autre ont juré d'exterminer la race d'Adam.

« Pour nous il ne peut pas nous tuer , mais nous sommes réservées à des tourmens plus cruels que la mort. Il choisit parmi nous ses femmes et ses esclaves ; il en change à chaque lune , et mes sœurs et moi devons entrer au

croissant prochain dans un vivier d'eau salée qui lui sert de harem; le terme fatal est fixé dans trois mois; si vous attaquez le monstre, quels vœux ne ferons-nous pas pour votre succès! cependant nous ne devons pas vous cacher les dangers que vous aller courir.

« Pour habiter sur la terre, le monstre a pris un corps humain, en conservant néanmoins sa tête de requin, à cause des trois rangées de dents dont elle est armée; il la quitteroit s'il pouvoit en imaginer une plus carnassière. Son corps gigantesque est couvert d'écailles enchantées qui lui servent d'armure; celle d'une grosse tortue forme son bouclier, une énorme coquille est sur sa tête en guise de casque, et le dard d'un espadon de mer de six coudées de longueur lui sert de lance: il monte un cheval marin aussi horrible que lui; et quand l'un et l'autre s'animent au combat, les cris du cavalier sont encore plus affreux que ceux du coursier.

« Il a pour sabre une côte de baleine qu'il a rendue plus tranchante que l'acier; son bras et ses armes sont si pesans qu'ils ne frappent jamais sans assommer; la force humaine ne peut rien sur lui, parce que tout ce qu'il porte, tout ce dont il se sert, tient d'un enchantement magique.—Madame, interrompit vivement Habib,

ne puis-je avant trois jours être porté sur l'île que désole Racachik? Facilitez-m'en bien vite les moyens; je me lève, et je jure de ne plus m'asseoir que je n'aie accompli la vengeance du ciel sur ce barbare ennemi de l'humanité.»

En prononçant ce serment, la physionomie d'Habib s'anima et prit un si grand caractère qu'elle eût inspiré de la confiance à une armée entière. Il fit quelques pas sous le pavillon, et la majesté de son port, les grâces nobles et fières de ses mouvemens, ajoutèrent encore à l'expression de ses traits.

Kaïde cachant sa tête derrière celle de sa sœur aînée : « Voilà un héros! ma sœur, lui disoit-elle; je n'en avois jamais vu.... Que c'est une belle chose qu'un héros!.... Je tremble.... de l'aimer. — Je crains qu'il ne soit plus temps pour vous d'avoir peur, répondit l'aînée.

« Vaillant chevalier! continua-t-elle en s'adressant au prince, nous sommes plus pressées que vous de vous procurer les moyens de nous délivrer du tyran qui nous opprime. Dans un des détours de cette montagne, il y a un marais rempli de roseaux d'une longueur et d'une force extraordinaire; nous allons en former un radeau sur lequel, profitant du calme de la mer, nous vous conduirons nous-mêmes à l'île Blanche; mais reposez-vous encore, et

continuez de prendre tranquillement votre repas. Ma sœur, dit-elle ensuite à Kaïde, allons de ce pas préparer le radeau! — Je vous suivrai, reprit Habib; je ne manque ni d'adresse ni de forces, et je peux partager vos travaux. — « Mes sœurs et moi y suffirons, répondit l'aînée; nous devons passer entre deux eaux, dans un endroit où il vous seroit impossible d'arriver; vous nous reverrez dans peu; nous brûlons de vous affranchir du vœu que vous avez fait, et demain matin nous partirons pour l'île Blanche. »

Elles s'éloignent en disant ces mots, s'élançant de rocher en rocher, et parviennent sur une petite éminence voisine de la mer : là, tout en disposant leurs vêtemens et nattant leurs cheveux pour se plonger dans l'eau, la plus jeune des sœurs disoit à sa compagne : « Il va bien s'ennuyer tout seul! — Vous lui auriez volontiers tenu compagnie, lui répondit l'aînée, et pendant que nous aurions fait le radeau, vous auriez travaillé à le faire échouer : ma sœur, vous avez déjà bien parcouru la mer, vous n'en connoissez pas tous les écueils; allons où notre devoir nous appelle. » Elles se jettent toutes trois dans la mer, et vont préparer le radeau.

Habib ayant achevé son repas, et voyant arriver la chute du jour, fit son ablution et sa

prière, et s'endormit tranquillement en attendant le retour des filles de la mer.

Les premiers rayons du soleil vinrent bientôt frapper ses paupières; ses regards se portèrent aussitôt sur l'espace qui le séparoit de l'île Blanche; ses yeux en mesuroient avidement l'étendue. Tout à coup il aperçoit sur la mer, qu'un doux zéphir ridoit à peine, un mouvement extraordinaire; il distingue un objet qui avançoit avec rapidité vers le rivage, plusieurs têtes hors de l'eau qui l'appeloient. « Venez à nous, chevalier! montez sur ce radeau. » Il reconnoît la voix des filles de la mer, il s'élance, et le frêle bâtiment vogue sur les flots.

Huit dauphins étoient attelés au radeau, la sœur aînée des naïades, le corps élevé au-dessus de l'eau jusqu'à la ceinture, et s'appuyant les deux mains sur la poupe du bâtiment, lui servoit de gouvernail : les deux cadettes, nageant chacune d'un côté, le tenoient en équilibre avec une main; Habib, l'esprit occupé de son projet, étoit sur le radeau.

Bientôt l'on découvre toute l'île Blanche; le palais du tyran, bâti de coraux et de coquillages, paroît sur la pointe la plus avancée de l'île; les sentinelles, ayant aperçu de loin le guerrier, donnent l'alarme, et annoncent son arrivée à Racachik : le monstre croit déjà tenir une nou-

velle proie. « Qu'on le laisse avancer, dit-il; demandez-lui ce qu'il veut : il apprendra sans doute à ses dépens que nul étranger ne peut aborder ici sans se mesurer avec moi; je vais m'armer pour le recevoir comme il faut. »

Cependant le radeau touche terre, et Habib y saute promptement; une des sentinelles, espèce de monstre amphibie, le joint, et lui fait des questions suivant les ordres qu'il en a reçus.

« Va dire à ton maître, lui dit Habib, que je viens ici pour le combattre. — Vous n'êtes pas armé, répondit le monstre, vous n'avez point de cheval. — Tu ne t'y connois pas, reprit le prince; mon turban vaut un casque; mon cimenterre me tient lieu de cuirasse et de bouclier, et je n'ai pas besoin de cheval; que ton maître ose m'attaquer! je le défie lui et toute sa puissance à la fois. »

Le message est rendu; Racachik devient furieux; couvert de ses écailles, monté sur son horrible cheval marin, dont le lourd galop fait voler devant lui un nuage de poussière, il accourt sur le rivage, et voit le héros.

« Méprisable race d'Adam! lui dit-il, satellite de Mahomet! ta tête est donc bien vaine, parce que tu ne rampes pas avec les autres vers, et qu'elle est de trois coudées au-dessus du limon dont elle fut formée? Tu oses insulter et braver

le génie Racachik! porte la peine de ta témérité.» Et en même temps il pousse son cheval sur Habib, et se prépare à le percer de la terrible lance dont il est armé.

Le jeune héros tire son cimenterre, et la lance de son adversaire vole en éclats avant que le coup puisse arriver à lui : la force de la commotion engourdit le bras du tyran, son cheval se cabre, et cessant d'obéir à la main qui le guide, il l'emporte sur le rivage et le renverse avec lui.

Racachik connoissant son danger, appelle à lui toutes les puissances qui lui sont soumises; au même instant la mer se trouble et les vomit; les veaux, les lions marins couvrent le rivage, les baleines s'en approchent et vomissent des torrens d'eau qui paroissent former une barrière entre le jeune prince et son ennemi; la plage retentit de cris épouvantables; tous les monstres appelés par Racachik s'élancent à la fois sur le héros; il les combat quelque temps avec son cimenterre, mais affoibli par le nombre, et prévoyant bientôt l'inutilité de ses efforts, il frappe trois fois l'air de son cimenterre et prononce avec confiance le mot redoutable *puissance*.

L'effet en est prompt; les monstres qui ont pu résister au glaive, entraînés par une force

supérieure, se précipitent dans les gouffres qui les avoient vomis; Racachik ose encore se présenter; il tente d'opposer la côte de baleine qui lui sert de cimenterre à l'arme redoutable de Salomon; elle se brise en mille pièces; son corps écaillé, son armure magique sont réduits en poussière. « Va, malheureux! lui dit Habib, va gémir pour l'éternité dans les cavernes du Caucase! » Au même instant tous les débris des monstres disparaissent, la plage est libre et solitaire, et Racachik n'existe plus que dans le souvenir des rebelles.

Un morne silence succède à l'agitation de cette scène effrayante; Habib vainqueur, reconnoissant la volonté des destins, se prosterne à deux genoux devant l'astre qui l'éclaire.

« Puissance à qui rien ne résiste! tes ennemis sont renversés; ton souffle les a fait disparaître: que sont devenus leurs restes? »

Habib se relève confus des grâces qu'il vient de recevoir, et ne voit pas le piège que la reconnoissance va tendre à sa modestie.

Le rivage étoit couvert des filles de la mer, couronnées de plantes marines, ceintes de guirlandes: elles venoient rendre hommage à leur libérateur, et déposer à ses pieds les richesses de leur élément; le concert de leurs voix, les grâces de leur maintien auroient attendri le

cœur le plus farouche; elles entourent le héros, elles se prosternent à ses genoux; la jeune Ilzaïde et ses sœurs étoient plus empressées que les autres; mais Habib, confus, se refuse à ces témoignages.

« Je n'ai rien fait pour vous, leur dit-il, et vous ne devez rien à un homme qui a rempli à peine son devoir : n'est-il pas ici des mosquées où la divinité soit adorée? Marchons au temple, je vous y précède. N'y a-t-il pas ici quelque sujet fidèle de votre reine Dorrat Elgoase? Je lui remettrai vos dons que je ne dois accepter que pour elle. »

Dans le même instant se présente un vieux génie sous sa forme naturelle, la tête courbée sous le poids des siècles, les ailes brisées, et le corps meurtri des fers dont le tyran l'avoit chargé; il se nommoit Balazan.

« Seigneur, dit-il, dans le temps que régnoit la reine Camarilzaman, nous avions ici trois mosquées; Racachik les a profanées et détruites.

« Cet amas de ruines que vous voyez sont les restes d'une ville qu'il a saccagée, et dont il a dévoré les habitans : l'île est demeurée sans commerce et sans culture. Illabousatrou m'en avoit donné le commandement. Racachik, à son arrivée ici, me fit entrer dans le cachot d'où

je viens de sortir par votre puissance. Je viens rendre hommage à l'envoyé de Salomon, qui fait briller sur ce rivage le glaive de ce prophète, et me soumettre au libérateur des enfans de Dieu et au vengeur de Dorrat Elgoase. — Allez, Balazan ! répondit Habib ; je vous rends, au nom du grand prophète et de la reine Dorrat Elgoase, dont je suis le chevalier, tous les pouvoirs dont vous étiez revêtu : prenez ces trésors que vous voyez à mes pieds, faites rebâtir les mosquées, et que le Muczín y appelle du haut des minarets les fidèles sujets que la crainte avoit dispersés. Gouvernez tout ici au nom de Mahomet, du grand Salomon et de votre reine ; rétablissez l'ordre partout, et facilitez-moi les moyens de me rendre à Medinazilbalor. — Noble et vaillant chevalier, reprit Balazan, je reçois vos ordres avec confiance, et je m'y sou mets au nom du puissant Créateur de toutes choses. Mais, seigneur, il m'est impossible de vous donner des secours pour vous rendre où les destins vous appellent ; l'île est dépourvue de moyens pour la navigation, le chemin des airs est inutile, mes ailes ont été coupées, vous le voyez : mais eussent-elles encore toutes leurs forces, Abarikaf s'est tellement rendu maître des passages d'en haut, que mes ressources ne serviroient à rien. Il faut que vous continuiez

à marcher d'île en île par les mêmes moyens qui vous ont conduit ici ; profitez de l'enthousiasme que votre personne et vos vertus ont répandu chez les génies de la mer ; faites-leur oublier les périls qu'ils vont courir en s'exposant avec vous , et il sera possible qu'ils vous conduisent jusqu'au centre des forces de notre ennemi ; le reste sera l'ouvrage de votre vaillance et des arrêts du destin. La terreur est déjà répandue dans l'île Jaune et l'île Rouge ; Mokilras , le tigre de mer , les gouverne toutes deux ; il est fils de l'affreux tyran dont vous venez de nous délivrer. Instruit de la défaite de son père , il a déjà pris toutes les précautions que la crainte autorise ; les difficultés vous attendent , mais si vous parvenez à en être vainqueur , emparez-vous de la peau de ce monstre , faites-en un étendard , et à sa vue l'île Rouge vous sera soumise. »

Habib s'adressant ensuite à l'aînée des filles de la mer , lui dit : « Si je pouvois trouver ici une barque de pêcheurs ou un petit esquif , je m'embarquerois sur-le-champ pour l'île Jaune : mais à défaut de ces secours , les génies de votre élément me refuseroient-ils le leur ? — Si la frayeur les détournoit de l'entreprise , répondit-elle , s'ils ne connoissoient pas le degré de confiance que mérite un chevalier comme vous , mes sœurs et moi leur montrerions leur devoir.

Les dauphins peuvent encore conduire votre radeau jusqu'à une lieue de la terre, car il y auroit du danger pour eux d'aller plus loin, vu les précautions qu'aura prises Mokilras. — Qu'est-ce qu'une lieue à faire à la nage, dit Habib, pour un homme déterminé à tout entreprendre pour se rendre à son devoir! — O généreux chevalier! reprit la fille de la mer, qui est-ce qui refuseroit de vous suivre, ne fût-ce que pour vous voir, vous entendre et vous admirer? Mais ne craignez-vous pas d'être dévoré vous-même par les monstres marins? — Je ne crains, madame, que de mal seconder mon étoile, en ne servant pas votre reine comme je le dois. — Reposez-vous sur nous, vaillant héros; mes sœurs et moi nous nous réservons l'honneur de vous servir. »

Sur l'instant le radeau part, et paroissoit voler sur les eaux : déjà l'on distinguoit les mouvemens qui se faisoient sur l'île Jaune; on n'en étoit plus qu'à une lieue lorsque les dauphins, prévenus par leur instinct, s'arrêtent tout à coup, et font leurs efforts pour briser les liens qui les attachoient au radeau. Une des sœurs passe à l'avant, et les coupe; le bâtiment reste immobile : bientôt une vague que faisoient soulever les monstres marins, paroît venir engloutir le radeau; Habib voit qu'il n'a pas un moment à

perdre pour délivrer ses aimables compagnes du danger qui les menace; il met le cimeterre à la main, et se jette à la nage en prononçant la parole redoutable du talisman. On eût dit que les eaux s'arrangeoient d'elles-mêmes pour lui frayer une route assurée : les vagues se dissipent, les flots s'aplanissent, et le héros est porté dans un endroit de la plage où rien ne met obstacle à sa descente.

Ses ennemis, dispersés par pelotons, semblent n'attendre que ses regards pour s'abandonner à la fuite. Il marche où la foule lui paroît la plus épaisse, il s'élançe sur elle avec son sabre, et tout ce qui résiste au tranchant du glaive est à l'instant dissipé. Mokilras, tigre énorme, fait contenance sur ses deux pieds; il jette au héros la lourde massue dont il est armé, et reprenant bien vite sa nature, il s'enfuit sur ses quatre pattes. Habib le poursuit, mais ses forces humaines ne lui permettant pas de l'atteindre, il prononce à haute voix la fatale parole, et s'écrie en même temps : « Mokilras, je t'arrête au nom de Salomon ! » Le monstre est immobile. Un coup de cimeterre lui fait voler la tête, et sa peau est enlevée au même instant.

Dès que le tyran de l'île Jaune est détruit, tous les élémens rentrent dans l'ordre naturel,

et le silence succède au trouble affreux qui les agitoit. Cependant, les trois filles de la mer se sont ralliées au radeau ; la jeune Ilzaïde, debout sur le bâtiment, embouchant une longue trompette marine, rappelle au loin les dauphins effrayés ; dociles à sa voix, ils reviennent en foule, tous les habitans des eaux viennent se joindre à ces concerts de joie, l'air retentit de chants de victoire, tout le cortège aborde au rivage au moment où le héros vient de dépouiller Mokilras. Habib se retourne, et repoussant des hommages qui tiennent de l'adoration : « Créatures du Très Haut, leur dit-il, levez les yeux au ciel, c'est là qu'est le seul objet de votre reconnaissance. Sujets de Dorrat Elgoase, c'est à elle que vous devez respect, hommage et soumission : son chevalier ne se réserve que le droit de joindre ses vœux aux vôtres, et de partager votre délivrance. »

Comme il finissoit, une foule de peuple arrivant de toutes parts, vient augmenter son triomphe et son embarras ; tous veulent lui jurer obéissance, tous lui demandent de nouvelles lois ; heureusement le vieux Balazan se présente. Dès que tout fut rentré dans l'île Blanche sous la puissance de ce génie, il chercha à s'élever dans les airs pour suivre, s'il étoit possible, les succès du jeune Habib ; et il parvint avec beau-

coup de peine à le joindre à l'île Jaune, au moment où les peuples de cette contrée lui rendoient hommage.

« Sujets de Dorrat Elgoase, dit le vieux génie en arrivant, ce vaillant chevalier reçoit les témoignages de votre reconnaissance ; retournez à vos possessions ; vous rentrez dès aujourd'hui sous les lois de notre souveraine. Et vous, chevalier, dit-il à Habib, prenez un instant de repos. La soumission de l'île Rouge n'est pas une conquête digne de vos occupations ; je monterai seul le radeau qui vous a conduit ici. J'emporte avec moi la peau de Mokilras et ses armes ; à la vue effrayante du trophée que je vais former, les rebelles tendront d'eux-mêmes les mains aux fers que je vais leur porter : ménagez vos forces pour l'attaque des îles Verte et Bleue, et surtout pour celle de l'île Noire. »

Habib ne sait pas vaincre sans péril ; il abandonne l'entreprise à la conduite de Balazan, et cherche un repos nécessaire pour les travaux qui l'attendent. Il dormoit encore quand Balazan arriva de l'île Rouge, tenant à sa main deux outres de peau de bouc. « Chevalier, dit-il à Habib en le réveillant, voilà le reste des seuls ennemis dangereux qui fussent dans le pays que je viens de soumettre aux lois de la reine ; je les ai renfermés dans ces outres, et je vais les en-

voyer sur-le-champ à l'entrée des cavernes du Caucase. Demain vous pourrez vous rendre sans obstacle à l'île Rouge, et vous aviserez de là aux moyens de poursuivre vos conquêtes; mais il est impossible de vous définir les dangers que vous allez courir. Nisabic gouverne l'île Verte, et son empire s'étend aussi sur la Bleue; c'est un génie dont les enchantemens égalent peut-être ceux d'Abarikaf. On ne soupçonne jamais les moyens qu'il doit opposer aux attaques, parce qu'il les varie sans cesse; et si les effets en sont visibles, votre génie doit aller au-devant de ceux qu'il vous cache : tout seroit impossible pour nous, et rien ne doit l'être au chevalier de Dorrat Elgoase. »

La résistance et les difficultés enflamment le courage du prince arabe; il profite des premiers rayons du jour pour partir, et les dauphins le conduisent sur l'île Rouge. Il en dépasse la pointe pour se mettre à portée de l'île Verte, qu'il se propose d'attaquer le lendemain. Les filles de la mer n'ont point abandonné leur libérateur, et pourvoient sans cesse à tous ses besoins. Le héros, livré à ses réflexions, se rappelle les discours du sage Alâbous. « Je crains moins pour vous la force ouverte que la ruse, » lui disoit son gouverneur. Ainsi il se met en garde contre celles du génie qu'il doit soumettre;

il s'endort avec confiance dans les bras de la providence, et se lève le lendemain le cœur rempli d'ardeur et d'espérance.

Le héros voguait tranquillement vers sa destinée; tout à coup les trois sœurs jettent un cri, la tête et les mains d'Ilzaïde, qui nageoit à côté du radeau, disparaissent. Habib tire son cimeterre et se met à la nage; il se trouve embarrassé dans des mailles de filets; il prononce le terrible mot, emploie le tranchant du fer, et les mailles cèdent de tous côtés. Il saisit Ilzaïde et la porte sur le radeau; aussitôt il vole au secours de ses sœurs: après qu'il les a sauvées, il s'aperçoit que le radeau s'agite sans avancer, et que les dauphins sont engagés dans les mêmes filets; il nage autour d'eux et les délivre. Pour assurer sa route, il monte sur le premier des dauphins, et marche vers la terre en coupant à droite et à gauche les filets tendus sur son passage. Du sommet d'une des plus hautes tours de son palais d'acier, le tyran observait l'objet qui gagnoit le rivage; il voit qu'on dépasse le filet magique dont il avoit embarrassé la mer, il n'aperçoit point le prince arabe, mais il voit sur un corps qui flotte avec rapidité, un groupe de trois femmes presque nues, et ne peut présumer contre quelle espèce de danger il doit se précautionner. On jugeroit mal de ses dispositions, si l'on croit

le séduire par la beauté ; et les précautions qu'il a su prendre le rassurent sur toute espèce d'enchantement. Le palais qu'il occupe est de véritable acier, on n'y arrive qu'en passant sous une voûte taillée dans le roc, armée de pointes de fer, et soutenue par une clef qui ne tient qu'à un fil : cette défense ne peut céder ni aux enchantemens, ni aux charmes d'aucune espèce de magie. Nisabic se confiant ainsi dans ses forces, sort de son palais, franchit la voûte redoutable, et vient au-devant de son adversaire ; le groupe qu'il a découvert s'avance vers la terre, le chevalier s'élance sur le rivage ; le monstre méprise un pareil assaillant : lui, qui est couvert d'une armure de la tête aux pieds, et qui apprend, en consultant les astres sur son sort, que pour se rendre maître de sa personne, il falloit s'emparer de sa maison d'acier. Il lui paroît impossible que son ennemi échappe au danger de la voûte mystérieuse, et fût-il assez heureux pour cela, il ne seroit aucun moyen de détruire le fort auprès duquel il doit se trouver après avoir passé la voûte dangereuse.

Nisabic tenant à sa main une massue d'acier d'un poids énorme, se présente devant Habib : « Qui es-tu, téméraire ? lui dit-il ; quelle rage te conduit à terminer ici ta vie ? — Je suis le chevalier de Dorrat Elgoase, répond Habib ; je viens

châtier les rebelles envers Dieu et Salomon. — Vil insecte, reprit le génie furieux; tu n'as qu'une vie à perdre, et tu oses, sans armes, insulter Nisabic! Meurs de la mort que je réserve à mes esclaves. » En même temps, avec une promptitude incroyable, il éleva sa massue, et la laissa tomber sur la tête du héros. Le prince arabe n'oppose à cette chute que la lame de son cimenterre; l'effet en est terrible, la massue lui échappe des mains et l'entraîne avec elle. Le talisman l'éblouit, il voit qu'il va tomber au pouvoir de son ennemi, il prononce de noires conjurations. Habib s'approche du corps pour percer le génie abattu, et ne connoissant que son armure, il voit qu'il ne s'est rendu maître que de l'écorce d'un guerrier. La substance matérielle de Nisabic avoit disparu, et le prince arabe n'imaginait pas que cette victoire fût plus précieuse pour lui que le corps du génie; en effet, elle expliquoit la prophétie, qui disoit que pour se rendre maître du rebelle, *il falloit s'emparer de sa main de fer*, et l'oracle avoit en vue l'armure qui le renfermoit, et dans laquelle le génie paroissoit avoir mis toute sa confiance. Habib foule aux pieds cette armure, dont les proportions excédoient de beaucoup les tailles ordinaires; en quatre coups de cimenterre il en fait disparoître les liens, il en disperse les débris, et

remplit ainsi un autre sens de l'oracle : « Les puissances soumises à Nisabic seront déliées et dispersées. »

En se rendant invisible et en se retirant sous la voûte qui forme l'entrée de sa demeure, le monstre a fait le dernier essai de son pouvoir. Il se présente sous sa forme naturelle avec son cimenterre, et attend Habib à l'entrée de la voûte, comme pour le défier à un combat singulier. Le jeune prince se laisse engager dans le piège, le génie recule deux pas; il coupe le fil qui suspend la clef de la voûte, les rochers s'écroulent sur-le-champ avec un horrible fracas. Aussitôt que le prince entend les premiers efforts, il prononce fortement le mot redoutable du talisman, et oppose à la chute des rochers la lame éblouissante; les débris en tombant se rangent à droite et à gauche sans lui causer le moindre dommage; une poussière affreuse l'environne, et il n'entend autour de lui que des gémissements et des cris; c'étoit Nisabic lui-même qui les pousoit. « Arabe! lui disoit le génie, je viens d'être instruit par le malheur, je reconnois tes destinées et les miennes : j'ai cru à des oracles qui m'ont trompé; je t'attendois depuis longtemps, et ne t'ai point reconnu; tu déguisois ton pouvoir sous de foibles apparences, je me suis livré imprudemment, et tu m'as vaincu ;

n'abuse pas de ta victoire, je suis écrasé sous ces ruines, mon existence y seroit affreuse; fais-moi transporter dans les cachots du Caucase : au moins je n'y gémirai pas seul ! — Génie ! répondit Habib, tu es coupable de bien des crimes ; mais moi, j'ai l'âme d'un chevalier, et mon ennemi peut me demander grâce ; cependant je ne peux me décider sans conseil, et je ne te rendrai réponse qu'après avoir fait trois prières. »

Habib étoit comme enseveli dans un trou au milieu des rochers. A peine la poussière fut-elle dissipée, qu'il vit briller comme deux étoiles au-dessus de sa tête ; c'étoient les yeux charmans de la plus jeune des filles de la mer. « C'est vous, seigneur ! lui dit-elle ; que nous sommes heureuses ! nous avons tremblé pour vos jours quand nous avons vu cette montagne s'écrouler sur vous ! Prenez mes cheveux, chevalier, ne craignez pas de me blesser, j'ai de la force et du courage. » En disant cela elle laisse aller sa tresse jusqu'à lui ; il en saisit le bout, s'y attache, et elle parvient à le sortir du souterrain. Le premier soin d'Habib fut de remercier sa libératrice. « Je n'ai rien fait pour vous, lui dit-elle, ne me remerciez pas ; je voudrois vous rendre le plus heureux des hommes ! » En même temps elle lui tendoit la main pour lui aider à passer

de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'enfin ils fussent parvenus sur le rempart extérieur des fossés du palais d'acier, résidence ordinaire du génie Nisabic.

A peine étoient-ils arrivés, qu'ils aperçurent les deux autres sœurs sur les coteaux voisins. « Venez, mes sœurs, s'écrioit Ilzaïde ; le voici ! » Il n'y avoit qu'une forte et véritable passion qui pût mettre notre héros à couvert des attaques d'autant plus dangereuses d'Ilzaïde, qu'elles étoient innocentes ; mais il étoit déjà vaincu par son destin, et la reine ne devoit rien craindre. Cependant la conquête de l'île Verte n'étoit pas achevée ; le château d'acier est inaccessible, les fortifications sont gardées, les portes et les ponts sont fermés. « J'ignore encore, disoit Habib, comment je peux suffire à une entreprise aussi hardie ; voilà un fort inattaquable, les forces humaines n'y peuvent rien : ma confiance n'est plus en moi, elle est dans les décrets du sort qui me conduisent ; il seroit possible que les aveux de la défaite de Nisabic ne fussent qu'un piège adroit pour m'engager dans un nouveau combat, et que je fusse attendu ici par des périls que vous ne devez point partager ; retournez sur votre élément, faites des vœux pour le chevalier de Dorrat Elgoase, et que du moins votre éloignement me tranquillise entiè-

rement sur votre compte. — Nous ne vous quitterons point, répondirent les filles de la mer ; on ne court aucun danger avec vous. — Si vous étiez toujours à mes côtés, ajouta la plus jeune, je braverois les tempêtes qui brisent les rochers. »

Habib s'approche du pont-levis, le sabre à la main. « De par Salomon, s'écrie-t-il, et en vertu de son talisman, j'ordonne à ce pont de s'abaisser. » Sur-le-champ il tourne sur ses gonds, et le passage est ouvert. Le guerrier coupe avec son cimeterre les deux chaînes qui aident à le relever, et pénètre dans la cour de la forteresse. Au milieu de cette cour s'élève une colonne au sommet de laquelle est une cage de fer ; ce monument est couvert de talismans ; on y lit cette inscription : « Tu ne peux être détruite que par la force de l'Arabie. » Habib frappe de son glaive tous les talismans ; un bruit soudain retentit du centre des souterrains jusqu'au sommet des voûtes ; la colonne se brise, et les sujets de Dorrat Elgoase, retenus dans les fers, sortent à la fois des cachots. La cage se trouve à terre ; Habib aperçoit dedans un objet extraordinaire dont il a peine à distinguer l'espèce : c'étoit une femme nue, dont les cheveux couvroient le visage. « Qui êtes-vous, madame ? demande le héros. — Seigneur, ré-

pond-elle, faites-moi sortir de ma prison, et donnez-moi quelques vêtemens pour paroître décemment devant vous; cette cage est fermée par un talisman que le féroce Nisabic porte toujours avec lui; tâchez de l'ouvrir, rendez-moi la liberté, et je ne cesserai de bénir Dieu, Mahomet et vous. — Vous n'oublierez pas le grand Salomon, reprit le chevalier, au nom duquel je brise tous les barreaux.» En même temps il les frappoit avec son cimenterre.

Les trois filles de la mer ayant partagé leur ceinture, en couvrirent la prisonnière, de façon qu'elle pouvoit s'offrir aux regards du chevalier sans que sa modestie en souffrît. Dès que les sujets de Dorrat Elgoase furent délivrés de leurs fers, ils se prosternèrent devant la dame inconnue, et lui donnèrent toutes les marques d'un attachement et d'un respect dont Habib ignoroit les motifs. « Que faites-vous donc ? leur dit-il ; quelle est cette dame ? — Hélas ! seigneur, répondit un d'entre eux, c'est la dame aux beaux cheveux ; c'étoit notre reine avant la rébellion d'Abarikaf ; elle est parente de la belle Dorrat Elgoase. — O ciel ! s'écria le prince arabe, une reine, une parente de Dorrat Elgoase ! comment pourrai-je lui rendre tout ce qu'elle a perdu ? — Rien ne vous sera difficile à cet égard, répondit celui qu'il interrogeoit. Le tyran a

accumulé dans cette forteresse, avec les richesses de notre reine, toutes celles de l'île dont il s'est emparé; et dès que vous êtes maître ici, vous êtes dans l'abondance. Les femmes que vous voyez au fond de la cour, et que leur situation empêche d'approcher, étoient à son service; elles ont montré trop d'attachement pour elle après son malheur, et une prison a été la récompense de leur fidélité.»

« Cherchez ici, dit Habib, tous ceux qui étoient attachés à la personne de votre reine, et qu'on la fasse rentrer en possession d'un palais où tout lui appartient. — J'étois moi-même à son service, reprit celui qu'il interrogeoit, et dans une place de confiance. — Vous la reprendrez, dit Habib, si elle le juge à propos; en attendant, rassemblez autour d'elle tout ce qui peut ici contribuer à sa commodité; et si vous connoissez les appartemens de ce château, après que vous aurez parlé à ceux qui doivent se réunir pour son service, vous m'accompagnerez, afin que je puisse la conduire au plus magnifique. »

En un moment, les gens qui devoient composer le service de la dame au beaux cheveux se sont rassemblés : Habib les lui présente, et la prie d'accepter sa main. « Vous rentrez dans vos droits, madame, lui dit-il, vous commandez

ici; accordez au chevalier de Dorrat Elgoase l'honneur de vous reconduire dans votre palais. »

La dame aux beaux cheveux baissa les yeux et se laissa conduire à un appartement préparé pour elle par le génie, et auquel elle avoit préféré la cage dont on venoit de la tirer. Tout y étoit superbe; les richesses y étoient accumulées dans tous les genres, et la dame trouva sur-le-champ beaucoup plus qu'il ne lui étoit nécessaire pour se vêtir convenablement, elle et toute sa cour. Les trois filles de la mer l'avoient suivie, et comme compagnes du chevalier arabe, elles lui demandèrent la grâce de leur laisser arranger ses beaux cheveux. « Hélas! leur dit-elle, ils ont été la cause de mon malheur; cependant comme, dans mon infortune même, ils ont été toute ma ressource, je ne puis me reprocher le trop d'attachement que j'ai eu pour eux: je vous les abandonne donc avec beaucoup de satisfaction. » La dame aux beaux cheveux sortit de sa toilette avec une natte en tiare sur la tête, ornée de filets de perles et de rubis; deux autres lui tomboient sur le dos et plus bas que la ceinture. A peine étoit-elle parée, que des écuyers vinrent l'avertir qu'elle étoit servie. Habib la prit pour la conduire: elle engagea les aimables filles de la mer à venir dîner avec elle, et le chevalier arabe

se trouva pour la première fois de sa vie à table avec des femmes, et la première fois depuis six mois, vis-à-vis d'un repas qui ne fût point le produit forcé de son industrie ou de celle des autres. On avoit trouvé de tout dans les cuisines et les offices de Nisabic.

La dame aux beaux cheveux étoit jeune, d'une taille riche, et parfaitement belle; d'ailleurs ses regards pleins de feu respiroient une langueur touchante; un cœur qui n'auroit pas été préoccupé se seroit aisément pris de passion pour elle; mais il n'en étoit aucun qui pût se refuser à l'intérêt que sa personne et ses malheurs pouvoient inspirer. Habib laissoit tomber sur elle des regards d'attendrissement. Ilzaïde les surprenoit sans les chercher; et, sensible sans s'en douter, elle étoit jalouse sans le savoir. Le repas se passa en attentions réciproques: quand il fut achevé, la compagnie passa dans un salon, et Habib pria la dame de vouloir bien, si cela ne lui étoit pas trop à charge, lui faire le récit de ses disgrâces. La dame poussa un soupir, passa la main sur ses beaux yeux pour en essuyer les larmes, et commença ainsi:

## HISTOIRE

## DE LA DAME AUX BEAUX CHEVEUX.

« Mon père tenoit la couronne de l'île Verte et de l'île Bleue des bontés de son frère, père de Dorrat Elgoase, moyennant un hommage et un tribut annuel. Je fus, comme ma cousine, le seul fruit du mariage d'un prince uni à une fille de l'ordre des génies. Illabousatrou, père de ma tante Camarilzaman, avoit formé le projet d'établir dans cette contrée tous les génies soumis à Salomon, dont ce prophète l'avoit rendu chef, et, pour prévenir leur inconstance et leurs rechutes, de les engager à se marier tous avec des enfans d'Adam. Plusieurs d'entre eux s'y refusèrent, entre autres Abarikaf, Mokilrakam et sa famille, et Nisabic; ils colorèrent leurs motifs; mais le véritable étoit la rébellion déjà née dans leur cœur, avec le désir de la faire éclater quand ils pourroient se flatter de se rendre puissans par elle. Je perdis les auteurs de mes jours presque en même temps que ma cousine Dorrat Elgoase perdit les siens. Je me vis reine sous la tutelle d'un vieux vizir que mon père m'avoit choisi. L'insolent Nisabic, un des favoris d'Abarikaf, étoit devenu amoureux, non de moi, mais de mes cheveux. Sans cesse occupé d'enchantemens et de pronostics, il

demeuroit convaincu que, s'il pouvoit m'épouser, il soumettroit à sa puissance autant de génies que j'avois de cheveux; ils devoient lui servir à les lier, et il m'en auroit coûté un à chaque opération. Je connus le fond et l'extravagance de son projet, parce qu'il eut l'audace de me le détailler, pour essayer de me séduire par le tableau de la puissance dont je pourrois jouir un jour. Je rejetai ses offres, et donnai ma main au prince Daliska, à qui j'avois donné mon cœur. A peine étions-nous unis que la révolte d'Abarikaf se déclara : il y entraîna tous les habitans de l'île Noire, qu'il gouvernoit comme vizir; des légions d'esprit révoltés viennent se joindre à lui des parties les plus reculées de la terre. Illabousatrou peut à peine se maintenir avec sa petite fille, dans l'île de Médinazilbalor, et ne peut donner du secours à celles-ci, que Mokilracham et Nisabic envahissent sous les ordres d'Abarikaf. Daliska, mon mari, est vaincu et conduit à l'île Noire, où le traître Abarikaf le garde comme un ôtage, et le scélérat Nisabic vient de nouveau m'offrir son odieuse main. « Reine, me dit-il, votre main est dégagée; vous ne pouvez la conserver à mon esclave, elle doit entrer dans celle du vainqueur. — Vil rebelle! lui dis-je, les étoiles

entreront un jour en jugement pour avoir combattu pour toi.» Il se retira furieux et me rendit prisonnière dans mon palais.

« Chaque jour il venoit renouveler ses importunités, et je m'étudiois à l'accabler de mépris; mais il vouloit absolument ma main, aveuglé qu'il étoit par cet horoscope qui la lui faisoit paroître si précieuse. Enfin, désespérant de réussir, il imagina d'employer, vis-à-vis de moi, les dernières rigueurs. Je le menaçai de m'arracher les cheveux un à un; il écumoit de rage. « Je vous en empêcherai bien, me dit-il; ils deviendront votre unique ressource.» Ce fut alors que ce monstre résolut de m'enchaîner dans cette cage dont vous m'avez tirée, où il me nourrissoit d'air et m'abreuvoit de mes larmes; mes cheveux étoient la seule couverture qui me restât pour me mettre à l'abri des rigueurs du climat, des injures du temps, et de la confusion de paroître nue aux regards auxquels il m'avoit exposée. Je ne pouvois les peigner qu'avec les doigts: ainsi il me força à conserver mes cheveux, qui étoient le principe de mon malheur et de ses folles espérances.

« Chaque matin il venoit au pied de la colonne me demander si j'étois lasse de souffrir et si je voulois enfin lui donner la main. Je lui deman-

dois la mort avec instance, et il me répondoit en jetant en l'air de l'eau avec la main : « Vivez, souffrez, soupirez, pleurez et tressez vos cheveux. » Chaque soir il venoit me presser de consentir à entrer dans son lit, et il répétoit avec la même cérémonie les mêmes paroles.

« Voilà, seigneur chevalier, mon affligeante histoire ; il m'est impossible de vous dire combien mes souffrances ont duré ; j'étois absolument plongée dans mes réflexions, et comme absorbée par elles. Vous avez mis fin à une partie de mes peines ; séparée d'un époux que j'aime tendrement, affectée de l'idée des tourmens rigoureux qu'il éprouve sans doute, je suis bien éloignée de pouvoir me livrer à la joie que devoit me causer la vue de mon libérateur et le changement de ma fortune. »

En prononçant ces dernières paroles, la dame aux beaux cheveux fondoit en larmes, et, par un mouvement habituel et involontaire, elle portoit encore les doigts à ses cheveux comme pour les arranger. Habib n'avoit jamais connu de disgrâces que les siennes ; le récit de celles de la dame le pénétra d'un sentiment nouveau pour lui, son âme s'émut, ses yeux se remplirent de larmes ; Ilzaïde se mit à sangloter et sortit de table. Sa sœur aînée la suivit :

« Qu'avez-vous? lui dit-elle, contenez-vous. — Je ne saurois; répondit la jeune sœur; cette dame fait trop de peine au chevalier arabe. Vous n'êtes donc pas comme moi, ma sœur; je voudrais qu'on ne lui fit que du plaisir. » Pendant qu'elle faisoit cette réponse on reconduisit Ilzaïde à table.

La dame aux beaux cheveux, s'apercevant de l'impression qu'elle cause, s'est composée; et Habib, devenu maître de sa propre émotion, peut parler. « Madame, lui dit-il, je jure par le cimenterre qui m'a été confié que votre époux vous sera rendu, et que je vengerai les injures de Dorrat Elgoase et les vôtres jusque sur la dernière des têtes des rebelles qui vous ont offensée. » Nisabic, si j'ai dû l'en croire, porte déjà en partie la peine de ses abominables excès sous un amas de rochers dont il avoit voulu m'accabler; je suis plus que vengé du mal qu'il vouloit me faire; mais le ciel, Dorrat Elgoase et vous, madame, ne l'êtes pas assez. Nous allons nous rendre ensemble au pied de cette masse sous laquelle il avoit prétendu m'écraser, et je veux employer à son châtement le moyen qu'il avoit imaginé, d'après ses horoscopes, pour s'élever au-dessus des autres. Daignez m'accompagner, madame: en attendant qu'avec la protection du ciel et celle de ses favoris, je puisse

mettre fin à tous vos malheurs, je veux vous faire goûter le plaisir de la vengeance.»

En disant cela, il prenoit avec la dame aux beaux cheveux et les trois filles de la mer le chemin des rochers renversés qui fermoient le passage pratiqué dans le roc pour aller de l'esplanade du château au bord de la mer. Dès qu'ils y sont arrivés, Habib tire son cimenterre, en frappe trois fois les rochers écroulés, puis il élève la voix : « Nisabic, s'écrie-t-il, si tu gémiss sous ces masses de pierres donnes-en des signes; le chevalier arabe vient te tenir sa parole. » Au même instant l'amas de rochers parut se soulever un peu, et il en sortit un gémissement d'une nature effrayante; la dame aux beaux cheveux reconnut la voix et tressaillit.

Habib reprend la parole. « Génie rebelle, je ne connoissois pas tous tes crimes, et avant que je te les envoie expier dans les cavernes du Caucase, il faut que tu sois humilié aux yeux d'une reine que tu as si lâchement outragée. »

Après ce discours adressé au génie, le chevalier s'arrête et se retourne du côté de la reine. « Madame, cet impie vouloit se servir de vos cheveux pour lier et s'assujettir les êtres spirituels : il faut qu'il soit puni de son ambition et de ses désirs insensés, par ce qui en étoit pour lui le moyen comme l'objet. » Habib frappe de

nouveau le rocher et élève la voix : « Tu auras trois des cheveux que tu as désirés, malheureux coupable ! ce sont trois liens de fer qui te tiendront par le cou, par les mains et par les pieds ; » puis jetant les trois cheveux en l'air, il prononce d'un ton de voix plus grave et plus fort : « Nobles créatures de Dieu, esprits conservateurs des élémens, serviteurs du grand Mahomet et amis de Salomon, enchaînez le coupable, jetez-le aux pieds de celle qu'il a offensée, et portez-le dans les prisons du Caucase ! »

On entendit des cris affreux, les rochers s'entr'ouvrirent ; Nisabic, chargé de fers, parut un instant, le front humilié jusqu'à terre, devant la dame aux beaux cheveux, et sur-le-champ la vision fut dissipée. Pendant le temps que l'horrible génie fut exposé à la vue, Ilzaïde se tint cachée derrière le chevalier. La dame aux beaux cheveux ne put se garantir d'un mouvement de dégoût et de crainte ; Habib s'adressa à elle : « Rassurez-vous, madame ; vous voyez que votre chevelure est un précieux trésor ; vos cheveux vous délivreront ce soir des nombreux ennemis qui infectent les cachots de votre forteresse de leur souffle impur, et même de ceux que la fuite a pu garantir de ma vengeance, si leur imprudence leur a fait

choisir un asile dans cette île. Nous ferons plus, j'y vois un moyen sûr de soumettre tous les rebelles de l'île Bleue, sans qu'on ait la peine de les aller chercher; que ne puis-je me flatter de pouvoir m'en servir contre Abarikaf même, et d'achever de vérifier aux dépens de tous les ennemis de Dorrat Elgoase et des vôtres, l'horoscope qui destinoit votre chevelure à donner des fers à des légions de génies ! il ne faudra pas la ménager, madame ; livrez-la à sa destination, et par suite vous n'en serez que plus parée. »

La dame aux beaux cheveux est rentrée dans son appartement, et les trois filles de la mer la servent encore pour la toilette du soir ; pleine de confiance dans la sagesse du chevalier, elle arrache une poignée de ses cheveux, glorieuse de les voir servir à un aussi noble emploi. Ilzaïde s'en saisit, et va les remettre à Habib. Celui-ci se fait conduire à la porte des cachots, il y répète l'opération qu'il a faite auprès des rochers, et tous les rebelles sont enlevés sur-le-champ pour être conduits dans les souterrains du mont Caucase. Il monte ensuite sur la terrasse qui couronne le château, et répand des cheveux dans l'air en les confiant aux ministres des prophètes, pour que leur effet se produise sur ce qui reste d'ennemis dans l'île Verte, et sur ceux

qui sont en possession de l'île Bleue; un bruit occasionné par des gémissemens éloignés se fait entendre, et le rend certain que ce qu'il a fait a eu son plein succès. Ensuite il s'arrête un moment pour jouir et pour réfléchir. Il serre ensuite avec précaution sur sa poitrine ce qui lui restoit de la chevelure de la dame, et vient la rejoindre au salon dans lequel elle étoit avec les trois filles de la mer. « Tranquillisez-vous, madame, lui dit-il en l'abordant; vous êtes délivrée de vos ennemis. Née sur le trône, si vous avez eu besoin de mes secours, mes conseils vous deviennent désormais inutiles; mon étoile et mon devoir me forceront demain à me séparer de vous; mais si le ciel protège mes armes, croyez que je ne perdrai pas de vue vos plus chers intérêts. Je porterai demain vos ordres sur l'île Bleue, si vous voulez m'en honorer. Je vous enlève mes aimables compagnes; mais j'ai deux mers encore à traverser, et dans un pays où la tyrannie avoit détruit toute espèce de navigation, j'aurai besoin de leur obligeant secours. »

La dame aux beaux cheveux vit avec peine que le jeune héros, à qui elle avoit tant d'obligations, voulût se séparer d'elle aussi promptement; mais elle crut devoir céder honnêtement à des instances dont elle ne pouvoit qu'ap-

prouver le motif; et ils prirent congé l'un de l'autre avec les témoignages de la plus parfaite estime.

Le jour naissant vit partir Habib et ses compagnes; ils voloient sur les flots et atteignirent les rivages de l'île Bleue vers le milieu du jour. Les habitans rassemblés s'y livroient à la joie de leur délivrance inopinée; leurs tyrans avoient presque visiblement été terrassés et enlevés devant eux. Habib vient augmenter leur satisfaction en leur apprenant l'heureuse délivrance de leur belle reine; et comme ils sont les plus proches voisins de l'île Noire, il cherche à s'informer d'eux si rien n'a pu les instruire de ce qui s'y passe, et des succès d'Abarikaf, dans l'attaque qu'il fait de l'île restée fidèle à Dorrat Elgoase.

« Seigneur, lui disent les habitans, depuis que les rebelles se sont emparés de cette île, ils n'ont pas même laissé subsister un bâtiment pour la pêche; ayant des moyens de se communiquer entre eux, ils nous ont privés de toute espèce de moyens d'entretenir des relations avec les êtres vivans qui sont de notre nature; nous ne pouvons pas nous éloigner de notre côte, et il nous est impossible de rien savoir de ce qui se passe sur la leur; mais sans que ce puisse être l'effet d'aucun orage pro-

chain ou éloigné, le bras de mer qui nous sépare est devenu depuis quelques jours plus noir qu'il ne l'étoit; les flots de la mer, sans que le vent ou aucun courant les agitent, se soulèvent inégalement, et nous jugeons, sans pouvoir en dire la véritable cause, que le passage d'ici à l'île Noire est infiniment dangereux, quand la fureur du monstre qui y règne n'effrayeroit pas tous ceux qui voudroient le tenter.»

Le guerrier arabe, se proposant de voir le lendemain par ses yeux ce qu'on venoit de lui décrire, accepta l'hospitalité qu'on lui offroit, et sans rien communiquer de son projet, il se livra aux amusemens d'une fête dont la délivrance de l'île étoit l'occasion. Il se déroba au repos avant le retour du soleil, monta sur son radeau, côtoya l'île Bleue jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement dépassée, et chercha à s'avancer dans le détroit qui la séparoit de l'île Noire; mais la mer devint si furieuse devant lui, que les dauphins qui le conduisoient prirent l'effroi et vinrent échouer sur le rivage de l'île Bleue. Habib frappe en vain les flots avec son sabre, il prononce en vain ce mot qui l'a fait prévaloir contre tous les enchantemens, le charme qu'il combat n'agit pas dans l'air, et l'effet qui vient de jeter son bâtiment à la côte est absolument

naturel, quoique mis en mouvement par une cause qui ne l'est pas.

Les poissons, les monstres habitans des mers des environs ont été rassemblés dans le détroit qu'il faut traverser. Les flots qu'il contient en sont remplis : leurs masses énormes, mises en mouvement par l'inquiétude qui leur a été communiquée, mettroient un gros vaisseau en danger d'être submergé ; la mer dans laquelle ils se tourmentent est affreuse.

Tant aguerries que soient les filles de la mer à voir ses plus monstrueux habitans, quoique rassurées par la présence d'un héros, faite pour encourager l'inexpérience et la timidité même ; frappées par ce spectacle étrange et nouveau pour elles, elles ont promptement gagné la terre et viennent sur le rivage entourer le chevalier arabe, qui demeure un instant absorbé dans ses pensées.

Le héros étoit alors sur la pointe d'un rocher escarpé ; il se précipite dans la mer, la tête la première, et se trouve environné de toutes parts de poissons qui le pressent, mais sans l'offenser. Partout où le cimenterre les atteint, il tue ; et la mer est bientôt couverte de sang ; mais leur foule augmente loin de se dissiper ; il en est pressé de toutes parts, ils sont retenus par des barrières qui les empêchent de s'échapper. Le

guerrier couvre la mer de cadavres flottans et se fatigue, tandis que les légions écaillées qui sont autour de lui paroissent être renforcées. Il s'élève un moment au-dessus des débris mourans qui l'environnent. « Au nom de Salomon, s'écrie-t-il, par quelque force que ces poissons soient contenus ici, qu'ils se retirent dans les mers les plus reculées de cette partie du monde. »

Ce commandement est suivi de l'effet le plus prompt: il se fait dans les flots un mouvement prodigieux, et la foule des animaux aquatiques se dissipe. Le chevalier se trouve nageant au milieu d'une mer libre, sur laquelle on voit flotter des corps dépourvus de mouvement; tout ce qui avoit vie s'est éloigné. Les trois filles de la mer observent ce qui se passe du haut du rocher; Ilzaïde a vu à plusieurs reprises la mer se teindre de sang, et à chaque fois Ilzaïde a poussé des cris de frayeur. Quand elle voit le bras et le sabre s'élever au-dessus de l'eau, elle se rassure. « Voilà bien du sang, dit-elle, mais ce n'est pas le sien. » Enfin il lui semble que la mer devient plus calme, et elle voit que le héros nage, mais en pleine mer. « C'est lui, dit-elle; il tente de passer la mer à la nage! il va se noyer! » et elle s'élançe dans les flots. Ses sœurs l'appellent vainement, et finissent par se jeter à la mer après elle; mais elles ne sont pas les seules

qui la suivent. Deux des dauphins, dégagés du radeau, et habitués à jouer avec elle, sont à ses côtés; leur instinct les y attache, et les flots apaisés n'opposent plus de résistance à des nageurs aussi exercés.

Ilzaïde croit qu'elle sera bientôt à portée de donner du secours à l'objet dont le sort lui inspire de l'inquiétude; mais, tout à coup, il vient de s'enfoncer et de disparaître; elle plonge et devient le témoin d'un combat terrible. Habib est aux prises avec Abarikaf lui-même, entré dans le corps d'une baleine à laquelle il fait faire des efforts prodigieux. Lorsque le héros veut en approcher, l'animal démesuré ouvre une gueule immense, et vomit un torrent d'eau qui le repousse. Habib reparoît sur l'eau, s'y enfonce de nouveau, s'élançe sur le dos du monstre, et son cimenterre, auquel rien ne peut opposer de résistance, pénètre à travers les côtes jusque dans l'intérieur de l'énorme masse vivante qu'il attaque. Le colosse aquatique se débat, couvre la mer de sang et d'écume, et s'enfonce dans les abîmes.

Habib est obligé de venir chercher à respirer au-dessus de l'élément liquide, ayant soin toujours de suivre la trace sanglante qui s'échappe du corps qu'il a percé; mais les forces commen-

cent à lui manquer, quand il voit approcher de lui Ilzaïde. «Montez sur un dauphin, seigneur chevalier, lui dit-elle; vous vous hasardez trop. Comment, vous qui n'êtes qu'un homme, pouvez-vous vous risquer en pleine mer, et y faire tout ce que vous faites?» Le chevalier arabe reconnoît le ciel qui le protège dans le secours qui lui est envoyé; il suit les conseils d'Ilzaïde, et bientôt avec son aide, et monté sur le dauphin, il est en état d'observer plus à son aise les suites du redoutable combat dont il vient de sortir victorieux.

Quand Abarikaf l'a attaqué, le rebelle étoit environné de monstres pareils à lui, et d'autres plus effrayans encore, tous assujettis aux génies ses vassaux, complices de ses crimes; son danger les a tous écartés de lui. Aveuglés par la terreur, ils ont cru trouver leur propre sûreté dans la fuite; ils veulent même abandonner les corps des espadons, des souffleurs, des lions marins, dans lesquels ils étoient entrés par la force d'un charme; mais un charme plus puissant les y retient. Ce sont les cheveux de la reine des îles Verte et Bleue, dont Habib a jeté une partie à la mer, dans un moment d'impatience: «Que ces cheveux, a-t-il dit, fassent autant d'esclaves de Dieu, par Salomon, que le

scélérat Nisabic a prétendu s'en faire par eux, pour établir sa propre puissance ! »

Le charme attaché aux cheveux avoit eu son effet ; et, dès ce moment même, les génies étoient devenus captifs dans les corps des habitans de la mer qu'un enchantement leur avoit assujettis.

La baleine dans laquelle est Abarikaf, épuisée par la perte entière de son sang, reparoît sur l'eau comme un corps inanimé, et y flotte comme une île. Le chevalier arabe s'élance de dessus son dauphin, monte sur le dos de l'ennemi qu'il a vaincu, et y rend grâce à celui qui donne les victoires. « J'avois ma confiance en lui, disoit-il, et je n'ai pas craint de m'enfoncer dans les profondeurs de la mer ; il m'y a tenu les yeux ouverts et donné la liberté des mains. J'attaquois un monstre démesuré, il a fait descendre le fer jusqu'au cœur de mon ennemi. Quand mes forces ont été épuisées, il a envoyé Ilzaïde à mon secours : un enfant qui vient de sa part vaut seul une légion. »

Dans ce moment, Ilzaïde encouragée par l'exemple du vaillant chevalier, s'est élancée sur le dos de l'énorme poisson ; ses sœurs la voient, se pressent d'arriver, suivies des six autres dauphins, et s'enhardissent à suivre son exemple. Cependant la masse inanimée qui les porte,

entraînée par un courant, est sortie du canal qui menoit à l'île Noire, et l'a dépassée. Habib, après avoir reçu avec reconnoissance et modestie les félicitations des compagnons de ses aventures, leur demande quelle est la terre qui paroît de loin à l'horizon : « C'est, lui répond l'aînée, l'île de Médinazilbador, dans la capitale de laquelle demeure notre souveraine. » A ce discours, Habib a peine à contenir sa joie. « Quoi! dit-il, j'ai le bonheur de voir cette terre désirée! si je pouvois y arriver conduisant le monstre que nous avons sous les pieds, que sa vue seroit agréable à votre reine! car je ne doute pas que le rebelle Abarikaf ne soit enchaîné dans les entrailles de la baleine. — Vous le pouvez, disent les trois sœurs; ce sera un radeau un peu lourd, mais nous allons chercher, dans le fond de la mer, des plantes dont nous formerons des traits pour nos dauphins. » Sur-le-champ elles se jettent dans les flots, et disparaissent. Leur adresse et leur vivacité remplissent en un moment leurs intentions, les dauphins sont attelés, le corps de la baleine cesse d'obéir au courant, et prend la route du grand port de Médinazilbador.

Alors on entendit partir du sein de la baleine des gémissemens semblables au bruit des flots, lorsqu'ils s'engouffrent dans quelque cavité pro-

fonde des rochers du rivage. Abarikaf voit qu'il va être livré à la vengeance d'Illabousatrou et de Dorrat Elgoase, et présume qu'il ne sera pas épargné.

Cependant l'arrivée d'une énorme masse flottante qui s'acheminoit vers l'île de Médinazilbalor, a frappé les regards d'Ilbacaras, chargé de veiller continuellement aux intérêts de Dorrat Elgoase dans toute l'étendue de la terre et des mers de l'île Noire. Ce vizir, métamorphosé en oiseau, se tenoit en station au haut de la moyenne région ; l'inférieure, tout autour de Médinazilbalor, étant infestée par les patrouilles des rebelles. Il s'est aperçu de quelques mouvemens sur la mer, et il n'a pu, de la hauteur à laquelle il est élevé, juger de ce qui les occasionne ; il voit tout à coup qu'un point se détache et flotte sur l'onde. Il hasarde de descendre avec précaution de son poste, et l'air lui paroît absolument libre ; en se précautionnant contre les pièges, il s'approche encore davantage de terre ; les brouillards qui couvroient les côtes de Médinazilbalor et la mer se sont tous jetés sur l'île Noire ; ils y sont comme affaissés ; elle en paroît écrasée.

Peu à peu le point qu'il suivoit des yeux s'est étendu ; il paroît comme une petite île flottante,

capable de combler le port de Médinazilbalor, vers lequel il suppose que les courans la portent, et cette île n'est point déserte, quoiqu'elle semble d'ailleurs être absolument nue; il part d'un vol précipité, et va donner avis à Dorrat Elgoase de sa découverte. « Grande reine! lui dit-il, je vous ai avertie que j'avois aperçu des mouvemens extraordinaires sur l'île Noire et sur la mer qui nous sépare d'elle; aujourd'hui, au lever du soleil, j'ai vu de l'agitation sur ses flots, sans qu'elle fût occasionnée par les vents, et ses mouvemens sembloient se contrarier. Tout à coup une île s'est élevée de son sein; elle est portée, je ne sais comment, sur vos côtes et vers votre port qu'elle peut fermer, et j'ai distingué des figures humaines sur sa surface. D'ailleurs Abarikaf a fait dégarnir tous ses postes; toutes ses forces semblent s'être repliées sur l'île Noire, à laquelle elles doivent intercepter les rayons du jour. L'île qui s'avance peut être une manière d'attaque imprévue, dont l'aspect n'a rien de trop menaçant; mais comme elle doit être le produit d'un enchantement, votre prudence ne doit rien négliger pour en prévenir et surmonter l'effet. »

Dorrat Elgoase fait avertir ses deux ministres et son grand-père Illabousatrou; en un moment la côte est garnie de tous les guerriers du

pays. Illabousatrou rassemble autour de lui les génies qui lui sont restés soumis, pour être en état de repousser les attaques que pourroit tenter de faire Abarikaf, à la tête de ceux qu'il a enveloppés dans sa rébellion. Tout est en mouvement dans Medinazilbalor pour se préparer à la plus vigoureuse défense, dans le cas où la masse énorme qui s'avance recéleroit dans ses flancs de nombreux bataillons, et viendrait tout à coup les vomir à terre.

Habib, les yeux toujours fixés vers cette terre dont il désire si ardemment les approches, a bientôt reconnu, à ce qu'il voit faire, la sorte d'inquiétude qu'il occasionne; le hasard, en entrant dans la rade de Medinaz, le fait passer assez près d'une île couverte de mangliers; il en accroche une branche, qu'il coupe avec son cimeterre, il la donne à Ilzaïde: « Allez à terre, ma belle enfant, lui dit-il; présentez-vous avec cette branche en signe de paix, faites-vous conduire à la reine Dorrat Elgoase, et dites-lui qu'un chevalier arabe, qui lui est dévoué pour la vie, lui demande la permission de venir tomber à ses pieds. »

Ilzaïde prend la branche et va sortir entre deux eaux, sous un rocher qui étoit à l'entrée du port; là elle s'arrange, et se montre tout à coup, son caducée à la main, à ceux qui fai-

soient la garde de ce côté, en les priant de la conduire à la reine : on peut juger du transport de joie dont fut saisie Dorrat Elgoase, à la vue et au discours de ce charmant ambassadeur. Cependant son premier ministre l'arrête quand elle voudroit voler vers le rivage. « Madame, lui dit-il, votre ennemi est instruit que les étoiles vous promettent les secours d'un chevalier d'Arabie; il peut emprunter des lèvres naïves pour vous tendre un piège; le bâtiment qui porte votre chevalier paroît bien extraordinaire; laissez-moi faire quelques questions à l'ambassadeur qu'on vous envoie. « Jeune fille de la mer, car je vois bien que vous en êtes une, pouvez-vous nous dire par quel moyen le chevalier qui s'annonce prétend arriver ici? Il ne sauroit aborder sur la terre qui le fait flotter sans courir le risque de combler le port. — Prenez-vous donc pour de la terre, dit Ilzaïde, une grosse vilaine baleine que je lui ai vu tuer, et sur laquelle nous sommes montées avec lui, mes deux sœurs et moi? Il dit que cet énorme monstre étoit le plus grand ennemi de la reine, et qu'il veut le lui présenter. — Et vous ne reconnoissez pas Habib à cet exploit? dit vivement la reine à son ministre. — Pas encore, madame, dit le ministre; Abarikaf peut venir s'emparer de votre port sous la forme d'une baleine, et

vous donner des lois sous la sienne. — Abarikaf! reprend vivement Ilzaïde : il nous a fait bien du mal avec les siens ; mais je pense qu'il ne pourra plus nous en faire ; je crois que c'est lui qu'on entend se plaindre dans le ventre de la baleine, du moins le héros le dit. — Et quel est ce héros, ma belle fille ? reprit le vizir. — C'est, dit plus vivement encore Ilzaïde, celui qui a tué ce vilain requin Il'racham-cham, son fils le tigre, un grand géant tout de fer, celui qui a délivré la dame qui a de si beaux cheveux, qui a détruit tous les monstres qui faisoient notre malheur ; il fait tout au nom de notre reine Dorrat Elgoase : mes sœurs disent que c'est un héros ; je ne sais ce que c'est qu'un héros ; mais si vous aimiez celui-là autant que moi, vous courriez bien vite pour le voir. »

Dorrat Elgoase jouissoit, malgré son impatience, en entendant les éloges naïfs donnés à l'idole de son cœur : elle adresse la parole à Ilbaracas : « Prenez votre vol, lui dit-elle ; vous connoissez Habib, allez le chercher, présentez-vous à lui sous votre forme naturelle, et faites-le apporter ici commodément par deux de vos génies ; vous ferez échouer la baleine sur le sable. — Et mes sœurs, madame, dit Ilzaïde, il faut que vous les fassiez venir ; elles ont toujours été avec le héros, et ne voudront pas le quitter. — Oui,

ma charmante fille, dit la reine, nous recevrons ici vos sœurs comme vous, et nous vous comblerons de caresses. »

Ilbaracas part : ce vieux ministre est tranquille lorsqu'il voit que le gentil ambassadeur reste en ôtage ; la vérité du récit qu'il a fait ne semble presque plus douteuse. Illabousatrou arrive : « C'est votre chevalier arabe que nous allons recevoir, ma fille ; je viens de m'en assurer, et d'être averti qu'il a remplacé sur votre tête toutes les couronnes qu'on vous avoit enlevées. » La belle reine éprouve des transports de joie qui la mettent hors d'elle-même ; elle commande à son vizir, elle prie son grand-père de donner tous les ordres pour qu'on reçoive en triomphe son chevalier, son vengeur, son héros, son amant, son époux, et se fait rapporter par la naïve Ilzaïde des circonstances qui la font passer des transports de la joie à ceux de l'attendrissement.

Ilbaracas a joint le héros, et lui propose de le faire transporter sur-le-champ au palais de la reine. « Je dois encore, répond Habib, ce moment-ci à ses intérêts. Vous devez faire échouer la baleine, il faut que j'y sois présent ; j'ai manqué de prudence une fois, et cela m'a servi de leçon pour l'avenir. Je soupçonne que le cruel ennemi de votre reine vit encore dans les en-

trailles du monstre qu'il avoit suscité contre moi. Je dois m'en assurer, pour me conduire à son égard comme un instrument de Salomon, contre lequel il s'étoit révolté, et assurer le repos de votre souveraine. Ilbaracas fait traîner la baleine vers un endroit de la plage où il étoit aisé, en multipliant les efforts, de la tirer à terre, après quoi Habib s'en approche en élevant la voix : « Vil ennemi de Dieu ! dit-il en paroissant parler au monstre, criminel envers lui et ses prophètes, renégat de la loi à laquelle tu t'étois soumis, es-tu détenu dans cette enveloppe ? »

On entend un grincement de dents affreux qui paroît sortir du ventre de l'animal. « Parle, dit Habib en insistant, ou je te dévoue aux plus cruels supplices. » Alors on entend sortir par la gueule un oui douloureux et plaintif.

Le chevalier tire alors de son sein le paquet de cheveux qui lui restoit : « Que les projets des insensés, dit-il, achèvent d'avoir ici leur accomplissement contre eux ; que ces cheveux deviennent des liens de fer qui te privent de toute action ; sois livré avec tous les tiens aux ministres esclaves de Salomon, et précipité dans le fond des cavernes du Caucase. » En faisant ce commandement, Habib lioit les barbes de la

baleine avec les cheveux, et l'énorme masse parut faire un effort comme pour se soulever; mais il ne fut pas redoublé, et les dépouilles de la tête de la dame aux beaux cheveux, employées sans doute ailleurs, disparurent sur-le-champ. « Ma reine est en sûreté, dit Habib à Ilbaracas; je puis maintenant me livrer à la satisfaction de la voir, et je vous prie de me conduire auprès d'elle. »

Tandis que le chevalier arabe s'occupoit d'assurer la tranquillité de Dorrat Elgoase, on préparoit tout dans le palais et dans la ville de Medinazilbalor pour y recevoir en triomphe un libérateur victorieux, un vengeur qui devoit bientôt en être le souverain. Et la charmante reine amusoit sa tendre impatience en se faisant répéter par Ilzaïde les actions dont elle avoit été témoin, et jusqu'au moindre discours que cette jeune personne avoit pu retenir de son cher chevalier.

Comme la nuit étoit venue, ce fut à la faveur de superbes illuminations qu'Habib parvint à l'appartement où il étoit attendu. Jamais passion, qui fut l'ouvrage des destinées, n'étoit entrée dans des cœurs aussi bien faits pour être assortis l'un à l'autre. Jamais tant de beautés et d'avantages extérieurs n'avoient été réunis à tant

de mérite et de vertus. Habib s'extasioit de l'excès de son bonheur, et Dorrat Elgoase s'écrioit : « Et je ne puis vous donner, mon cher Habib, que mon cœur, ma couronne et ma main ! quelle foible récompense de tant de services ! quel prix de tant de travaux et de vertus aussi héroïques ! »

La même soirée qui fut témoin de leur entretien, le fut aussi de la cérémonie qui devoit assurer leur union. La même nuit les vit amans et époux heureux, et le lendemain le soleil éclaira avec les transports de leur félicité, ceux de la joie de toute l'île de Medinaz. Mais le bonheur d'Habib ne lui faisoit pas perdre de vue les obligations qu'il avoit contractées. Le prince Daliska, époux de la dame aux beaux cheveux, devoit encore languir dans les prisons de l'île Noire, et cette malheureuse contrée, si elle n'étoit plus infestée par les crimes et par la présence d'Abarikaf, devoit être livrée à un très grand désordre. Il a donné sa parole à la dame aux beaux cheveux qu'il délivreroit son époux, et il est le pacificateur désigné par tous les états de Dorrat Elgoase ; il n'employera pas d'autres moyens que ceux que le sort lui mit entre les mains pour entreprendre et poursuivre son aventure. Les trois filles de la mer sont auprès

de Dorrat Elgoase, qui s'attache à les combler de bienfaits. Il s'adresse à l'aînée. « Nous avons ici, lui dit-il, quelques bâtimens que je pourrois faire mettre à la mer pour passer sur l'île Noire; mais je préfère votre invention, qui nous a si heureusement servis. Tâchez, mesdames, de retrouver notre radeau, s'il ne vous est pas plus aisé d'en assembler un autre: je n'aurai point de repos que je n'aie tari les larmes de la dame aux beaux cheveux, et remédié aux désordres qui peuvent troubler le repos de ce qui reste de mes sujets sur l'île Noire. » Les trois sœurs reçurent avec joie cette proposition. Elles se voyoient associées à la gloire dont jouissoit Habib. Ilzaïde étoit un peu sérieuse depuis qu'elle avoit vu le mariage du héros: mais comme l'affection qu'elle lui portoit étoit vraie, elle l'aimoit encore de tout son cœur, quoiqu'elle vît bien qu'il appartenoit à une autre à qui elle ne pouvoit rien disputer.

Habib appelle sa belle reine au conseil qu'il tient avec ses aimables compagnes d'aventures, et il est décidé qu'il se mettra en route dès que le radeau sera en état; mais Dorrat Elgoase, sur son roc, se propose de planer au-dessus de l'embarquement pour en surveiller la marche, avertir des périls, s'il pouvoit en survenir, et de

se faire accompagner par Ilbaracas, celui des génies qui lui étoit le plus attaché et qu'elle affectionnoit le plus. Le lendemain le radeau étoit prêt, et Habib en mer au lever du soleil. Les dauphins attelés paroisoient doubler de force et de vitesse, et on découvre toute la côte de l'île Noire. Ilbaracas remarque avec satisfaction, et le fait remarquer à Dorrat Elgoase, que les côtes sont entièrement dégagées de ce rideau de vapeurs noires, qui en rendoient les jours précédens l'aspect horrible.

Habib aborde avec la plus grande facilité, et voit quelques habitans, défigurés par la maigreur, qui rôdent sur le rivage. Il les appelle, ils viennent à lui. Il leur demande quelle nouvelle ils ont d'Abarikaf leur tyran. « Il a été vaincu, répondent-ils; nous devons le croire aux cris affreux qu'ont poussés tous les siens. Avant-hier nous fûmes obligés de fuir dans les montagnes. Tout à coup les plus horribles monstres marins couvrirent toutes nos côtes. Dans la fureur dont ils étoient agités, ils s'entre-déchiroient les uns les autres, et la plage est encore couverte de leur propre sang, qu'ils y ont fait couler. Nous autres, pauvres esclaves, depuis si long-temps, de tous ces monstres, nous avons cherché à nous dérober à leur furie et à cet abominable

spectacle. Leurs rugissemens, leurs hurlemens répétés par les échos qui nous environnent, retentissoient encore à nos oreilles, et continuoient de nous effrayer, quand tout à coup nous avons cru entrevoir comme la lueur de quelques éclairs, et le bruit a cessé. Nous avons encore passé la nuit dans l'état d'inquiétude et de terreur dans lequel nous avions été jetés; mais, ce matin, nous n'avons plus aperçu que la vapeur infecte produite par le sang que tous les monstres avoient répandu. Heureusement l'ardeur du soleil l'a attirée, les vents l'ont dissipée, sans quoi ce séjour eût été inhabitable. »

Pendant qu'Habib s'entretenoit avec les habitans, le roc, à une certaine élévation, planoit au-dessus de l'île, et ses malheureux habitans, effrayés de tant de prodiges, levoient les yeux vers cet objet avec un air d'inquiétude. Le chevalier les rassure : « Vous ne voyez rien ici, leur dit-il, qui vous soit contraire. Je suis l'époux de Dorrat Elgoase votre reine, et votre souverain. L'objet qui est en l'air est un roc sur le dos duquel est mon épouse qui vient avec moi pour vous donner les secours dont vous avez besoin, et rétablir ici l'ordre et la paix parmi vous. Mais où est le palais qu'habitoit Abarikaf? »

« Sire, répondent les habitans, vous nous

trouvez dans l'étonnement à ce sujet. Il étoit dans cette plaine-ci, et nous n'en découvrons pas même les ruines. Tout en étoit fantastique comme les formes qu'il prenoit tous les jours; car sur terre c'étoit quelquefois un dogue d'une grosseur effrayante, dans l'air c'étoit un oiseau énorme, et dans l'eau une baleine. — Il avoit fait des prisonniers, poursuivit Habib; que sont-ils devenus? — Sire, répondent les habitans, s'ils sont quelque part ici, ils doivent être bien languissans, le tyran les empêchoit de mourir, mais il ne les faisoit pas vivre. — Connoissiez-vous le prince Daliska? reprit Habib. — Nous en avons ouï parler, sire. Il le chargeoit de chaînes à cause des cheveux de sa femme, dont lui et les siens vouloient se rendre maîtres. Il n'a jamais voulu consentir à les leur donner. — Allez, leur dit Habib, répandez-vous partout. Je donnerai une récompense à celui qui me fera trouver cet infortuné prince. »

Les habitans obéirent, et trouvèrent Daliska étendu sur l'herbe près de l'endroit où les cachots, bâtis par les enchantemens d'Abarikaf, existoient dans le voisinage de son palais : ils forment à la hâte un brancard, et apportent à Habib le prince exténué et presque mourant. Les filles de la mer s'empressent autour de cet attendrissant objet de compassion ; Dorrat El-

goase observe le mouvement qui en résulte : curieuse d'en connoître la cause, rassurée par la présence de son héros contre toute espèce de crainte, elle fait abaisser son roc, et vient se poser auprès du groupe dont l'activité l'intéresse. Sur-le-champ elle mêle ses soins à ceux des trois sœurs. Ilbaracas y joint les siens, et de puissans élixirs ont rendu à l'époux de la dame aux beaux cheveux des forces suffisantes pour qu'il puisse se lever, agir, parler et rendre grâce des secours qu'il vient de recevoir. Il apprend la délivrance de son épouse et de ses sujets, connoît qu'il en est redevable au chevalier qui est devant lui, à l'époux de sa parente Dorrat Elgoase, et leur témoigne à tous l'excès de sa reconnoissance et la satisfaction qu'il éprouve de les voir, ainsi que son impatience d'aller se jeter dans les bras de son épouse.

Il faut que Dorrat Elgoase et Habib pourvoient au gouvernement de l'île Noire, et ce soin va regarder Ilbaracas. Mais il se présente une occasion de reconnoître les services des filles de la mer, et le chevalier arabe en profite, en donnant l'aînée pour épouse à ce nouveau vice-roi. Ilzaïde applaudit sans envie à la fortune de sa sœur. Elle ne conçoit pas qu'on puisse avoir envie de se marier, si ce n'est avec un héros.

L'île a été dévastée pendant le règne des génies rebelles; ses souverains se concertent avec le nouveau chef qu'ils lui ont donné pour ramener les peuples à la confiance et au bonheur; et Dorrat Elgoase après ces précautions se décide, en visitant les îles soumises à sa domination, à reconduire elle-même le prince Daliska à l'île Verte, en passant par la Bleue, pour qu'il puisse, en allant rejoindre son épouse, concerter les moyens de rétablir la communication par mer, entre deux îles soumises à sa domination. Dès le lendemain Habib et deux des sœurs sont à la mer avec le radeau. Le roc est en l'air; Daliska un peu remis de ses longues souffrances, tient compagnie à la reine, et la promptitude préside à une traversée que favorisent les calmes ordinaires dans cette saison.

Les deux souverains et le prince leur tributaire trouvent les peuples de l'île Bleue en activité pour relever leurs demeures, et impatients de se remettre des troubles qui ont régné parmi eux, à l'abri des sages lois qui les gouvernoient avant la rébellion. Une barque de pêcheurs, la seule qui fût dans l'île Verte, leur a été expédiée par la dame aux beaux cheveux, avec l'assurance qu'elle partageroit bientôt avec eux les trésors trouvés dans le château d'acier du tyran, dès qu'elle pourroit faire mettre à la mer un bâti-

ment qu'elle pourroit construire. Daliska reconnoît la sagesse prévoyante de son épouse. Habib et Dorrat Elgoase y applaudissent, et tous se déterminent à passer à l'instant à l'île Verte. Les larmes de la dame aux beaux cheveux vont être taries; elle va revoir cet époux qui lui a été si cruellement ravi. Les deux charmantes cousines vont, en s'embrassant, verser des pleurs de tendresse, et faire partager le sentiment qui les anime à leur vaillant libérateur. Il faut faire le voyage de l'île Blanche et de l'île Jaune. Les deux parentes ne se sépareront pas, et il est probable que ce sera le terme de leur voyage.

Quand les voyageurs sont sur l'île Blanche, Dorrat Elgoase, qui faisoit sans cesse répéter à Habib toutes les particularités de ses aventures et de ses travaux, aperçoit le sommet du Caucase qui se perd dans les nues. « Quoi! dit-elle, c'est là qu'habite notre fidèle Alâbous? Ah! Habib, vous ne deviez pas m'amener si loin, si, découvrant la retraite de notre meilleur ami, je dois retourner sur mes pas sans payer un tribut à la reconnaissance de tant de services qu'il nous a rendus. Laissez votre radeau aux filles de la mer, montez sur le roc avec nous, et pour varier nos plaisirs, allons goûter les douceurs de l'amitié. »

Ce désir de la belle reine secondoit les vœux

les plus ardents de son époux, et le voyage est entrepris. A mesure que le roc approche de la rive escarpée qui borde la mer du côté du Caucase, Habib fait remarquer à la reine l'endroit sur lequel, après sa sortie des cavernes, il fut secouru par les filles de la mer; la tendre Dorrat Elgoase frémit à l'idée que cet horrible séjour lui fait naître de la position de son amant. Quand ils furent plus élevés que le Caucase, il lui fit remarquer une partie des déserts qu'il avoit traversés. « Je suis charmé, disoit-il, que mon amante voie à quel prix j'obtiens mon bonheur. Il est si grand qu'il m'a fait oublier tout ce qu'il m'a coûté. »

Cependant la voiture aérienne dépasse la cime du Caucase, le roc qui la porte abaisse son vol et vient descendre à l'entrée de la caverne d'Alâbous. Ce bon génie avoit déjà été prévenu qu'on apercevoit dans l'air un objet qui paroissoit venir de son côté; car à quel autre qu'à lui pouvoit-on faire une visite dans un endroit impraticable à l'espèce humaine et inhabitable pour elle? Il étoit près du rocher qui masquoit son entrée. Selon sa coutume, il parfumoit l'air avec une cassolette, dont la vapeur étoit enchantée, pour lui faire perdre son extrême rigueur dans ces climats toujours glacés. Il a bientôt appris, par un de ses messagers,

qu'Habib et Dorrat Elgoase sont les hôtes qu'il va recevoir. Cela l'instruit de la réunion des deux amans. Il va au-devant de la reine, l'aide à descendre de son roc, serre tendrement la main d'Habib, témoigne au prince Daliska et à son épouse la satisfaction qu'il a de les voir, et les fait entrer dans l'intérieur de sa demeure, et asseoir à une table déjà préparée pour eux.

Le roc, né sur le Caucase même, ne se trouve point étranger où il est. Alâbous a bientôt appris les événemens les plus importans de l'heureuse expédition de son jeune élève contre les esprits révoltés. Il en savoit déjà la plus grande partie. Depuis quelque temps les portes de la caverne, situées du côté de la mer, n'avoient cessé de s'ouvrir pour y recevoir les prisonniers envoyés au nom d'Habib. Le criminel Abarikaf et tous les chefs révoltés avec lui étoient du nombre. Quand il eut appris de ses hôtes ce qu'il étoit intéressant pour lui de savoir, qu'il eut joui avec eux des douceurs de l'amitié et de la confiance, après avoir conduit Dorrat Elgoase et la dame aux beaux cheveux dans un endroit commodément arrangé pour les recevoir, il prit à part Habib et Daliska, et adressa la parole au premier. « Mon cher élève, car je m'honorerai désormais du nom de

votre gouverneur, vous avez jusqu'ici rempli vos nobles et glorieuses destinées : il ne vous reste plus qu'à satisfaire aux sentimens et aux devoirs de la nature. Il est une partie de votre histoire bien affligeante pour vous, qu'il faut que je vous révèle. » Habib témoigne de l'étonnement et de l'inquiétude. « Continuez, lui dit le génie, de vous montrer digne de Dorrat Elgoase, du grand Selama votre père, des grâces du ciel et de la protection particulière du prophète Salomon; armez votre âme d'un nouveau courage, fortifiez-la contre l'excès de la sensibilité. Il n'y a que celui qui supporte courageusement le malheur qui puisse lui faire face et le vaincre. »

Après ce préambule, Alâbous instruit son élève du rapport que les vingt chevaliers, à leur retour, avoient fait à Selama, du désespoir de ce père tendre et vertueux, en apprenant la mort d'un fils, unique objet de son attachement à la vie. La douleur de ce prince avoit été si vive, que ses yeux avoient été changés en deux ruisseaux de larmes, dont l'âcreté lui avoit fait perdre la vue. Devenu incapable, par cette privation, d'en imposer, comme à l'ordinaire, par sa capacité, son activité, ses propres forces et son courage, une tribu, qu'il avoit anciennement domptée par les armes, avoit levé l'éten-

dard de la rébellion contre lui, et en avoit engagé d'autres dans sa révolte. Ceux qui lui étoient demeurés fidèles avoient déjà perdu plusieurs batailles, et s'il n'étoit promptement secouru, il se voyoit dans le risque de tomber au pouvoir de ses ennemis.

A ce récit d'Alâbous, il se fût fait une révolution dans l'âme d'Habib, où les plus violentes comme les plus nobles passions dominoient; mais il avoit été d'avance armé contre elles. «Donnez-moi conseil, ô mon cher génie tutélaire! et vous verrez que je ne connois que mon devoir.—Le voici, répond Alâbous. Vous avez des moyens pour voyager, partez sur-le-champ pour l'Arabie. La vue de votre père est absolument obscurcie; mais ses yeux ne sont pas détruits. Le remède qui les rétablira doit être appliqué par la main qui fut la cause de son mal, et c'est celle de Dorrat Elgoase. Le secret en existe dans les trésors de Salomon, et c'est vous qui devez aller l'y chercher. Leur accès n'a plus de danger pour vous, ni de difficulté. Vous en avez la clef sur la langue. C'est la parole écrite sur le talisman; d'ailleurs l'ouvrier du prophète a tout privilège chez lui.»

« Mais, dit Habib, si je pars avec mon épouse, que deviendront Daliska et la sienne? nous pourront-ils suivre lorsqu'ils sont si nécessaires

dans leurs états? et qui calmera dans les miens l'inquiétude qu'y va causer notre absence? — Quand vous avanciez si péniblement vers le Caucase, mon cher Habib, comment envoyai-je à votre secours? Les mêmes moyens me restent pour faire reconduire à l'île Verte la dame aux beaux cheveux et son époux. Le même esclave du prophète, qui les reconduira sur le roc, donnera de vos nouvelles à Illabousatrou, votre grand-père, et à vos vizirs, et vous prendrez tranquillement le chemin de l'Arabie. Je ne puis vous y accompagner, mes devoirs me retiennent ici d'autant plus que mes occupations ont plus que doublé depuis vos expéditions. Il m'a été même impossible de pouvoir calmer les inquiétudes de votre vertueux père, en lui donnant de vos nouvelles.

« Puisque vous voulez bien, continua Alâbous, vous conduire par mes avis, vous n'irez point descendre aux terres de votre père. Vous conduirez votre épouse dans notre petit asile de la montagne. Comme il n'y a rien qui puisse y attirer la cupidité, il a été respecté dans les troubles excités par la rébellion. Les meubles que Dorrat Elgoase emporte avec elle dans son pavillon y suffiront pour sa commodité, et ne vous inquiétez pas de la manière dont la petite-fille d'un génie peut vivre en un endroit où il

y a du poisson, du gibier et des fruits. Vous serez obligé, ajouta encore le génie, en entrant dans le temple de Salomon, de remettre au trophée le cimenterre dont vous avez été autorisé à vous servir contre ses ennemis. Ce n'est pas une épée de bataille ordinaire, et vous ne voulez point prendre d'autres avantages sur vos pareils, que ceux que peuvent donner les soins, l'expérience, la force acquise par les travaux et le courage. Mais vous n'arriverez pas désarmé à vos tentes; il y a apparence que vous aurez à combattre, et je vous donnerai deux armures complètes à la manière des Parthes, pareilles à celles que je portois quand je me présentai aux barrières de votre camp : les caparaçons et les bardes des chevaux y seront joints, et vous en ferez l'usage que vous suggérera votre prudence. »

« Cher Alâbous, dit Habib, mes entrailles sont émues. Je ne vivrai qu'au moment où je pourrai donner du secours à mon père : ouvrez-moi encore une fois la porte qui doit me conduire jusqu'au talisman qui rendra la vue au cher auteur de mes jours. Le retard d'un instant est un poids énorme sur mon cœur, et je ne doute pas que ma chère Dorrat Elgoase ne partage mon empressement. »

Sans doute la charmante reine ne pouvoit

être que très disposée à entrer dans les vues d'un époux dont elle partageoit toutes les affections. On fait les préparatifs du voyage.

Habib est descendu dans la caverne où sont les armes de Salomon. Personne ne s'est offert pour lui en disputer le passage. Quand il approche du trophée pour y attacher le cimenterre, il aperçoit sur la visière du casque deux pierres opales, plates, liées ensemble par un fil d'or de la largeur des yeux d'un homme. Elles brilloient d'un éclat éblouissant. Il les reconnoît pour être le talisman indiqué, les prend et se retire, mortifié de ne pouvoir rester plus long-temps dans un endroit dont il pourroit tirer tant d'instruction ; mais le sentiment de l'amour filial éteint alors en lui toute autre passion. Il ne s'occupe plus que de voir partir Daliska et son époux, pour pouvoir voler sur-le-champ où l'appellent sa tendresse et son devoir. Mais un soin l'occupe encore, il a laissé les filles de la mer à l'île Blanche. Il engage les époux à s'y arrêter pour les ramener avec eux.

L'aurore du lendemain voit les deux rocs s'élever dans les airs et prendre les deux routes opposées. Vers la nuit du troisième jour, les enfans de Selama peuvent découvrir ses tentes, et l'oiseau qui les porte va s'abattre près de la palissade qui ferme l'entrée de la retraite pratiquée

par Habib et Alâbous. Le couple heureux y pénètre. Le génie, conducteur du roc, débarasse l'animal de son fardeau, et l'abandonne à l'instinct qui lui fera trouver sa pâture. Habib et Dorrat Elgoase s'arrangent pour attendre la renaissance du jour, et dès qu'il paroît, il se met en état d'en profiter.

Il faut qu'Habib pénètre inconnu dans les tentes de son père, qu'il lui sauve, ainsi qu'à sa mère, le danger d'une reconnoissance trop subite : en un moment il prépare son déguisement. Le hasard lui fait trouver parmi ses anciens meubles une paire de vieilles babouches qui lui avoient servi pour le travail, voilà sa chaussure. Il couvre ses épaules d'une peau de chamois ; il en attache une autre autour de sa ceinture, voilà son vêtement. Il se frotte le visage et le cou avec une terre d'un jaune foncé, qui en fait disparaître le coloris, hérisse sa barbe, ses cheveux ; et, son poignard à la ceinture, un bâton à la main, il passe les barrières, et arrive jusqu'à la porte des tentes sous lesquelles habitoient les esclaves de sa mère. Là il trouve une pierre large et commode ; il s'assied comme pour se reposer, il feint même de dormir. Plusieurs esclaves passent, mais il ne voit point celle qu'il doit mettre dans sa confidence. Enfin elle se présente, il l'appelle par son nom : elle avoit été sa gouvernante.

« Esecque! — Tu me connois, jeune homme? dit la bonne vieille. — Oui, répond Habib, et si vous voulez venir avec moi derrière ce gros arbre, je vous dirai une nouvelle qui fera un grand plaisir à nos maîtres. »

L'esclave va derrière l'arbre : « Voyons, dit-elle, jasons, que veux-tu me dire? — Me promettez-vous, si ce que je vous dis vous fait trop de plaisir, de ne pas éclater, de ne pas faire le moindre bruit? — Mais voyez l'enchanteur! dit la vieille; tu crois donc avoir la langue bien dorée? Il n'y paroît ni à ton manteau, ni à ta chaussure : as-tu déjà fait crier bien des femmes rien qu'en leur parlant? — Non, ma chère bonne. Si vous n'y prenez garde, vous serez la première. — Mais, dit la vieille, voyez ce vagabond qui m'appelle sa bonne, et qui ne me déplaît pas! Finiras-tu de me faire ce gros plaisir que je me lasse d'attendre? — Vous aimiez bien ce pauvre Habib? — Et tu viens ici pour me faire pleurer? — Au contraire, si vous l'aimiez, consolez-vous, il n'est pas mort. »

En disant cela, il lui tenoit les mains et l'empêchoit de crier. « Tais-toi! tais-toi, ma bonne! disoit-il; c'est moi-même qui suis Habib. Je te ferai voir le signe qui est à mon cou, celui qui étoit à ma poitrine, et je te chanterai la petite chanson que j'avois faite pour toi. — Com-

ment ! comment ! » dit la bonne vieille, que le son de sa voix pénètre ; et Habib lui ferme la bouche avec la main. « Prends garde, tu feras mourir ma mère de surprise : je viens pour tirer mon père des mains de ses ennemis, et tu vas me faire manquer mon coup, s'ils savent que je suis ici. Tais-toi, tais-toi, contiens-toi, au nom de Dieu, ma bonne ! indique-moi une tente où je puisse me cacher. Si je ne puis entrer par la porte, je m'introduirai par-dessous la muraille, et je t'indiquerai comment il faut t'y prendre pour que la nouvelle de mon retour, qui sera donnée par toi, ne puisse occasionner aucune révolution et demeure secrète entre nous quatre : cela est essentiel à la sûreté de tous tant que nous sommes. »

La bonne esclave a été comme suffoquée ; maintenant elle ne peut plus parler, car elle pleure ; il n'y a personne dans sa tente, elle y conduit son cher élève ; là, après qu'il lui a fait une leçon sur la manière dont elle doit prévenir sa mère, il cherche à se cacher de manière à ne pouvoir être découvert, et sa bonne gouvernante va épier le moment de pouvoir parler à Yamira, qui ne quittoit presque pas Selama.

Habib demeure seul, et réfléchit douloureusement, en comparant l'état redoutable dans lequel étoit le camp de son père, et celui dans

lequel il vient de le retrouver. Il est diminué des trois quarts. Ce ne sont plus de simples barrières qui le ferment, ce sont des palissades retranchées. Et si, dans ce qu'il a traversé, on paroît occupé de préparatifs militaires, c'est pour une guerre visiblement défensive.

Il est impossible d'imaginer quelle est l'impatience du héros d'embrasser, de consoler son père et sa mère; de pouvoir rendre la vue au respectable auteur de ses jours, et de se voir aux prises avec les ingrats et les lâches qui ont abusé de l'infirmité de leur souverain pour se révolter, et porter l'excès jusqu'à menacer sa liberté. Heureusement, pour abrégér ces affligeantes réflexions, la bonne gouvernante doit revenir. Le sommeil a fermé pour quelque temps les paupières de l'émir, et Yamira est rentrée dans sa propre tente pour y prendre des rafraîchissemens et du repos. La gouvernante la suit et s'enferme avec elle. « Madame, lui dit-elle, vous avez beaucoup de confiance dans mes rêves. Il y a long-temps que je n'en ai fait que de tristes, et malheureusement ils se sont trouvés vrais; mais celui que j'ai à vous raconter m'a rempli de consolation et d'espérance. Les vingt chevaliers qui avoient accompagné notre enfant dans le désert ont été des lâches, des menteurs. Notre cher Habib n'est pas mort. Il se

porte bien. J'ai baisé les signes qu'il a sur la poitrine et sur le bras. — Et quand vous auriez baisé ces signes en rêve, dit Yamira, cela peut-il faire que les chevaliers soient des menteurs et notre enfant vivant? — Oh! madame, répondit la vieille, c'est que j'ai appuyé très-fort, et que lui m'a vivement serrée contre son cœur, qui battoit violemment. Ce n'étoit pas là le cœur d'un mort, madame, je vous assure.... — Mais où et quand avez-vous fait ce rêve? — Tout à l'heure, madame; mais buvez cette coupe d'eau fraîche, et je vous en dirai davantage. » Yamira a la complaisance de boire. « Bon, dit la vieille, je ne risque rien maintenant à vous parler plus clairement. Contenez-vous, madame, pour ne point mourir de joie. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et tendrement embrassé notre véritable Habib. Il est arrivé ici, à ce qu'il appeloit sa petite maison de retraite; il est entré dans le camp déguisé en pauvre, le visage barbouillé de terre. Il ne veut point se faire connoître de personne, que de son père et de nous. Cela, dit-il, est très important pour le bien des affaires de son père, et vous savez que notre Habib est sage. Il faut faire ce qu'il dit. »

Malgré la précaution du verre d'eau, Yamira fut saisie. Alors la gouvernante lui fit respirer quelques essences : « Remettez-vous, madame,

lui dit-elle ; un grand bonheur va suivre et récompenser toutes nos souffrances ; mon Habib me l'a dit ; vous regarderez ce soir le ciel , et n'y verrez pas une étoile qui ne soit pour nous. — Mais où est-il ? dit Yamira un peu revenue. — Dans ma tente , derrière cette grande manne de joncs qui vous étoit arrivée pleine d'étoffes de Chiraz. Prenez du courage , recueillez vos forces , madame , venez le voir où il est. Nous nous enfermerons avec lui , nous lui bouclerons les cheveux , lui laverons le visage , et , ou je suis bien trompée , ou nous l'embrasserons plus beau que jamais. »

Yamira essaie ses forces : elles ont pu la conduire jusque dans la tente de la bonne gouvernante. Là , après des précautions pour ne pouvoir être ni troublées ni surprises , la manne est dérangée , et Habib tombe aux pieds de sa mère , assise sur le lit de sa gouvernante ; alors il faut avoir de nouveau recours aux essences pour tirer la mère et le fils d'un évanouissement commun.

Enfin tous les deux reviennent dans les bras l'un de l'autre. « Eh ! quelle grâce du ciel vous rend à nous , mon cher Habib ? dit Yamira. — Celle qui m'étoit promise par les étoiles , madame : vous voyez devant vous l'heureux époux de Dorrat Elgoase , le roi des sept mers , l'in-

strument, quoiqu'indigne, du grand Salomon, le vainqueur des ennemis de Dieu et de ses prophètes, mais qui pleurerait sur toute cette fortune, s'il ne conduisoit pas avec lui le médecin qui doit rendre sur-le-champ la vue à son père. — Rendre la vue à mon cher Selama! s'écrie Yamira. — Oui, madame, répond Habib, et ce médecin est mon épouse elle-même, chargée par les décrets du ciel d'opérer inmanquablement ce prodige. — Votre épouse! répond encore Yamira, et où est-elle? — Dans la cabane de mon jardin. Elle y attend un habillement d'Arabe. Vous en ferez chercher deux pour elle et pour moi, sous lesquels elle puisse déguiser son sexe, et moi n'être pas reconnu. Il s'agit, madame, sous les yeux de tout le camp, d'introduire auprès de mon père un médecin arabe et son esclave : chargez celui de tous les écuyers de l'émir, en la discrétion duquel vous avez le plus de confiance, de me suivre avec trois mules jusqu'à ma petite retraite, où je vais me rendre sur-le-champ; qu'il ait soin de prévenir aux barrières, pour qu'elles lui soient ouvertes au retour. Vous annoncerez à vos esclaves que vous avez envoyé chercher un médecin à qui il faut préparer une tente pour la nuit. Nous y arriverons au coucher du soleil, et vous n'attacherez que ma seule gouvernante à notre

service. Jusque là, madame, préparez mon père par quelque fable qui relève ses espérances sur mon compte. Inspirez-lui de la confiance pour un habile homme qui ne demande qu'à voir ses yeux, qu'à en approcher légèrement les doigts, et qui se flatte de lui rendre aussitôt la vue. Quant à moi, je ne me ferai connoître qu'après l'opération. »

On exécute tout ce qu'Habib a proposé, et il prend sur-le-champ le chemin de sa retraite, en précédant, sans parler, l'écuyer de son père. Quand ils approchent des palissades, il l'appelle par son nom. L'écuyer est frappé du son de la voix. « Revenez de votre étonnement, lui dit-il, je viens de vous parler avec la voix d'Habib, parce que je suis Habib lui-même; vous verrez, où vous allez entrer, quelque chose qui pourra augmenter votre surprise; c'est la reine, mon épouse; préparez-vous à faire tout ce que nous vous ordonnerons pour le service de votre émir, mon père. »

L'écuyer croyoit rêver, mais le travail dont on le charge lui persuade bientôt qu'il n'est point enveloppé dans les illusions d'un songe. Habib lui fait mettre sur le dos des deux mulets les armures et les équipages de cheval, venant d'Alàbous. Lui et Dorrat Elgoase ont pris leur déguisement. Le jeune médecin est monté sur

la meilleure des mules. Son esclave conduit à pied un des mulets chargés, l'écuyer est le conducteur de l'autre. Les armures sont couvertes de peaux de lions et de tigres, qui servoient de meubles dans la cabane, et la petite troupe, à la nuit tombante, se présente et est admise en dedans des barrières du camp.

Pendant ce temps Yamira et la gouvernante sont autour de Selama, qui s'est réveillé. Elles l'abordent sur un ton moins triste qu'à l'ordinaire. Le bon émir en paroît satisfait.

« Le ciel m'a humilié, leur dit-il; je m'étois trop enorgueilli de ses bienfaits, et il me les a tous retirés pour que je connusse mon néant. Je le bénis, ô ma chère Yamira! si je vous vois aussi résignée que moi. Privé de ma gloire et de ma puissance, de la jouissance de la lumière, je pourrai braver jusqu'à l'esclavage dont on me menace, dès que vous m'aidez à tout supporter : mes lâches ennemis ne craignent plus ma lance, mais ils n'éviteront pas celle du grand prophète, et nous serons vengés ; il nous rejoindra à notre Habib, et nous serons heureux. »

« Oh, oui! dit la gouvernante : après le rêve que nous avons fait, madame et moi, je suis sûre que nous rejoindrons notre Habib. — Quel est ce rêve? dit Selama, et qui a jamais entendu parler d'un rêve fait à deux? — Il est cepen-

dant fait à deux , dit la gouvernante , et exactement pour l'une et pour l'autre. Nous avons vu Habib : il étoit beau , il étoit roi , il avoit une reine belle comme les houris. Il aimoit son père et nous de toute la tendresse de son cœur ; il comptoit venir ici se montrer à vous , et... — Se montrer à moi ! dit Selama ; ce ne sera donc pas sur la terre ; mes yeux sont fermés pour toujours. — Vous serez peut-être , seigneur , poursuivit la gouvernante , trompé très agréablement. A cet égard , on nous a annoncé un médecin unique. Dès que la prunelle de l'œil n'est pas éteinte , il rend la vue en un moment , et sans occasionner de douleur. — Je n'ai que trop été victime des empiriques et des astrologues ! — Celui-ci n'est ni l'un ni l'autre. Il offre de consigner mille pièces d'or avant d'entreprendre. S'il n'a pas réussi , s'il a fait le moindre mal , il perd la somme. — Qu'on le fasse venir et consigner , dit Selama. Je veux gagner mille pièces d'or pour ceux de mes pauvres sujets à qui on a enlevé leurs troupeaux. Il ne m'en coûtera qu'un peu de patience , et l'homme sera puni de sa présomption. »

Cette complaisance de la part de Selama étoit tout ce qu'Yamira pouvoit attendre. Habib et Dorrat Elgoase sont arrivés : introduits dans l'appartement de l'émir , l'écuyer y dépose les

armures, couvertes des peaux dont elles avoient été enveloppées. L'opération sur les yeux de l'émir va se faire ; mais les curieux, quels qu'ils soient, sont en défaut, on les a écartés. On a fait préparer un souper que la seule gouvernante doit servir, et l'écuyer est mis de garde à la porte de la tente, pour empêcher que personne n'en approche. Yamira annonce à son époux la visite du médecin, et en même temps lui remet à la main une bourse remplie d'or.

« Pesez-la, lui dit-elle, émir ; voyez si le gage que le médecin vous fait remettre est suffisant ; emparez-vous-en pour en disposer, dans le cas où l'opération seroit manquée. Mais comme vous êtes souverain, il trouve que votre personne ne sauroit être compromise pour un prix aussi vil que celui-là ; et pour établir une sorte de proportion, il vous prie de lui permettre d'engager sa tête. — Ma chère Yamira, dit Selama, ne me faites-vous pas rêver, comme vous avez fait tantôt, la gouvernante et vous ? ceci seroit-il un rêve à trois ? — J'espère, mon cher émir, que ce sera bientôt un rêve à cinq, et le plus charmant et le moins trompeur que nous puissions faire ; mais voici le médecin. — Approchez-vous, lui dit l'émir. Est-il vrai que vous soyez sûr de me guérir ? — Aussi sûr que je le suis de mon existence. — Vous avez la voix

d'un ange et non celle d'un médecin. M'apporteriez-vous une grâce du ciel ? je n'en attends et ne puis en attendre que de lui. — Vous vous trompez sur la nature de mon essence, mais vous définissez bien ma commission. — Je ne sais, mais vos paroles m'enchantent et me remplissent d'espoir. Regardez mes yeux. — Je les vois. Trouvez bon que j'y touche, et que j'applique dessus les pouces de mes mains. — Je sens une chaleur agréable... Oh ! quelle douce sensation ! Il s'opère sûrement une espèce de révolution dans ma tête : elle se communique à tous mes nerfs ; il me semble que mes organes et tout mon corps se raniment....

— L'opération doit être faite, seigneur, ouvrez les yeux sans crainte. Les rayons du soleil vous blesseront moins qu'ils ne l'ont jamais fait. — Ciel ! je vois, » s'écrie le bon émir ; et avant de rien regarder, il se précipite la face contre terre pour rendre grâce. Il se relève, après avoir fait sa prière. « Où est mon médecin ? dit-il, dans une espèce de transport ; où est le messenger de Dieu ? — C'est moi qui le suis. — Créature céleste ! — Je ne suis point céleste, ô mon vertueux père ! je suis Dorrat Elgoase votre fille, à qui le sort vous avoit sacrifié ; je suis l'épouse de votre cher Habib. — Épouse d'Habib !.... approchez-vous.... Yamira ! soutenez-

moi.... mon fils est marié, est vivant! où est-il? — A vos genoux, dit Habib en s'y jetant. — O ciel! s'écrie Selama, je sens que tu m'as rendu mes forces; mais il m'en faut beaucoup pour soutenir l'excès de mon bonheur; » et il demeure comme privé de sentiment entre les bras des jeunes époux.

Mais ce n'est qu'une crise d'un moment, dont l'effet est de faciliter le passage à deux torrens de larmes de tendresse, qui cherchent à s'échapper de ses yeux. Elles se confondent bientôt avec celles qui coulent sur les joues de ses enfans, avec celles d'Yamira son épouse : et la vieille gouvernante, emportée par la force de son attachement, à la confiance de venir y mêler les siennes.

Enfin Yamira se rappelle qu'il faut prendre quelque nourriture. Le père est à table entre ses deux enfans; Yamira est vis-à-vis, jouissant d'un tableau formé par la réunion des objets de sa tendresse.

Le repas a été court, la gouvernante s'est retirée, et il est temps que Selama apprenne, de la bouche même de son fils, comment le ciel le lui a rendu. Le jeune héros raconte son histoire, dès le premier instant où il partit pour s'acheminer vers le Caucase; fait le tableau de la conduite des vingt chevaliers, jus-

qu'au moment où ils l'abandonnèrent, dans le désert, à la rigueur du climat, et exposé à la faim, à la soif et aux bêtes féroces. Il dépeint naïvement ses travaux, jusqu'à sa faute impardonnable, selon lui, dans les cavernes qu'il lui avoit fallu traverser, et les suites qu'elle avoit eues. Il passe à la rencontre des filles de la mer, dont les secours lui avoient facilité tous ses travaux, et même en quelque façon sauvé la vie. Enfin il dépeint le bonheur dont il avoit joui au moment où le sort l'avoit réuni à sa chère Dor-rat Elgoase. Il en vient aux raisons qui, l'ayant ramené vers le Caucase, l'avoient mis dans le cas d'apprendre pour la première fois, d'Alâ-bous, le malheur et l'extrémité auxquels se trouvoient réduits son père, sa mère et sa tribu, et le parti qu'il avoit pris soudain de se rendre en Arabie.

Selama écouta tout sans l'interrompre; mais, dès qu'il eut fini: « Ne pensez-vous pas, lui dit-il, mon fils, à tirer vengeance des lâches chevaliers qui se sont résolus à consommer votre perte? — Mon père, répond Habib, je crois cela fort inutile. Je les abandonne à leurs remords et à la vengeance céleste; de pareils monstres sont trop au-dessous de moi pour que je ne fusse pas compromis dans la vengeance que je pourrois en tirer. — Ce

que vous dites est magnanime, répond Selama; vous pensez comme un héros; mais vous devez penser comme un roi : les traîtres doivent être punis. »

Habib se laissa convaincre; il pria ensuite son père de l'instruire des détails de la révolution arrivée en Arabie, qu'Alâbous n'avoit fait que lui annoncer, et dont en arrivant il avoit aperçu les tristes effets. « O mon fils ! reprit le vertueux émir, je vous excite à la punition de monstres dont l'existence est pernicieuse à l'humanité; et quand je vous force à faire violence à votre caractère pour assurer le repos des hommes qui vous seront assujettis, qu'il m'est désagréable de faire de ceux-ci un tableau révoltant, qui puisse éloigner de votre cœur le sentiment de bienveillance à leur égard qui doit animer le véritable Musulman ! Quand mes yeux eurent été privés de la clarté du jour, quand les Arabes ne purent plus se flatter de triompher avec moi et par moi, je ne fus plus à leurs yeux qu'un vil fardeau sur la terre. Les émirs qui m'étoient soumis oublièrent qu'ils me devoient leur élévation; chacun d'eux s'éloigna de moi. La dissension se mit entre eux, et ils méprisèrent jusqu'à mes conseils. Ils étoient parvenus sous mes ordres, par les effets de mes travaux, de ma conduite et de

mes exploits, à soumettre la nombreuse et redoutable tribu de Kleb, toute composée d'Infidèles, adorateurs du soleil et des astres. Nous avons été forcés de la réduire à l'esclavage, en lui imposant un fort tribut, qu'elle supportoit impatiemment. Il s'est élevé parmi elle un guerrier nommé Zir, homme d'une taille presque démesurée, d'une force de corps extraordinaire, ambitieux, factieux, entreprenant, vaillant et cruel. Ce Zir a excité ses frères à la révolte; ils ont pris les armes, tandis que les émirs, divisés entre eux, cherchoient à se disputer les vains honneurs du commandement; il les a vaincus, dispersés, a enlevé leurs troupeaux, et ceux qu'il n'a pas entièrement soumis sont errans dans les déserts qui entourent mon palais. Délivré des ennemis qui auroient pu l'inquiéter, le redoutable Zir s'est porté sur mon camp pour accomplir la plus importante partie de son projet. La tribu de Ben-Hilac, dont notre saint Prophète tira tant d'importans services, est la plus odieuse aux yeux des Infidèles. Zir veut la soumettre à l'esclavage dont il a délivré la sienne, et en effacer, s'il le peut, la trace de dessus la terre. Jusqu'ici la situation favorable de notre camp, entre deux collines escarpées, la police que j'y fais observer, les moyens que je suggère pour rendre les attaques difficiles et les surprises im-

possibles, ont retardé ma défaite; mais nous consommons tous les jours, et ce qui nous reste de troupeaux trouve à peine de quoi subsister autour de nous. Nous étions, mon fils, sans votre arrivée, sans la grâce du ciel qui vient de me rendre la vue, dans l'attente de la mort ou du plus humiliant de tous les esclavages. Si l'ennemi, qui connoît notre position, cesse d'essayer de nous forcer dans notre camp, chaque jour il se montre à notre barrière, et vient insulter, par des défis, à la lâcheté de nos guerriers. Pas un des miens n'ose repousser ses insultes, il semble qu'il n'y ait plus dans la tribu de Ben-Hilac que des enfans et des femmes. »

L'effet de ce récit fut déchirant pour le cœur d'Habib; son père abandonné, sa tribu avilie étoient des idées insupportables pour lui. Mais l'abus révoltant que faisoit de la foiblesse des siens leur ennemi, le chef de la tribu de Kleb, le remplit de courroux. « O mon père! dit-il, j'espère que les premiers rayons du soleil éclaireront des coups portés pour commencer notre vengeance. » En même temps il brandissoit sa lance en l'air d'une manière à inspirer la terreur. Malgré son poids énorme, elle étoit entre ses mains comme un roseau dans celles d'un enfant. « O Mahomet! dit-il, tu viens de redon-

ner deux chefs à ta chère tribu; tu lui rendras la vaillance et la force! »

Yamira et Dorrat Elgoase, au lieu de se livrer aux alarmes, jouissoient en voyant leurs époux s'aider réciproquement à se couvrir de leurs armes, et faire tour à tour des essais de leur poids et de leur trempe. Quand ils se furent revêtus de ces armures, ils s'embrassèrent : « Tu étois mon fils, dit Selama, j'étois ton père; aujourd'hui nous sommes frères et rivaux pour l'honneur. Pourquoi faut-il que nous n'ayons à combattre que contre des esclaves ! mais consolons-nous, puisqu'il s'agit de servir notre grand Prophète : nous trouverons notre gloire dans la sienne. »

Alors Selama envoie chercher son écuyer : « Prenez, lui dit-il, deux de mes meilleurs coursiers, mettez-leur ce harnois, conduisez-les à votre tente; tenez-les prêts. C'est là que nous irons les monter au point du jour. Dieu m'a rendu mes forces avec la vue; vous le voyez. Mon fils et moi irons demain matin recevoir le défi des faux chevaliers de l'armée de Zir. Quand nous sortirons de votre tente, vous pourrez nous suivre à quelque distance, et si on vous demande dans le camp qui nous sommes, ce sont, direz-vous, deux chevaliers étrangers, qui sont venus pour présenter leurs services à Selama. »

L'écuyer se retire pour obéir aux ordres qui lui ont été donnés, et profite des ombres et du repos qui règne dans le camp pour les mettre à exécution sans être aperçu. La garde qui veille autour des tentes de l'émir voit entrer et sortir deux chevaux conduits par un homme connu pour être à Selama, et ne fait pas le moindre mouvement.

Au lever de l'aurore, les deux guerriers tout armés, après avoir embrassé leurs épouses, sortent par un endroit qui n'étoit pas observé. Ils parviennent à la tente de l'écuyer, montent à cheval, et vont attendre en dedans des barrières que les guerriers, envoyés par Zir, viennent renouveler leurs bravades accoutumées. Ils ne se font pas attendre. On en voit arriver six, armés de toutes pièces, et que suit une petite troupe, sans doute attachée à leur service; ils s'approchent des barrières du camp. Un d'entre eux descend de cheval, et porte la parole à ceux qui le gardent.

« Gens d'Arabie, avez-vous perdu le sens, de vouloir rester ici ignominieusement enfermés, comme votre bétail que vous achevez de consommer? comptez-vous y mourir de faim auprès d'un aveugle? les fers que nous vous offrons sont honorables; nous les destinons aux plus vaillans peuples de la terre, et en vous y sou-

mettant vous n'aurez qu'un sort commun. Empressez-vous de les recevoir, et vous aurez l'avantage d'être un des marche-pieds du trône du très puissant émir Zir, notre glorieux souverain. Quittez un vieillard impuissant qui ne sauroit partager avec vous que l'infirmité, les besoins et la honte. — Tu en as menti, vil esclave d'un esclave rebelle, dit Habib, sortant tout à coup de derrière la palissade ; et il lance de toute sa force un de ses gantelets contre la visière de son casque. Voilà mon gage de bataille, dit Habib, ose attendre à pied ou à cheval un chevalier du grand émir Selama. » En même temps le vaillant époux de Dorrat Elgoase se lance par-dessus la barrière, et joint son adversaire avant que celui-ci ait le temps de remonter à cheval, ni de prendre son bouclier.

Habib jette le sien, comme dédaignant tout avantage, et le combat commence sur-le-champ ; mais il est bien vite terminé. Le fils de Selama ne frappe pas un coup qui ne pénètre à travers l'armure de son adversaire, et il est étendu mort à ses pieds avant que les autres chevaliers de la tribu de Kleb soient venus à temps pour donner du secours à leur compagnon d'armes. Le premier arrivé, oubliant les lois de la guerre, fond sur Habib pour le renverser du coup de poitrail de son coursier : le vaillant fils de Selama évite

le choc, blesse mortellement son adversaire, et le terrasse. Selama sort de la barrière, vient à la rencontre du troisième, et le terrasse; son fils, à qui l'écuyer a amené son cheval, le joint, et tous deux s'élancent contre les trois guerriers qui restent de la tribu de Kleb.

Ceux-ci fuïroient si la présence de leurs gens ne leur en imposoit pas. Mais la terreur les a frappés : ils sont atterés, et les terribles coups qu'on leur porte ne font que les achever.

Selama et son fils sont rentrés dans leur camp. Tout ce qui porte le nom de chevaliers dans la tribu de Ben-Hilac, les entoure à demi armés. Une joie mêlée de jalousie et de confusion couvre le visage de ces guerriers découragés. Ils veulent savoir qui sont ceux qui viennent de se montrer pour eux avec autant d'assurance et d'intrépidité, et de remporter à deux contre six une victoire aussi prompte, aussi inégalement disputée. Les deux héros ne lèvent point la visière de leur casque. Ils s'inclinent honnêtement devant ceux qui les comblent de louanges. Leur bouche est muette, et l'écuyer qui parle pour eux répond que ces deux nobles et vaillans étrangers viennent d'arriver pour offrir leurs services à l'émir, à la tente duquel ils demandent à être conduits pour se faire reconnoître de lui.

Les deux héros remontent sur leurs coursiers, et prennent le chemin de la tente de Selama. L'écuyer les y précède, y entre avant eux, comme pour les annoncer, et un moment après ils sont mystérieusement introduits. Ils y tombent dans les bras ouverts d'Yamira et de Dorrat Elgoase. Le fer qui les couvre semble s'amollir et céder à la force et à la tendresse des embrassemens. Nos héros sont désarmés par leurs épouses, et on leur sert un repas dont ils avoient besoin. Selama apprend que sa tente est environnée de curieux de tous les ordres. Il ordonne qu'on publie dans tout le camp qu'il tiendra conseil avec toute sa chevalerie, après la prière de midi.

Le bruit de l'arrivée du médecin qui devoit opérer sur les yeux de l'émir, s'étoit répandu; mais cet homme et son esclave avoient disparu, et on pensoit que Selama, n'ayant pas pris de confiance dans l'opération qu'on lui avoit proposée, avoit renvoyé brusquement l'homme qui étoit venu s'offrir pour la tenter. D'un autre côté, chacun se demandoit à quelle heure et par quelle barrière deux chevaliers armés de toutes pièces avoient pu s'introduire dans un camp fermé et pénétrer jusque dans le quartier de l'émir sans être aperçus de personne, pas même de la garde.

Tandis qu'on se livre aux conjectures sur ces deux événemens, Selama, Yamira, Habib et Dorrât Elgoasé goûtent les charmes d'un repos qui leur étoit absolument nécessaire; tout ce qui doit entrer au conseil annoncé se prépare à y voir éclore une nouveauté, de quelque espèce qu'elle doive être, et personne ne néglige de s'y trouver à l'heure indiquée. Selama reçoit ses chevaliers, assis sur son sofa, la main appuyée sur son front, pour ne pas laisser voir le feu nouvellement ranimé de ses regards. Dès que l'assemblée est complète, et que la séance est ouverte, il prend la parole, retrace avec chaleur et éloquence les malheurs qui l'ont trop long-temps accablé, lui et sa tribu, et demande à son peuple s'il consent à la punition des traîtres qui ont attiré tant de désolation sur le pays.

L'émir avoit prononcé son discours avec un ton de fermeté, d'autorité qu'on n'attendoit pas de l'état d'abattement dans lequel on le supposoit; l'assemblée en reste dans l'étonnement; quelques regards s'abaissent vers la terre, mais un vœu unanime, en apparence, déclare que le crime horrible dont le ciel poursuit la vengeance doit être puni sur-le-champ aux dépens de la vie de ceux qui auront été convaincus de l'avoir commis.

« On veut des preuves, dit l'émir en se levant, et faisant sortir Habib de derrière un rideau qui le tenoit caché : paraissez, mon fils, venez convaincre dix-neuf chevaliers qui sont ici, de la fausseté des rapports qu'ils ont faits de votre mort, à moi et à toute la tribu. » Puis, s'adressant aux coupables : « Lâches et cruels imposteurs, osez disconvenir que, choisis de préférence, et chargés par moi de garder et de défendre votre prince ; passant de la pusillanimité au crime, vous résolûtes de l'abandonner pour vous mettre à l'abri de la honte de notre vengeance, et vous le quittâtes après l'avoir privé de toute espèce de ressources pendant son sommeil, lui enlevant jusqu'à ses armes, le livrant tout à la fois à la fureur des élémens et à la rage des bêtes féroces ! »

Habib se montre, les chevaliers coupables demeurent comme frappés de la foudre, et Selama continue de parler. « Chevaliers de la tribu de Ben-Hilac, le jugement et l'exécution de ces criminels vous regardent. C'est à vous de venger tous les enfans de Mahomet, sur ceux qui ont apporté le déshonneur dans le cœur de sa tribu favorite, et attiré les verges du ciel sur elle et sur toutes les autres. »

Les coupables ne proférèrent pas un mot. Sur-le-champ on les entoure, on les lie, on leur fait arracher leur armure pièce à pièce. Les

bourreaux s'emparent d'eux, les conduisent hors du camp, où le sabre fait voler leurs têtes : leurs corps restent abandonnés en proie aux bêtes féroces.

Rabir avoit été préservé de l'infamie de ce supplice par la mort qui l'avoit enlevé peu après son retour; l'idée du crime auquel il avoit consenti ne lui avoit pas laissé de repos, et avoit occasionné son trépas, qu'en toute autre occasion on auroit dû regarder comme prématuré.

Après avoir rendu à leurs souverains la justice qui dépendoit d'eux, les chevaliers s'empressèrent de venir témoigner leur joie du retour d'Habib.

Pendant que Selama leur avoit parlé, l'importance de son discours avoit entièrement captivé leur attention, et ne leur avoit pas permis de remarquer le feu qui brilloit dans ses regards.

A leur tour, Selama leur adresse à tous la parole l'un après l'autre, et ils reconnoissent avec surprise qu'il a recouvré la vue. « Vous devez, leur dit l'émir, avoir ouï parler d'un médecin qu'on a introduit auprès de moi par la grâce de Dieu et de son prophète; son secret a réussi, mais ce n'est pas la seule grâce que nous ayons reçue. La victoire qui nous a été accordée ce matin, à mon fils et à moi, est le

gage de toutes celles que nous devons attendre. Vaillans Arabes ! la tache du crime n'est plus sur vous. Reprenez avec votre confiance dans vos forces toute votre bravoure et votre zèle accoutumé ; préparez-vous à marcher vers les tentes de Zir. Je ne veux avec moi que ma chevalerie ; mes autres guerriers resteront à la garde des troupeaux dans les pâturages éloignés où je veux qu'on les conduise ; on fera bonne garde dans le camp. Qu'on fasse avertir celles de nos tribus errantes dans le désert, que la frayeur habitera demain sous les tentes de nos ennemis, et qu'elle doit être bannie du cœur de tous ceux qui se réuniront sous l'étendard de Selama. En attendant que nous ayons pu réunir des forces véritablement imposantes, dont l'appareil puisse jeter le découragement dans le cœur de nos ennemis et nous épargner le chagrin de leur faire une guerre trop sanglante, jouissez et faites jouir avec moi, s'il se peut, tout ce qui reste d'Arabes soumis au culte du vrai Dieu, des faveurs que je viens d'en recevoir.

« Le retour d'Habib et le bonheur d'avoir recouvré la vue ne sont pas les seules qui m'aient été faites : c'est la reine des sept mers qui sont à l'extrémité de l'Orient, c'est Dorrat Elgoase, l'épouse que les étoiles avoient promise à mon fils, que le ciel a chargée de venir ici me rendre,

avec la force de mes plus belles années, la faculté d'élever vers le firmament mes yeux dégagés des ténèbres qui les avoient obscurcis. Que la nouvelle en retentisse dans toutes les contrées soumises aux lois de l'Alcoran, pour que grâces en soient rendues à Dieu et à son prophète. Qu'on ordonne partout des fêtes religieuses. Que les transports de notre reconnaissance éclatent, et que le bruit en retentisse dans les tentes de Zir, et ébranle tous les cœurs qui lui restoient affectionnés. »

Les actions de grâce sont unanimement et publiquement rendues dans tout le camp de Selama, avec la solennité et l'éclat dont sa position les rend susceptibles. Dorrat Elgoase reçoit les respects et les hommages de toute la tribu de Ben-Hilac, et le camp retentit des acclamations de joie qui se mêlent au bruit occasionné par les fêtes et les réjouissances. Le camp de Selama a pris l'apparence de la plus grande prospérité. Les nouvelles heureuses se sont répandues, et y attirent successivement les chevaliers des autres tribus que le malheur avoit écartés.

Selama les reçoit, et engage Habib et son épouse à les accueillir avec bonté; lui-même va au-devant de leurs excuses, et leur en épargne la confusion, en rejetant sur le châtement du ciel

la conduite qu'on a tenue à cet égard. En quinze jours de temps l'émir se voit entouré d'une nombreuse chevalerie, ardente à réparer par des faits d'armes la honte dont la défection d'un côté, et l'inaction de l'autre, les avoit couverts.

Zir ne peut ignorer cette révolution ; la défaite de ses six guerriers l'y avoit préparé ; trois d'entre eux sont restés morts sur le champ de bataille ; trois sont prisonniers dans le camp de Selama ; ceux-ci font passer dans leur tribu les nouvelles qui percent jusque dans leur prison, et Zir passe d'un étonnement à un autre, en apprenant la guérison subite de Selama, et le retour d'Habib, avec une reine dont il est devenu l'époux. Il voit quels sont les deux guerriers qui ont combattu contre ses chevaliers, et il se reproche de ne s'être point présenté lui-même aux barrières de son ennemi, pour y soutenir un choc dans lequel les siens avoient eu tant de désavantage. L'opinion qu'il a de lui-même lui persuade qu'il en fût sorti vainqueur ; mais il se propose de réparer le déshonneur qui en rejallit sur ses armes, en allant défier Selama à la tête du camp de cet émir.

Yemana sa sœur, princesse belle et sage, quoi qu'elle présume des forces plus qu'humaines et du courage de son frère, n'est pas de son avis. « Mon frère, lui dit-elle, vous regardez

peut-être mon sentiment comme une suite de mon attachement à des principes qui ne sont pas les vôtres ; quelles qu'aient été les forces de celui que nous avons appelé si long-temps le grand Selama , si je donnois quelque chose à la fortune , je vous croirois fait pour la forcer à balancer entre vous deux , mais j'attribue beaucoup aux astres. Leurs malignes influences avoient accablé la tribu de Ben-Hilac ; elle et toutes celles qui leur étoient soumises vous ont été comme abandonnées , et vous avez vaincu. Calculez les événemens heureux , tenant presque du prodige , qui viennent d'être accumulés en faveur de vos ennemis , et pensez aux moyens d'assurer avec votre sort celui de la tribu de Kleb , dont vous seul faites les véritables forces , sans compromettre votre gloire. »

« J'y penserai , ma sœur , répondit Zir , quand j'aurai remporté l'avantage sur Selama ; sa gloire m'importune plus que sa puissance ; je l'ai vu attéré , et il renaît de ses cendres. Il élève un fils pour mettre , s'il le peut , un obstacle de plus à l'étendue de ma réputation. L'Arabie entière devient trop étroite pour moi ; jugez si j'y puis supporter l'idée de deux rivaux : ma sœur , vos astres prendront le parti qu'ils voudront , mais s'ils me sont contraires , je les ferai pâlir de crainte pour les champions qu'ils m'auront préférés. »

Pendant qu'Yemana et son frère s'entretenoient ainsi, l'émir Selama, à la tête de ses vaisseaux, avançoit vers les tentes de la tribu de Kleb, qui n'étoit qu'à trois lieues d'éloignement des siennes. Cet espace est bientôt franchi ; Zir, prévenu de cette marche, a fait sortir ses guerriers dans un nombre à peu près égal, et les deux armées ne sont plus qu'un peu au-delà de la portée de l'arc. Zir, reconnoissable par sa taille, fait caracoler orgueilleusement son cheval en avant de ses escadrons. Selama veut s'avancer pour le défier et le combattre. « Non, mon père ! non, dit le jeune guerrier : le ciel en me conservant, en me renvoyant vers vous, m'a commis le soin de votre vengeance. — Vous êtes trop jeune, Habib, répondit ce père tendre, vos membres n'ont pas encore acquis toute la force nécessaire pour que vous puissiez vous mesurer avec un géant. — Ah ! dit Dorrat Elgoase, vous douteriez que le héros que vous avez engendré fût digne de vous ! reposez-vous sur la gloire que vous avez acquise, chargez mon Habib de votre querelle, et vous verrez qu'il n'y a point de géant pour lui. »

Les supplications d'Habib, d'Yamira et de Dorrat Elgoase ont enfin engagé le vaillant émir à céder le pas d'honneur à son fils. Habib quitte la lance à la mode des Parthes, en prend une

arabe, pour se conformer à la manière dont son ennemi est armé; il s'avance au pas de son cheval, la visière haute, et lâche le cri de défi. Zir s'avance, et prenant un ton d'ironie : « Vous avez, dit-il, le son de la voix bien argentin; ne seriez-vous pas une femme? — Tu me connoistras pour ce que je suis, répond fièrement Habib. — Ah! je vous reconnois, mon bel enfant! je vous ai vu sur les genoux d'Yamira, vous étiez plein de gentillesse; votre père ne vous envoie pas pour vous battre contre moi; on doit savoir que j'aime la jeunesse; allez lui dire que je l'attends, et que je ne me mesure qu'avec les hommes. — Mon père, réplique Habib, n'est pas fait pour se battre avec un esclave révolté; j'apprends sur les genoux de ma mère à mépriser les insolens. — Mais, jeune homme, je vais faire prendre une seconde fois le deuil à votre mère, et il faut penser qu'elle ne le quittera plus; allez, vous dis-je, chercher votre père; quelque vain qu'il puisse être de ses anciens triomphes, est-ce que le trophée de mes armes, s'il peut le rassembler, n'orneroit pas assez magnifiquement le dehors de sa tente? — Je t'ai déjà dit, esclave, que mon père ne peut te faire l'honneur d'accepter ton défi. Tu as été trente fois mené au combat en chantant les victoires qu'il avoit remportées sur des gens plus valeureux que toi : ta

défaite n'ajouterait rien à sa gloire. Tu n'auras pas la peine d'envoyer un habillement de deuil à ma mère. Je ne saurois faire un semblable présent à la tienne : on sait que tu ne la connus jamais ; mais j'en promets un bien ample à ta sœur Yemana. — Téméraire ! s'écrie Zir en se démenant sur son cheval. J'ai été mené au combat au chant des victoires de ton père ; la tribu de Kleb étoit esclave, et on force des esclaves à chanter ; et ta mère, ton aventurière, ta reine trouvée dans les déserts, chanteront demain la mienne ; elles porteront mes fers, fléchiront sous mes volontés, ou j'abreuverai de leur sang la même terre que le tien et celui de ton père auront désaltérée. » En disant cela, il lance de toute sa force sa lance contre Habib.

Le jeune guerrier prévoyoit où le coup devoit porter. Il fait faire un mouvement prompt à son cheval, s'efface aussi vivement, et la lance le dépassant va tomber à trente pas. Habib joint Zir, la lance haute. « Tu as, lui dit-il, osé prononcer le nom de ma mère et de mon épouse, tu les as insultées comme un lâche insulte les femmes. Ta sœur est bien foible, elle le sera encore plus après ta mort, et cela lui donne toutes sortes de droits à ma compassion ; » puis lui frappant sur l'épaule trois petits coups de sa lance, il lui dit : « Va chercher ton arme où ta

maladresse te l'a fait jeter ; que ne l'attaches-tu à ton poignet, puisque tu es si peu mesuré dans tes coups ? Armé, je te méprise ; désarmé, tu es pour moi un objet de dérision. » Zir, outré de rage, court à son arme, la ramasse, et revient sur Habib en la lançant contre lui de toute la force que la fureur pouvoit ajouter à sa vigueur naturelle, qui passoit pour démesurée. Habib, par le mouvement le plus adroit, dérobe son corps en passant sa jambe sous celui de son cheval. Le coup vient en rasant à demi-pied de la selle, et le fer de la lance va percer un tronc d'arbre à quelques pas de là. Alors Habib laisse tomber sa propre lance, et Zir, devenu plus furieux d'un ménagement qu'il regarde comme une preuve de mépris, tire son cimeterre, et fait tomber sur le corps de son adversaire une grêle de coups sans les mesurer.

Ici les forces des deux champions pouvoient être égales ; mais elles ne l'étoient ni dans le sang-froid ni dans l'adresse. Tous les coups de Zir sont prévenus et parés, tandis que son adversaire n'en frappe pas un qui n'emporte quelque pièce de la forte armure de Zir : elle offre le passage au fer de tous côtés, et au moment que celui-ci lève le bras sur le fils de Selama pour le frapper, un revers parti de la main du jeune héros, le prévient et lui coupe le poignet ; alors

Zir veut chercher son salut dans la fuite; mais sa tête, d'un second revers, tombe aux pieds de son vainqueur.

Les deux camps et même les femmes avoient été témoins du combat d'Habib et de Zir. La chevalerie des deux partis avoit écouté et suivi des yeux, avec un sentiment d'admiration, les discours, les actions, les procédés du vaillant fils de Selama. « Quelle franchise! disoit-on, quelle modération! que de retenue! que d'adresse! que de forces et de grâces unies ensemble! rien ne doit résister à ce héros. »

Mais s'il n'y avoit pas de partage dans la manière de juger le combat, les mouvemens qu'en occasionnoit l'issue étoient bien différens. La tribu de Kleb est consternée, elle se regarde comme vaincue dans un seul homme et par un seul guerrier. Tous ses chevaliers rentrent comme de concert dans le camp pour s'occuper des moyens de soustraire leurs meilleurs effets au pillage, suite nécessaire d'une entière défaite, à laquelle ils se voient exposés.

Le peuple se répand déjà par pelotons dans la campagne, s'occupant des moyens d'échapper par la fuite à un esclavage plus dur que celui auquel il avoit cherché à se soustraire. Du côté de Selama, le corps qu'il commande s'ébranle en bon ordre pour se mettre en état de profiter

de l'avantage que vient de remporter le fils de son émir, et du désordre qu'on aperçoit. Pour Habib, plein de confiance dans sa fortune, ses forces et son courage, il entre dans le camp de la tribu de Kleb à la suite des guerriers, et se fait conduire à la tente d'Yemana.

La princesse, accompagnée de cinquante gardes attachés à sa personne, avoit vu de loin le combat, montée sur un *hodage* (1) commode et élevé, qu'on avoit arrangé sur un *hetnacka*. A peine eut-elle vu son frère étendu sur la poussière, qu'elle reprit la route du camp, et se rapprocha de sa tente pour y prendre des effets qui lui étoient précieux.

Elle les recevoit de la main des siens, lorsque Habib arriva auprès d'elle. Les gardes dont elle étoit environnée se mettoient en mouvement pour la défendre : « Qui êtes-vous, lui dit-elle, pour résister au vainqueur de mon frère, au favori du ciel? Préservez votre vie, que vous auriez vainement compromise. J'aime mieux être son esclave volontairement que princesse subjuguée par la force. » Puis, se tournant du côté d'Habib : « Vaillant émir, lui dit-elle, ce-

<sup>1</sup> Hodage. Les femmes montent des chameaux femelles dont le nom est *Hetnacka* : on roule sur leur dos des tapis en rond, au milieu desquels se trouve une place commode pour la dame et son esclave. Cela s'appelle *Hodage*.

lui qui a renversé le cèdre dédaignera d'étendre ses coups jusqu'à la plus foible des branches de l'arbre majestueux qu'il vient d'abattre.» En même temps elle descend de son betnacka, soutenue par ses écuyers, et vient prendre la main d'Habib, en lui disant : « Prince, vous voyez une femme éplorée et confiante dans vos vertus, qui vient se rendre à votre discrétion. » Le héros l'accueille avec des témoignages de respect : « Jamais, madame, lui répond-il, le fils de Selama n'apprit de son magnanime père à abuser du malheur d'une femme : je vous rends votre état en son nom, et je me flatte d'en être applaudi. Vous êtes libre, madame, et princesse sur toute votre tribu : faite pour gouverner ce peuple-ci, guérissez-le de son inquiétude, éclairez-le sur ses devoirs, et mon père, je le dis avec orgueil, vertueux musulman, n'aspire qu'à faire le bonheur de ses sujets, même de ceux qui se sont par aveuglement révoltés contre lui.

« Aidez-moi, madame, à arrêter le désordre que je vois ici, il favoriseroit le pillage que je veux empêcher ; ordonnez à votre garde, tandis que je vais vous en servir moi-même, de rappeler autour de vous et vos gens de guerre et jusqu'aux femmes que la frayeur force de s'en écarter ; commandez en maîtresse, et que

vos tentes reprennent leur lustre, leur dignité, avec tous ces ornemens dont on s'empresse de les dépouiller. »

Yemana, confuse d'un procédé aussi héroïque, mais moins surprise qu'une autre, parce qu'elle avoit l'âme élevée, prend le ton de souveraine, comme Habib vient de l'autoriser à le faire, et donne tous les ordres nécessaires au rétablissement de la tranquillité dans son camp.

Des guerriers de la troupe commandée par Selama, et qui précèdent le corps, arrivent auprès de leur jeune sultan; il en place auprès d'Yemana; il envoie les autres pour empêcher le pillage, et en faire dépouiller ceux des siens qu'on en trouveroit chargés. Selama voit les pelotons épars de la tribu de Kleb venir paisiblement se ranger sous leurs tentes, au moment où il va commander qu'on les poursuive. Il apprend que c'est l'effet du bon ordre établi par son fils. Il entre dans le camp vaincu avec Yamira et Dorrat Elgoase, et est conduit aux tentes d'Yemana. Quand la princesse de Kleb les voit arriver, elle se lève pour aller au-devant d'elles et de l'émir d'un air de suppliante; mais Habib l'empêche de s'abaisser : il va à la rencontre de son père. « O mon glorieux souverain ! lui dit-il, j'ai promis vos bontés à Yemana, princesse de la tribu de Kleb; elle a toutes les

grandes qualités nécessaires pour la gouverner. Si son frère s'écarta de son devoir et nous offensa, elle n'y eut jamais la moindre part, et je puis dire qu'elle réclame vos bontés avec tant de grâces que je les lui ai promises pour vous, et au nom de ma mère et de ma chère Dorrat Elgoase. »

Avantageusement prévenu en faveur d'Yemana, Selama applaudit à tout ce qu'avoit fait son fils en faveur de cette princesse; il savoit qu'elle n'avoit aucun des défauts de son frère, et qu'elle étoit même disposée à se soumettre aux lois prescrites par l'Alcoran.

« Je ratifie, lui dit-il, avec joie, madame, tout ce que mon fils a fait en votre faveur, et vous crois tellement au-dessus de cette grâce que je chercherai à y ajouter s'il est possible. » En même temps Yamira et Dorrat Elgoase embrassent la nouvelle princesse de Kleb avec les démonstrations de l'affection la plus sincère.

On voudroit pouvoir la ramener aux tentes de Ben-Hilac, pour lui faire oublier par des caresses la perte d'un frère auquel elle étoit attachée; mais il faut qu'elle préside à ses obsèques, qu'elle pratique les cérémonies extérieures de deuil en usage dans sa tribu, et donne des soins pour le rétablissement de l'ordre parmi les siens, puisqu'elle demeure chargée de le maintenir.

Habib, pour la seconder dans ces devoirs, laisse à ses ordres cent chevaliers, et le vénérable émir, après avoir pris congé d'elle, retourne avec sa famille aux tentes de Ben-Hilac, où il est reçu avec des chants de triomphe. On entendoit retentir de tous côtés le nom d'Habib, dans des chants dont sa victoire sur Zir étoit le sujet. On ne vit que fêtes et réjouissances pendant dix jours dans le camp de Ben-Hilac; les Arabes, écartés par la crainte de tomber sous la tyrannie de Zir, sont réunis autour de leur ancien émir; leurs camps se sont rapprochés de lui; il est de nouveau à la tête de soixante-six tribus, et le ciel, qui lui a rendu son ancienne vigueur, l'a mis en état de leur commander avec plus d'autorité que jamais.

Au bout de dix jours de fêtes, Yemana, à la tête des principaux de sa tribu, vint rendre ses hommages à son souverain; elle étoit encore couverte de deuil, et n'en paroissoit que plus belle. Elle fut reçue par l'émir et par Habib avec tous les égards dus à son sexe et à sa qualité, et par Yamira et Dorrat Elgoase avec toutes les grâces du plus vif intérêt et de la franchise.

Selama avoit un neveu, fils de son frère, nommé Saphé, jeune guerrier de la plus grande espérance; l'émir conçoit le dessein de le don-

ner pour époux à Yemana, en le faisant émir de Kleb. Yemana accepte de sa part avec reconnaissance ce nouveau bienfait, et la remise du tribut annuel est le présent de noces.

De nouvelles réjouissances suivirent cette union, qui ôtoit toute apparence d'esclavage à la tribu de Kleb; les chevaliers qui avoient suivi leur princesse étoient dans l'étonnement d'une grâce aussi peu attendue. « C'est ainsi, leur disoit leur nouvelle souveraine, qu'un véritable musulman se venge; » et dès ce jour ses sujets montrèrent moins d'éloignement pour une loi qui engage à faire des actes aussi vertueux. Désormais la tribu de Kleb renoncera à l'ignorance et à la férocité; on y cessera d'admirer des héros tels que Zir, dont tout le mérite est dans la force et la violence, et qui croient qu'on ne peut être grand qu'autant qu'on est redouté.

Lorsque Yemana et son nouvel époux se furent retirés dans leur camp, Dorrat Elgoase et Habib sentirent quelque impatience de retourner dans leurs états, pour y donner des secours à leurs peuples, à peine tranquillisés depuis la défaite d'Abarikaf. Selama étoit trop bon juge des devoirs d'un souverain pour ne pas entrer dans leurs vues, et exiger d'eux le

sacrifice du bonheur de leurs peuples à sa propre satisfaction.

Le départ d'Habib et de son épouse est arrêté; ils doivent retourner dans leur petite demeure solitaire, et en partir secrètement par le même moyen qui les y a conduits. Selama et Yamira voudroient les y accompagner pour les perdre plus tard de vue; mais ils attireroient trop de regards, et il y a bien des choses qu'il faut que le peuple ignore; il se passionne pour celles qui sont extraordinaires, et perd de vue ses devoirs.

Les jeunes époux se séparent, les larmes aux yeux, du vertueux émir et de son épouse; et, après être convenus des moyens dont ils useroient pour entretenir un commerce qui leur rendit à tous quatre la séparation supportable, ils montent sur un chameau, et, conduits par l'écuyer de confiance, ils se rendent dans la petite habitation solitaire, d'où, le lendemain avant le jour, le roc reprend son vol vers les hauteurs du Caucase. Ils reverront leur fidèle Alâbous, et le combleront de joie par le récit de leurs heureuses aventures. Habib ira reporter le talisman qu'il a pris dans le trésor de Salomon.

A son entrée dans cet endroit mystérieux, un hiéroglyphe qu'il n'avoit pas remarqué attire

ses regards et le jette dans une profonde méditation ; voici les figures de l'emblème : sur un ciel pur et très brillant de lumière, un aigle paroît s'élançer jusqu'au disque du soleil, tandis que sur la terre une couleuvre, en rampant, s'est élevée jusqu'au nid de l'oiseau, et en dévore les œufs.

Habib revient pensif vers son instituteur, et lui rend l'image qui vient d'attirer ses regards et d'attacher son esprit. « Vous me faites le tableau, dit Alâbous ; mais il faut en trouver le sens. — Je crois l'avoir pénétré, dit Habib ; voici ce que cela me représente : en s'élevant trop, on court risque d'être aveuglé par sa prospérité, et de perdre de vue ses véritables intérêts. — Je reconnois mon ancien élève, dit Alâbous ; il ne passera jamais, sans en retirer quelque fruit, la porte qui renferme les trésors de Salomon : quel dommage qu'on n'y apprenne les vérités qu'une après l'autre, faute de pouvoir les prendre d'assez haut ! »

Après que les jeunes époux eurent donné deux jours à l'amitié auprès du respectable concierge du prophète, le roc reprit le chemin de l'île Blanche, puis de l'île Jaune, où, par les soins du vieux génie Ilbalhis, on commençoit à apercevoir des marques de prospérité.

Les deux époux se trouvent enfin dans la

petite cour de la dame aux beaux cheveux et de Daliska; tout y respiroit l'abondance; les deux filles de la mer y avoient été conduites, et attendoient avec une grande impatience le retour du héros auquel elles avoient si obligeamment voué leurs services, et surtout Ilzaïde, qui, jusque-là, n'avoit jamais connu l'ennui, et s'étonnoit de le retrouver partout, avec quelque empressement qu'elle cherchât à le fuir.

Habib et Dorrat Elgoase passèrent quelques jours chez leurs parens, et se rendirent de là à Medinazilbalor, en emmenant avec eux Ilzaïde et sa sœur, par une route sur laquelle leurs dauphins ne purent point les suivre.

Tout avoit généralement pris l'air du bonheur dans l'île capitale des états de Dorrat Elgoase, et le retour de ses souverains y mit le comble; les deux époux, toujours amans, ajoutèrent à leur propre satisfaction celle de s'étudier à ouvrir de nouvelles sources de félicité pour leurs sujets.

Illabousatrou, de son côté, en jouissant du bonheur de sa famille, voyoit avec plaisir son grand projet marcher vers l'accomplissement. Chaque jour le rendoit témoin de l'union légitime de quelqu'un de ses génies avec un des enfans d'Adam; il les voyoit passer sous la loi la plus avantageuse pour eux, bien que ce fût

en apparence au détriment de leur puissance.

Bientôt une des filles de la mer épousera un parent de Dorrat Elgoase, on parle même à Ilzaïde de la marier. « Avec qui? répond-elle; il n'y a point ici de chevalier, il faut me mener en Arabie, c'est de là qu'il en vient. — Ma belle enfant, répond Dorrat Elgoase, nous voulons bien vous y conduire quand nous irons voir nos bons parens; mais vous êtes née dans la mer: habituée à cet élément, comment ferez-vous pour vous en passer, dans un pays où on ne trouve que des plaines de sable? — L'amour se contente de tout, reprend vivement Ilzaïde; les élémens mêmes lui cèdent leur empire; si le chevalier, votre charmant époux, eût craint de les braver, vous ne le posséderiez pas aujourd'hui, et je défie en courage et en générosité tous les chevaliers du monde, lorsqu'il s'agira d'en conquérir un pareil à lui. »

Le sultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuse de la sultane son épouse, qui lui fournissoit toutes les nuits de nouveaux divertissemens par tant d'histoires différentes.

Mille et une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amusemens; elles avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuses du sultan contre la fidélité des femmes; son esprit étoit adouci; il étoit convaincu du mérite et de la grande sagesse de Scheherazade; il se souvenoit du courage avec lequel elle s'étoit exposée volontairement à devenir son épouse, sans appréhender la mort à laquelle elle savoit qu'elle étoit destinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces considérations, et les autres belles qualités qu'il connoissoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. « Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuisable dans vos petits contes : il y a assez long-temps que vous m'en divertissez; vous avez apaisé ma colère, et je renonce volontiers, en votre faveur, à la loi cruelle que je m'étois imposée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, et je veux que vous soyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juste ressentiment. » La princesse

se jeta à ses pieds, les embrassa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnaissance la plus vive et la plus parfaite.

Le grand vizir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du sultan ; elle se répandit bientôt dans la ville et dans les provinces, ce qui attira au sultan et à l'aimable Scheherazade, son épouse, mille louanges et mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

FIN DU SIXIÈME ET DERNIER VOLUME.



---

---

## TABLE

### DU SIXIÈME VOLUME.

---

|                                                                                                                           |        |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| AVERTISSEMENT.....                                                                                                        | Page v |
| Histoire du sultan de l'Yémen et de ses trois fils.....                                                                   | 1      |
| Histoire des trois Aventuriers et du Sultan.....                                                                          | 8      |
| Aventures du Sultan après son abdication.....                                                                             | 19     |
| Aventures de Mohammed, sultan du Caire.....                                                                               | 20     |
| Histoire d'un Fou.....                                                                                                    | 30     |
| Histoire du sage Solitaire et de son Élève, racontée<br>au Sultan par un autre Fou.....                                   | 42     |
| Histoire des trois Sœurs et de la Sultane leur mère..                                                                     | 65     |
| Histoire d'un Pêcheur devenu Vizir et de la prin-<br>cesse Kout-al-Kouloub.....                                           | 92     |
| Le Sultan et le voyageur Mahmoud-al-Yémen....                                                                             | 107    |
| Histoire des trois Princes et de l'Oiseau enchanté... <i>ibid.</i>                                                        |        |
| Histoire d'un Sultan d'Yémen et de ses trois Fils.                                                                        | 116    |
| Histoire du Sultan de Hind.....                                                                                           | 133    |
| Le Fils du Pêcheur.....                                                                                                   | 147    |
| Histoire d'Abou-Niout et d'Abou-Nioutin, ou<br>l'Homme bienfaisant et le Trompeur.....                                    | 152    |
| Aventures d'un Courtisan.....                                                                                             | 164    |
| Les Amans de Syrie, ou l'Héroïne.....                                                                                     | 173    |
| Histoire d'Ins-al-Woudjoud et de Wird-al-Ikmam,<br>fille d'Ibrahim, vizir du sultan Chamikh.....                          | 186    |
| Aventures de Mazem, habitant du Khorasan.....                                                                             | 200    |
| Aventures de la belle Haifa, fille de Mir Djyhane,<br>sultan de Hind, et de Joseph, fils de Sohul, sultan<br>de Sind..... | 259    |

502 TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

|                                                                           |     |
|---------------------------------------------------------------------------|-----|
| Aventures des trois Princes, fils du Sultan de la<br>Chine.....           | 271 |
| Histoire du bon Vizir injustement emprisonné. . .                         | 280 |
| Histoire de la Dame du Caire et de ses quatre<br>Galans.....              | 285 |
| Histoire racontée par le Cadi.....                                        | 291 |
| Histoire du Marchand, de sa Fille et du Prince<br>d'Irak.....             | 296 |
| Aventures du Cadi et de sa Femme. ....                                    | 300 |
| Histoire du Sultan, racontée par lui-même.....                            | 313 |
| Histoire du prince Habib et de Dorrat Elgoase ..                          | 317 |
| Histoire d'Illabousatrou, du roi Schal-Goase, et de<br>Camarilzaman. .... | 328 |
| Histoire de la Dame aux beaux cheveux.....                                | 414 |

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.